



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**Souvenirs du
Comte de
Merode-West...
Sénateur du
royaume, ...**

**Henri Marie
Ghislain de
Mérode-Westerloo**

BRUXELLES. — Imprimerie de SEBRUYNS.

SOUVENIRS

DU COMTE

DE MERODE-WESTERLOO

SÉNATEUR DU ROYAUME

ANCIEN ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE PRÈS S. M. I. R. A.

Tome Second

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR-LIBRAIRE
PALAIS ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 17 ET 19

BRUXELLES

CH.-J.-A. GREUSE, EDITEUR-LIBRAIRE
RUE DU BOULEVARD, 1

1864

BIBLIOTHECA
REGIA
MUSEI HISTORICO-NATURALIS
MUSEI HISTORICO-NATURALIS

CHAPITRE X.

SOMMAIRE.

Lettre à M. le vicomte de Bonald, pair de France. — Mort de M^{lle} de Thésan. — Mort de M. le duc de Beaufort, grand maréchal. — M^{lle} la duchesse d'Ossuna à Bruxelles. — Voyage en Franche-Comté et dans le canton de Vaud. — Le grand temple de Lauzanne. — Le Saut du Doubs. — Retour à Everberg. — Attrait du prince d'Orange pour le séjour de Bruxelles. — Le prince et la princesse Spada arrivent à Bruxelles. — Courage des comtesses de Beaufort pendant la fièvre jaune, en Espagne. — Mariage de mon frère Werner avec M^{lle} de Spangen. — Fête septennale d'Aix-la-Chapelle. — Château de Fauquemont.

Pays-Bas — Maison de paysan pendant un orage épouvantable. —
1817. Études avec le comte de Beaufort. — L'impératrice douai-
rière de Russie arrive à Bruxelles. — Bals et usages de
la cour. — La reine des Pays-Bas. — Présentation de
mon frère et de ma belle-sœur Frédéric. — Dîner à Ter-
vueren, donné chez le prince d'Orange. — Châteaux
d'Isque et de Huldemberg. — Grand voyage en Suisse et
en France. — Excursion à la grande Chartreuse. — Les
piqueurs à Paris, et les aspergeurs à Bruxelles.

Lettre

DU COMTE HENRI DE MERODE
A M. LE VICOMTE DE BONALD, PAIR DE FRANCE.

Bruxelles, le 6 janvier 1817.

MONSIEUR LE VICOMTE,

Quoique privé depuis longtemps, Monsieur, du plaisir de recevoir de vos nouvelles, j'en ai appris par Ernest de Beaufort, qui m'a montré les aimables et intéressantes lettres que vous lui adressiez. J'y ai remarqué que vous n'étiez pas content de la forme de gouvernement qu'a reçue votre patrie ; c'est une conséquence nécessaire de vos principes, sur le gouvernement unitaire, et le retour au régime

français du temps de Louis XIV et de Louis XV, ^{Pays-Bas}
m'a paru en 1814 l'objet de vos désirs. Oserais-je ^{1817.}
vous l'avouer, Monsieur, je ne puis les partager.
Si l'on considère à la fois la disposition des esprits,
et les opinions accréditées dans les derniers temps
de l'ancienne monarchie, sur le suprême pouvoir
politique, on est conduit à penser, que dans la situa-
tion des choses le gouvernement représentatif est
devenu inévitable. Le système social, tel qu'il exis-
tait en France pendant les cent cinquante années
qui précédèrent la révolution, me semble à peu près
également éloigné du siècle de la barbarie philoso-
phique, et des siècles de la haute civilisation chré-
tienne, ceux de Charlemagne, d'Othon le Grand,
de saint Henri. Le système social de la France,
depuis 1614 jusqu'en 1789, encore chrétien sous
les rapports absolument essentiels, renfermait beau-
coup de principes, qui appartiennent à un ordre
social déiste, et plusieurs autres que l'on pourrait
classer d'une manière plus sévère. Qu'était-ce qu'un
ordre social qui offrait un roi établi immédiatement
de Dieu, affranchi dans son ressort de toute subor-
dination hiérarchique envers l'Église, investi d'un
droit inamissible sur la couronne, quelque crime
qu'il commit, fût-ce le meurtre spirituel de son
peuple, une légitimité royale consistant dans la

Pays-Bas seule filiation légitime, indépendamment de la profession de la vraie foi (les clameurs de toute la France moderne contre la ligue, sont la preuve de cette dernière assertion), enfin une soumission passive, étendue au-delà de toutes les bornes reconnues jusqu'alors par le droit naturel et le droit public de toutes les nations chrétiennes? Qu'était-ce qu'un ordre social, où Dieu ne pouvait plus retirer les pouvoirs de la royauté à un souverain rebelle aux lois fondamentales d'une société chrétienne, que par des moyens surnaturels, extraordinaires et qui n'appartiennent plus à l'ordre de Providence sous lequel vivent les chrétiens? En effet, selon les notions gallicanes, Dieu ne pouvait déposer un roi destructeur, ni par les moyens naturels, ou les communications naturelles de l'intelligence infinie avec les intelligences créées, ni par les moyens surnaturels ordinaires, ou le pouvoir direct ou indirect de l'épiscopat dépositaire des mœurs, et représentation visible de Jésus-Christ; tout ce système recule à plusieurs égards, Dieu de la société, établit à d'autres égards un pur déisme, et constitue le despotisme temporel, lors même que d'anciennes habitudes de liberté chrétienne, et des princes meilleurs que les principes empêchent que l'on n'en souffre d'une manière remarquable. Sous le règne de

Louis XIV, une trentaine d'évêques, éblouis par ce prince, ou effrayés de sa puissance, entreprirent de donner à tout ce système, assez peu catholique, et très-peu social, une sanction religieuse ; bientôt il fut introduit, de gré ou de force, dans toutes les sources de l'éducation ecclésiastique, et devint tradition de l'église gallicane, sans que la faible autorité, qui l'avait proclamé la première, put être arrêtée par l'enseignement et l'exemple de tant de souverains pontifs distingués par leur génie et leur sainteté, de savants évêques, de cardinaux illustres, de conciles généraux et particuliers, de docteurs de l'Église, d'assemblées générales de toutes les nations chrétiennes, bons juges sans doute des passages de l'Écriture dont se couvrait la déclaration gallicane, et qui peuvent être interprétés de diverses manières, lorsqu'on les isole de l'ensemble des vérités écrites et non écrites. Dès lors, on peut présager le changement de constitution, sans conserver l'espoir d'en revenir aux antiques principes, et le vénérable Innocent XI, éclairé sans doute par des lumières supérieures, prédit le changement de dynastie par ces paroles remarquables : " Le lys perdra la couronne que recevra l'aigle. " Au commencement du dix-huitième siècle, l'ingénieur Fénelon sentait le poids pénible du système établi. Le pouvoir était

Pays-Bas
1817.

Pays-Bas
1817. despotique par sa nature, sans l'être, du moins
autre mesure, par son exercice ; mais l'homme moral souffrait lors même que l'homme physique jouissait du repos. Le comte de Boulainvillers, qui parut quelques années plus tard , appela par ses vœux le gouvernement représentatif , et dépeignit avec de vives couleurs le système complété par Louis XIV. M. de Montesquieu acheva d'accréditer le gouvernement représentatif moderne, et fut suivi de Rousseau qui prêcha hautement la souveraineté du peuple. Cependant les censures théologiques et les ouvrages religieux qu'on opposait en France aux écrits politiques des philosophes , ne les combattaient qu'en reproduisant toujours les maximes de 1682 , et en étalant envers le souverain temporel une servilité dévotieuse que Rousseau excellait à couvrir de ridicule, tandis que la nation confondait nécessairement les principes introduits par l'assemblée de 1682 , avec ceux de l'Église universelle, et versait sur ceux-ci le mépris que commençaient à inspirer ceux-là ; alors il parut décidé aux yeux de la France, que le Christianisme était une religion favorable au despotisme , et l'on se précipita en foule dans le déisme , pour fuir la servitude et retrouver la liberté publique , sans la loi de nature ; d'une autre part le clergé français, craignant de per-

dre la considération publique pour avoir cessé de Pays-Bas
1817.
défendre la véritable liberté, se jeta dans le rigorisme ; il voulut faire imiter la primitive Église, il le voulut, même d'une manière vexatoire, fort éloignée de la condescendance chrétienne. Les ouvrages *moraux* d'une secte sombre et hypocrite furent mis entre toutes les mains, lors même que l'on condamnait ses livres dogmatiques, une improbation manifestée sous toutes les formes présenta, comme illicites ou *douteux* presque tous les divertissements publics ou particuliers qui réunissent les hommes et les familles, et une sauvage retraite fut, dans la spéculation, sans pouvoir l'être dans la pratique, une vertu obligée. Cet esprit restait inconnu dans les autres pays catholiques. Alors le Christianisme parut aux Français une religion triste, dure et insociable, ennemie de tout agrément de la vie ; on se jeta dans le déisme pour y retrouver la liberté politique ; on s'y jeta aussi pour retrouver la liberté morale, en échappant à ces minutieuses oppressions ; toutes ces causes de dégoût coopéraient, plus qu'on ne le pense, aux attraites du philosophisme, et en France, la haine des rois et des prêtres, qui paraissaient ligués pour peser sur l'existence toute entière, monta à son comble. C'est dans cette haine qu'éclata la révolution avec ses tragiques extravagances ; on

Pays-Bas 1817. voulait la liberté politique, et on ne connaissait plus que le vice et l'erreur. Un horrible despotisme militaire et impie sortit de ce chaos et fut abattu par l'Europe entière, mais bien des causes s'opposaient au rétablissement du régime qui précédait immédiatement la révolution; la crainte qu'avait l'Europe de voir en France un gouvernement absolu devenant aisément arbitraire, l'intérêt de la partie civile de la nation qui craignait le retour du despotisme militaire, l'école politique, à laquelle appartient le roi de France lui-même; d'ailleurs, on était prévenu depuis longtemps contre ceux des principes du droit public chrétien, par lesquels la possession de la couronne était réglée dans les siècles prétendus barbares; les principes du droit naturel relatifs à cette possession, se trouvaient confondus avec le jacobinisme, par les applications extravagantes qu'en avait faite la révolution française; on en revenait à la légitimité toute matérielle, à l'inamissibilité absolue du pouvoir. Il fallut donc chercher à se préserver des inconvénients connus de ce système, par la manière de répartir les attributs de la souveraineté; de là, un souverain collectif et la monarchie mixte. Vous apercevez, Monsieur, mon goût pour les écrits du moyen âge; je n'y cherche pas de modèles de style, mais la connaissance complète du

système social chrétien, une logique pure; la liberté chrétienne de la pensée, dégagée de toutes les réticences serviles ou nécessaires, qu'imposent les siècles où la foi se trouve affaiblie, la charité refroidie, et où la société est sur son déclin, l'éloquence et la diction pure ne remplacent pas de tels avantages.

Pays-Bas
1817.

Notre bonne vieille tante, M^{lle} de Thésan, tomba dans sa dernière maladie au commencement de cette même année; elle languit jusqu'au printemps, et mourut le 12 juin, âgée de 75 ans. Elle avait élevé ma femme depuis l'âge de 2 ans, où elle était restée orpheline. Elles avaient traversé ensemble les horreurs de la révolution, et avaient été enfermées ensemble dans les prisons de Robespierre. Ma femme, âgée alors de 7 ans, avait eu l'option de rester dans la prison ou de n'y plus rentrer auprès de sa tante; elle choisit le premier parti et vit emmener, de ce séjour affreux, une femme pour la guillotiner; elle en vit une autre s'échapper par les gouttières et éviter ainsi la mort; elle fut aussi chargée de faire avec d'autres petites filles beaucoup de bruit, pour empêcher une mère d'entendre les tambours qui annonçaient l'exécution de son fils; la mère devina néanmoins le motif de ce bruit et demanda de le faire cesser.

Pays-Bas
1817.

Quand ma femme sortit de cette prison, ancienne abbaye dans Toulouse, on la fit comparaitre comme enfant d'émigré; et un officier municipal lui dit :
" Pauvre petite, ton père est un émigré; c'est comme
" si autrefois on avait eu un pendu dans sa fa-
" mille !!! " Vers ce temps-là mourut aussi le duc de Beaufort, qui avait succédé à mon père dans la charge de grand-maréchal de la cour. La duchesse d'Ossuna, qui était partie de Madrid à la nouvelle du danger de son père, n'arriva ici qu'après sa mort. Elle y passa environ deux mois, et nous conta quelques détails singuliers sur la cour d'Espagne d'alors. Elle était allée prendre congé de la reine, comme c'est l'usage. En entrant chez elle, elle la trouva étendue de tout son long sur un canapé et profondément endormie. Elle fut obligée de s'asseoir au chevet de ce canapé, et d'attendre le réveil de Sa Majesté. Il fallait une permission royale pour voyager, et l'usage ou la règle obligeait la duchesse à rapporter à la reine un présent en venant des pays étrangers. Cette reine, princesse de Portugal, était la seconde femme de Ferdinand VII; elle avait des manières fort sans gêne, de sorte qu'au spectacle elle se couchait sur l'épaule du roi. On m'a dit cependant qu'elle était fort aimée en Espagne. La duchesse d'Ossuna, qui était fort chari-

table, fit beaucoup d'aumônes pendant son séjour Pays-Bas
1817.
à Bruxelles.

Après la mort de notre tante, qui pénétra ma femme d'une profonde tristesse, nous allâmes passer quelque temps à Everberg, puis je résolus pour la distraire un voyage en Franche-Comté, chez M. de Grammont, son oncle, où elle devait retrouver ses deux tantes maternelles, MM^{mes} de Montagu et de Grammont. — Après quelques jours passés à Villersexel, nous allâmes avec M^{me} de Grammont faire une visite à Rolle au duc de Noailles. Avec l'autorisation du nonce de Suisse, j'allai voir le culte calviniste dans le grand temple de Lauzanne, autrefois église de Sainte-Anne, et célèbre pèlerinage avant la conquête du canton de Vaud par les réformés bernois. J'étais depuis un quart d'heure dans ce temple, et le ministre en chaire prêchait dans ce moment. Tout à coup, après avoir rehaussé Calvin et sa réforme, il lève les bras au ciel et exhorte l'assemblée à rendre grâces à Dieu, d'avoir répandu par ce grand homme la lumière de la réforme sur leur patrie, et de l'avoir ainsi retirée des ténèbres. Tout l'auditoire se leva pour prendre part à cet acte. Ma position au milieu de cet entourage était fort gênante : se lever semblait accéder à ce qui se passait, et rien

Pays-Bas
1817.

n'était plus contraire à ma volonté; ne pas se lever, c'était attirer sur soi l'attention de toute l'assistance. Il fallait en finir promptement, et je sortis sur-le-champ du temple, non sans être suivi des yeux de toute l'assemblée. Je regrettais que cette incartade du prédicant m'eût empêché d'entendre si les vieux psaumes que l'on chantait encore dans ce temple en français, dans une sorte de plainchant, retenus sans doute de l'Église romaine, étaient ceux de Clément Marot. Je ne les avais jamais entendus que du dehors de ce temple. Ce lieu présentait des souvenirs très-tristes. Au fond du chœur se voyait le maître-autel rasé, et la statue d'un chevalier catholique, antérieure à l'hérésie calviniste, était à genoux sur son tombeau, les mains jointes et la face tournée vers ce maître-autel qui n'existait plus. Quelques jours après, nous partîmes de Rolle pour retourner à Villersèxel, mais mon frère Félix voulait nous procurer le plaisir de voir la belle cataracte appelée *le Saut du Doubs*. Il vint au devant de nous jusqu'à Morteau, petite ville située sur les bords du Doubs, où nous nous embarquâmes, M^{me} de Grammont, Félix, ma femme et moi. Ici commença une navigation fort remarquable. Après avoir traversé le beau lac du Brenati, le Doubs entre dans une belle enceinte de rochers

couronnés par des bois. Au fond de cette enceinte se voit une grotte profonde, où les états de Neufchâtel donnèrent un grand déjeuner au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, lorsqu'en 1814, il vint reprendre possession de la principauté de Neufchâtel. On traverse une seconde enceinte moins large mais semblable à la précédente, et l'on arrive à un village situé dans une vallée profonde et partagé par le Doubs, de telle sorte que la moitié du village est à la France et l'autre à la Suisse. Dans ce lieu, le Doubs prend un cours très-rapide et, l'année précédente, ce village fut témoin d'un événement tragique. Une embarcation, remplie d'une société de voyageurs, curieux de voir le Saut du Doubs, se présenta à l'entrée du village et voulut aborder à une hôtellerie située sur la rive de Suisse; mais, ayant manqué le passage convenable, le courant furieux l'entraîna avec lui, et la barque se dirigea rapidement sur la cataracte. Les maisons voisines virent alors un spectacle affreux, cette société entraînée sans rémission vers sa perte; une jeune fille qui en faisait partie, voyant approcher la mort, jeta son tablier en arrière sur sa tête, et bientôt la barque, avec tout ce qu'elle contenait, précipitée dans la cataracte, ne présenta plus que des débris informes.

Pays-Bas
1817.

Pays-Bas
1817.

Le Saut du Doubs est une cataracte remarquable par sa hauteur, son volume et la violence de sa chute, mais située dans une sorte de ravin profond et très-étroit, la vue n'en est point belle, et, sous ce rapport, elle ne soutient pas la comparaison avec beaucoup d'autres cascades de la Suisse; mais, en général, le Doubs est une rivière charmante par la grande beauté et variété de ses bords, et par la singularité de son cours, qui revient sur lui-même par d'immenses sinuosités. Après avoir diné sur la rive de Suisse, nous passâmes la rivière pour rentrer en France, et, par une marche de trois lieues dans les montagnes du Jura, qui présentaient des alternatives continuelles de bois d'épicéa et de vertes prairies couvertes de bestiaux, nous arrivâmes au village du Russey, chez deux demoiselles âgées, nommées MM^{lles} Renaud, fort connues de M. de Grammont et de sa famille. Ces demoiselles nous reçurent avec grande joie, car, ainsi què nous le trouvâmes dans tout notre voyage, le nom de Grammont est très-aimé en Franche-Comté. Ces demoiselles nous servirent une collation, consistant en beurre et en miel excellents; et comme j'avais très-faim, mon souvenir resta dans ces lieux comme celui d'un homme qui mange le beurre et le miel à la cuiller. Le lendemain matin, nous partîmes du

Russey pour aller dîner et loger au château de Meiche, habité par un beau-frère et une sœur de M. de Grammont. Avant d'y arriver nous traversâmes de grands bois d'épicea, dans lesquels il s'était passé une scène horrible l'année précédente. Un gendarme, passant vers le soir par ces lieux, en allant d'un village à l'autre, y fut attaqué par dix-sept loups affamés. Armé de son sabre et de ses pistolets, il combattit longtemps contre ces bêtes furieuses, dont on trouva cinq ou six cadavres étendus autour de ce malheureux, dont il ne restait que les os, l'uniforme et les armes. Nous arrivâmes à Meiche deux heures avant le dîner.

Pays-Bas
1817.

Ce charmant petit château appartenait alors à M. de Meiche, et aujourd'hui à ma belle-sœur Félix, et était tenu avec un soin parfait. Sa situation sur des montagnes couvertes de prés et parsemées de bois d'épicea, comme toute cette contrée, était à la fois riante et sauvage. De belles vaches bien soignées dans de jolies étables contribuaient à animer ce séjour. Leur foin n'y était pas rangé par bottes, mais en forme de mur très-uni qu'on rasait avec de grands ciseaux. M^{me} de Meiche était une femme aimable, très-gracieusement accueillante. Sa taille était belle et sa figure parfaitement agréable. Elle faisait les honneurs de chez elle avec cette

Pays-Bas
1817. simplicité polie et attentive, qui rend l'hospitalité si attrayante. Elle eût bien voulu nous retenir chez elle, au moins encore la journée du lendemain; mais ce fut inutile; M^{me} de Grammont était toujours pressée, comme le sont les personnes affairées, et il fallut partir après le déjeuner de onze heures, pour arriver encore le même jour à Villersexel. Ce voyage fut encore beau et pittoresque; nous y admirâmes surtout la belle vallée de Saint-Hippolyte, où le Doubs se replie sur lui-même, et, quelque temps avant d'arriver à Villersexel, nous passâmes au pied du mont de Grammont, où se voient encore quelques débris des ruines de l'ancien château de Grammont, dans lequel furent déposées les reliques des Trois Rois, sous la garde des sires de Grammont, lorsque Frédéric Barberousse les fit transporter de Milan à Cologne, ainsi que je l'ai dit plus haut. Pendant le reste du séjour que je fis encore à Villersexel, je revis des vendanges que je n'avais plus revues depuis Wurtzbourg en 1794, ce qui me rappelait les belles journées du premier âge. Nous revînmes ensuite par Paris à Everberg. J'y trouvai mon frère et ma belle-sœur Frédéric, avec laquelle je suivis à cheval une belle chasse à courre, qui anima la matinée du 3 novembre, jour de la Saint-Hubert, et que le baron de Roisin égaya davantage

encore, en faisant faire des tours difficiles à son cheval. L'hiver de 1817 fut peu animé à Bruxelles. La cour n'y vint point; c'était l'année de son séjour en Hollande. Un épisode cependant mit quelques variétés dans cet hiver. La cour était partie à la fin de l'automne pour La Haye. Le prince d'Orange, qui aimait beaucoup mieux le séjour de Bruxelles, avait éludé de diverses manières le moment du départ et cherchait à gagner du temps, lorsque le roi Guillaume arriva lui-même à Bruxelles pour donner ordre verbal au prince de partir. Le prince, averti de son arrivée, sortit par une porte de derrière et s'en alla à cheval à Trazegnies. Pendant ce temps, le roi entra chez la princesse d'Orange, et voici la conversation qui circula alors dans le monde : Le roi. " Où est Guillaume ? " — La princesse. " Sire je l'ignore. " — Le roi. " Vous allez me suivre en Hollande. " — La princesse. " Votre Majesté me permettra de ne point partir sans l'aveu du prince. " — Le roi. " De qui le prince suit-il les conseils ? " — La princesse. " De lui-même, Sire. " — Le roi. " Je ne fais point de même ; je demande des conseils. " — Une des personnes présentes. " Il est à regretter que Votre Majesté suive moins souvent ses propres lumières. " — Le roi à la princesse. " J'exige que vous

Pays-Bas " me suiviez à La Haye. " — La princesse. " Ainsi
1817-1818 " donc, Sire, je serai votre prisonnière. " A ces mots
le roi sortit ; mais le prince, à son retour, partit
avec sa maison, n'osant pousser plus loin la résis-
tance. Cet hiver arrivèrent de Bologne Don Cle-
mente Spada, prince de Castel-Viscardo, et la prin-
cesse sa femme, seconde fille du duc de Beaufort
et sœur de la duchesse d'Ossuna. Elle avait été
précédée de quelque temps par ses sœurs cadettes,
les comtesses Léopoldine et Thérèse de Beaufort,
revenant d'Espagne, où elles avaient perdu la du-
chesse de l'Infantado, leur grand'mère, à laquelle
elles avaient été confiées par leur père veuf. Ces
deux jeunes personnes, avec qui nous avons beau-
coup joué dans notre enfance, et dont la gouver-
nante était devenue celle de ma sœur, avaient eu
depuis notre séparation un sort bien extraordinaire.
Élevées d'abord à la Visitation de Vienne, où elles
voyaient assez souvent M^{me} la duchesse d'Angou-
lême, fille de Louis XVI, elles furent envoyées
en Espagne au sortir du couvent ; mais la mort
de M^{me} la duchesse de l'Infantado les laissa isolées
dans Séville, pendant la guerre de l'indépendance
contre Napoléon et Joseph Bonaparte, lorsque s'y
déclara avec fureur la fièvre jaune. L'une d'elles
en fut atteinte ; elles furent aussitôt abandonnées

de *tout le monde*, car la malade n'eut que sa sœur Pays-Bas
1818. pour la soigner, et lorsque la première fut guérie, la seconde fut atteinte du même mal, et n'eut à son tour pour la soigner que sa sœur convalescente. Ainsi ces deux petites personnes, faibles et délicates, ne furent soutenues que par leur grand courage et échappèrent, comme par miracle, à une mort presque certaine.

Au commencement du printemps eurent lieu les premières négociations du mariage de mon frère Werner avec M^{lle} de Spangen, fille unique du comte de Spangen, et qui était le plus grand parti de la Belgique. Cette négociation fut commencée par la baronne de Spangen, sœur du comte, et qui, ainsi que son mari, était fort des amis de mon père. Ces négociations furent terminées vers la fin du printemps, et le mariage célébré dans la chapelle du petit hôtel de Merode à Bruxelles, le 24 juin, après quoi l'on partit pour Everberg. Le bon prince Don Clemente Spada fut témoin de mon frère ; il avait fait un séjour assez prolongé à Everberg, où nous avons pu juger des belles qualités de son âme. Sa femme était un modèle de vertus chrétiennes. Bientôt après ils nous quittèrent pour retourner en Italie. Quelques années après, elle mourut à Bologne, lieu ordinaire de leur résidence, et où sa mémoire

Pays-Bas est en vénération. Ses sœurs la suivirent en Italie, 1818. et bientôt après, la comtesse Thérèse épousa à Florence le duc de Strozzi. Au mois de juillet eut lieu à Aix-la-Chapelle, la grande fête septennale de l'exposition des grandes reliques. Ces reliques qui consistent dans les langes de Notre-Seigneur, la tunique de la Sainte Vierge, la ceinture de Notre-Seigneur sur la croix, et le linge sur lequel la tête de saint Jean-Baptiste fut présentée à Hérodiade, furent envoyées à Charlemagne par l'impératrice Irène, et placées par lui dans la chapelle de son palais d'Aix-la-Chapelle, laquelle forme aujourd'hui la principale partie de la grande église de cette ville. Ce grand empereur lui-même, fondateur de l'Europe chrétienne, le représentant le plus éclatant du Christ, roi des rois, dans l'ordre politique chrétien, et que l'Église honore comme bienheureux, est enterré dans cette chapelle. Le commencement de cette cérémonie remonte à une origine de plus de mille ans. Vincent de Beauvais rapporte que dans un concile tenu à Aix, du temps de Charlemagne, et qui selon le témoignage de l'évêque Adon, les annales de France et le premier concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 809, présidé par le pape Saint Léon III, et auquel assistèrent l'archevêque de Rheims, l'évêque d'Alexandrie, l'évêque d'Antioche et autres, il fut

arrêté qu'à l'avenir on ferait tous les ans, le mercredi des Quatre-Temps au mois de juin, l'ostension publique de ces reliques ; mais que, les Normands et les Danois, ayant en 882 entièrement ruiné et devasté ces pays, cette ostension solennelle avait été remise à tous les sept ans, ce qui a été en usage jusqu'à ce jour, de sorte qu'on les montre la septième année pendant quinze jours, du 10 au 24 juillet. La présence de ces reliques, qui tiennent de si près aux personnes du Christ et de sa Mère, produisit sur la Chrétienté européenne une grande impression, qui se soutint pendant des siècles, et dont de grands restes subsistent encore aujourd'hui. On y venait du fond de la Hongrie et de la Bohême. Henri Rebdorft, auteur allemand, dit qu'en 1357 la reine de Hongrie y vint avec une suite nombreuse et sept cents chevaux, et en 1382, Louis, roi de Hongrie, y vint aussi avec une suite nombreuse, y fit bâtir la chapelle des Hongrois et la dota richement. On croit que c'est là l'origine des franchises importantes dont les Hongrois jouissaient à Aix-la-Chapelle. Les annales d'Aix-la-Chapelle et celles de Cologne, marquent qu'en l'an 1496, le nombre des étrangers entrés aux portes d'Aix en un seul jour, se montait à cent quarante deux mille. Les annales de Cologne disent qu'en 1440, lorsque Frédéric III reçut la couronne,

Pays-Bas
1818.

Pays-Bas
1818.

il y eut à la montre des reliques d'Aix un tel concours de peuples, que de mémoire d'homme on n'en avait pas vu de pareil. Cette année 1818, quarante mille étrangers se trouvèrent présents. De la maison, où je vis la cérémonie, la rue était tellement encombrée de monde, que plusieurs personnes s'évanouirent, sans pouvoir tomber. On montrait les reliques du haut de la tour, et d'une espèce de galerie à quatre faces, vers les quatre points cardinaux, mais avec permission, un certain nombre de personnes étaient admises dans la tour, à les voir de près. Les langes étaient singuliers. Ils sont d'un drap jaune très-foncé, grossier comme du feutre, mais tissu. Ces reliques étaient entourées d'étoffes de soie, qu'on renouvelle tous les sept ans, et dont on donne des morceaux aux étrangers. Dans l'intervalle d'une exposition à l'autre, les têtes couronnées seules peuvent voir les reliques. Le prince royal de Prusse, ayant demandé à les voir, il lui fut répondu, qu'il était défendu de les montrer à d'autres qu'aux têtes couronnées, avant l'exposition ordinaire. Il répondit : „ Je vais donc chercher mon père. „ Bientôt il revint avec le roi, et les vit avec lui. Enfermé dans la maison d'où j'avais vu l'ostension, et ne pouvant sortir à cause de la foule impénétrable, qui remplissait la rue, je vis approcher l'heure de la

messe, à laquelle je n'avais pas assisté ce dimanche. Pays-Bas
1818.
Il y avait dans cette maison une jeune personne de quinze ans, qui ne l'avait pas entendue non plus. Ses parents me la confièrent et nous passâmes du toit de la maison, par dessus une gouttière, sur le toit de la maison voisine, et de là, par la fenêtre du grenier, et par cette maison, dans une rue opposée, par laquelle nous parvinmes jusqu'à une église voisine. Au retour, trouvant la foule un peu diminuée, et ne voulant pas repasser par le même chemin, nous essayâmes de percer la foule. Mais ce fut à nos risques et périls, et la jeune personne ne parvint chez elle qu'avec une partie de ses vêtements arrachés.

Après cette journée, nous allâmes à Cornelimunster, jadis antique abbaye de Bénédictins du règne de l'empereur Louis, fils de Charlemagne, et dans l'église de laquelle on conserve le linge dans lequel Joseph d'Arimathie ensevelit le corps du Sauveur du monde.

Nous retournâmes à Liège par Spa et le voyage nautique de l'Emblève, puis à Meersenhoven ; nos compagnons de voyage étaient M. et M^{me} Eugène de Robiano, et M. de Robiano de Borsbeek, le même qui donna cette année la description des grottes de Han, dans les journaux belges. De Meersenhoven

Pays-Bas
1818. nous allâmes voir le château de Fauquemont ou de Falkenberg , où Charlemagne avait fait élever ses fils , ruine imposante, bâtie sur une montagne, au pied de laquelle circule la rivière de Gueule qui va se jeter dans la Meuse. Ce château était bâti de fortes pierres de taille, unies par un ciment qui ne se trouve plus que pendant un ou deux siècles après la domination romaine dans les Gaules. En retournant à Everberg, nous fûmes assaillis, non loin de Tirlemont, par un orage épouvantable. Une formidable nuée noire, portant au centre une lueur rousse pâle, étant parvenue au-dessus de nos têtes, creva avec fureur en forme de trombe, et lança un torrent d'une grêle pesante sur la tête du cocher et des chevaux. Ceux-ci voulurent faire volte-face, et descendirent avec les roues de devant dans le fossé qui bordait la route. Nous descendîmes dans une maison de paysans, qui heureusement se trouvait près de ce lieu. La grêle ressemblait à de petites pierres; l'orage continuait avec violence et de grands éclats de tonnerre. Toute cette maison de paysans était en pierre. Un crucifix était sur la table environné de lumières, et nous restâmes une heure dans la maison de ces bons paysans, qui nous accordèrent l'hospitalité, ainsi qu'aux chevaux et à la voiture. Dans la soirée nous arrivâmes à Everberg, où la

société se sépara. Au mois de septembre, mon cousin, le comte de Beaufort, arriva à Everberg, et nous travaillâmes au plan de son grand ouvrage sur l'ordre social; non-seulement la belle similitude de la hiérarchie politique avec la hiérarchie sacerdotale y était développée, sans nuire à la variété qui les distingue, mais encore l'harmonie de la religion avec le bonheur de l'homme, de la famille, de l'état, de chaque Église particulière et de l'Église universelle, y était représentée d'une manière forte et neuve, souvent brillante et gracieuse. Il est à regretter, que M. de Beaufort, dont le temps était parfaitement libre, puisque sa famille était élevée et établie, et qu'il n'occupait pas d'emploi dans la vie publique, n'ait tantôt pas voulu, tantôt pas pu achever son ouvrage. Nous faisons alors d'immenses promenades, dans les environs d'Everberg, et nous prenions des notes sur les lectures et les conversations qui avaient rapport à ce travail; j'aime encore à me rappeler les beaux horizons, les points de vue du monde spirituel et du monde politique que ces recherches et ces conversations développèrent à nos yeux. Une chose nous manquait, c'était une bibliothèque pleine d'anciens ouvrages; nous la trouvâmes à Cortenberg, chez le bon et obligeant curé de cette commune, qui possédait mille à quinze

Pays-Bas
1818:

Pays-Bas
1818. cents volumes, et qui nous en permettait l'accès à toute heure du jour et du soir. A la fin de septembre arriva à Bruxelles l'impératrice douairière de Russie, veuve de Paul I^{er}, qui venait voir la princesse d'Orange sa fille. Cette princesse était fort remarquable par sa force d'esprit et de caractère, et par l'ascendant qu'elle avait conservé dans toute sa famille. Elle était, en Russie, à la tête d'un grand nombre de bonnes œuvres, et avait été fort belle. Elle avait été choisie par la grande Catherine pour son fils unique le grand-duc Paul, ce qui avait déterminé l'empereur Joseph II, qui tenait beaucoup à l'alliance de la Russie, à choisir sa sœur pour son neveu, l'archiduc François, depuis François II. Cette princesse-ci avait été élevée dans la religion catholique à la Visitation de Vienne, mais mourut en même temps que son premier enfant. Nous vîmes descendre de voiture l'impératrice à Cortenberg, mais personne de nous n'allant à la cour à cette époque, ne lui fut présentée. Ma belle-sœur Werner seule le fut par son père. Quelque temps après notre retour à Bruxelles, la cour y revint, et ma femme et moi nous fûmes invités au bal qui se donnait à la cour, le 6 décembre, pour la naissance du prince d'Orange ; mon père ne s'opposa plus à ce que nous y allions. Ces bals étaient très-nombreux,

de six à sept cents personnes, car on y invitait tous ceux qui avaient été présentés. Il y avait une estrade sur laquelle étaient placés les fauteuils du roi et de la reine. On n'admettait sur cette estrade que les maisons des princes de l'ancien empire germanique, Arenberg, Ligne, Croy, Stolberg, les dames du palais de la reine, et les grands officiers de la cour. Le roi et la reine n'allaient chez personne que les princes de la famille royale. Le prince et la princesse d'Orange, le prince, et plus tard la princesse Frédéric, n'allaient que chez les femmes des grands officiers de la cour, chez les dames du palais, chez les ministres du roi et chez les ambassadeurs. Quant au prince d'Orange et au prince Frédéric, ils acceptaient les dîners, les soirées et les bals, dans toute la société. Les dames du palais étaient les duchesses d'Ursel et de Beaufort, la marquise d'Assche, les comtesses de Lalaing, d'Oultremont et Vander Burgt. La reine avait encore deux dames prussiennes, qu'elle avait toujours eues avec elle depuis son mariage. C'étaient M^{mes} d'Estorffet de Goldz, l'une, personne cérémonieuse et composée, et l'autre, vive, gaie, et disant tout ce qui lui passait par la tête. Frédérique Louise Wilhelmine de Prusse, fille de Frédéric Guillaume II, roi de Prusse, reine des Pays-Bas, était une princesse d'une grande bonté

Pays-Bas
1818.

Pays-Bas et d'une grande charité pour les pauvres. Elle avait
1818. naturellement de la gaité, mais le progrès de l'âge et des souffrances l'avait fort diminuée; elle en avait encore cependant par moments. Elle était fort aimable à son thé, auquel elle admettait, le soir, les dames du palais, les chambellans de service et les grands officiers de la cour. Elle aimait beaucoup la musique, et aimait à causer sur les beaux arts, pour lesquels elle avait du goût. Un jour, dans une de ses soirées, elle voulut, dans un moment de gaité, engager une de ses dames à valser, quand il y aurait un bal, avec un prince étranger fort laid, qui dansait ou devait danser ridiculement. Cette dame, personne fort vive, fort bruyante, fort gaie et très-décidée, répondit sans hésiter: " Je suis toujours prête " à divertir Votre Majesté dans ses appartements, " en public, je la prie de m'en dispenser. " La reine sourit et n'en parla plus. Elle faisait de grandes promenades en voiture, dans les environs de Bruxelles, avec la princesse Marianne, sa fille, et c'était souvent pour porter soit des aumônes, soit des vêtements, soit des layettes, auxquelles elle travaillait de ses propres mains, à de pauvres femmes malades ou en couches.

Le roi et la reine avaient chacun double maison, une maison hollandaise et une maison belge; car

les noms de Hollande et de Belgique, quoiqu'offi- Pays-Bas
1818-1819
ciellement interdits, se maintenaient indestructi-
blement dans le langage usuel, et restaient dans
le sentiment général des deux pays. Il aurait fallu
deux ou trois monarques d'une grande sagesse et
d'une grande impartialité, pour unir ces deux peu-
ples en un seul, comme ils l'étaient sous la maison
de Bourgogne et les deux premiers princes de la
maison d'Autriche, Philippe et Charles-Quint ; mais
une si heureuse disposition d'esprit était bien loin
du roi Guillaume I^{er}. Le prince et la princesse
d'Orange n'avaient qu'une cour mi-partie. La com-
tesse de Wassenaar, sa grande maîtresse, était de
la plus illustre maison hollandaise, descendue en
ligne masculine des anciens comtes de Hollande.
La princesse avait deux demoiselles d'honneur,
MM^{elles} Pauline d'Oultremont et Rengers.

Cet hiver fut fort brillant. Il y eut une multitude
incroyable de bals et de fêtes. Au mois de janvier,
au milieu d'un bal brillant chez la princesse d'O-
range, arriva tout d'un coup la nouvelle de la
mort de la reine de Wurtemberg, sœur de la prin-
cesse. Le prince d'Orange ne permit qu'on lui
annonçât cette nouvelle que le lendemain matin.
Quelque temps après mourut la reine d'Espagne,
et dans le courant de cet hiver il mourut six reines,

Pays-Bas
1819. ce qui le fit appeler *la mort des Sirènes*. Au printemps, dans le courant d'avril, arrivèrent à Bruxelles mon frère et ma belle-sœur Frédéric. Ils furent présentés au roi et à la reine, au prince et à la princesse d'Orange. Ma belle-sœur eut un grand succès auprès de la princesse, qui la trouva charmante, la fit asseoir auprès d'elle à une soirée chez M^{me} de Lalaing, et s'entretint longtemps avec elle. Ensuite elle la fit inviter au bal chez elle, et tandis qu'Amélie dansait dans un quadrille placé devant elle, j'entendais la princesse dire aux personnes qui l'entouraient : „ Qu'elle est jolie ! qu'elle „ danse bien ! quel excellent maintien ! quelles charmantes manières ! „ Car, ainsi que je l'ai dit plus haut, Son Altesse Impériale distinguait particulièrement les jeunes personnes et les jeunes femmes, dont le maintien et les manières annonçaient une éducation brillante et soignée. Après cette fête, Frédéric et Amélie firent un voyage en Hollande. Quelques jours après leur départ, le prince et la princesse d'Orange allèrent faire leur entrée dans leur résidence de Tervueren. Ils donnèrent, dans un des pavillons, un diner d'environ vingt personnes et une fête aux paysans, avec des jeux et des prix. Ce diner fut gai et aimable. Une circonstance y fixa mon attention. Elle me montra qu'on n'y avait

pas la raideur d'idées de la cour de France. Un ^{Pays-Bas} joueur d'orgue portatif se mit à jouer l'air : *Pur-* 1819.
tant pour la Syrie, composé par Hortense Beauharnais, et qui eut tant de vogue sous le consulat. J'étais alors dans une embrasure de fenêtre, où était aussi la princesse d'Orange et une ou deux autres personnes. Je dis alors : " Ah! voici le joli " air de *la duchesse de Saint-Leu!* on aime tous " jours à l'entendre. " " Il est vrai, dit la princesse d'Orange, *la reine de Hollande* avait un " talent bien agréable pour la musique. " Quelque temps après cette fête, qui se passait vers la fin d'avril, on retourna à Everberg. Mon cousin de Beaufort vint y passer quelque temps pour travailler avec moi à son ouvrage. M. et M^{me} de Peuthy de Huldenberg, venaient alors de faire achever le joli château qu'ils avaient fait construire dans la vallée de l'Isque, jolie petite rivière qui prend son nom du bourg d'Isque, où elle coule au pied du château du prince de Hornes, siège de leur principauté, qui passa au prince de Salm-Kyrburg par les droits qu'il tenait de sa mère, fille aînée du dernier prince de la maison de Hornes. Ce château de Huldenberg avait remplacé un antique château féodal, orné de huit belles tours, dont il n'existait plus que la porte d'entrée. L'élégance moderne avait

Pays-Bas
1819. remplacé ces majestueux souvenirs. Des bosquets fleuris, des serres parfaitement tenues, la rivière bien dirigée autour du château, quantité de jolis oiseaux étrangers, avaient changé l'aspect qu'offrait jadis l'édifice gothique avec ses chevaliers, ses dames châtelaines, ses destriers bardés de fer et ses meutes bruyantes, qui parcouraient sans doute, avec les ducs de Brabant, la vaste forêt de Soignies ; je voyais maintenant achevée cette jolie habitation. C'était en 1802 que j'étais venu pour la première fois à Huldenberg, où j'avais fait connaissance avec l'aimable dame du château. Son mari et elle avaient donné à dîner à mon père dans la vieille porte.

Au mois d'août de ce même été, ma femme désirant voir son pays et le dernier de ses vieux oncles, qu'elle n'avait pas revu depuis son mariage, nous entreprîmes le voyage du Languedoc, en passant par Rolle, pour revoir encore M. le duc de Noailles, âgé alors de 80 ans, de retour dans son ancienne demeure. Il était revenu à Paris en 1814, où Louis XVIII l'avait rétabli dans sa pairie, et lui avait rendu l'hôtel de Noailles, le seul de ses biens qui ne fut point vendu, et qu'il vendit en 1815 pour sept cent mille francs, très-peu de temps avant le retour de Napoléon. Cette rechute précipitée du trône de France, avait rejeté M. de

Noailles dans sa retraite de Suisse, et, au retour de Louis XVIII, après la bataille de Waterloo, n'aimant pas le séjour de Paris, qu'il regardait comme contraire à sa santé, et se trouvant trop vieux pour changer encore de genre de vie, il préféra rester en Suisse. Pays-Bas
1819.

Nous traversâmes la Champagne et la Lorraine, et, en passant à Charleville et Mézières, je revis, non sans émotion, ces lieux où le premier hiver après mon triste séjour à Munster, j'avais trouvé en 1802 un accueil si gai et si hospitalier d'une part, et de l'autre un monde si nouveau pour moi. C'était au mois d'août ; je me promenai sur les ponts de la Meuse, au-dessus de cette île de Saint-Julien, où j'avais vu manœuvrer pour la première fois des légions de la redoutable république, métamorphosée l'année suivante en empire universel, englouti lui-même dix ans plus tard par le grand ouragan des peuples du Nord, et descendu maintenant dans l'abîme du passé. Son chef, nouveau César, qui s'élevait en 1803 comme un brillant météore vers l'apogée de la gloire, vivait encore, captif, précipité du faite des grandeurs humaines, accablé sous l'infortune, exilé au milieu d'horribles rochers et sous une garde rigoureuse dans une île lointaine de l'Océan. Dans ces tristes pen-

Pays-Bas
1819.

sées, il me semblait revenir dans le monde de ma jeunesse, devenu désert après une longue absence. Qu'étaient devenus tous ces hommes avec lesquels j'avais passé ce premier hiver de liberté, dans un monde auparavant si loin de moi ? Vraisemblablement la plupart étaient morts, absorbés par les guerres de cet empire. Le lieutenant-colonel qui dansait dans notre quadrille avait été tué en duel, dès l'été de la même année, à Mons, où il était alors en garnison. Cet homme était fataliste, tendance presque générale dans les armées de Napoléon, qui avait beaucoup contribué à y répandre ce déplorable préjugé, en les entretenant sans cesse de son destin et de son étoile. Ce préjugé, qui attaque la sagesse, la providence et la bonté divines, était si enraciné parmi ces hommes, que j'en ai retrouvé les traces trente ans après sa chute, dans un de mes meilleurs amis, aveugle adorateur de Bonaparte, et qui a la volonté de professer la foi catholique.

Quelque temps avant de quitter Charleville, au printemps de 1803, j'avais eu un entretien avec ce malheureux lieutenant-colonel, qui m'avait avoué ses idées fatalistes ; il allait sans crainte au milieu des plus grands dangers, croyant que, tant que son heure ne serait pas venue, rien ne pourrait

l'atteindre, et qu'il serait averti par un pressenti-
ment lorsque l'heure de sa mort approcherait. Il Pays-Bas
1819.
avouait aussi qu'il ne croyait pas à la religion; mais
ajoutait que son père était vraiment catholique,
et que peut-être avant sa mort, il reviendrait à la
religion. Le lendemain, en quittant ces lieux, je
m'arrachai avec peine à ces tristes pensées, qui me
parlaient comme l'écho lointain du passé. En tra-
versant Nancy, je vis travailler à la chapelle des
ducs de Lorraine, jolie rotonde autour de laquelle
on s'occupait à rétablir et ranger les tombeaux des
anciens ducs, ancêtres de la maison impériale d'Au-
triche. L'empereur François, à son passage à Nancy
en 1814, avait contribué pour une somme considé-
rable à la restauration du monument de ses pères.
Ma tante, la marquise de Beaufort, qui s'était éta-
blie à Nancy, n'y étant point dans ce moment, nous
n'y fîmes pas de séjour. Nous traversâmes rapide-
ment la Franche-Comté, où nous vîmes la sauvage
et sévère vallée des environs de Salins, le joli lac
des Rousses, que j'avais aperçu dix ans auparavant
du haut du Mont-d'Or; puis nous traversâmes la
chaîne du Jura pour arriver à Saint-Cergues, pre-
mier relai en Suisse. Là parut à nos yeux le magni-
fique aspect du lac de Genève, du Mont-Blanc et
de ce que l'on appelle *le théâtre des Alpes*, les

Pays-Bas
1819. glaciers de Savoie, teints de mille couleurs par le soleil couchant, et dominant de vastes forêts d'épicéa qui s'élèvent à une certaine hauteur sur ces montagnes. Nous logeâmes à Nyon, jolie petite ville au bord du lac de Genève, et le lendemain matin nous arrivâmes pour l'heure du déjeuner chez le duc de Noailles. MM^{mes} de Montagu et de Grammont étaient déjà arrivées chez leur père, la première avec ses deux filles, l'autre avec sa seconde fille, Philippine, aujourd'hui seconde femme de mon frère Félix. Les deux premières étaient de jeunes personnes d'un extérieur agréable, la seconde d'entre elles fort gaie, et d'un esprit vif et piquant; pour la troisième, elle avait alors une charmante figure; un teint de lys et de roses l'embellissait encore, et une magnifique chevelure d'un blond foncé ornait sa tête. Ces demoiselles avaient toutes grande peur du duc de Noailles, leur grand-père. C'était le meilleur homme du monde, doux et facile à vivre, ayant encore la grande politesse ancienne; mais il avait, comme je l'ai dit plus haut, une grande manie d'instruction de détails, ce qui le portait à adresser tout d'un coup, tout à travers le dîner ou dans le salon, quelques questions géographiques, historiques ou chronologiques à ces demoiselles, pour qui, „ *rester court devant mon*

grand-père, » était un des fléaux les plus redoutés. Ce malheur était encore augmenté lorsque leur cousin, le comte Alexis de Noailles, depuis aide de camp du maréchal de Schwartzenberg et ambassadeur de Louis XVIII au congrès de Vienne, était présent, lequel ne manquait pas alors de les houspiller ou de s'impatier contre elles. Le comte Georges Goloffkine, fils de M^{me} de Noailles, était aussi logé chez elle. Il avait été ambassadeur de l'empereur de Russie en Chine; mais, arrivé à la grande muraille, on lui avait imposé l'obligation d'adorer un symbole idolâtrique de l'empire chinois, symbole qui consistait en sept flambeaux allumés plantés dans des vases. Le comte se refusa à cette cérémonie païenne, et l'on dit que la cour de Russie lui sut mauvais gré, non sans doute de ne pas avoir adoré les sept flambeaux, mais de n'avoir pas pu trouver moyen de briser ou tourner cette difficulté; chose fort injuste, puisque quelques années après, les journaux nous apprirent que lord Amherst, ambassadeur anglais, avait rencontré la même difficulté, sans être plus heureux à s'en affranchir. Cependant le comte n'aimait point qu'on lui parlât de cette aventure. La trouvant fort honorable pour lui, je lui en dis quelques mots en me promenant avec lui sur le bord du

Pays-Bas
1819.

Pays-Bas
1819. lac de Genève, à l'ancienne maison de campagne de Joseph Bonaparte; mais il me répondit si froidement, que je m'aperçus que cette conversation lui déplaisait, et la laissai tomber.

Il y avait encore à Rolle un autre comte Goloffkine, fort spirituel et fort caustique, qui était en discussion et en procès avec tout le monde ; nous le craignons et il nous amusait. Pendant ce séjour de Rolle, nous fîmes, avec M^{lles} de Montagu et de Grammont, une charmante promenade au château de Mont, situé sur une haute montagne, d'où l'on voit tout le lac de Genève, et l'on plonge sur les petites villes de Thonon, Evian et Ripaille, situées sur la rive opposée de Savoie, et sur les petites villes de Morges et de Rolle, situées sur la rive de Suisse. Tous les soirs, le duc de Noailles voyait du monde des maisons de campagne ou châteaux voisins de Rolle, de Morges ou de Genève. L'aimable M^{me} d'Aruffens, sa belle-fille, sœur du comte Georges Goloffkine, vint passer deux ou trois jours à Rolle; elle amenait avec elle sa fille et son gendre, M. et M^{me} Freudenreich, aimable jeune femme, gaie et d'une figure agréable. M. et M^{me} de Noailles donnèrent pour les amuser une soirée dansante, où ils exécutèrent la danse nationale de Berne, une de ces vieilles danses, allemandes de caractère qui, m'a paru

remonter au moyen-âge ; il n'y manquait que le Pays-Bas
1819. costume bernois. Pendant ce séjour, ma femme alla faire une visite en France, au château de Divonne, à une de ses amies, la comtesse de Divonne, qu'elle avait connue avant son mariage, séjour qui n'était séparé de la Suisse que par la petite rivière, nommée la Versoix. Je parlerai de cette merveilleuse habitation, que je ne vis que dix-neuf ans plus tard ; puis nous fîmes le tour du lac de Genève. Nous vîmes d'abord le château de Chillon, château fort, situé au bord du lac, et qui avait appartenu, avant 1536, au duc de Savoie. Ce prince y avait fait enfermer le prieur de Saint-Victor de Genève, fameux hérétique, partisan de Calvin, qui était tombé entre les mains du duc. Cet homme était parvenu, avec une patience infinie, à pratiquer une ouverture dans son cachot, par laquelle il avait trouvé moyen de s'évader ; il était retourné à Genève, pour reprendre son rôle de prédicateur d'hérésie. De là nous allâmes loger à Vevay, jolie petite ville, située sur la partie orientale, et la plus belle du lac de Genève. Nous montâmes au château de Blonay, d'où la vue présente une des belle variétés de cette magnifique contrée, puis nous allâmes visiter les salines de Bex, où le sel, se détachant de l'eau, s'attache à de longues branches d'une espèce de

Pays-Bas
1819. chardon, comme le givre s'attache aux branches d'arbres pendant l'hiver. Nous logeâmes à Saint Maurice en Valais, ancien prieuré, qui remonte à l'an 511. Il fut habité d'abord par des Bénédictins, depuis, longtemps par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. On y conserve des reliques de Saint-Maurice, chef de la légion Thébaine, massacrée toute entière par l'empereur Maximien, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles.

Nous suivîmes ensuite la rive de Savoie, d'où la vue, portant sur le canton de Vaud, est plus riante, mais moins pittoresque. Nous passâmes par Ripaille, lieu connu par la retraite d'Amédée VIII, duc de Savoie, dont il paraît qu'on a exagéré la bombance, connue sous le nom de : *faire ripaille*; puis, nous arrivâmes à Genève, d'où nous ne retournâmes plus chez le duc de Noailles, mais nous allâmes faire une visite au comte de Sales et à sa mère, qui nous avaient reçus d'une manière si hospitalière et si amicale dix ans auparavant. Nous passâmes encore une journée dans la vallée de Tarrent. Le comte de Sales nous mena voir, dans les montagnes, la famille de paysans dans laquelle saint François de Sales avait été nourri, il y avait plus de deux siècles. Le chef de cette famille, qui nous reçut chez lui, était un vieillard d'environ 80 ans. Il témoigna une vive

affection au comte de Sales, qui venait de revenir dans son pays, et que le vieillard n'avait pas revu pendant quatre ans, intervalle pendant lequel le comte avait assisté à la bataille de Waterloo. Le comte de Sales, seul de son nom, venait d'épouser une jeune femme, élevée par un vieil oncle solitaire, dans un château non loin du Mont-Blanc. Cette jeune femme était donc devenue d'une excessive timidité, et le comte de Sales, ayant été envoyé comme ministre plénipotentiaire de Sardaigne à Berlin, elle ne put jamais s'accoutumer au monde, et après de longues absences, le comte de Sales, qui n'avait point d'enfants, fut obligé de renoncer à la carrière diplomatique, et d'aller la rejoindre en Savoie. Nous primes congé du comte et de MM^{mes} de Sales, et continuâmes notre route par Chambéry, où nous arrivâmes le soir, en passant par de hautes montagnes et de profondes vallées. Chambéry est une assez jolie ville, du moins pour la Savoie. Nous nous y arrêtâmes peu, et nous passâmes aux eaux d'Aix, à une demi-journée de Chambéry. Il y avait près d'Aix un site très-remarquable. C'était un bassin, creusé par la nature dans les rochers, dans lequel tombaient une multitude de petites cascades, qui y avaient creusé comme des entonnoirs. En 1813, la reine Hortense alla visiter ce lieu pendant la

Pays-Bas
1819.

Pays-Bas 1819. saison des eaux. Elle avait avec elle M^{me} de Broc, sa dame du palais. On traversait ce bassin sur une planche assez étroite, avec une rampe. Le pied manqua à M^{me} de Broc, elle tomba, la tête la première, dans un de ces entonnoirs, où elle disparut sous l'eau. On la chercha vainement, elle y mourut étouffée, et l'on ne retrouva son corps que le lendemain, lorsque les eaux furent retirées. Ce malheur fit grand bruit dans les journaux de cette année, et nous valut des avertissements à Spa, où, avec M^{me} François de Robiano, nous faisons souvent des courses de même genre.

D'Aix nous entrâmes en France par le passage du fort Barreaux, et nous suivimes les bords de l'Iser jusqu'à la poste de Lumbin, où nous logeâmes. Le lendemain nous primes des chevaux et une mule pour ma femme, pour aller à la grande Chartreuse, située sur une haute montagne, à laquelle on ne parvenait que par des routes escarpées et difficiles. Nous montâmes d'abord le long de l'un des rochers, très-élevés de la rive droite de l'Iser, d'où l'on jouit d'une vue très-étendue sur le cours de cette rivière, et sur les Alpes du Dauphiné et de la Savoie. L'on en descend par de grands bois d'épicea dans une vallée profonde, où l'on voit des pâturages, quelques bestiaux, quelques habitations, vers la droite

un village, et vers la gauche un grand rocher jaune, Pays-Bas
1819. couleur de nankin, seul de son espèce, que les habitants prétendent devenu ainsi par l'effet de la lune, ou ce qu'ils appellent un coup de lune. Après avoir passé le village, nous rencontrâmes à gauche un pont surmonté d'une porte, qui ressemble, en moins grand, au pont et à la porte qui ouvre la vallée de Saint-Maurice en Valais. C'était l'entrée d'une vallée profonde et étroite, qui conduit à la grande Chartreuse. La route monte le long du côté droit de cette vallée, tandis que le côté gauche est chargé de noirs rochers, et que le fond est parcouru par un torrent furieux. Cette vallée est ombragée par des épicéa, dont la sombre verdure ajoute encore à l'aspect tragique de cette contrée. Après avoir monté durant une demi-lieue, on voit la ferme de la grande Chartreuse, sur la droite, et continuant à monter, on entre à droite dans la vaste avant-cour de la grande Chartreuse; là est placé le bâtiment, où on loge les étrangers. Le monastère, qui est très-grand, est composé de plusieurs cours carrées, entourées de bâtiments, ayant en quelque sorte cette forme de gril qu'on attribue à l'Escorial. On était alors au mois de septembre; le jour finit plus tôt dans ces hautes montagnes, dont la cime est couverte de vastes forêts d'immenses épicéa. Ce fut vers

Pays-Bas
1819. le crépuscule du soir que j'entrai dans ce monastère, ce qui en augmentait encore la profonde tristesse ; un silence éternel y règne , interrompu seulement le dimanche et le jeudi pendant peu d'heures, et ce dernier jour par une promenade. Je traversai de longs cloîtres , et j'arrivai à l'appartement du général, qui, hors de l'usage des autres ordres religieux, ne réside pas à Rome. C'était un vieillard de 74 ans , ancien chevalier de saint Louis, et par conséquent ancien militaire. Il était donc né sous Louis XV, l'année de la bataille de Fontenoy. Retiré dans la solitude, il ignorait si bien ce qui se passait dans le monde , qu'il appelait notre roi Guillaume le stadhouder, et sur mon observation qu'il n'y avait aujourd'hui qu'un roi des Pays-Bas, il me répondit :
 « Je vous demande la permission de l'appeler le
 « stadhouder, je suis trop vieux pour changer d'ha-
 « bitude. » Il était fort poli et avait les manières de l'ancienne bonne compagnie. Son appartement consistait en trois pièces : une chambre à coucher, un petit salon et un cabinet à travailler au tour. Chaque chartreux a ces trois mêmes pièces. En traversant ces cloîtres, je vis ces cours intérieures, lugubres, qui sont, si je m'en souviens bien, des cimetières. J'entrai ensuite dans l'église de la grande Chartreuse, où les religieux arrivèrent successivement pour le

salut. Chaque religieux sonnait la cloche et allait se prosterner devant l'autel ; le plus âgé avait 94 ans, le moins âgé 74. Ils étaient vingt-quatre ; l'on croyait voir assemblés les vieillards de l'Apocalypse. Le salut fut chanté d'un ton lugubre et monotone, et lorsqu'il fut fini, je sortis de ce monastère avec un sentiment de tristesse et d'étonnement. Rien ne formait un plus grand contraste avec ce que je venais de voir, que la salle des étrangers où nous allâmes souper, remplie de jeunes gens et de petites dames sémillantes, provinciales et parisiennes. Le père proviseur vint y faire une visite ; il fut assez causant, et dès qu'il fut sorti : " Est-il aimable le père proviseur, s'écria une petite parisienne, d'une voix nasale de hautbois, est-il aimable!!! " Un de ces jeunes gens voulut absolument me persuader, quoi que j'en disse, que la Belgique voulait être française. J'eus beau dire, il ne voulut jamais admettre que ce n'était que pour ne pas être hollandaise, il n'en voulut rien croire. Au reste, cette société fut fort polie pour nous, nous céda comme chambre à coucher la salle où nous avions soupé, et se concentra toute entière dans une autre pièce.

Le lendemain matin j'allai avec mon valet de chambre dans ces hautes montagnes, pour voir le

Pays-Bas
1819.

Pays-Bas
1819.

lieu où saint Brunon avait bâti les premières cellules, qui furent le commencement de ce vaste monastère. Nous prîmes le chemin contraire, et montant au plus haut des montagnes, nous arrivâmes à une cabane de bois, où un seul montagnard coupait des épicéa énormes, et les faisait glisser dans un torrent, qui les entraînait dans l'Iser. Nous lui demandâmes le chemin des cellules de saint Brunon, et il nous fit traverser une grande forêt d'épicéa, sur laquelle descendit un nuage, qui nous ôta la possibilité d'avancer. Mon valet de chambre qui avait été malade, se coucha à terre ne pouvant plus marcher, et après un quart d'heure d'attente, le nuage s'éclaircit assez pour pouvoir continuer notre route, et nous descendîmes dans un ravin profond, qui nous conduisit aux cellules, dont il ne restait que des débris, dans un lieu escarpé et aride. Nous revînmes ensuite au bâtiment des étrangers, puis descendant ces hautes montagnes nous arrivâmes à Grenoble, ville ancienne dans une situation très-belle sur l'Iser. Je ne m'en rappelle qu'une cathédrale fort antique. De Grenoble nous allâmes à Valence, et suivîmes le cours du Rhône jusqu'au Pont Saint-Esprit, grande construction de trente-six arches sur ce fleuve rapide qui ne dément pas son orgine, et ressemble toujours au tor-

rent Suisse. Nous logeâmes au Pont Saint-Esprit, Pays-Bas
1819.
petite ville assez laide, où, dans une auberge assez
noire, on nous donna un fort bon souper. De là, nous
allâmes à Nîmes, en passant par des montagnes
arides et désertes, où croissent çà et là des genévriers.
En passant le pont du Gard, torrent à demi desséché,
nous vîmes lever le bel aqueduc Romain qui porte
ce nom, et qui est supporté par trois étages d'ar-
cades. Le pont est bâti contre l'aqueduc, qui con-
duisait de l'eau dans la ville de Nîmes du temps
de l'empire Romain. Aux approches de Nîmes, on
voit commencer les plantations d'oliviers, vilains
petits arbres qui ressemblent aux saules auxquels
on a coupé la tête. Ils sont plantés par lignes, dans
des campagnes presque toujours arides et dessé-
chées, et les environs de Nîmes m'ont paru ressem-
bler au panorama de Jérusalem. La terre y est
blanche, l'herbe sèche, et le pays n'a guère d'autre
verdure que le feuillage grisâtre des oliviers. Mais
cette ville, surtout pour ceux qui ne voient point
l'Italie, est bien intéressante à connaître, par
les magnifiques antiquités Romaines qu'elle ren-
ferme, et l'on dit que pour avoir une idée complète
d'un amphithéâtre romain, il faut voir celui de
Nîmes pour l'extérieur, et celui de Vérone pour
l'intérieur. L'amphithéâtre de Nîmes pouvait ren-

Pays-Bas fermer dix-sept mille spectateurs, et on m'a dit que
1819. le Colisée de Rome en renfermait quarante mille.

Pendant que les Romains étaient assis dans ces amphithéâtres, une toile était tendue au-dessus de l'édifice pour les garantir du soleil, et une pluie d'eau de senteur venait les parfumer, tandis que les bêtes, sortant des loges pratiquées autour du cirque sablé, venaient combattre et dévorer les malheureux gladiateurs, les chrétiens ou les criminels qui leur étaient livrés. La seconde antiquité de Nîmes est la Maison carrée, temple élevé par Auguste, en l'honneur de ses deux petits-fils Caius et Lucius César, fils de la trop célèbre Julie, sa fille. Ce petit temple a le mérite d'être un des plus intacts des monuments Romains qui existent encore, il est d'une architecture élégante et parfaitement classique. La troisième antiquité remarquable de cette ville, consiste dans les bains de Diane, situés près d'une belle promenade; non loin de ces bains, nous vîmes un beau parquet en mosaïque romaine. Dans ce pays l'on ne trouve presque pas de beurre. Tous les mets sont accommodés à l'huile, ce qui est très-bon, mais très-pesant. Les olives qu'on mange avec les viandes, sont excellentes.

De Nîmes nous allâmes à Montpellier, ville célèbre autrefois par son université, et par une place

magnifique, d'où la vue s'étend sur les étangs salés, Pays-Bas
formés par les inondations de la mer au-dessus 1819.
d'une étroite langue de terre. Nous y retrouvâmes
cette même M^{lle} Alliat de Mussey, dont j'ai parlé
à l'époque de mon mariage. Elle y demeurait avec
son frère, qui occupait un emploi supérieur dans
les douanes, et y avait loué une habitation char-
mante. M. de Mussey avait fait une édition magni-
fique des lettres de M^{me} de Sévigné. Il y avait si
peu de verdure à Montpellier, qu'on nous mena voir,
comme une merveille, les jardins dits de l'évêque,
jolis jardins anglais. A Béziers, nous nous arrê tâmes
un jour pour voir une ancienne amie de ma femme ;
nous fîmes avec elle une visite à une maison de cam-
pagne sur les bords du canal du Languedoc. Les
grenadiers et autres arbres n'y perdent leur feuil-
lage que pendant quinze jours, de Noël jusque vers
la mi-janvier.

De Béziers, nous allâmes à Narbonne, où vivaient
encore deux vieilles demoiselles de Thésan, parentes
éloignées de ma femme. Ces dames nous reçurent
d'une manière fort aimable ; elles nous apprirent
même, que vers 1770, mon grand-père paternel et
ma grand'mère, depuis comtesse de Lannoy, étaient
venus à Narbonne et avaient accepté un bal, chez
les parents de ces demoiselles. Narbonne avait de

Pays-Bas remarquable une belle cathédrale inachevée, dont
1819. le chœur seul existait. Ce chœur renfermait des boiseries sculptées d'un travail admirable, représentant des sujets de l'Écriture Sainte. Dans les galeries extérieures au-dessus du chœur, on voyait la Méditerranée, avec sa surface calme et unie. Nous avons rencontré à Béziers une personne, avec qui nous étions liés en Belgique, la marquise de Roben, qui habitait autrefois le château de Clabecq, non loin de Soignies. Elle était de son nom M^{lle} de Sayve, fille d'un comte de Sayve, officier-général espagnol et vice-roi de Valence. Elle habitait alors Nivelles, où elle s'était retirée après la mort de sa sœur M^{me} de Fladorp, et allait passer quelque temps en Espagne, son pays natal. Elle avait alors près de 80 ans, et fit, en nous quittant, quarante lieues à mule dans les Pyrénées. Elle était accompagnée de son neveu, le comte Auguste de Sayve. Nous voyageâmes avec elle dans la même voiture en partant de Béziers, et nous nous quittâmes à Narbonne, où elle prit la route de Perpignan et des Pyrénées, pour entrer en Espagne à la Jonquière, et nous primes la route de Toulouse, en passant par Carcassonne, dont je ne me rappelle qu'une fort jolie fontaine. Nous arrivâmes à Toulouse vers le soir, et allâmes loger chez le comte de Thésan, oncle de ma femme. Nous y

passâmes quinze jours, pendant lesquels elle revit Pays-Bas
1819. beaucoup de personnes liées avec sa famille. L'hôtel de Thésan, qui avait une vue magnifique sur la Garonne et jusqu'aux Pyrénées, avait été vendu par le marquis de Thésan à des religieuses. J'allai voir aussi l'hôtel-de-ville, où le malheureux maréchal de Montmorency fut exécuté, en 1632. On voyait encore, sur le mur de la porte d'entrée, quelques taches du sang de cet illustre personnage, en faveur de qui tant de personnes d'un haut rang avaient vainement tenté de fléchir l'insensible Louis XIII, maintenu par le cardinal de Richelieu, dont le gouvernement dur et arbitraire, avait poussé le Languedoc à prendre les armes. Le roi lui avait écrit deux ans auparavant cette phrase remarquable : " Mon cousin, " je vous envoie le bâton de maréchal, non pour " qu'il vous honore, mais pour que vous l'honoriez. " Tel était dès lors l'éclat de cette illustre maison, qui comptait six connétables, et aujourd'hui, onze maréchaux de France. La reine d'Espagne arriva à Toulouse pendant ce séjour. C'était la jeune princesse Marie-Joséphine de Saxe, âgée alors de 15 ans. Cette princesse connue par ses poésies espagnoles, et bien plus encore par ses vertus, ne trouva en Espagne que malheurs et adversités; sa carrière en fut abrégée, elle mourut en 1829, âgée de 25 ans.

Pays-Bas En quittant Toulouse nous suivimes les beaux bords
1819. de la Garonne jusqu'à Agen ; nous allâmes à Auch, où ma femme avait encore une de ses amies d'enfance ; il y avait dans cette ville une des plus belles cathédrales de France ; les vitraux peints en étaient magnifiques. Ils représentaient des tableaux entiers de l'Écriture Sainte ; les couleurs en étaient des plus vives et des plus brillantes, et il y avait, ce qui était bien rare alors, et ce qui est encore bien loin d'être général aujourd'hui, des livrets pour les expliquer. C'était le 4 octobre et la chaleur y était de vingt-deux ou vingt-trois degrés.

Nous arrivâmes ensuite à Bordeaux, où se déploya, dans toute sa magnificence, l'embouchure de la Garonne dans l'Océan, aux approches duquel ce fleuve prend le nom de Gironde. Le port de Bordeaux forme un demi-cercle sur ce beau fleuve, qui se remplit de navires et de bâtiments de toutes les nations. Le passage de la Gironde était détestable alors. Le beau pont construit depuis n'existait pas encore, et les voitures de voyage passaient le fleuve, jetées comme on pouvait le faire, dans une mauvaise chaloupe, où le train et les roues de devant dépassaient le bord latéral, et comme la Gironde est souvent fort agitée, ce passage n'était guère rassurant, il y avait de quoi s'étonner de voir la troi-

sième ville du grand royaume de France, le plus beau de ses ports, peuplée de plus de cent vingt mille âmes, un des grands sièges archiépiscopaux du royaume, dépourvue du côté principal de toute communication praticable ; car c'eût été faire beaucoup trop d'honneur à cette mauvaise chaloupe, que de lui donner le nom de ponton, ou même celui de bac. On commençait seulement alors à penser à un pont, qui ne fut construit que pendant les onze années suivantes, de Louis XVIII et de Charles X. La seule chose qui puisse faire comprendre que l'œil d'aigle du grand empereur ne se soit pas porté sur ce défaut choquant, c'est que la ville de Bordeaux, royaliste et jadis centre du système fédéraliste, dit *girondin*, n'était point dans ses bonnes grâces ; aussi fut-elle des premières à se prononcer pour Louis XVIII, et à recevoir en triomphe le duc d'Angoulême. Bordeaux est un petit Paris ; ses boulevards ressemblent à ceux de la Madeleine à la porte Saint-Denis ; son théâtre, que je ne vis que le jour, est beau et bien décoré ; sa cathédrale, vieille halle gothique, négligée et sans architecture, n'ayant pas même de colonnades, si je m'en souviens bien, n'est nullement digne de ce grand siège archiépiscopal, auquel présidèrent souvent des cardinaux. Après avoir passé vingt-quatre heures dans

Pays-Bas
1819.

Pays-Bas 1819. cette grande ville, qui, malgré son antiquité, n'offre guère de monuments historiques, nous partimes, toujours par ce beau passage de la Gironde, et fortement ballotés par les vagues, nous allâmes loger la première journée à Angoulême, ville peu remarquable, si ce n'est pour avoir donné son premier nom au dernier dauphin de France.

De là, nous allâmes à Poitiers, vieille ville et triste, mais où il y avait une superbe cathédrale que je ne vis pas, n'en ayant pas connu la beauté. Le lendemain, à Tours, où j'espérais voir l'église et le tombeau de Saint-Martin, si célèbre, et où il y avait jadis de si beaux trésors; mais je fus tristement surpris en apprenant que les reliques et les trésors avaient été détruits ou dissipés par les calvinistes, et l'église et le tombeau eux-mêmes détruits et démolis par les philosophes de 1789. Je ne vis donc que l'église de Saint-Gation, aujourd'hui cathédrale, église fort belle, mais fort inférieure, à ce que l'on rapporte, à celle de Saint-Martin. On y remarque un tombeau de princes de la maison royale de France; je crois que ce sont deux fils de François I^{er}. La Touraine, traversée du midi au nord, ne répondit pas à mon attente; je croyais voir un paradis terrestre, et je ne vis qu'un pays assez ordinaire, à moins qu'on

n'en juge par comparaison avec les provinces voi- Pays-Bas
sines. Ce ne sont sans doute que les bords de la 1819.
Loire, dont on a entendu faire une description si
attrayante. Effectivement, en passant le pont de
la Loire à Tours, ce que je pus voir de ses rives à
droite et à gauche du pont me parut fort joli, et
la ville de Tours est mieux bâtie et moins sombre
que beaucoup de villes de l'intérieur de la France,
ce qui y est compensé souvent par de belles plan-
tations et de belles promenades. De Tours, nous
allâmes loger à Chartres, où nous arrivâmes à
minuit, après une journée de quarante lieues. Ici
se fait remarquer une magnifique cathédrale go-
thique qui réunit en elle la grande beauté de la
tour, l'étonnante charpente de l'église, en bois
de châtaignier, de grands vitraux peints, brillant
de mille couleurs, une nef majestueuse, des sculp-
tures remarquables autour du chœur, enfin Notre-
Dame de Chartres, Vierge miraculeuse, ancienne
idole des Druides, qui, à ce que l'on assure, avait
rendu un oracle que son culte cesserait lorsqu'une
vierge enfanterait. Cette Vierge miraculeuse était
en France en si grande renommée, que, lorsque
la reine était grosse, la chemise qu'elle devait porter
pendant ses couches était placée sur l'image mira-
culeuse, afin d'obtenir sa protection pour ce mo-

Pays-Bas
1819. ment dangereux. Le grand empereur lui-même ne dédaigna point cet antique usage, et la chemise de Marie-Louise fut envoyée à Notre-Dame de Chartres, avant la naissance du jeune Napoléon, à laquelle Marie-Louise fallit périr. Je rapporte ici, à l'occasion de la cathédrale, que cette magnifique charpente de chataignier brûla, quelques années après la révolution de 1830. L'incendie fut épouvantable. On le voyait de Blanville, château de la mer de ma belle-sœur Frédéric, qui appartient aujourd'hui à cette dernière, où nous allâmes, cette année 1817, passer quelques jours, et nous reposer dans ce long voyage.

En quittant le château de Blanville, nous passâmes quelques jours à Paris, où nous fûmes témoins d'une des plus singulières bizarreries de ce siècle, des causes de laquelle on n'a jamais donné que des raisons conjecturales. Tout à coup il parut dans Paris une bande ou association d'hommes, qui s'avisèrent, comme d'une espèce d'amusement farouche à infliger aux femmes seules de graves piqûres avec un instrument aigu, de telle sorte, qu'en passant dans la rue, au moment où on s'y attendait le moins et en plein jour, on entendait une femme jeter des cris, et le piqueur trouvait le moyen de disparaître rapidement, ou de se con-

fondre avec d'autres associés ignorés, car on en Pays-Bas
saisit fort peu. Ces piqures se faisaient avec de 1819.
grandes aiguilles à trois faces, semblables à de
petits poignards, et jamais un seul homme ne fut
piqué. Au fond, on ne comprit rien à toute cette
histoire; les uns en firent une conspiration poli-
tique, prétendant que c'était pour pousser au mépris
du gouvernement; d'autres y virent une action
des sociétés secrètes, pour pousser le peuple à la
révolte; d'autres encore n'y virent qu'un jeu dés-
ordonné d'une bande d'hommes débauchés. Cela
dura trois mois, et finit à peu près de soi-même.
A Bruxelles, une fois ou deux la même chose fut
essayée; mais comme elle ne réussit pas à ses
auteurs, et qu'elle n'eût pas de racines dans la
population, ça fut arrêté tout court. Quelque temps
auparavant, il y avait eu ici une compagnie d'ar-
roseurs, qui, avec de petites seringues, lançaient
une eau corrosive sur les robes des femmes. C'était
surtout dans les environs du Parc que s'exerçait
cette manœuvre, qui se prolongea aussi un temps
assez considérable. Ce qui indique la fausseté des
conjectures politiques sur les piqueurs, c'est que
l'on était bien loin alors de la révolution de 1830,
que Charles X succéda à son frère Louis XVIII,
aussi facilement que s'il n'y avait jamais eu de

Pays-Bas 1819. révolution ; que les deux ou trois premières années de son règne, il fut parfaitement accueilli des peuples, et que ce ne fut pas pour des piqûres, mais pour une violente entorse donnée à la Charte, au moyen de ministres choisis et maintenus avec préméditation, que son trône s'éroula en cette mémorable année. Après un court séjour à Paris, nous allâmes pour quelque temps à Fontenay, auprès duquel ma femme a une belle terre et un petit pavillon à côté du parc du château, appartenant alors à la marquise de Montagu, sa tante. Nous arrivâmes à Everberg le 30 octobre. Le comte de Beaufort, mon cousin, m'y attendait déjà pour travailler à son ouvrage, et passa avec moi une grande partie du mois de novembre, à la fin duquel on quitta Everberg, et nous allâmes à Tournay reprendre M. de Beaufort, pour aller passer avec lui le mois de décembre à Beaucamps, chez le comte de La Granville, beau-père de sa sœur. Nous y continuâmes à travailler, et, par un hiver glacial, nos soirées se passaient dans d'agréables lectures et la conversation. Nous ne revînmes à Bruxelles que le 30 décembre ¹.

(1) Voir à la fin du volume une lettre du comte F. L. de Stolberg au comte de Merode-Westerloo.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE.

Naissance de ma fille, la marquise de Lévis-Mirepoix. — La marquise de Montagu et ses filles viennent à Bruxelles; elle est présentée à la reine. — Une maladie dangereuse de la princesse Marianne empêche le bal de la cour, le 6 décembre. — Incendie terrible du palais du prince d'Orange. — Le prince et la princesse d'Orange vont habiter l'ancien hôtel de Spangen, acquis par le gouvernement. — Hiver brillant de 1820 à 1821. — Composition du corps diplomatique. — Mort de Napoléon Bonaparte. — Parallèle entre Napoléon et Nabuchodonosor. — Conduite merveilleuse de la Providence à l'égard du monarque universel de notre temps. — Voyage dans la Campine. — Monument d'un comte d'Hoogstraeten de la maison de Lalaing, dans la belle église d'Hoogstraeten. — Voyage à Ostende. — Traduction de la vie de Sainte Hildegarde, de l'ouvrage latin de Thierry, abbé de S.-Trond. — Lettres merveilleuses de cette Sainte aux papes, aux empereurs et aux grands du Saint Empire Romain. — Voyage à Bamberg. — Franckfort, l'hôtel-

Pays-Bas
1820. de-ville, la bulle d'or. — Wurtzbourg ; chapelle du prince royal de Bavière. — Bamberg. — Cathédrale de Saint-Henri et de Sainte-Cunégonde. — Le prince Alexandre de Hohenlohe ; pouvoir merveilleux de ses prières. — Simplicité et bonté de ce prince. — Retour à Bruxelles. — Voyage à Paris. — Louis XVIII à la séance royale de 1822. — Théâtre Italien. — MM^{mes} Catalani et Pasta. — Dernières conférences de M. l'abbé Frayssinous à Saint-Sulpice. — Chapelle des Tuileries. — Séjour au château de Séchelles. — Grande maladie de ma fille et voyage à Verviers. — Château de Dhuy. — Ordonnance du roi Guillaume sur les titres. — Dernier hiver que passe à Bruxelles ma belle-sœur Félix. — Les audiences du roi Guillaume.

Au commencement de cette année arriva un événement inespéré depuis longtemps. Nous étions mariés depuis l'année 1805. Près de quinze ans s'étaient écoulés depuis lors, lorsque ma femme devint grosse. Comme ces exemples de longue attente ne s'étaient pas encore renouvelés plusieurs fois, celui-ci fit grand effet dans le monde. Ma mère aussi était née après quatorze ans de mariage. Cette grossesse fut pénible ; ma femme y fut plusieurs fois gravement malade, et douta longtemps de la réalité de ses espérances. Vers la fin cependant son état s'améliora assez heureusement. L'hiver se passa donc tranquillement à Bruxelles et l'été de même à Everberg. Au mois de novembre on rentra à Bruxelles pour le moment des couches, et le

8 novembre, à quatre heures et demie après-midi, ^{Pays-Bas} naquit ma fille la marquise de Lévis-Mirepois. ^{1820.} Elle eut pour parrain le comte de Thésan, son grand-oncle, et pour marraine ma mère ; elle fut nommée Marie-Joséphine-Hildegarde-Ghislaine, et baptisée à la paroisse des Saints Jean-et-Étienne, dite *des Minimes*, parce que c'était jadis l'église de ces religieux. Quelques jours après ses couches, ma femme fut dans un état fort dangereux. Heureusement ce danger avait déjà diminué, lorsque la marquise de Montagu, sa tante, arriva à Bruxelles avec ses deux filles, que nous avions vues à Rolle l'année précédente. Le comte de Beaufort, qui avait passé avec moi ces jours d'inquiétude, et qui avait représenté le comte de Thésan comme parrain de ma fille, partit alors pour Tournay qu'il habitait encore. Après les premiers jours de la présence de M^{me} de Montagu le danger disparut, et ma femme put jouir du plaisir d'avoir sa tante et ses cousines qu'elle aimait beaucoup. Elles passèrent trois semaines à Bruxelles, jusqu'au 8 de décembre. MM^{les} de Montagu trouvèrent une contemporaine dans M^{lle} de Thiennes, ma nièce, âgée alors de 14 ans. La cadette des Montagu en avait 15 et l'ainée 18. Ce séjour fut gai ; nous dinâmes chez la comtesse de Robiano, douairière, chez le comte

Pays-Bas de Thiennes, dont ma sœur tenait alors la maison.
1820.

Nous fîmes ensemble de grandes promenades dans Bruxelles et les environs, que mes cousines ne connaissaient pas. Le prince Auguste d'Arenberg, qui portait avant la révolution de 1789 le nom de comte de La Marck, avait eu de grandes obligations au marquis de Montagu. M. de La Marck avait eu, avec le comte de Firsén, seigneur suédois, un duel dans lequel il reçut dans la poitrine un grand coup d'épée, dont il se ressentit toute sa vie. Dangereusement blessé, il fut, par les secours du marquis de Montagu, qui vint à passer dans ce moment dans les environs, soigné et transporté chez lui à Paris. Sachant que M^{me} de Montagu était arrivée à Bruxelles, le prince Auguste la fit inviter à dîner chez lui avec moi, et la reçut de la manière la plus empressée et la plus aimable, tant il avait conservé le souvenir d'un service rendu il y avait plus de trente ans. On cite de ce prince, qu'étant aux Indes, à la tête du régiment de La Marck qu'il commandait, il reçut à la poitrine une balle qui s'amortit sur sa Toison d'or.

Le bal de cour du 6 décembre, pour la naissance du prince d'Orange, approchait. Pour amuser MM^{lles} de Montagu, ma sœur et moi nous engageâmes la marquise à se faire présenter à Sa Ma-

jesté la reine. C'était la première fois que MM^{lles} de Montagu se trouvaient dans un royaume étranger, et voir une cour étrangère était pour elles une chose très-nouvelle. J'étais bien sûr d'ailleurs que l'invitation au bal s'ensuivrait immédiatement pour M^{me} de Montagu, fille d'un duc et pair de France. Le grand embarras était pour le costume imprévu. Heureusement ma femme était de la même taille que la marquise, sa tante; les robes de l'une allaient parfaitement à l'autre; un chapeau de ma sœur, tout nouveau, termina cette toilette. Dans ce temps-là, il fallait encore une robe à queue pour paraître, même le matin, chez la reine. J'accompagnai M^{me} de Montagu, et à trois heures nous étions dans le salon d'attente de Sa Majesté. La reine recevait dans son cabinet et une à une les personnes admises auprès d'elle. La marquise de Montagu fut introduite la première, par le comte Charles d'Oultremont, maître des cérémonies, et resta un quart d'heure avec la reine, qui fut fort gracieuse. Quand elle sortit je fus introduit à mon tour. Quand ma réception fut terminée, nous passâmes encore quelques moments dans le salon avec le comte Charles d'Oultremont et la dame du palais de service, qui était, je crois, M^{me} d'Estorff. Le surlendemain, la princesse Marianne tomba dan-

Pays-Bas
1820.

Pays-Bas
1820. gereusement malade; le 5 décembre au soir, il fut annoncé que décidément le bal n'aurait pas lieu, et MM^{les} de Montagu n'emportèrent comme souvenir, que les robes de bal que ma femme leur avait données. Elles partirent deux jours après pour retourner à Paris.

Vers la fin de décembre un incendie épouvantable se déclara chez le prince d'Orange, causé par des tuyaux de chaleur. Vers le milieu de la nuit, la princesse fut obligée de fuir de chez elle; toute sa garde-robe fut brûlée, une partie de ses pierreries perdues. Le comte de Maldeghem, âgé alors de 23 ans, entra courageusement dans l'appartement enflammé de la princesse, après son départ, enfonça son secrétaire, en retira des papiers précieux et les lui rapporta. Peu de temps après l'appartement s'écroula. En fouillant dans les décombres, on en retira des topazes qui, saisies par le feu, avaient changé de couleur. Après cet incendie, la cour acheta du baron Joseph d'Hooghvorst l'hôtel de Spangen, où s'établirent le prince et la princesse d'Orange en attendant leur nouveau palais.

Pendant l'hiver, Bruxelles continua à être fort brillant. Le prince d'Orange donnait de fort belles soirées à l'ancien hôtel de Spangen, où il résidait; le

corps diplomatique était fort nombreux, voici quelle en était alors la composition : L'Angleterre seule avait ici un ambassadeur, le comte de Clancarty (j'ai déjà parlé de la comtesse de Clancarty, sa femme). Les autres grandes puissances avaient des envoyés extraordinaires, ministres plénipotentiaires; c'étaient, pour l'Autriche, le comte et la comtesse Félix de Mier, riches seigneurs Polonais de la Gallicie. La Prusse était représentée par le prince et la princesse Hatzfeld, appartenant à une ancienne et illustre maison, originaire de la Hesse, dont une branche éteinte, en 1794, avait été élevée au rang de prince du Saint Empire Romain. La princesse était de la célèbre maison prussienne de Sehnenbourg; elle était protestante, mais la maison d'Hatzfeld était catholique; tous les enfants étaient élevés dans cette religion. Ils avaient trois filles dans le monde. Pour l'Espagne, le chevalier d'Anduagna, qui ne vint que quelques années après, l'Espagne ne nous envoyant jusques là, qu'un chargé d'affaires; toutes ces maisons étaient brillantes, et donnaient de beaux bals. Le baron de Giese, ministre de Bavière, avait également une maison fort agréable, où il se donnait de jolies soirées. La Russie fut plus tard représentée par le comte et la comtesse de Gonrieff, dont la maison fut aussi brillante et animée. Les autres puis-

Pays-Bas
1821.

Pays-Bas
1821. sances avaient des chargés d'affaires ou ministres, qui n'avaient aucune représentation. Celui de Portugal, le chevalier de Brito, était un homme d'une grande instruction, il avait écrit l'histoire de la Péninsule espagnole; dès l'année 1818, il m'avait parlé de la nullité de l'introduction de la loi salique par Philippe V, et de la nullité des cortès de 1713, à qui l'on n'avait pas permis de voter en assemblée délibérante, mais qu'on avait forcés à envoyer leurs suffrages, isolés et par écrit, à ce monarque. Il m'avait prédit les événements qui arrivèrent à la mort de Ferdinand VII. « Fasse le Ciel, m'avait-il dit, que le roi Ferdinand ait un fils! S'il n'en a pas, on verra arriver de grands événements. » Cet hiver-là se réunirent à Bruxelles plusieurs princes allemands; on y vit en même temps le prince et la princesse de Lövenstein, et son frère le prince Constantin, général bavarois, les princes et princesses de Salm-Salm, dont l'ainé était colonel au service du roi des Pays-Bas, et le plus jeune officier dans le régiment de hussards de Borel, deux princes de Croy, l'un aide de camp du roi, l'autre officier dans le même régiment que le prince de Salm, la princesse de Lobkowsichs, mère de la duchesse d'Arenberg, et ses deux filles; le duc de Croy et sa mère princesse de Salm-Kyrbourg, qui habitèrent Bruxelles

pendant plusieurs années; outre cela, le prince Auguste d'Arenberg, qui, sorti du service d'Autriche comme général-major, était entré comme lieutenant-général au service du roi Guillaume, enfin l'aimable et spirituelle comtesse Eulalie Windisgraetz, sœur du prince Windisgraetz. Malheureusement cette intéressante personne étant retournée en Allemagne au mois d'avril, mourut dans l'été suivant au château de Heubach, en Bavière, chez le prince de Lövestein, son beau-frère.

Pays-Bas
1821.

Au mois de mai mourut l'empereur Napoléon, après avoir reçu les Sacraments de l'Église Romaine, à laquelle il avait toujours été attaché au fond de son cœur, ainsi que le prouvent tant de mots remarquables, qu'il prononça dans différentes circonstances de sa vie, lorsqu'on les met ensemble et les combine avec sa fin. La première éducation catholique de l'Italien avait jeté de profondes racines dans son âme. Elle resta toujours pour sa haute intelligence une sorte de fanal, qui l'empêcha de s'égarer dans les abîmes du philosophisme moderne. Il sera intéressant de rapporter ici l'ensemble de ces paroles, telles qu'elles sont éparses dans différents écrits. Revenant d'Égypte, et entendant des savants de l'expédition disserter sur la formation du monde, par un hasard tout matériel, le

Pays-Bas 1821. général Bonaparte se leva avec impatience et s'écria :

„ Vous aurez beau dire, Messieurs, jamais vous ne
 „ me persuaderez que tout cela (en montrant les
 „ astres) se soit fait tout seul. „ — Une autre fois il
 dit que le jour de sa première communion avait
 été le plus beau de sa vie. — Se promenant un jour
 avec M. de Bourienne, et entendant sonner les clo-
 ches de Ruel, il dit : „ Laissez-moi écouter ces
 „ cloches : elles me rappellent Brienne et mon en-
 „ fance ; j'étais heureux alors. „ — Exhorté à obser-
 ver le cérémonial de communier le jour de son
 sacre, il répondit : „ J'y croistrop peu pour m'y sou-
 mettre, et trop pour le profaner. „ — Il dit à Sainte-
 Hélène : „ Je pourrais tirer grand parti de ma posi-
 „ tion, si je savais me la rendre utile ! et, qui de
 „ nous peut répondre qu'il ne mourra pas dans les
 „ bras d'un prêtre ? „ — Enfin l'on rapporte qu'il
 dit à un de ses compagnons d'exil, qui voulait, par
 des motifs humains, le détourner de recevoir les
 Sacrements : „ Que suis-je devant Jésus-Christ ? ce
 „ qu'est le dôme des Invalides devant le soleil, ce
 „ que vous êtes vous-même devant moi, rien qu'un
 „ peu de cuivre doré. „ — Et il couronna ces paroles
 en recevant l'absolution de l'excommunication qu'il
 avait encourue, et en mourant dans la communion
 de l'Église Romaine. Parmi les fondateurs de ces

empires universels, ennemis de Dieu, et que l'Écriture sainte qualifie du nom de bêtes, Nabuchodonosor présente avec celui-ci la ressemblance la plus grande. Comme Nabuchodonosor il reconnut de bonne heure le vrai Dieu ; il honora le représentant du Dieu véritable ; comme lui, Napoléon rendit la liberté au culte divin ; Napoléon et Nabuchodonosor envahirent l'un et l'autre la cité sainte, et emmenèrent en captivité le pontife suprême ; l'un et l'autre élevèrent leur volonté souveraine au-dessus de la volonté divine, l'un en voulant se faire adorer, l'autre en voulant changer la constitution de l'Église ; l'un et l'autre foulèrent aux pieds les empires, et réduisirent en captivité les rois de la terre, leur orgueil monta jusqu'aux nues ; l'un et l'autre furent terrassés sous la main de Dieu, séparés de la société des hommes, et précipités de la souveraineté universelle dans l'abîme de l'humiliation la plus profonde ; l'un et l'autre reconnurent enfin la main divine qui les frappait, et moururent en se soumettant au Dieu du ciel et de la terre, souverain maître de l'univers. Ainsi Dieu, par un de ces jugements où brille davantage sa miséricorde dans les profondeurs de sa justice, punit de la mort politique et corporelle, celui qui avait osé porter la main sur le représentant du Christ, sur l'arche

Pays-Bas
1821.

Pavs-Bas
1821.

Sainte , sur la liberté des hommes , des familles et des nations, sur les droits paternels et sur l'éducation morale de l'enfance. Chef d'un empire déiste, destructeur de tous les royaumes qui reconnaissaient la religion catholique comme leur première loi fondamentale et sur lesquels régnait encore, selon les paroles de Bossuet, le Christ, roi des rois. Mais sa miséricorde marqua pour le salut éternel celui qui , dans les beaux jours de sa puissance, avait terrassé l'anarchie, le vil despotisme d'un gouvernement immonde , relevé les autels, reconstitué une hiérarchie sociale et le règne des lois, et rappelé dans leur patrie une foule d'exilés et de proscrits, en leur rendant les débris de leur fortune. A la mort de l'empereur Napoléon , l'Europe se sentit soulagée d'un grand poids; frappée de terreur de son retour merveilleux de l'île d'Elbe , il lui semblait toujours voir reparaître le ravageur de la terre, et se renouveler le menaçant spectacle de triomphe , qui , en 1815, avait accompagné Napoléon de Cannes à Paris. Nous étions trop près alors des sentiments de terreur qu'il avait inspirés depuis si longtemps, pour plaindre sa mort douloureuse; aujourd'hui, placé à une distance plus convenable pour le juger, je me réjouis d'avoir vu la main de Dieu marquer, du signe de sa miséricorde,

ce génie éminent, une des plus grandes œuvres de sa puissance, et dont il s'était servi pour retirer la France d'un abîme. Je me plais à voir que mon père ait pu se soustraire, en vertu de sa séparation d'avec la France, à frapper par l'acte du sénat, qui le déclara déchu du trône, celui qui lui avait rendu sa fortune, qui avait rendu à ma mère les biens auxquels elle avait droit par sa mère, et dont nous n'avions jamais éprouvé aucun mal. On admire les voies de la Providence, en contemplant cette vie, la plus étonnante de toutes les existences humaines. L'homme que l'histoire place entre Nabuchodonosor et Cyrus, qui releva comme celui-ci, le temple du Dieu vivant, sera, dans le siècle à venir, l'étude de toutes les intelligences élevées.

Pays-Bas
1821.

Pendant le séjour ordinaire d'Everberg on prescrivit les bains de mer à Ostende. Voulant avoir sur une chose qui m'intéressait un entretien avec un homme d'un grand mérite qui résidait à Bois-le-Duc, je traversai pour la première fois la Campine hollandaise ou le Brabant septentrional. Avant d'y entrer, je vis la magnifique église de Hoogstraeten avec ses beaux vitraux peints, et un mausolée ou une tombe qui est, sans contredit, un des plus beaux ouvrages de sculpture de la Belgique. Il supporte douze statues représentant un comte de Hoogstraeten de la

Pays-Bas 1821. maison de Lalaing, et sa femme, à genoux tous deux; derrière eux, sont agenouillés leurs dix enfants selon le décroissement de l'âge. Cette belle seigneurie, érigée en duché, a passé dans la maison des princes de Salm-Salm, et devint une sénatorerie sous l'empire Français. Cet antique château n'est plus depuis longtemps qu'un refuge pour les pauvres, et ne fut pas rendu au prince de Salm par le roi Guillaume. Une fois entré dans la Campine hollandaise, la route, devient fort triste; quelques beaux villages, placés à de grandes distances les uns des autres, forment des espèces d'oasis au milieu de vastes bruyères entrecoupées de grandes mares d'eau. La culture des sapins y a cessé, et un vent glacial venu de la mer de Zélande et de l'Océan parcourt ces déserts, en perçant de froid les voyageurs, même au mois de juillet. Nous y étions alors, et je ne me rappelle guère d'hiver où j'ai eu aussi froid. Nous nous arrê- tâmes quelques instants à Tilbourg, jolie petite ville avec une grande et belle église gothique, enlevée aux catholiques à la conquête de la province en 1629. En 1821, elle appartenait encore aux protes- tants, dont il n'y en avait que dix-sept dans la ville sur une population de quatre mille catholiques. Cependant, bientôt après, le roi Guillaume la fit rendre aux catholiques. De là, nous allâmes loger

à Bréda. De Bréda à Bois-le-Duc, le pays est toujours plus triste, ne présentant guère que des bruyères et des mares d'eau. Bois-le-Duc n'a de remarquable que ses fortifications, qui peuvent être augmentées par de grandes inondations formées par la rivière de l'Aa, qui coule autour de ces forteresses. Il y a aussi une assez belle église gothique. Cette ville s'était soulevée sous le gouvernement de Marguerite, duchesse de Parme. La duchesse y envoya, pour la ramener à l'obéissance, le chancelier de Brabant et Jean, comte de Merode d'Olen, mon sept-aïeul, le même qui avait reçu chez lui à Westerloo pendant deux ans, Sabine de Bavière, comtesse d'Egmont et toute sa famille, après l'exécution de l'illustre comte Lamoral en 1568. Le peuple de Bois-le-Duc, furieux, voulut attaquer dans leur maison et faire périr ces deux envoyés, mais craignant une répression sévère de la part de Marguerite, cette ville se soumit sans conditions.

De Bois-le-Duc nous allâmes à Anvers, puis traversant l'Escaut à la Tête-de-Flandre, nous passâmes par de beaux bourgs de cette province, Beveren, Lokeren, Loochristy, dont la tristesse égale la beauté, où l'herbe vient dans la rue, et où, sur une vaste place, on aperçoit en plein midi, quatre ou cinq personnes; puis nous arrivâmes à Gand,

Pays-Bas
1821. grande et belle ville; nous y vîmes le palais où naquit Charles-Quint, qui, après Charlemagne et Othon le Grand, paraît dans l'histoire comme le plus grand des princes ornés de la couronne impériale du Christ, roi des rois. L'université, bâtie par Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, et surtout l'église de Saint-Bavon; est très-remarquable par la richesse de ses sculptures et de ses ornements, par sa magnifique chaire et par ses candelabres d'une grande élévation, qui ont servi aux funérailles de l'infortuné Charles I^{er}, roi d'Angleterre, et enfin par les tombeaux de deux évêques de Gand, dont un du nom de Van der Noot. Sous l'église de Saint-Bavon, se trouve une ancienne église souterraine qui remonte au huitième siècle. De Gand nous passâmes à Bruges, où nous vîmes les superbes tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. Nous cherchâmes en vain celui de Philippe le Bon, que semblait devoir posséder la Belgique, et que nous vîmes dix-sept ans plus tard à Dijon, où il repose auprès de son père, Philippe le Hardi. Nous y vîmes aussi la chapelle du Saint-Sang, relique rapportée pendant les Croisades, enfin le bassin creusé par ordre du roi Guillaume, et qui semblait destiné à rendre quelque mouvement à la navigation dans cette grande ville de Bruges, de la richesse

et de la puissance de laquelle l'histoire raconte de si grandes choses. Dans les rues désertes et solitaires de Bruges, l'herbe croît aujourd'hui. De là, nous allâmes à Ostende, alors assez triste, le gouvernement ayant négligé exprès les travaux qui rendaient le port abordable, en écartant de son entrée le sable qui s'y accumulait. Je devais prendre des bains de mer à Ostende; j'y fus dix jours sans sortir de chez moi, par un vent glacial et avec un violent rhume. Je m'occupai pendant ce temps à traduire, du latin en français, une vie de sainte Hildegarde, célèbre prophétesse du douzièmesiècle, qui annonçait dès lors aux grands de l'Église et de l'État, la formidable révolution religieuse du seizième siècle et ses avant-coureurs. L'intéressante correspondance de cette Sainte merveilleuse, abbesse du mont Saint-Robert près de Bingen, à l'embouchure de la Nahe dans le Rhin, avec les papes Eugène III, Anastase IV, Alexandre III, les empereurs Conrad III et Frédéric Barberousse, Philippe, comte de Flandre et plusieurs autres princes, existe encore aujourd'hui. Elle a commencé depuis quelques années à fixer l'attention de plusieurs esprits distingués en Allemagne, particulièrement de Louis, roi de Bavière, qui a donné le nom de cette Sainte à une des princesses ses filles. Je relus plusieurs

Pays-Bas
1821.

Pays-Bas
1821.

fois pendant les années 1812 et 1813 ces lettres merveilleuses , où l'on voit avec un profond étonnement, réunies dans une même âme, la prescience de l'avenir, la vue des consciences et la vision spirituelle de ce qui se passait dans les lieux les plus écartés du monde, et ces facultés surnaturelles attribuées à une femme , non par temps, mais perpétuellement, on les y trouve réunies à une modestie, à une timidité qui lui attirèrent de douloureux châtimens, quand elle différât d'obéir à l'ordre divin de manifester par écrit ce qui lui était montré. Astre doué d'une lumière tantôt douce et suave, tantôt éclatante et radieuse, et qui, durant quatre-vingts années, ne cessa de luire sur les belles contrées qu'arrose le cours majestueux du Rhin. Après dix jours d'attente inutile d'un meilleur temps, et prévoyant que ce rhume durerait six semaines, je résolus de quitter Ostende et de retourner à Everberg, en passant par Ghyseghem, où je m'arrêtai deux jours. Au mois d'octobre, je partis d'Everberg pour un second entretien à Bois-le-Duc, avec la personne que j'y avais vue au mois de juillet. J'avais beaucoup entendu parler à cette époque des guérisons merveilleuses, opérées par le célèbre prince Alexandre de Hohenlohe. Après une guérison opérée par la prière aux eaux de Bruckenau ,

en présence du prince royal de Bavière, Louis, ^{Pays-Bas} aujourd'hui roi, et de plusieurs milliers de témoins, ^{1821.} le prince Alexandre de Hohenlohe avait ensuite guéri à Wurtzbourg, par le même moyen, la princesse Mathilde de Schwartzenberg, attaquée, depuis l'enfance, d'un accident à la colonne vertébrale qui l'empêchait de marcher, et la retenait sur un lit de douleur. La princesse s'était immédiatement levée et avait marché dans son appartement, pour la première fois depuis plusieurs années, au grand étonnement de toute la ville qui connaissait son infirmité. Ma cousine, la comtesse de La Grandville, (Caroline de Beaufort), et M^{lle} de Lézaack étaient toutes les deux gravement malades, l'une d'une maladie de poitrine qui mettait sa vie en danger, l'autre d'une maladie de langueur, reprise depuis un an et qui faisait de grands progrès. J'éprouvais moi-même à cette époque des souffrances très-douloureuses. Je résolus donc d'aller jusqu'à Bamberg où résidait alors le prince Alexandre, comme chanoine de la cathédrale. Pendant la journée qui suivit notre départ de Bois-le-Duc, nous nous arrêtâmes à Valkenswerth, au milieu des bruyères de la Campine hollandaise, où il y avait un établissement de fauconnerie où l'on élevait et dressait des faucons, non-seulement pour la maison

Pays-Bas d'Orange, mais même pour les pays étrangers, et
1821. particulièrement pour la cour de France, dès le règne de Louis XV. Ces faucons étaient sur des perches posées par gradation ; on les accoutumait à venir sur le poing et à avoir un capuchon sur la tête. Nous logeâmes dans un assez mauvais village de la Campine Limbourgeoise.

De là, nous allâmes loger à Cologne, où je vis la belle cathédrale, commencée par l'archevêque Conrad de Hochsteden au treizième siècle. Dans le chœur qui seul est achevé, se conserve la magnifique châsse des Trois Rois, l'un des plus beaux ouvrages du moyen âge, incrusté de toutes parts de pierres précieuses et de camés antiques. Les têtes des Trois Rois y étaient ceintes de diadèmes de diamants, qui furent vendus pendant l'émigration et remplacés par des diamants du Rhin. Les pierreries d'une des faces de cette châsse, ont servi à faire vivre le chapitre pendant l'émigration. Elles sont remplacées aujourd'hui par des pierreries de Bohême. Le lendemain, nous suivîmes les beaux bords du Rhin jusqu'à Coblençe. Je n'avais plus revu ces beaux lieux depuis mon enfance. Les riches nuances de l'automne faisaient ressortir davantage encore les beautés majestueuses de ces masses de rochers et de ces ruines féodales, répan-

dues avec profusion sur les rives de l'antique Rhin, le père du royaume de Germanie. La nuit hâtive à cette époque de l'année, nous déroba bientôt ce beau spectacle, et nous parcourions dans les ténèbres la distance qui sépare Andernach de Coblenze, lorsque nous entendimes tout d'un coup le postillon qui nous conduisait exécuter sur son cornet de poste, une des valse les plus harmonieuses de l'Allemagne. Je ne pouvais en croire mes oreilles, en attendant les charmants accords, les transitions merveilleuses et inattendues, et les accents mélodieux et touchants que ce virtuose voyageur tirait de cet instrument ingrat, au sein d'une nuit de la fin d'octobre. Ainsi nous entrâmes à Coblenze. Après Coblenze nous nous arrêtâmes à Bingen, et nous passâmes la Nahe pour aller voir les ruines de l'abbaye de Bénédictines du mont Saint-Robert, dont sainte Hildegarde avait été abbesse. Je voyais enfin ces lieux où je m'étais représenté si souvent cette merveilleuse apparition du moyen âge; j'étais dans l'enceinte de cette chapelle, où cette femme de prodiges était éclairée d'une lumière surnaturelle; l'édifice qu'elle avait élevé et habité pendant plus d'un demi-siècle, dans ce site qui lui avait été montré en vision, fut détruit et changé en ruines par les Suédois en 1632.

Pays-Bas
1821.

Pays-Bas Ainsi s'était réalisé, sur sa propre demeure, la vision
1821. terrible qui lui montrait, quatre siècles d'avance, les ravages de la formidable hérésie de Luther. Cependant la communauté religieuse à laquelle elle avait présidé existait encore, transportée au delà du Rhin, jusqu'en 1803, où la suppression des abbayes et monastères fut achevée en Allemagne. Vers le soir, nous arrivâmes à Mayence, en passant devant Ingelheim, où Charlemagne avait eu un palais, encore habité par Frédéric Barberousse et les empereurs de la maison de Souabe. Il y avait alors vingt-sept ans que j'avais quitté cette ville, où j'avais passé cinq heureuses années d'enfance. Non-seulement elle avait changé de face politique, mais des rues entières avaient disparu, et je ne retrouvais plus même la rue ni la maison où j'avais passé plusieurs années. Plus d'électeur, plus de grand chapitre, plus de noblesse; rien qu'une forteresse avec garnison autrichienne et prussienne, alternativement commandée par un général autrichien ou un général prussien. De notre ancienne demeure, je ne retrouvai plus que la grande cour aux peupliers, pardessus les murs de laquelle j'avais vu arriver des étudiants de l'université, meurtris et blessés à l'insurrection des ouvriers en 1789, et où, en 1793, un sermon sur le régicide, adressé

à des prisonniers carmagnols, m'avait valu un pavé ^{Pays-Bas} lancé à la tête, qui vint frapper la porte de la ^{1821.} cour intérieure au moment où je la refermais sur moi, et cela malgré une aumône que je leur avais faite dans leur extrême misère. De là j'allai revoir l'église de Saint-Étienne, située sur les hauteurs de la ville et dont les cloches proclamaient, avec celles de Saint-Quentin, les incendies qui bouleversaient cette cité au son des canons de la citadelle, et portaient l'effroi dans la maison que j'habitais. On m'y montra ce que je n'avais jamais vu lors de mes premiers séjours : des reliques du bienheureux Willigise, premier électeur de Mayence et précepteur de l'empereur Othon III. Né dans la condition de charron et humble de cœur, il voulut, devenu prince de l'empire et archevêque, conserver le souvenir de son premier état, et prit pour armes de l'électorat de Mayence, cette roue, qu'il porta jusqu'à sa fin en 1801. Ces reliques consistaient dans un ornement sacerdotal pour la messe, qui remontait à l'an 1000, et dont on ne se servait qu'une fois l'année, vraisemblablement le jour de la fête du bienheureux. Je descendis ensuite à la cathédrale, superbe et grande église gothique, où je vis diverses curiosités historiques auxquelles, dans le premier âge, je n'avais fait aucune attention ; la

Pays-Bas pierre sépulcrale de Fastrade, seconde femme de
1821. Charlemagne, les monuments de plusieurs élec-
teurs de Mayence, dont deux de la maison de Nas-
sau, les magnifiques portes de bronze de ce grand
édifice, et, sur les remparts, la pierre de Drusus,
ancien monument romain du règne d'Auguste.

Le lendemain, en partant, je traversai à pied ce long pont de bateaux de Mayence à Cassel, promenade favorite de mon enfance. Je n'avais vu Francfort que de loin en 1791, et, du haut d'une colline voisine, l'entrée solennelle de l'empereur Léopold II pour son couronnement. De cette ville, grande, neuve, jolie, bien bâtie, avec de charmantes promenades autour de ses murs, comme cela est très-ordinaire pour les villes d'Allemagne, je ne me rappelle que deux antiquités historiques : l'église de Saint-Barthélemy, église gothique médiocre, où se faisait le couronnement des empereurs depuis qu'il n'avait plus lieu à Aix-la-Chapelle, et l'hôtel-de-ville où l'empereur recevait un festin après son couronnement, et dînait en grande cérémonie servi par les électeurs, grands-officiers de sa maison ; puis il paraissait au balcon pour se montrer au peuple rassemblé en foule sur la Grand' Place, où l'on faisait jaillir une fontaine de vin, et où l'on rotissait des bœufs tout entiers que l'on

distribuait au peuple, et dont on portait un mor-
ceau à l'empereur. Ce monarque faisait ensuite jeter
de l'argent au peuple, tandis que l'électeur de
Saxe, grand maréchal héréditaire du Saint-Empire
Romain, entra à cheval dans un grand tas d'avoine,
en prenait une mesure et la faisait porter au cheval
de l'empereur. Dans la grande salle du repas, se
trouvaient les portraits de tous les empereurs cou-
ronnés à Francfort, et l'on remarqua avec surprise
que la dernière place avait été occupée par le por-
trait de l'empereur François II, qui fut aussi le
dernier empereur des Romains. Ensuite on nous
montra l'original de la bulle d'or de l'empereur
Charles IV de Luxembourg, célèbre constitution
impériale, par laquelle ce prince avait, d'accord
avec la diète, régularisé plusieurs des institutions
fondamentales du Saint-Empire Romain. Elle était
ainsi nommée d'une boule d'or qui pendait à cette
pièce, et dans laquelle était enfermé le sceau impé-
rial, qui consistait dans l'écusson au double aigle de
sable armé d'or et lampassé de gueule. Après avoir
vu ces intéressantes antiquités, nous partîmes pour
Wurtzbourg en passant par Seeligenstadt, où il
y eut, sous Louis le Débonnaire, une célèbre ab-
baye qui eut pour abbé Éginhard, l'illustre chan-
celier de Charlemagne, auteur de l'intéressante vie

Pays-Bas
1821.

Pays-Bas
1821. du plus grand des monarques, non-seulement de la chrétienté, mais de l'univers.

Nous arrivâmes à Wurtzbourg la veille de la Toussaint. Nouveau lieu de souvenirs d'enfance, mais bien moins agréables que ceux de Mayence. Nous nous décidâmes à y passer la grande fête du lendemain. Ce jour-là, vers dix heures, j'allai à la cathédrale pour la revoir et y entendre la grand' messe; c'était l'église où j'avais vu l'entrée du dernier prince-évêque, du bon baron de Fechenbach, ami de mon père. Elle y fut accompagnée par un de ces beaux orchestres, que l'Allemagne seule possède en si grand nombre. J'appris ensuite qu'à midi il y aurait une fort belle messe en musique à la chapelle du palais, où résidait le prince royal de Bavière, aujourd'hui roi. L'orchestre, d'une grande perfection, était entremêlé de ces harmonieux et beaux chants nationaux, propres à l'Allemagne, à la Hongrie et à la Suisse. La chapelle était magnifique; bâtie par un prince-évêque de la maison de Schoenborn, et richement revêtue de marbre et de dorures. Ce même prince avait aussi bâti le palais, sur le modèle de celui de Versailles. Après le dîner, nous allâmes au salut dans la même chapelle, où les chants allemands furent encore plus beaux. Le prince royal de Bavière assista à

ces différents offices divins en uniforme de lieutenant-général et dans une attitude respectueuse, c'est-à-dire ne ressemblant en rien à ce que j'appelle dans nos pays l'attitude militaire de messe. Ensuite, j'allai revoir le collège noble dont je suivais les leçons en 1794, et qui, comme bien d'autres choses, avait été détruit par le torrent des événements. C'était devenu un édifice presque inhabité, où je ne retrouvais plus rien que le souvenir du passé. Ensuite, je fis une grande promenade dans la ville et les environs, pour revoir les lieux parcourus par moi, il y avait un quart de siècle, la citadelle, les bords du Mein, la grande prairie entourée d'arbres, où se faisaient les exercices militaires, et les allées de mûriers qui entouraient l'extérieur de la ville, séjour qui m'avait toujours paru fort triste par son silence, son aridité, son terrain blanchâtre, ses rochers couverts d'une maigre végétation de vignobles, et par la vie inanimée de son prince et de sa noblesse. Cependant la gaiété du premier âge, mes relations et mes promenades avec mes jeunes contemporains du collège noble, répandaient encore quelque teinte moins sérieuse sur ce monotone et silencieux séjour. Le soir, nous allâmes faire une visite au recteur de l'université; c'était M. Onymus, le même qui était président du collège noble en 1794,

Pays-Bas
1821.

Pays-Bas et qui fut la seule personne connue de moi que je
1821. revis à Wurtzbourg. Il me donna beaucoup de détails sur le prince Alexandre, sur les guérisons miraculeuses duquel il avait composé un ouvrage intéressant. M. Onymus était un prêtresavant et un homme de mérite. Il nous entretint d'une manière judicieuse sur les guérisons opérées à Bruckenau et plus récemment encore à Wurtzbourg, par le prince Alexandre; il eut même la bonté de me donner une lettre pour le prince, après quoi nous le quittâmes, nous proposant de venir le revoir après avoir vu le prince Alexandre.

Le lendemain matin nous partîmes pour Bamberg, où nous n'arrivâmes que fort tard. Le jour suivant était un dimanche. Mon valet de chambre alla porter au prince la lettre de M. Onymus. Le prince le reçut avec sa simplicité et sa bonté ordinaire; il me fit répondre de venir chez lui vers midi ou une heure. Nous allâmes ensuite à la grand' messe à la cathédrale, antique et célèbre église, bâtie par l'empereur saint Henri II, mon patron, dernier des empereurs de la maison de Saxe. Son architecture, bien antérieure à l'architecture ogivale, était romane, étant construite au commencement du onzième siècle. Elle avait, si je ne me trompe, deux chœurs, comme celle de Mayence.

Vers le milieu de l'église s'élevait un magnifique tombeau de l'empereur saint Henri II, et de l'impératrice sainte Cunégonde, sa femme, surmonté d'un grand baldaquin architectural, qui m'a paru ajouté dans des temps plus modernes. Les statues du Saint et de la Sainte étaient représentées couchées sur ce tombeau. Je me mis en prières auprès du lieu où avait reposé ce grand prince, qui m'avait été donné pour protecteur pour tout le cours de ma vie. On nous montra ensuite le trésor de la cathédrale où se trouvaient plusieurs belles reliques, entre autres un beau et grand morceau de la vraie croix, environné jadis d'un soleil de pierreries qui valait un million huit cent mille florins, et qui fut enlevé lors de la spoliation des églises, sous le roi Maximilien-Joseph. Il était remplacé alors par un soleil en pierreries de Bohême, qui faisait encore un bel effet, mais d'une valeur qui ne dépassait pas dix-huit cents florins. Les beaux chants allemands, mais différents de ceux de Wurtzbourg, se firent entendre pendant toute la grand' messe. Ce n'était point le célèbre chant pendant la messe, composé par Michel Haydn, frère du grand compositeur, et que j'ai trouvé répandu par toute l'Allemagne, depuis Eupen, première ville allemande sur notre frontière, jusqu'à Heimbach,

Pays-Bas
1821.

Pays-Bas
1821.

dernière ville allemande vers la Hongrie, et qu'on a dit s'étendre d'autre part jusqu'au delà de Berlin. La Franconie avait les siens propres. Lorsque j'arrivai chez le prince Alexandre, il s'avança vers nous d'un air plein de bonté et de bienveillance. C'était un jeune prêtre âgé de 27 ans. Sa taille n'était pas haute, sa figure à peu près ovale, mais un peu arrondie ; il portait la soutane liserée de rouge ; sa physionomie exprimait la confiance et l'aménité. Son appartement, d'une grande simplicité, était tenu avec soin ; quelques pauvres étaient autour de lui dans une première pièce, venant demander ses prières. Il nous introduisit dans son salon où se trouvait un forté-piano, dont le prince, qui avait un agréable talent de musique, s'accompagnait pour le chant. Il était gai, repoussait le rigorisme, et allait d'une manière aimable dans la société. Le prince Auguste d'Arenberg me dit plus tard qu'il avait été à Vienne au spectacle avec lui, très-diversement des idées établies en France. Après que je lui eus exposé les motifs de ma visite, il me dit : " Vos souffrances seront guéries, j'en suis sûr ; ayez confiance. " Il me promit aussi ses prières pour ma cousine et M^{lle} de Lézaack, et nous assura qu'elles guériraient, si leur guérison n'était point préjudiciable à leur salut. Ensuite il

fit entrer quelques-uns de ses pauvres et les examina sur la religion. En en trouvant un d'une profonde ignorance, il lui fit des représentations assez fortes sur son insouciance, et lui dit, qu'avant d'obtenir sa guérison il fallait obéir à Dieu, en s'intruisant des vérités nécessaires au salut. Il vint le jour suivant nous faire une visite; je retournai chez lui l'après-dîner, et il voulut bien prier avec moi pour la guérison de mes souffrances. Il me donna ensuite des lettres dans lesquelles il promettait de prier pour la guérison de ces dames à neuf messes de suite, et m'en laissa une pareille pour moi-même en fixant les heures. Nous allâmes ensuite voir les restes de l'antique château de Babenberg, résidence des comtes de ce nom, maison célèbre et depuis longtemps éteinte, qui remonte à l'origine du royaume de Germanie, et fut la souche de la première maison de ducs d'Autriche; elle prit part aux croisades, retint prisonnier Richard Cœur-de-Lion, au château de Diernstein, sur les bords du Danube, et eut pour chef saint Léopold, l'un des derniers de cette illustre race. Nous nous promenâmes aussi durant ce séjour au Thérésienhain, charmante promenade sur le bord de la Regnitz, qui se jette dans le Mein près de Bamberg. Cette promenade portait le nom de la princesse royale

Pays-Bas
1821.

Pays-Bas de Bavière, aujourd'hui reine. En passant devant
 1821-1822 le palais où résidait alors le duc Guillaume de Bavière, beau-frère du roi Maximilien-Joseph, on me montra la fenêtre d'où s'était précipité le malheureux Berthier, prince de Wagram, en 1815, après avoir appris l'arrivée de Napoléon à Paris, et avoir vu le mouvement européen qui s'appretait à écraser le colosse.

En repassant sur la route de Wurtzbourg, je vis la magnifique église de l'abbaye détruite d'Eberach, église toute brillante de dorures et de beaux tableaux, dont ceux de notre Lens sont les moindres.

En passant à Wurtzbourg nous revîmes M. Onymus pour le remercier; le reste de ce voyage ne nous présenta plus rien de nouveau que la charmante ruine gothique de l'ancienne église de Saint-Werner, située sur la rive gauche du Rhin. Saint-Werner étant encore enfant fut massacré par les Juifs, en haine du Christianisme. Nous arrivâmes à Bruxelles vers la mi-novembre, ayant eu depuis Bamberg un froid des plus rigoureux.

Au commencement de 1822 eurent lieu les prières du prince Alexandre; l'état de M^{me} de La Grandville s'améliora depuis ce moment; elle se porte fort bien aujourd'hui, vingt-trois ans après cette époque. Quant à M^{lle} de Lézaack, elle ne

guérit point ; la Providence avait ses vues ; elle eût
essuyé le reste de sa vie de grands chagrins. Dieu Pays-Bas
1822.
la retira de ce monde l'année suivante. J'éprouvai
aussi bientôt le retour à l'état ordinaire de santé.
Au commencement du printemps mourut le comte
de Lannoy, âgé de 91 ans, second mari de ma
grand'mère. Il m'avait toujours montré de la bien-
veillance ; il avait vu les règnes de Charles VI,
Marie-Thérèse, Joseph II, Léopold II, François II,
la république française, Napoléon et Guillaume I^{er}.
Après sa mort, ma tante de Bérenger, sa fille et
unique héritière, alla habiter la France. Nous fîmes
ensuite un voyage à Paris, où nous n'avions pas
été depuis la naissance de ma fille, que nous prîmes
avec nous. Quelque temps après notre arrivée, nous
apprîmes que le roi Louis XVIII tiendrait séance
royale des deux chambres, dans la grande salle
du Louvre, où nous obtînmes l'entrée dans les tri-
bunes. Le fond de la salle était voilé d'un grand
rideau de velours rouge, orné de draperies pareilles
et de crépines d'or. Pendant que les chambres et
les spectateurs se trouvaient réunis dans la salle,
on voiturait de ses appartements, dans un grand
fauteuil roulant de velours rouge galonné d'or, le
roi qui était alors paralysé des jambes. Lorsque
Sa Majesté fut arrivée auprès du rideau, celui-ci

Pays-Bas s'ouvrit, et l'on vit le roi dans son fauteuil. Ce prince, 1822.
qui avait un fort bel organe et qui rédigeait souvent lui-même ses discours et les notes diplomatiques, prit la parole d'une voix sonore, et prononça son discours avec beaucoup de dignité et d'aplomb. Il avait une belle tête et l'air très-imposant. Les duchesses d'Angoulême, de Berry et d'Orléans, et M^{lle} d'Orléans, étaient dans une tribune à la gauche du roi; les ducs d'Angoulême, de Berry et d'Orléans, dans une tribune à sa droite. Lorsque le discours fut fini, le rideau se referma et la salle fut évacuée.

Je vis aussi durant ce même séjour, la cérémonie imposante du sacre de mon ancien confesseur, M. de Lalande, curé de Saint-Thomas d'Aquin, comme évêque de Rhodéz. Cette cérémonie se fit par deux évêques en grands ornements pontificaux; un clergé nombreux y assistait. La marquise de Podenas¹ était alors à Paris; elle avait été nommée dame de M^{me} la duchesse de Berry. Elle me présenta à sa mère, la duchesse d'Escars, femme d'un esprit vif et brillant, qui réunissait autour d'elle la plus haute compagnie de l'Europe. Son mari étant grand-maître de la maison du roi, recevait

¹ Athénaïs de Nadaillac, marquise de Podenas.

à sa table les souverains étrangers, et même les têtes couronnées qui y venaient sous des noms adoptés pour les voyages. M^{me} d'Escars avait été plusieurs fois exilée par l'empereur; car la vivacité de son esprit ne lui permettait pas toujours de garder la mesure, ou de suivre les conseils de la prudence. Elle avait été envoyée aux îles d'Hyères avec sa fille, M^{lle} de Nadaillac (depuis marquise de Podenas), et cette dernière y avait été logée dans l'appartement du Masque de Fer. M^{me} d'Escars habitait aux Tuileries les appartements du second étage au pavillon de Flore, d'où la vue donnait sur le jardin des Tuileries et sur le cours de la Seine. Elle recevait tous les soirs; le jeune duc d'Albe, de la maison de Berwick, descendant en ligne féminine du fameux duc d'Albe, dont il avait hérité le titre, y était présent. J'y passai plus d'une heure à entendre causer la duchesse, qui s'exprimait avec une merveilleuse facilité et variété d'idées.

La belle musique de Rossini était alors dans tout l'éclat de sa nouveauté. J'entendis au Théâtre-Italien la célèbre M^{me} Pasta, qui, avec M^{me} Catalani, tenait alors le sceptre de la musique vocale. Son talent différait de celui de M^{me} Catalani, en ce que cette dernière avait une voix beaucoup plus

Pays-Bas
1822.

Pays-Bas
1822. éclatante, mais M^{me} Pasta plus d'art, de flexibilité et de variété. Aussi M^{me} Catalani ne possédait-elle ordinairement que trois ou quatre grands airs d'éclat, tels que : *Rule Britannia*, son *Regina*, ou de grandes variations très-difficiles, composées pour le violon, à ce que je crois, par Bériot, et elle promenait ce répertoire dans toute l'Europe, et le rapportait dans les mêmes lieux après quelques années d'interruption; tandis que M^{me} Pasta possédait des rôles entiers des principaux opéras italiens. Je l'entendis avec le comte de Buisseret, ses deux fils cadets, et le comte Adolphe de Wignacourt. Le premier avait quitté Lille pour habiter Versailles, et le dernier, entré au service à la Restauration, était alors sous-lieutenant des gardes du corps de la compagnie du duc d'Havré. Vers ces temps-là aussi, le marquis de Podenas, mon ancien ami d'enfance, officier des gardes de Monsieur (depuis Charles X), fut nommé colonel du 6^e régiment de dragons. Enfin, je fus présent, pour la dernière fois cette année, aux belles conférences de M. l'abbé Frayssinous à Saint-Sulpice. Je les avais entendues pour la première fois en 1805, un peu avant mon mariage. Elles avaient été interdites en 1810, au commencement de la captivité du pape Pie VII. Reprises après la Restauration

de 1815, je ne m'étais plus trouvé à Paris lorsqu'elles avaient lieu. Elles ont été imprimées depuis leur cessation, et tout le monde maintenant est à même de profiter des lumineux développements, et explications de beaucoup de vérités religieuses, qui, dans l'ombre où elles restaient trop souvent, occasionnaient chez bien des hommes l'ébranlement de la foi. Bientôt après, il fut nommé évêque d'Hermopolis, et eut une des dignités de la chapelle royale, laquelle, au grand déplaisir de M. l'archevêque de Paris, ne dépendait que de Rome. Quelques années après, ce prélat célèbre devint grand-maître de l'Université. Cette même année 1822, j'allai à la messe royale à la chapelle des Tuileries. Le roi l'entendait sur son fauteuil. A sa droite était Monsieur, successeur futur au trône de France; à sa gauche, M^{me} la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, puis M. le duc d'Angoulême. Auprès de Monsieur, était M^{me} la duchesse de Berry. M. le duc d'Angoulême était tout aussi laid et guère moins petit que son frère; il était, comme lui, dans une agitation perpétuelle et plus grande encore. M^{me} la duchesse d'Angoulême n'était point belle, ni d'une grande taille. Cette princesse, intéressante par ses malheurs, ne savait point se faire aimer; ce qui lui eût été facile

Pays-Bas
1822.

Pays-Bas
1822. avec la touchante histoire de sa vie. Ses traits, savoir l'expression de sa physionomie, avaient quelque chose de rude; et ses vertus, très-grandes, n'avaient pu aller jusqu'à effacer certaines marques d'humeur et d'éloignement, peu propres à rapprocher les cœurs.

Je retrouvai à Paris le comte de Beaufort et sa famille, qui me firent faire connaissance avec un jeune seigneur Polonais, très-intéressant par son caractère, et par les étonnantes connaissances qu'il possédait à 17 ans. Il s'appelait le comte Stanislas Rzewusky. Il était fils aîné d'un comte Rzewusky, savant orientaliste, qui avait habité longtemps en Arabie, où il avait même commandé des tribus Arabes. Il avait fait publier, à son retour en Europe, une bible polyglote en plusieurs langues orientales. Sa femme, mère du comte Stanislas, était une princesse Lubomirska, qui, restée orpheline à Paris, où sa mère avait été guillotinée sous Robespierre, avait été sauvée par de bons bourgeois et retrouvée par son père plusieurs années après. Le comte Stanislas, à 17 ans, savait les langues anciennes et six langues vivantes; il avait subi un examen brillant sur les philosophies ancienne et moderne, et en mathématiques celui de l'école polytechnique. Il avait une grande simplicité de manières et de caractère, et

tous les objets scientifiques étaient saisis par lui avec la facilité d'un virtuose qui lit la musique à livre ouvert. Il me reste de lui un traité sur la philosophie du moyen âge, et un autre sur les poésies de Clotilde de Surville, dont il fit la lecture à des soirées de la société des bonnes lettres, où j'allais avec le comte de Beaufort. Après quelque séjour à Fontenay, nous allâmes à Séchelles passer deux ou trois jours, chez ma tante Pauline de Lannoy, duchesse de Châtillon, ensuite comtesse Raymond de Bérenger, née en 1774, morte en 1826. Séchelles est un joli château situé sur une montagne couverte de bois, tout auprès du relais de Cuvilly, sur la route de Paris à Bruxelles. Le vieux comte de Lannoy, second mari de ma grand'mère et père de ma tante de Bérenger, venait de mourir au printemps de cette année à l'âge de 91 ans. Ma tante, fixée en France par son second mariage avec le comte Raymond de Bérenger, qui avait été élevé au rang de pair de France en 1819, ne devait plus habiter Bruxelles, ce qui était un regret pour moi. N'ayant que sept ou huit ans de plus que moi, elle m'admettait souvent auprès d'elle dans mon enfance et me montra toujours beaucoup de bonté. Mariée au duc de Châtillon, fils aîné du duc de Luxembourg, au mois d'octobre 1793, elle avait

Pays-Bas
1822.

Pays-Bas émigré en 1794 à Londres et à Altona, et partout,
1822. comme à Bruxelles, sa beauté, la hauteur et la souplesse de sa taille, la noblesse de sa démarche et la grâce de son maintien, son esprit, sa conversation, l'élégance de son langage, l'avaient fait considérer comme une des personnes les plus remarquables de la haute compagnie. Le prince d'Orange, aujourd'hui Guillaume II, roi des Pays-Bas, disait, qu'elle était la femme la plus aimable qu'il eût jamais rencontrée. Veuve en 1799, par la catastrophe épouvantable qui termina les jours de l'excellent et malheureux duc de Châtillon, englouti avec la frégate anglaise, *La Lutine*, dans les sables de la mer du Nord, où il vit approcher la mort pendant quatre heures, la duchesse de Châtillon revint à Bruxelles en 1802, auprès de son père qui n'avait pas émigré. En 1806, elle se remaria au comte Raymond de Bérenger, dont elle eut une fille, aujourd'hui la comtesse de Vogué. Nous arrivâmes chez ma tante vers l'heure du dîner. Elle nous reçut avec son amabilité accoutumée, et comme elle avait eu un grand désir d'avoir des enfants, et n'avait eu que très-tard sa fille unique, cette conformité de position avec nous, augmentait encore l'intérêt qu'elle nous portait ainsi qu'à ma fille.

Quoique dans une situation aride et sur un terrain blanchâtre, Séchelles offrait un aspect agréable; le château n'était point grand, mais d'une jolie architecture. Devant la façade était une grande pièce de gazon embellie par des fleurs; à droite et à gauche se voyait le parc partagé par une longue pièce de gazon, qui s'étendait jusqu'à la grille, au pied de laquelle passait la route de Paris à Bruxelles. A la droite et à la gauche du château s'élevaient des masses de grands peupliers. Ma tante avait un perroquet très-familier, que lui avait donné le prince d'Orange; cet oiseau passait la journée sur les peupliers voisins du salon, et revenait, aussitôt que ma tante ou sa fille le rappelait, se poser sur leurs épaules, ce qui donnait à ce lieu une apparence américaine très-amusante. Ma tante avait un grand goût pour les animaux. Le prince d'Orange lui avait donné malheureusement une sorte d'animal sauvage, appelé fourmillier, qui tenait du renard et de la fouine. Ce vilain animal, qui n'était fait que pour une ménagerie, venait dans le salon, mais ayant un jour mordu au bras la femme de chambre de ma tante, d'une telle manière qu'on craignit de voir le lui amputer, cette aventure déterminait à donner la bête. Un jour, en venant de Bruxelles à Séchelles, la tourterelle de sa fille

Pays-Bas
1822.

Pays-Bas
1822. s'étant envolée dans la forêt de Senlis, ma tante descendit de voiture, et après avoir employé quelques heures à rappeler en vain la tourterelle, elle paraissait disposée à y passer la nuit, mais M. de Bérenger ne s'arrangeant point de ce projet, il fallut abandonner la tourterelle à son sort. Elle avait une laiterie, et s'occupait beaucoup de ses vaches. Elle aimait l'enfance et la jeunesse et cherchait à les amuser. Après avoir passé deux ou trois jours chez elle, nous retournâmes à Everberg, et bien nous prit d'avoir quitté Séchelles à temps, car à peine arrivée à Everberg, ma fille fut atteinte d'une fièvre cérébrale, accompagnée de dentition. Nous n'eûmes que le temps de la transporter à Bruxelles, où elle fut dans un danger éminent. Après la terminaison de cette maladie qui dura quinze ou vingt jours, nous allâmes à Verviers pour consulter, sur les moyens de remettre cette enfant, alors très-délicate, chez le docteur Rutten, le même qui avait sauvé ma femme en 1813. En revenant de Verviers à Liège, nous allâmes dîner chez M^{lle} de Lézaack, qui demeurait alors dans une jolie maison de la place Saint-Pierre, et dont le petit jardin, semblable à une grande terrasse, dominait une grande partie de Liège, et la belle vallée de la Meuse. Nous nous promenâmes ensuite dans les galeries de l'ancien

palais épiscopal, édifice du seizième siècle, le seul monument du genre grec-arabe qu'il y ait dans ce royaume. Puis nous allâmes voir la place du nouveau théâtre et la nouvelle rue qui y conduisait, car Liège commençait alors à s'embellir, et si la disparition de sa belle cathédrale de Saint-Lambert, rasée par les Français en 1794, lui avait enlevé son plus bel ornement historique, du moins sur l'emplacement de cette église il s'était formé devant le palais une belle place, qui en dégagait l'aspect, dans une ville dont la situation est superbe, mais dont le principal défaut est dans le resserrement de son espace. Le lendemain, nous allâmes nous promener avec M^{lle} de Lézaack sur la montagne Sainte-Walburge, d'où l'on découvre toute la ville et le cours de la Meuse. Cette promenade fut la dernière que je fis avec elle; en prenant congé d'elle, c'était un dernier adieu.

Nous partîmes le lendemain pour Namur, en suivant les beaux bords de la Meuse. Je n'oublierai pas ici de fixer l'attention de ceux qui parcoureront les bords de ce fleuve, guère moins beaux que ceux du Rhin, sur le singulier château de Chockier, qui appartenait jadis à l'antique maison des comtes de Berlo, aujourd'hui presqu'éteinte. Sa structure et sa position me rappelèrent presque parfaitement le

Pays-Bas
1822.

Pays-Bas
1822. château de Wettin , que mon père avait vendu en 1804, au prince Louis de Prusse, tué à Salfeld en 1806. Comme Wettin, Chockier était situé sur un rocher élevé de près de deux cents pieds au-dessus du niveau de la Meuse. Comme Wettin , il était composé d'une façade moderne , ayant vue sur le cours du fleuve sur lequel il était situé , et d'un bâtiment ancien en forme de long parallélogramme irrégulier, fuyant en arrière, à partir de l'aile droite. Mais le rocher de Chockier était plus beau que celui de Wettin , en ce qu'il formait sous une partie de la façade un grand arc, sur lequel reposait un côté du château et du reste de la montagne. Du salon de l'un comme du salon de l'autre, on voyait le fleuve se dérouler dans la vallée comme un long ruban d'argent. Malheureusement, aujourd'hui, Chockier, passé en d'autres mains, n'appartient plus à la maison dont le beau nom ajoutait de l'éclat à la situation chevaleresque de ce château si remarquable. Nous vîmes à Huy l'antique collégiale, aujourd'hui simple paroisse, belle et vaste église, dans le chœur de laquelle s'élevait la tombe d'un prince de Bavière, prince-évêque de Liège dans le onzième siècle. Il a disparu, comme bien d'autres, parce que cela était plus commode, et il n'est pas même transporté, mais détruit. J'ignore à qui il faut attribuer cette

heureuse idée. Au-dessus de cette église s'élève, sur une montagne escarpée, la citadelle, sombre construction assez semblable à une prison, élevée en 1815, avec la ceinture de forteresses qui entoure la Belgique. Sur une montagne verdoyante en sortant de Huy, s'élève un vieux pan de mur, dernier reste du château des comtes de Beaufort, seigneurs féodaux, très-redoutés dans le moyen âge, et dont la maison actuelle des ducs de Beaufort Spontin, est la seule branche existante. Namur n'offre rien de remarquable que sa forte citadelle, située sur une haute montagne qui domine la ville, et sa jolie cathédrale de Saint-Aubin, église tout à fait moderne dans le genre italien, et où l'on voit un assez beau tombeau de M. Pisani de la Gaude, évêque de Namur sous l'empire et sous le royaume des Pays-Bas. De là, nous allâmes au château de Dhuy, chez la vicomtesse d'Elzée, ma cousine; le château de Dhuy appartient depuis le quinzième siècle aux vicomtes de Namur d'Elzée, qui tirent leur origine des anciens comtes de Namur. Le premier père reçut cette terre d'un des derniers comtes de Namur, son père, et depuis lors elle leur est toujours restée. Le château, rebâti vers la fin du dix-huitième siècle, par l'avant-dernier vicomte d'Elzée, est fort beau à l'intérieur, orné d'un magnifique salon à l'ita-

Pays-Bas
1822.

Pays-Bas
1822.

lienne, qui lui sert de vestibule et de communication dans les appartements d'en haut, mais il est sans aucune architecture extérieure, et reconstruit en deux ou trois pièces sur les fondements de l'ancien château irrégulier. L'ancienne chapelle castrale seule existe encore, et fut bénite par le pape Adrien VI, alors recteur de l'université de Louvain, sous Charles-Quint. Ma cousine y avait été mariée en 1814, par M. Pisani de la Gaude, évêque de Namur. Je passais quelques jours à Dhuy avec ma tante, la marquise de Beaufort, une des femmes les plus aimables que j'aie connues. Comme elle était fort bonne et aimante, je n'avais guère eu de peine, dès mon séjour chez elle à Munster, à dissiper les préventions que deux ou trois personnages inquiets et tracassiers lui avaient inspirées contre moi; depuis 1804 nous étions très-liés, et elle me regardait presque comme un de ses enfants, m'appelant *son troisième fils*.

Le lendemain de notre arrivée à Dhuy, où pendant quelques années elle passa tous les étés chez son gendre et sa fille; dans la joie qu'elle avait de me voir, elle m'embrassa avec sa vivacité ordinaire. Ma fille, qui n'avait pas encore 2 ans, et qui était sur les bras de sa bonne à côté de moi, voyant ma tante m'embrasser ainsi, étendit les bras vers elle,

quoiqu'elle ne la connut point, ce qui charma cette bonne tante et lui fit aimer cette enfant, quoique par attachement à son nom, elle eût été peinée que ce ne fût point un fils. Comme elle était naturellement fort gaie, elle s'amusait facilement; mon valet de chambre imagina d'amuser tout le château par des ombres chinoises qu'il faisait jouer fort bien. Cela divertit beaucoup ma tante qui ne manquait pas une représentation de ce jeu. Quelques jours après nous la quittâmes pour retourner à Everberg. Comme au commencement du gouvernement provisoire des puissances alliées, tout le monde avait repris spontanément ses titres sans contestation; quantité de personnes en avaient pris qui ne leur appartenaient pas, et il y avait une foule de barons, comtes et vicomtes imaginaires. Les titres de princes et ducs étant trop rares en Belgique, n'avaient pas été atteints par cet abus. Le roi Guillaume avait ordonné au commencement de cette année, que tous les titres seraient soumis à l'examen du conseil de noblesse, et mon père, conformément à cette ordonnance, reçut alors la reconnaissance ou confirmation des siens par le roi des Pays-Bas. Vers la fin de cette année, ma belle-sœur Félix, qui avait été passer l'hiver précédent dans le midi de la France, arriva à Everberg, mais bientôt la maladie de lan-

Pays-Bas
1822.

Pays-Bas
1822. gueur dont elle était attaquée prit un caractère plus inquiétant. L'hiver, qui commença de très-bonne heure, fut des plus violents, et la coqueluche s'étant déclarée parmi les enfants de mon frère Félix, je ne tardai pas à la prendre pour la troisième fois, et à être renfermé quatre à cinq semaines dans mon appartement. Pendant ce temps, ma belle sœur Félix, que la rigueur de l'hiver empêchait aussi de sortir, venait passer avec moi une partie de la soirée. La cour était arrivée à Bruxelles pour le commencement de la session législative, et le roi Guillaume donnait alors ses audiences tous les mercredis. Ce prince y était infatigable ; quelquefois elles duraient depuis onze heures du matin jusqu'à six heures du soir, et pendant ces sept heures de suite ; ce prince, constamment debout dans un cabinet voisin de son salon, recevait une à une toutes les personnes qui se présentaient à ses audiences ; heureusement, il y en avait beaucoup qui n'avaient qu'à lui présenter leur respect, car autrement la journée entière n'y eût pas suffi. Cette année, je m'y présentai à trois heures de l'après-midi ; je n'en sortis qu'à quatre heures et demie, et le roi y fut encore près de deux heures.

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE.

Froid horrible de 1823. — Magnifique bal en costume, donné par le roi Guillaume. — Près de 1,500 costumes y paraissent. — Mon père reçoit la grand'croix du Lion Néerlandais. — Voyage à Paris. — Procession du Saint-Sacrement, rétablie par la maison de Bourbon, et faite en grande cérémonie. — Nous voyons les enfants de France chez M^{me} la vicomtesse de Gontaut. — Représentation de Marie Stuart au théâtre français, avec modification de l'unité de lieu. — Châteaux de Lagrange, de Fontenay et de Séchelles. — Retour en Belgique. — Les châteaux de Marchin et de Modave, et les bords du Hoyoux. — Belle situation des jardins de Brumagne. — Mort de ma belle-sœur Félix, le 29 septembre. — Mort de M^{me} de Lézaack. — Ses vertus et qualités éminentes. — Voyage aux grottes de Han et à Saint-Hubert. — Naissance de mon fils. — Joie de mon père et de la marquise de Beaufort, ma tante. — Mort de Louis XVIII, roi de France, et avènement de Charles X. — Efforts de

Pays-Bas
1823. Louis XVIII, pour familiariser Charles X avec le gouvernement constitutionnel. — Début favorable de Charles X. — Séjour au château de Beaucamps; romans de M^{me} de Flahaut. — Séjour à Lille chez le marquis de Podenas. — Affaires des indemnités des émigrés, et voyage à Paris. — Première représentation de Robin des Bois à l'Odéon. Chasse à courre du duc de Bourbon, sur les bords de l'Oise. — Sacre de Charles X à Rheims. — Voyage à Paris. — Politesse gracieuse du roi Charles X, envers ma femme et M^{lle} de Thiennes, ma nièce, après la messe royale à Saint-Cloud. — Château du Vivier, habité par Charles V et Charles VI, rois de France. — Voyage à Spa et au château de Niedersalm ou Vielsalm. — Retour à Everberg. — Collège philosophique établi par le roi Guillaume. — Affaire du prince de Méan, archevêque de Malines, au sujet de ce collège. — Mort de l'empereur Alexandre. — Eloge de ce monarque. — Mot de M^{me} de Staël à cet empereur. — Sa réponse bien malheureusement vérifiée. — L'impératrice Elisabeth sa femme.

Au commencement de l'année 1823, le froid devint d'une rigueur excessive; il s'éleva à Bruxelles jusqu'à dix-huit degrés et à Paris jusqu'à quatorze. Le prince Frédéric, qui dînait avec moi à l'hôtel d'Ursel au commencement de février, me dit qu'il n'avait jamais pu obtenir plus de cinq degrés de chaleur dans son appartement. Quelques jours après, le prince d'Orange donna un magnifique bal en costume, dans la salle du Wauxhall, au Parc. Comme ce même bal fut reproduit tout entier dans une fête du même genre, mais beaucoup plus grande et plus nombreuse que donna le roi Guillaume, dix jours après, dans la salle

du Théâtre, je me bornerai à donner la description de ce dernier bal. Lorsque j'arrivai dans la salle du Théâtre, plus de treize cents personnes, portant les costumes de tous les peuples connus, se présentèrent à ma vue ; plus de six cents personnes remplissaient les loges comme spectateurs. Je portais le costume de la cour d'Angleterre, sous Élisabeth ; ma femme le costume de la cour de France, sous le règne de François I^{er}. A huit heures et demie, le son des tambours et des trompettes annonça l'entrée de Leurs Majestés. Le roi, entouré de ses aides de camps de service, ne portait pas de costume ; il était en uniforme de lieutenant général, ne portant qu'un simple domino ; la reine avec toute sa maison et celle du roi, portaient le costume de la cour de France sous François I^{er}. Après l'entrée de la cour eut lieu l'entrée du prince et de la princesse d'Orange avec leur suite, qui formaient un quadrille et représentaient la cour de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et d'Isabelle de Portugal, sa femme. Huit gentilshommes d'honneur, parmi lesquels était mon frère Félix, et huit pages, formaient la suite du prince d'Orange ; huit dames du palais et huit demoiselles d'honneur, formaient la suite de la princesse, et composaient ainsi un quadrille de trente-deux personnes.

Pays-Bas
1823.

Pays-Bas
1823.

Le prince et la princesse étaient éblouissants de diamants. Le pourpoint de velours du prince en était parsemé; une rose de diamants brillait à sa toque; des nœuds de diamants ornaient ses souliers. La princesse portait sur la tête un diadème de diamants et d'émeraudes; sur ses épaules, deux grosses émeraudes soutenaient trois rangs de grosses perles, qui retombaient sur le devant du corsage; sa ceinture était formée de diamants et d'émeraudes; une pluie de diamants parsemait sa robe de velours noir, et des rosettes de diamants ornaient ses souliers de même étoffe; son cou était orné de trois rangs de gros diamants, d'où s'échappaient dans toutes les directions des rayons pareils. Ce quadrille ouvrit le bal en présence du roi et de la reine. A la suite du quadrille du prince et de la princesse, arriva un quadrille anglais, composé de trente-deux personnes. Il représentait les principales catégories de personnages, qui figurent dans le roman célèbre de Walter Scott, intitulé : *Ivanhoe*. Il était composé de huit Juives en costume national antique, de huit Saxonnes, huit chevaliers normands et huit esclaves; de plus, ce quadrille avait avec lui, comme personnages détachés, le grand-maître du temple, le chevalier Frondebœuf et le berger, ainsi que quelques autres moins notables

qui figurent dans ce roman. Aussitôt après le quadrille du prince et de la princesse, celui-ci vint figurer devant Leurs Majestés et tout le quadrille précédent. On ne peut se faire d'idée de l'éclat et de la variété que présentait ce soir la salle du Théâtre, où se trouvait, comme auréole de ces brillants quadrilles, l'indescriptible mélange de plus de treize cents costumes de toute espèce : polonais, hongrois, chinois, canadiens, écossais, cauchois, entre autres ma belle-sœur Félix, espagnols, suisses, etc., etc., et de plus les costumes anciens de diverses monarchies de l'Europe. On se serait cru au temps d'un de ces grands conciles généraux, autour desquels se rassemblait du monde de toutes nations. Cette belle fête qui dura jusqu'à une heure du matin, eut lieu deux fois, et chaque fois le roi Guillaume régala d'un buffet monstre cette immense assemblée. Des tables furent dressées pour Leurs Majestés et le corps diplomatique, pour la cour et pour les personnages distingués, auxquels les dames du palais firent les honneurs. Rarement, dans toute sa durée, Bruxelles fut témoin d'une aussi brillante fête. Quelques jours après, mon père rentrant un soir à l'heure du souper, dont la vieille tradition s'était conservée fidèlement dans sa maison, trouva à sa place le diplômé

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas de grand'croix du Lion Néerlandais, que le roi
1823. lui envoya , comme aussi au duc d'Arenberg, et ainsi se termina la séparation qui s'était établie entre le roi et lui. Lorsqu'il alla remercier le roi Guillaume , ce prince lui dit : " Parce qu'on ne " pense pas de même, ce n'est pas une raison pour " être brouillé. " Depuis lors mon père alla de temps en temps à la cour, particulièrement le jour de la naissance du roi, qui était le 24 août.

Au printemps nous fîmes un voyage à Paris. J'y vis la belle procession du Saint-Sacrement, usage rétabli par la maison de Bourbon , depuis que la Charte avait proclamé la religion catholique religion de l'État. Le roi étant impotent n'y assistait point, mais Monsieur, depuis Charles X, M. le duc et M^{me} la duchesse d'Angoulême , et M^{me} la duchesse de Berry y marchaient à la suite du Saint-Sacrement, suivis eux-mêmes de toute leur maison. La procession était escortée des gardes-du-corps et de détachements de la garde royale. Au Louvre était établi un magnifique reposoir. Introduit par un ami chez le gouverneur, M. le comte d'Autichamp, général vendéen, j'y vis ce bel autel. Quelques jours après cette cérémonie , ma belle-sœur Frédéric, très-liée avec M^{me} de Gontaut, de la maison de Rohan-Chabot, me présenta à M^{me} la

vicomtesse de Gontaut, gouvernante des enfans de France. Nous y vîmes le duc de Bordeaux et Mademoiselle. Le jeune prince avait alors deux ans et demi, et Mademoiselle était âgée de 4 ans ; ils vinrent à nous fort gracieusement, et nous baisâmes la main de la petite princesse, qui paraissait fort gentille. Pays-Bas
1823.

Cette année on joua pour la première fois, au Théâtre-Français, une tragédie où l'unité de lieu n'était pas rigoureusement observée, c'est-à-dire où l'on se crut permis de prendre le mot de *lieu* dans un sens un peu plus large que ne le faisaient les prétendus Aristotéliens, régulateurs de la scène française. L'on s'y permit de prendre pour un même lieu le château fort de Fotheringay et ses jardins, et l'on fit ainsi violence à cette unité de lieu, que M^{me} de Staël appelle plaisamment *unité de salon*. C'était la *Marie Stuart* de Schiller, traduite pour la scène française. Talma, que j'y vis pour la dernière fois de ma vie, y représentait le comte de Leicester, et y déploya cet admirable talent qui n'avait rien perdu de sa grandeur, de sa fierté, de son énergie ; M^{lle} Duchesnois représentait Marie Stuart, et M^{me} Paradol, Élisabeth. C'était en quelque sorte le dernier soupir de la grande scène française du temps de l'empire, comme la bataille

Pays-Bas de Waterloo le fut de la grande scène politique
1825. de ce même temps. Après Waterloo, disparut pour toujours le héros de la scène politique ; après *Marie Stuart*, Talma et M^{lle} Duchesnois ne tardèrent pas à disparaître de la scène tragique, et le genre romantique apparut dans le monde.

Après cet intéressant séjour à Paris, nous passâmes quelque temps à Fontenay. Le château de Lagrange, notre voisin, avait bien changé de face depuis la Restauration. Ce n'était plus seulement cette arche de famille, ce point central d'agriculture en même temps pastoral, que nous avions connu dans le temps de l'empire ; il était devenu aussi un centre de politique libérale et même républicaine, et une maison ouverte à tous les Américains ou Anglais, qui avaient quelque tendance au même système. On y vit lord Holland, lady Morgan, dont la description de Lagrange et de ses abords, donnée par elle dans ses *Souvenirs*, est des plus singulières ; on dirait qu'on arrive à Lagrange par de hautes montagnes, tandis qu'il y a à peine ce qu'on appelle aujourd'hui *du mouvement dans le terrain*. Elle prête à tel personnage du château une vénérable chevelure blanche, tandis qu'il portait une perruque roussâtre. Le commandeur de Lasteyrie ne se serait pas reconnu

à cette description, dans laquelle, ainsi que dans quelques autres détails, lady Morgan donne un libre cours à son imagination. Il n'y avait pas la moindre analogie entre les sentiments politiques du château de Lagrange et du château de Fontenay; c'étaient les États-Unis en regard de la France de Louis XIV. Les Lafayette étaient républicains, les Montagu légitimistes; et M^{me} de Montagu surtout, était légitimiste saintement sentimentale. Aussi, quoiqu'il n'y eût point de rupture, les anciennes relations entre les deux châteaux, intimes du temps de l'empire par une même horreur du despote, s'étaient-elles un peu ralenties; car M^{me} de Lafayette, qui les eût maintenues au même point, malgré les obstacles, était morte dès 1807. Cependant MM^{mes} de Lasteyrie et de Maubourg, conservaient leur vénération pour leur tante de Montagu. MM^{les} de Montagu se permettaient bien quelquefois de rire de l'exaltation légitimiste de leur intérieur; ce qui leur était inspiré par leur liaison et leur attrait pour les jeunes personnes de Lagrange. Il y avait entre autres une histoire fort plaisante d'une amie de M^{me} de Montagu, qui, en 1817, s'était écriée, en parlant à la marquise: " Ah! chère amie, que je suis heureuse; enfin notre bon roi devient méchant; je

Pays-Bas
1823.

Pays-Bas " jouis quand on en tue quelques-uns! ¹ " Cette
1823. histoire n'avait pas manquée d'être racontée à Lagrange, et nous nous en étions divertis aux dépens de la pauvre M^{lle} de ***.

Rien n'était plus différent que la société de ces deux châteaux, où, en regard du libéralisme et du républicanisme français, américain et anglais de Lagrange, on voyait à Fontenay les débris de l'émigration de Coblençe et de l'armée de Condé; tels que MM. de Bouzols, de La Salle de Caillebot, du Parc, et où vint enfin déjeuner M^{me} la duchesse d'Angoulême, devenue M^{me} la Dauphine, qui y fit son entrée par les avenues du parc soigneusement parées. Le château de Lumigny, appartenant à M. le marquis de Mun, pair de France de la création de Louis XVIII, avait été lié avec la famille de Lafayette, par l'intermédiaire de M^{me} de Tessé, du temps de l'empire. Mais M^{me} de Tessé était morte tout à la fin du règne de Napoléon, au mois de février 1814, et, depuis la Restauration, cette liaison s'était fort relâchée; mais, en revanche, elle s'était fort resserrée avec M. et M^{me} de Montagu et le château de Fontenay.

Après avoir quitté Fontenay nous passâmes quel-

¹ Il s'agissait alors de la fameuse conspiration bonapartiste de Grenoble.

ques jours à Séchelles, chez M. et M^{me} de Béranger, Pays-Bas
1823.
ma tante, autre nuance de parti qui formait la gauche de la chambre des pairs, et regrettait en grande partie, l'empire par un orgueil national qui ne pouvait supporter le malheur d'avoir perdu la Belgique et la rive gauche du Rhin, ce qu'on était convenu en France de nommer les limites naturelles, tout comme si la différence d'esprit national et de langage ne comptait pour rien dans ce monde. L'un de ces hommes, alors très-contraire à Napoléon, et faisant partie d'une espèce d'école mystérieusement savante, nommée *la Maison Grise*, m'avait dit un jour à Bruxelles, en 1812, que l'empereur était *l'homme pur*. A ma demande de ce que cela voulait dire, il m'avait répondu : " C'est " que c'est l'homme dans lequel habite le mal, sans " aucun mélange de bien. " Je trouvai dans cette définition un certain parfum d'antechrist, mais je fus bien étonné d'entendre ce même homme me dire, en 1817, ces singulières paroles : " Bonaparte était " bien plus catholique que ces gens-ci. " Je lui répondis : " Vous oubliez sans doute, que vous me " disiez, il y a cinq ans, que Napoléon était l'homme " pur, c'est-à-dire, dans lequel habitait le mal sans " mélange de bien. C'est ainsi que l'Écriture dé- " finit l'antechrist. Cette manière d'être plus catho-

Pays-Bas " lique que ces gens-ci, est, vous en conviendrez,
1825. " fort difficile à comprendre. " L'interlocuteur resta sans autre réponse, que quelques mots décousus. Nous trouvâmes chez M. et M^{me} de Bérenger, un personnage fort remarqué pendant et après les cent jours; c'était M. de La Vallette, qui avait été emprisonné pendant la Restauration, pour avoir repris l'administration des postes un peu avant l'arrivée de Napoléon à Paris, ce qui fut regardé comme usurpation et trahison, et lui fit intenter un procès criminel qui mettait sa vie en danger. Pendant la durée de ce procès, M^{me} de La Vallette avait obtenu d'aller voir son mari en prison; elle usa d'un stratagème qui avait déjà réussi quelquefois; elle fit mettre à M. de La Vallette sa robe, son chapeau et son schall, et le crépuscule étant venu favorisa cette évasion. M^{me} de La Vallette, restée en prison sous les habits de son mari, éprouva une telle révolution, qu'elle en perdit l'esprit. Pendant la soirée, M^{me} de Bérenger demanda à la gouvernante de sa fille de chanter une romance; cette demoiselle ayant malheureusement choisi la romance de la folle, le visage de M^{me} de La Vallette s'altéra, elle versa des larmes, et ce fut trop tard que ma tante fit taire la cantatrice malencontreuse. Après ce séjour, nous revînmes à Everberg, où nous

passâmes le reste de l'été. Au mois de septembre j'allai passer quelques jours au château de Dhuy, où se trouvait mon cousin, le comte de Beaufort, avec ses trois fils. La Meuse, comme les fleuves pittoresques, a beaucoup d'affluents qui parcourent de romantiques paysages. Parmi eux se trouve la petite rivière du Hoyoux, qui se jette dans la Meuse à Huy, et sur la rive gauche de laquelle, mon cousin, le vicomte d'Elzée, possédait la belle terre de Marchin, d'où tirait son nom le maréchal de Marchin, ou Marsin. Nous partîmes de Dhuy pour aller visiter cette charmante vallée. Nous arrivâmes vers le soir à Marchin, château semi-moderne du dix-septième siècle, situé à quelque distance de la vallée, mais dont les bois occupent une partie de la côte de la rive gauche. Les jardins consistaient encore en parterres entourés de haies d'ifs, au milieu desquelles s'élevaient de beaux arbres de cette espèce. Nous descendîmes par les bois dans la vallée du Hoyoux, qui appartient en grande partie à M. le comte de Mercy Argenteau, et le long de laquelle s'étendent sa terre de Vierset, et de belles fermes ornées de tours. Au bout de cette vallée est situé, sur un rocher escarpé, le beau et antique château féodal de Modave, qui avait appartenu jadis à la maison de Marchin et dernièrement à M. le duc de Montmorency,

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas
1825.

qui venait de le vendre à un commerçant du pays. On regrettait de voir ce beau noble domaine sorti de cette grande et illustre maison à laquelle il allait si bien. L'intérieur du château était aussi grand et aussi majestueux que sa situation. L'appartement de la duchesse, chargé d'anciennes dorures, renfermait un lit dans la forme du siècle de Louis XIV, élevé sur une estrade de deux marches, séparées de l'appartement par une balustrade dorée. Non loin de ces appartements était une grande et belle galerie, renfermant encore de curieuses antiquités. Plus loin était une belle chapelle castrale, que le nouveau propriétaire avait fait renouveler dans le style italien, très-hétérogène au genre du château. Une belle terrasse à balustrade donnait sur la vallée du Hoyoux, étroite, rocheuse, sauvage, aride et verdoyante. La rivière, semblable encore à un gros ruisseau d'une eau limpide, la parcourait avec de gracieuses sinuosités. Après avoir vu ce beau séjour féodal, nous revînmes loger à Marchin et nous retournâmes à Dhuy, en passant par Brumagne, château situé tout au bord de la Meuse, et habité alors par la baronne de Woelmont de Brumagne, de la maison de Haultepenne-Dammartin, sœur de la baronne de Peuthy de Huldenberg. Les jardins anglais de ce château ne sont séparés par

la grande route de Liège à Namur, et s'étendent ^{Pays-Bas} sur une partie des belles montagnes de la rive ^{1823.} droite de la Meuse; je les parcourus avec la baronne en admirant toujours la beauté de cette contrée, et après avoir pris du thé dans son salon, d'où elle jouissait de la beauté de la Meuse et de sa navigation, vue quelque peu assombrie par les noirs rochers qui bordent l'autre rive, nous retournâmes à Dhuy où nous arrivâmes pour l'heure du souper, qui s'était aussi conservé dans les vieilles coutumes de ce château. Après cette intéressante excursion, je revins à Everberg, où s'acheva l'automne. Ce fut vers la fin de cette année, que ma femme, après quatre ans d'intervalle, devint grosse de mon fils Charles.

La fin de l'année 1823 restera toujours gravée dans ma mémoire, par un seul jour qui m'amena deux pertes bien douloureuses; ce fut le 29 septembre que mourut ma belle-sœur Félix, Rosalie de Grammont, arrivée au terme d'une longue maladie de langueur, elle mit au monde un fils né faible et débile comme on peut le croire. Sa santé si affaiblie ne put supporter cette secousse, et elle mourut quelques jours après. Cet enfant, qui était le huitième, ne lui survécut que deux ans.

Cette jeune femme, d'une figure charmante,

Pays-Bas avait été remarquée par la reine des Pays-Bas et
1823. sa cour, à sa présentation en 1815; son esprit était vif et piquant; elle m'avait toujours marqué beaucoup d'amitié. Elle mourut avec courage, soumission à Dieu, et confiance en la bonté divine pour les enfants qu'elle quittait; vertus qui ne surprirent pas, d'après l'élévation de son caractère, son éducation chrétienne, et les grands exemples de fermeté qu'elle avait reçus dans sa famille.

Elle avait été mariée à Villersexel, le 4 juillet 1809, et mourut ainsi dans la quinzième année de son mariage. Le même jour, à quatre heures du matin, mourut à Liège M^{lle} de Lézaack; elle alla recevoir dans le ciel la récompense d'une vie pendant laquelle elle avait rencontré et souffert avec un sublime courage de cruelles épreuves de l'esprit, du cœur et du corps, cherchant à désarmer la rigueur de son sort par les soins spirituels et corporels qu'elle donnait aux enfants des pauvres et par la prière. Dans sa dernière maladie encore, elle s'écriait au milieu de douleurs corporelles terribles : « Mon Dieu ne permettez pas que je vous offense. » Pendant les années où Dieu voulut bien la préserver de tous ces maux, c'était une personne aussi spirituelle qu'instruite et enjouée. La facilité de son intelligence et l'étendue de ses lectures, la met-

taient au niveau de tous les genres de conversations, l'amabilité et la gaieté naturelle de son caractère portaient toujours de l'agrément dans la société; elle montait à cheval avec hardiesse et gravissait les montagnes avec une rare agilité; elle était très-indulgente, et quoique ses réparties eussent beaucoup de promptitude et de vivacité, elle était inaccessible à la susceptibilité. Un jour, mon père, arrivant à Montjardin en 1816, lui dit, en la voyant pour la première fois : " C'est donc vous, Mademoiselle, " qu'on appelle la cigale! La cigale ayant chanté " tout l'été, se trouva fort dépourvue, quand la " bise fut venue. " — Sans se déconcerter des allusions de cette phrase, elle répondit promptement : " Monsieur le Comte, la cigale ne chante " jamais; c'est pourquoi elle n'est pas plus dépour- " vue l'hiver que l'été. " — Elle portait dans la vie de famille une obligeance et une bonté qui ne craignaient ni la fatigue ni l'ennui. Dans les dernières années de la vie de son oncle, elle passait quelquefois des heures entières, assise devant lui pour lui faire la lecture et pendant lesquelles il s'endormait; elle me dit plaisamment à ce sujet : " Le plaisir de nous savoir réciproquement l'un " devant l'autre, nous tient lieu de toute autre " satisfaction. " — Par cette bonté de caractère et

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas
1824. cette vertu, elle se chargeait souvent, pour soulager sa sœur mariée, qui avait beaucoup d'enfants, de soins ennuyeux ou fatigants. Avec elle disparut de ce monde une de ces âmes simples et ignorées, qui, dans l'obscurité d'une vie inconnue, exercent d'héroïques vertus et brillent devant Dieu d'un grand éclat que dévoilera aux yeux des hommes la fin des siècles.

L'hiver se passa à Bruxelles, et l'été suivant à Everberg, dans une grande uniformité. La grossesse de ma femme exigeait de grands ménagements, qui furent nécessaires jusque vers la fin.

Au mois de juillet, M^{me} de Ghyseghem, ses deux filles cadettes et moi, nous voulûmes connaître mieux les belles grottes de Han, en les éclairant par des feux d'artifice, et nous prîmes avec nous une dizaine de fusées qui devaient s'élever jusqu'au haut de leurs voûtes. Avant d'y arriver, nous voulûmes voir la citadelle de Dinant, qui n'était achevée que depuis quelques années, comme les autres forteresses de la Belgique, sous l'inspection du duc de Wellington. Elle était placée au-dessus de la ville sur un rocher perpendiculaire qui dominait le clocher de l'église principale. On y montait par quatre cents marches taillées dans le roc ; elle n'est attaquable que du côté de la plaine qui commence

au haut de ces rochers. Nous visitâmes les casemates remarquables par leur épaisseur. Nous arrivâmes aux grottes de Han à neuf heures du soir, par une pluie assez forte. M^{me} de Ghyseghem se sentant indisposée fut obligée de retourner au village, et il était neuf heures et demie lorsque nous entrâmes dans la principale de ces étonnantes cavernes. Lorsque nous fûmes arrivés à l'endroit de sa plus grande élévation, vis-à-vis d'une sorte de portail gothique, à côté duquel était une sorte de chaire surmontée de son baldaquin, et de l'autre part une sorte de fontaine d'où paraissaient tomber des nappes d'eau par étage de bassin en bassin, le tout en stalactites, nous nous arrêtâmes pour tirer nos fusées trois par trois. Des détonnations épouvantables se firent entendre dans les flancs de la montagne, et firent retentir toutes les branches de ces galeries souterraines, sans que mes compagnes de voyage en fussent émues. Mais alors parut à nos yeux, pour un instant, un merveilleux spectacle. Les voûtes s'élevaient jusqu'à une hauteur semblable à celle de Sainte-Gudule, et le portail étendait jusqu'à cette hauteur ses dessins fantastiques qui se perdaient dans les ténèbres. Les étoiles de la fusée en s'éparpillant dans ces hauteurs, laissaient entrevoir mille beautés confuses, qui ne faisaient qu'apparaître un

Pays-Bas
1824.

Pays-Bas instant presque'insaisissable, et se perdaient aussitôt
1824. dans les ténèbres et la fumée, semblable à un voile magique. Deux fois encore nous renouvelâmes ce beau spectacle, mais après la troisième explosion, la grotte fut si remplie de fumée, que nos flambeaux paraissaient prêts à s'éteindre, et ne donnaient presque plus de lumière; nous commençâmes à craindre de ne pas retrouver notre chemin dans les détours de ces voies obscures. Nous espérions cependant que si l'on ne nous voyait pas reparaitre à deux ou trois heures du matin, M^{me} de Ghyseghem enverrait des hommes du village à notre recherche. Nous essayâmes de regagner l'ouverture par laquelle nous étions entrés, ce qui nous réussit vers minuit. En sortant des grottes, au milieu de montagnes couvertes de bois, un orage épouvantable grondait au loin sur la terre, et des torrents de pluie tombaient d'un ciel sombre; ce fut sous deux parapluies que nous nous acheminâmes vers le village de Han, MM^{lles} de Ghyseghem étant fort imparfaitement à l'abri, puisqu'elles ne pouvaient marcher sans un bras. Aux approches du village, nous trouvâmes une vaste inondation des eaux de la Lesse, dont le détour nous aurait tenu à la pluie pendant plus d'une heure. Notre guide nous proposa de la traverser sur son dos, ce que nous accep-

tâmes, excepté M^{lle} Pauline de Ghyseghem qui, aux Pays-Bas
risques et périls d'une fluxion de poitrine, voulut 1824.
traverser les eaux en y marchant jusqu'à la moitié
du corps. Enfin nous arrivâmes au moulin de Han
vers deux heures du matin. On y fit sécher nos
habits, et nous y trouvâmes heureusement des draps
de lit d'une toile grossière, mais propre.

Le lendemain matin, nous partîmes pour Saint-Hubert; son antique église s'élève au milieu de ce bourg, grande et majestueuse, célèbre par le miracle perpétuel qui s'y opère depuis plus de dix siècles, en empêchant dans les hommes et les animaux les effets de l'affreuse maladie, appelée la rage, fait sérieusement examiné et reconnu non-seulement par la Sorbonne, mais aussi par la faculté de théologie de Louvain, et qui a tant contribué à rehausser le culte de ce saint évêque de Liège. On y voit l'étole de ce saint, mort au huitième siècle. Ce bourg est situé au milieu de vastes bruyères, et était animé jadis par une belle abbaye de Bénédictins, détruite après l'invasion française de 1794. Après avoir vu cette belle église, nous voulûmes retourner à Dinant, mais une pluie continuelle et glaciale, pendant laquelle l'obscurité du soir commençait à nous environner, nous contraignit de nous arrêter à Vonèche, près de la célèbre verrerie

Pays-Bas
1824. de ce nom. Quoique nous fussions au 4 juillet, mon valet de chambre était tellement glacé de froid, que nous craignimes une maladie pour lui. Nous continuâmes notre route par Dinant et Namur jusqu'au château de Branson, sur les bords de la Meuse; ce château appartenait à M. de Bruges de Branson, ami de M^{me} de Ghyseghem et voisin du vicomte d'Elzée.

Pendant ce voyage, nous nous arrêtâmes pour dîner à Yvoir, sur la rive gauche de la Meuse, chez M^{me} Dierickx, amie de M^{me} de Ghyseghem. Près de là, dans une vallée latérale parcourue par un joli ruisseau, se trouve une fontaine intermittente, semblable à celle qui jaillit près du fort de Joux en Franche-Comté. L'eau jaillissait et s'arrêtait alternativement toutes les cinq minutes. En quittant M^{me} Dierickx nous nous embarquâmes sur la Meuse, où nous fîmes une jolie navigation d'une demi-lieue pour aller reprendre notre voiture sur l'autre rive. Pendant le séjour à Branson, j'allai avec M^{lle} Pauline de Ghyseghem dîner à Dhuy, et faire une visite à MM^{mes} de Beaufort et d'Elzée. Le lendemain, nous prîmes congé de nos hôtes pour retourner à Bruxelles; mais arrivés à mi-chemin de Louvain, j'eus une telle migraine que je fus obligé de m'arrêter dans une petite auberge, où je restai avec mon

valet de chambre, tandis que M^{me} de Ghyseghem et ses deux filles continuèrent leur route, et j'arrivai le lendemain à Everberg pour l'heure du dîner.

Pays-Bas
1824.

Après ce voyage, j'allai avec ma femme faire une visite de quelques jours à M^{me} de Man, née de Robiano, qui habitait, depuis quelques années, les charmants environs de La Hulpe, entourés de la forêt de Soignes. M. de Man y avait fait bâtir un joli pavillon en face du village de Houlay. Nous allâmes avec M^{me} de Man voir le château de Rixensart qui appartenait à ma mère, et dont les environs variés et pittoresques ressemblent assez aux charmants environs de l'abbaye de Villers. A notre retour à Everberg, nous comptions nous disposer à rentrer à Bruxelles, où les couches de ma femme devaient avoir lieu environ trois semaines après, lorsqu'elles arrivèrent prématurément le 1^{er} août, à trois heures du matin, ce qui heureusement ne nuisit point à l'enfant. Cette naissance causa une joie indicible à mon père, ce qui me surprit d'autant plus, qu'il avait déjà trois petits-fils par mes frères Félix et Werner, et me fit croire que cela ne serait qu'un sentiment passager, comme il arrive assez souvent à des caractères aussi mobiles que le sien; mais je fus agréablement trompé sur ce point, car ce sentiment continua le reste de sa vie. Il fut

Pays-Bas
1824. le parrain de cet enfant; la tante de ma femme, la marquise de Montagu, quatrième fille du duc de Noailles qui venait de mourir à 85 ans, devait être la marraine; mais les couches prématurées ayant empêché sa présence, ce fut ma belle-sœur Frédéric, aujourd'hui la marquise de Cossé. L'enfant reçut au baptême les noms de Charles-Antoine-Ghislain, mon père s'appelant Charles, et ma belle-sœur Marie-Antoinette. Un mois après sa naissance, ma bonne tante, la marquise de Beaufort, vint à Everberg. Lorsqu'elle vit cet enfant, elle le prit dans ses bras, l'embrassa avec un cri de joie en s'écriant : « Un fils de mon fils Henri!!! » Tant elle était heureuse de voir ce qu'elle avait tant désiré.

Après cela, j'allai passer quelques jours avec elle à Dhuy, d'où nous fîmes, avec mes cousins, une longue excursion dans les environs de Spa. Je leur fis connaître les beaux bords de l'Amblève et de la Vesdre, dont ils furent charmés. En arrivant à Liège, nous apprîmes la mort de Louis XVIII, arrivée le 16 septembre. On fut très-inquiet sur les suites de cette mort. M. le comte d'Artois, devenant roi, sous le nom de Charles X, avait toujours montré des dispositions assez hostiles à la monarchie constitutionnelle; on citait de ce prince cette phrase singulière : « J'aimerais mieux être postil-

« Ion que roi d'Angleterre. » On rapportait que le roi Louis XVIII, inquiet de l'avenir, avait demandé à un homme d'État, très-connu, d'éclairer M. le comte d'Artois sur la nécessité et la nature de la monarchie constitutionnelle. Cet homme d'État s'en défendit, prévoyant sans doute le peu d'utilité de cette mission; mais le roi le lui demanda comme une marque d'attachement, ce qui le décida à vaincre ses répugnances, fondées sans doute sur l'âge de M. le comte d'Artois, et sur le peu d'impression que vingt-cinq ans d'expérience avaient fait sur ce prince. Après un certain temps de conférence entre le prince et ce personnage, le roi Louis XVIII fit venir ce dernier, et lui dit : « Eh bien ! Monsieur, quel est l'effet de vos leçons sur votre royal élève ? »

« Ah ! Sire, répondit-il, je l'avoue avec douleur à Votre Majesté, le plus grand ennemi de Charles X, sera toujours M. le comte d'Artois. » Et Louis XVIII, s'écria, dit-on : « Ce malheureux prince gâtera tout ! » Aussi l'intimité, à cette époque, n'était-elle pas très-grande entre Louis XVIII et sa famille. En voici la description que me fit un jour une personne appartenant à ce que l'on appelait alors les *ultra-royalistes*, c'est-à-dire ceux qui ne voulaient au fond que la monarchie, telle

Pays-Bas
1824.

Pays-Bas qu'elle était sous Louis XIV et Louis XV. " Je
 1824. " tiens, M. le comte, me dit-il, ces détails d'une
 " personne qu'on appelle *ultra*, c'est-à-dire *par-*
 " *faitement bien pensante*. Le roi, assis près de
 " la cheminée, dort dans un grand fauteuil ; Mon-
 " sieur dort dans un fauteuil voisin ; M. le duc
 " d'Angoulême parcourt à grands pas l'apparte-
 " ment, tandis que M. le duc de Berry, à l'oreille
 " du roi, lui conte quelques gaudrioles. Pendant
 " ce temps, M^{me} la duchesse d'Angoulême, assise
 " à l'autre extrémité de l'appartement, fait des
 " nœuds avec activité, et regarde la pendule toutes
 " les cinq minutes. Huit heures sonnent, tout le
 " monde disparaît ; la famille Cazes arrive, et le
 " roi est dans son intérieur. " — Cependant les
 esprits étaient alors si éloignés d'une révolution,
 même dynastique, que Charles X monta sur le
 trône aussi paisiblement que Louis XVI, et même
 avec une faveur populaire assez marquée, qu'il
 sut entretenir pendant les premiers temps de son
 règne, par quelques mesures adoucies sur la presse
 et sur les douanes, et surtout en introduisant le
 serment à la Charte dans le formulaire de son sacre
 à Rheims ; et l'on put espérer, pendant deux ou
 trois ans, que les prévisions fâcheuses sur le règne
 de ce prince ne se réaliseraient pas.

A la fin de septembre, j'allai avec le comte de Beaufort passer quelques jours chez sa sœur, M^{me} de La Grandville, au château de Beaucamps. Nous y passâmes huit jours dans d'agréables promenades et d'intéressantes lectures, entre autres du charmant roman de M^{me} de Flahaut, intitulé : *Eugène de Rothelin*. Ma manière de faire connaissance avec cet ouvrage fut assez plaisante. Un matin, vers huit heures, étant encore couché, j'entends un grand bruit à ma porte ; c'était le comte de Beaufort, mon cousin, qui longtemps avait vécu dans les traditions pures de l'émigration. La porte s'ouvre avec fracas, et un premier saut amène mon cousin au milieu de ma chambre, avec le cri prodigieux : " Chère révolution, que je t'aime ! " Un second saut l'amène à la fenêtre, avec le cri : " Chère révolution, que je te chéris ! " Un troisième saut l'amène près de mon lit, et le troisième cri : " Chère révolution, que je te remercie ! " retentit à mon oreille étonnée. " En vérité, mon cher Ernest, votre tête se perd ! " m'écriai-je. " Prenez et lisez, " me dit le comte, et il me présente le tableau, malheureusement trop véridique, de tout ce qui, dans l'état social et domestique des derniers temps de l'ancienne monarchie, présentait de bien douloureuses con-

Pays-Bas
1824.

Pays-Bas traditions à la liberté des vocations aux divers
1824.

états de la vie, à la liberté des mariages, et à une certaine flexibilité nécessaire dans la vie domestique.

En quittant M^{me} de La Grandville, j'allai passer huit jours à Lille chez le marquis et la marquise de Podenas. Le marquis était alors colonel du 6^e régiment de dragons, en garnison dans cette ville, et quoique M^{me} de Podenas fut dame de M^{me} la duchesse de Berry, elle passait plusieurs mois de l'été dans le séjour où son mari était en garnison. A Lille, il se trouvait dans sa ville natale, où il avait passé une grande partie de sa jeunesse. Ce séjour fut des plus agréables. Accueilli avec grande amitié dans cet intérieur, les journées s'y écoulaient avec rapidité. La marquise, une des femmes les plus aimables de l'Europe, avait la plus grande connaissance du monde. Ses relations avaient été des plus étendues, soit dès l'enfance, pendant l'émigration, soit par son séjour habituel à Paris, soit par ses grands voyages, et enfin par ses relations habituelles avec la cour de France, tant par le duc d'Escars, son beau-père, que par elle-même. Pendant les promenades du matin, le marquis m'entretenait du voyage d'Italie ; la marquise de son exil aux îles d'Hyères, par ordre de l'empereur, et du séjour qu'elle avait fait dans

l'appartement du Masque de Fer. Cet infortuné est un de ces êtres exceptionnels de l'humanité, Pays-Bas
1824. qui, avec le comte de Warvicq et le czar Iwan VI de Brunswick-Wolfenbuttel, présente aux yeux des hommes une existence phénoménale de malheurs, voisine des confins de l'ordre surnaturel. De cette prison, le Masque de Fer avait jeté par la fenêtre un plat d'argent, sur lequel il avait écrit avec la pointe d'un couteau son nom et son sort. Il fut ramassé par un paysan et porté au gouverneur de l'Isle. " Savez-vous lire? " lui dit le gouverneur. " Non, monsieur, " répondit le paysan. " Vous êtes bien heureux, " répartit le gouverneur, et il le congédia. Louis XVI était le dernier qui savait le nom de ce personnage; Marie-Antoinette le lui ayant demandé, ne reçut, malgré son crédit, que cette réponse : " Ne m'en parlez " jamais. "

La cour de la Restauration était fort moqueuse; malheur à l'étranger qui s'y présentait sans une uniforme quelconque! Un prince polonais, de la connaissance du comte de Beaufort, et qui ne voulait pas servir la cour de Russie, s'étant présenté en habit à la française, y fut l'objet d'un ricanement et d'un chuchotage qui lui firent dire à M. de Beaufort, qu'il n'y retournerait jamais.

Pays-Bas
1824.

Comme j'étais à l'égard du gouvernement hollandais dans une position à peu près semblable à celle de ce seigneur polonais vis-à-vis des Russes, et que je n'avais pas plus que lui d'uniforme qui pût me mettre à l'abri d'un aussi aimable accueil, je pris plus tôt le parti qu'il avait pris trop tard, et je n'y allai jamais. Je ne pense pas que cette manière d'être représentât bien parfaitement la cour de Louis XIV, au règne duquel on semblait vouloir tendre. L'ancienne urbanité française avait souffert de rudes échecs, ce qu'il fallait peut-être attribuer à l'irritation des partis, à l'orgueil des vainqueurs et à la colère des vaincus. Il était facile de remarquer une immense différence entre ce qui restait encore de vieux seigneurs de la cour et les deux dernières générations.

On était bien loin du règne de Louis XIV, de cette urbanité, de cette dignité, de cette grâce et de cette mesure, qui avaient donné à ce règne un éclat et une majesté qui couvraient les erreurs sociales, les excès de pouvoirs, les guerres d'ambition, et surtout les déviations de l'antique constitution chrétienne, qui hâtaient la révolution d'autant plus qu'on ne la soupçonnait même pas possible. Pendant ce séjour de Lille nous sortîmes peu ; la soirée se passait en conversation à laquelle M^{me} de Podenas

avait toujours donné beaucoup d'intérêt. Quelques fois MM^{les} de Beauval et M^{me} de Roisin, leur sœur, qui étaient de nos anciennes connaissances de Tournay, venaient passer avec nous une partie de la soirée. Le marquis avait assez souvent à diner deux ou trois officiers de son régiment, qui étaient fort bien et lui paraissaient fort attachés. Nous n'allâmes qu'une fois au spectacle, que je n'avais plus revu depuis dix-neuf ans, et à une assez nombreuse soirée. Après cet agréable séjour, je repris le chemin d'Everberg, où je restai, comme de coutume, jusqu'à la fin de novembre, et ce fut vers cette époque que l'on commença à mettre en avant la célèbre question des indemnités à accorder aux émigrés dépouillés par la révolution française, et auxquelles ma femme devait avoir des droits considérables, tant du côté du vicomte de Thésan, son père, que du duc de Noailles, son aïeul maternel. Au mois de janvier cette question prit une tournure défavorable pour les Françaises mariées à des étrangers. On paraissait vouloir décider qu'elles n'auraient aucune part aux indemnités. L'avis général fut, qu'il fallait partir pour Paris, pour être près du centre de cette affaire, et solliciter soi-même en faveur de sa cause. Au commencement de février 1825, après avoir pris l'avis de M. Merlin de

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas Thionville, fameux jurisconsulte, exilé à Bruxelles
1825. pour avoir pris du service pendant les cent jours, avis qui disait qu'il fallait chercher à faire valoir, que les Françaises mariées à des étrangers qui étaient Français eux-mêmes à l'époque de ce mariage, devaient être considérées comme ayant voulu de bonne foi rester Françaises, nous partîmes pour Paris. A notre arrivée, nous y trouvâmes le prince Pierre d'Arenberg, qui sollicitait une cause semblable, et nous lut un mémoire, fort bien fait par lui, sur ce sujet. Nous vîmes successivement M. de Martignac, que devint ministre, et M. Hyde de Neuville. L'un et l'autre trouvèrent cette cause juste, et le dernier promit de la défendre à la chambre des députés ; mais ils ne nous dissimulèrent pas leur peu d'espoir de la voir triompher. Il en fut de même du comte Alexis de Noailles, cousin germain de ma femme. Malgré tout cela, notre cause allait échouer à la chambre des députés, lorsqu'arriva tout à coup un amendement proposé à la chambre, à la recommandation de Charles X. Deux sœurs de capitaines des gardes de ce prince étaient mariées à des étrangers, pendant l'émigration des princes. Il fut donc décidé d'accorder l'indemnité aux Françaises mariées à des étrangers avant 1814, ce qui comprenait à plus forte raison, les Françaises mariées avant

cette époque à des Français devenus étrangers par les traités. C'est à cette circonstance des deux sœurs de capitaines des gardes, fustrées d'indemnité, que fut due la recommandation royale qui amena l'amendement. Ainsi ma femme échappa au dernier moment à l'exclusion qui la menaçait. Pendant ce séjour, nous trouvâmes à Paris le comte et la comtesse de Beaufort qui y passaient l'hiver, ainsi que le marquis et la marquise de Podenas; ma femme y retrouvait le marquis et la marquise de Montagu, et quelques autres personnes de sa famille maternelle. Ainsi cet hiver se passa fort agréablement, et nous y restâmes jusqu'à la fin d'avril. J'allais souvent chez la marquise de Podenas, où je rencontrais le maréchal Marmont, duc de Raguse, le duc de Valentinois, prince de Monaco, et dinais aussi avec la duchesse de Laforce, personne qui avait éprouvé de grands malheurs. Le maréchal de Raguse voulut bien prêter au marquis et à la marquise sa loge à l'opéra, où il vint nous rejoindre vers la fin de la représentation. Ses gens lui donnaient le titre de monseigneur; j'ignore si ce titre est resté aux maréchaux de France depuis la révolution de 1830.

Cette année se donnèrent les premières représentations de Robin des Bois, traduit de l'allemand

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas du Freischütz, avec la magnifique musique de
1825. Weber. Nous allâmes à l'Odéon avec M. et M^{me} de Podenas. Comme j'avais été frappé de la grandeur successivement éclatante et sombre des harmonieux accords de Romeo et Juliette en 1805, je le fus au même degré vingt ans plus tard, de la gracieuse et romantique mélodie, et des sauvages et ténébreuses intonnations d'harmonie infernale, par lesquelles parviennent jusqu'à l'âme, comme à travers un voile lugubre, les horreurs surnaturelles du monde souterrain. Pendant ce séjour, je vis aussi une séance de la chambre des députés, dans la tribune de M. le duc de Bourbon, celui-là même, dont la mort tragique, toujours couverte d'un voile ténébreux, épouvanta la fin de l'année 1830. Pendant notre voyage à Paris nous avons rencontré, après avoir passé l'Oise à Pont-Sainte-Maxence, la fin d'une chasse au cerf, courue par ce prince; les chiens étaient occupés à dévorer, sur le bord de la chaussée, ce bel et malheureux animal, qui s'était précipité du haut des rochers blanchâtres, situés un peu à droite de la grande route. A la fin d'avril nous reprîmes la route d'Everberg.

Au mois de mai fut sacré et couronné à Rheims le roi Charles X; j'avais un grand désir de voir cette

cérémonie, qui fut la dernière de ce genre dans l'antique royaume des lys, mais j'étais retenu par l'opinion générale, que les étrangers sans fonctions ne trouveraient pas de place. Ma fille ayant été attaquée du croup, au moment où j'aurais pu partir, je renonçai à ce projet. L'Angleterre y envoya une ambassade magnifique, que remplit à ses frais le duc de Northumberland, un des grands, les plus riches de ce royaume. Peu de temps après, j'allai passer quelques jours au château de Dhuy, où était arrivée ma tante, la marquise de Beaufort, pour y passer l'été comme à l'ordinaire. Pendant ce séjour arriva de Rheims une des voisines de ma cousine d'Elzée. Cette dame nous conta, qu'arrivée à Rheims, presque sans espoir de voir la cérémonie, elle avait trouvé toutes les tribunes presque vides, et que moyennant une pièce de vingt francs, elle avait pu choisir parmi les tribunes, la place qui lui convenait le mieux. Du reste, la cérémonie avait été magnifique par la beauté de cette antique église, la richesse des ornements, le grand nombre d'évêques, les ambassadeurs étrangers, parmi lesquels se faisait remarquer, plus que tous les autres, l'ambassadeur d'Angleterre. On avait retrouvé la sainte Ampoule, qui avait été sauvée en 1790, par un des chanoines du chapitre, et le siège de Rheims avait

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas
1825. été rétabli par le concordat de 1817, entre Pie VII et Louis XVIII. Charles X y fut sacré par son fidèle aumônier, M. de Latil, devenu récemment archevêque de Rheims et ensuite cardinal. Ainsi se passa cette grande cérémonie qui date du temps de Clovis, et qui probablement ne se renouvellera plus en France.

De retour de Dhuy à Everberg, j'en partis bientôt avec M^{lle} de Thiennes, ma nièce, pour aller rejoindre ma femme qui était allée à Fontenay pour une affaire. Ce voyage avait été promis à M^{lle} de Thiennes ; mais comme mon père semblait ne pas goûter son départ, elle fut jusqu'à la frontière dans une inquiétude continuelle d'être rappelée par une lettre de sa mère, et cette inquiétude fut encore augmentée, lorsqu'au moment de partir de Bruxelles, on s'aperçut qu'une des roues de derrière de la voiture de voyage était cassée. Il fallut la moitié de la journée pour la raccommoder, ce qui nous fit arriver à Mons à dix ou onze heures du soir. Ma nièce y arriva en tremblant, craignant d'y trouver la fatale lettre, qui n'y vint pas. Le lendemain nous logeâmes à Péronne. Le jour suivant nous voyagions par une chaleur de trente-deux degrés, et dans un immense tourbillon de poussière blanche, lorsqu'à Louvres, la voiture se cassa de nouveau, ce qui nous obligea à y loger sans grand regret, car nous étions

abîmés de fatigue, et nous avons respiré depuis deux jours une épaisse poussière calcaire. Enfin nous arrivâmes à Paris, où nous passâmes quinze jours agréablement avec les Beaufort, à faire voir à M^{lle} de Thiennes toutes les curiosités de cette grande capitale. Nous eûmes aussi le plaisir d'y retrouver le marquis et M^{lle} de Wignacourt, ainsi que la comtesse de Roucy, fille de M^{me} du Han, avec laquelle nous avons tant dansé pendant l'hiver de 1802, à Charleville. Pendant ce séjour, ma femme mena M^{lle} de Thiennes à la messe royale à Saint-Cloud, pour y voir le roi Charles X et sa famille. La messe étant finie, le roi demanda au prince de Solre, capitaine des gardes, de service, quelles étaient ces deux dames. Le prince de Solre les lui ayant nommées, le roi, par exception à l'usage, qui était de ne parler qu'aux personnes présentées, les salua en passant auprès d'elles et leur dit : « Je suis « charmé, mesdames, de vous voir ici. » Cela ne nous étonna point, car ce prince, d'une grande politesse, saisissait volontiers l'occasion de dire quelque chose d'aimable. Après cela, nous allâmes passer quinze jours à Fontenay, pour achever l'affaire commencée, qui était l'acquisition des bois de Lagrange, appartenant à la marquise de Vérac, notre cousine, née Noailles, la même avec laquelle nous avons fait

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas en 1809, l'intéressante visite au marquis et à M^{lle} de Saint-Simon, dans leur prison, à la citadelle de Besançon.
1825.

Pendant ce séjour, je fis voir à M^{lle} de Thiennes les ruines du château du Vivier, où avaient résidé les rois de France Charles V et Charles VI, et où on avait apporté à ce dernier les premiers jeux de cartes. Il était situé à une demi-lieue de Fontenay. Un particulier riche, l'avocat Parquin, avait acheté ces ruines et les avait entourées de jardins anglais. Nous allâmes voir ensuite la cathédrale de Meaux, belle église gothique, mais de peu d'étendue, où se voyait encore la chaire dans laquelle prêchait Bossuet. Dans une chapelle latérale se voyait le tombeau avec le monument qu'on venait d'ériger à cet évêque célèbre. Nous allâmes aussi nous promener au Rainci, château de plaisance, qui appartenait autrefois à la maison d'Orléans. Après ce séjour nous revînmes à Everberg, en faisant voir à ma nièce Ermenonville et Morfontaine. Ensuite j'allai à Dhuy, où nous entreprîmes avec mes cousins une excursion dans les montagnes du Luxembourg, sur les bords de la petite rivière de Salm, pour voir les ruines de l'ancien château de Salm, ou Niedersalm, d'où est sortie la seconde branche de cette grande maison, dont l'aînée possédait le comté d'Obersalm en Lorraine.

De cette seconde branche sont sortis les ducs de Limbourg, devenus successivement ducs de Luxembourg, rois de Bohême, de Hongrie, et dont trois furent empereurs d'Allemagne, parmi lesquels on remarque Charles IV, auteur de la bulle d'or, et Sigismond, qui fit cesser le grand schisme d'Occident. Nous allâmes d'abord loger à Spa, puis, suivant la route de la cascade de Coö, nous y déjeunâmes, et remontant l'Amblève, nous arrivâmes aux Trois-Ponts, où se jettent dans l'Amblève la rivière de Salm et une autre petite rivière, dont les eaux sont couleur de rose, ce qui vient, dit-on, de ce qu'elle passe dans des mines d'alun.

En quittant les Trois-Ponts, on monte dans un bassin très-élevé formé par des montagnes. Sur le côté droit de ce bassin, un petit sentier très-étroit suit le flanc de ces montagnes et aboutit à la côte droite d'une profonde vallée tapissée uniquement de bouleaux et de rochers, au fond de laquelle serpente la rivière de Salm aux eaux limpides et transparentes. A cheval sur un sentier de deux pieds de largeur, souvent incliné comme un toit, nous voyions à plusieurs centaines de pieds au-dessous de nous, la rivière que nous n'osions regarder. Au sortir de cette gorge profonde, nous entrâmes dans une longue bruyère de plusieurs lieues où se trouvaient quel-

Pays-Bas
1825. ques oasis d'une herbe fine où pâturaient des troupeaux de vaches. A l'issue de ces bruyères, nous vîmes à l'entrée d'une gorge noire et profonde la petite ville de Viel-Salm où nous descendîmes de cheval. Pendant qu'on préparait notre dîner, nous allâmes voir les ruines du vieux château de Salm, qui étaient situées au fond de cette vallée à l'entrée de laquelle était la petite ville. Cette vallée toute entière présentait deux parois de rochers entièrement nus et d'une teinte sombre. On n'y voyait pas la moindre végétation. La rivière de Salm réfléchissant ces noirs rochers coulait au milieu de la vallée sur des débris rocailleux. A l'extrémité vers laquelle nous marchions se présentaient deux vieilles tours ruinées unies ensemble par une arcade. C'étaient les ruines de Salm, le château. Elles étaient situées sur une montagne qui dominait une vaste étendue de bruyères, aussi triste, que l'abord de ces ruines était sombre et lugubre.

De ce manoir situé dans ces lieux horribles était sortie cette maison comtale, princière, ducal, royale et impériale, qui avait donné trois empereurs au St. Empire Romain, trois rois à la Bohême, et un à la Hongrie. De là nous revînmes dîner et loger à Salm; le dîner fut passable, mais nous

fûmes logés dans une espèce de halle où il y avait des pommes. Pendant la nuit, nous entendions continuellement le bruit d'un bal, qui se donnait dans une maison qui n'était séparée de nous que par une ruelle, et dont les lumières donnaient dans notre chambre. A trois heures du matin l'autorité le fit cesser, mais les danseurs ne voulurent pas sortir et il y eut une bataille à la porte, qui dura un quart d'heure, les danseurs étant barricadés dans la maison. Quand ce tapage effroyable fut fini, nous eûmes la petite pièce de la tragédie. Un mari et une femme étaient couchés dans une chambre voisine, qui n'était séparée de la nôtre que par une porte condamnée. Sans doute ils avaient bu au bal, car ils se disputèrent une partie de la nuit et finirent par se battre, s'il faut s'en rapporter à une violente tape que nous entendîmes, sans pouvoir préciser sur quoi elle était tombée. Le lendemain matin, en descendant dans la cuisine, nous trouvâmes un homme et une femme avec le maître de la maison. Soupçonnant que c'étaient nos voisins, je m'amusai à dire au maître de la maison ce que nous avions entendu la nuit. Celui-ci, sans doute enchanté de se moquer d'eux, répondit en riant : " Ce sont mon beau-frère et ma sœur que " voici. " Ces pauvres gens sourirent du bout des

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas
1825. lèvres avec l'air assez embarrassé de leur figure, et Amédée de Beaufort et moi nous partîmes en riant, après quoi nous remontâmes à cheval pour aller déjeuner à Stavelot et dîner à Verviers. De Verviers nous prîmes le chemin de Liège, le long des beaux bords de la Vesdre, et après une nouvelle excursion à Maestricht et Fauquemont, nous revînmes à Everberg; puis j'allai avec mon cousin passer quelques jours chez sa sœur M^{me} de la Grandville.

Cette année fut celle d'un grand événement qui commença à ébranler la puissance du roi Guillaume. Ce fut l'établissement du collège philosophique de Louvain par ce prince. Ce collège avait pour objet de préparer les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, à l'étude de la théologie, mais comme cette instruction leur était donnée indépendamment des évêques, ceux-ci refusèrent de recevoir dans leurs séminaires les jeunes gens qui sortaient de ce collège. D'une autre part le roi défendit d'entrer dans les séminaires sans avoir passé par ce collège, de sorte qu'au bout de deux ou trois ans les séminaires devaient devenir déserts, ce qui aurait eu pour conséquence infaillible d'éteindre le clergé dans ce pays. En vain le roi Guillaume fut averti des embarras qu'il se préparait par une telle résolution, et des scènes que de semblables

mesures avaient amenées sous Joseph II. Le prince de Méan, archevêque de Malines, ayant réclamé contre cette mesure et déclaré qu'il n'admettrait pas les jeunes gens du collège philosophique à l'étude de la théologie, fut menacé d'être cité devant les tribunaux, comme l'avait été le prince de Broglie, évêque de Gand, dont la sentence avait été affichée sur un échafaud entre celles de deux voleurs; mais la haute dignité qu'il occupait, placé à la tête de tout le clergé belge, sa dignité d'ancien prince régnant de l'empire Germanique, l'appui qu'il avait à Vienne dans la maison des comtes de Wurbna ou Würben, dont l'un était aide de camp général de l'empereur François et ami de ce monarque, empêchèrent probablement ce nouveau scandale, et tout se borna à des menaces du ministre des cultes Goubau, qu'on appelait par plaisanterie le pape, ce dont riait le prince d'Orange. Le reste de cette année ne me présente désormais rien de remarquable à rapporter, que la mort de l'empereur Alexandre, frère de la princesse d'Orange, prince qui usa avec la plus grande générosité de sa victoire sur les Français, et bien digne d'être l'antagoniste de Napoléon.

Ce prince, d'une charmante figure, avait une belle âme; elle est peinte dans une réponse que

Pays-Bas
1825.

Pays-Bas 1825. lui adressa M^{me} de Staël, devant qui il plaignait la Russie de son manque d'institutions protectrices : " Sire, " dit alors M^{me} de Staël, " votre caractère vaut une constitution ! " " Ah, ma dame, " répondit l'empereur, " je ne suis ici qu'un heureux accident. " — Dieu aussi récompensa ce bon prince en lui accordant de reconnaître la vraie religion qu'il professa secrètement les dernières années de sa vie, d'après ce que j'ai entendu d'autorités très-graves. L'impératrice sa femme, d'après ce que j'ai appris médiatement de personnes qui en étaient instruites, professait aussi la religion catholique. Dans les derniers temps de sa vie, l'empereur chercha à réparer ses torts vis-à-vis de cette charmante princesse qu'il avait longtemps délaissée, et la combla de marques d'attachement. Ce retour d'union adoucit la fin de la vie de ce prince, assombri par la mélancolie et l'inquiétude, et sur laquelle s'étend un voile ténébreux.

CHAPITRE XIII.

SOMMAIRE.

Voyage à Paris. — Le conservatoire. — Voyage à Merode et aux Sept-Monts. — Retour de la cour à Bruxelles. — Présentation de M^{lle} de Thiennes et accueil gracieux que lui font la reine et la princesse d'Orange. — La mazurka dansée à la cour par S. A. I. — Le prince d'Orange donne un bal d'enfants pour célébrer le 10^e anniversaire de son fils, créé colonel et grand'croix de l'ordre du lion Néerlandais. — Indulgence du roi Guillaume pour une inadvertance. — Mariage de M^{lle} de Thiennes. — Voyage à Merode. — Danger de mon père. — Voyage à Paris. — Représentations allemandes et italiennes au théâtre Italien. — Charles X au mont Valérien. — Grande parade devant le roi en face de l'école militaire. — Voyage de M^{lle} la duchesse de Berry, dans le midi de la France. — Retour en Belgique. — Caves de M. Moite, à Epernay. — Cathédrale de Reims. — Mézières, le jour de S' Louis. — Rocroi et les bords de la Meuse. — Voyage à Merode

Pays-Bas et chants allemands dans les provinces Rhénanes. —
1825-1826 Galeries souterraines du fort S^t-Pierre. — Arrivée de Mgr.
Capaccini à Bruxelles. — Commencement de la résistance
au ministère Van Maanen.

Dans l'hiver de 1825 à 1826 il ne se présenta rien de remarquable. A la fin d'avril nous allâmes à Paris où une maladie me retint chez moi quinze jours. Pendant ce temps-là mon père fut attaqué de la maladie dont il mourut quatre ans après. C'était un anévrisme, ou maladie du cœur, qui eut plusieurs alternatives de danger et de convalescence apparente. Sorti enfin de chez moi, j'allai entendre le concert du conservatoire où je n'avais plus été depuis le temps de l'empire. Cet admirable établissement, quoiqu'il présentât toujours de grandes beautés d'exécution musicale, me parut cependant un peu moins brillant que du temps de l'empire, où tant de peuples divers, placés sous la domination de Napoléon, envoyaient leurs talents les plus grands se former sous les yeux du monarque universel. Les morceaux d'ensemble surtout y étaient éclatants de beauté ; hors les magnifiques orchestres de l'Allemagne, nul orchestre en Europe, je pense, ne pouvait rivaliser avec celui du conservatoire pour l'ensemble, l'aplomb, l'énergie d'exécution quant à l'harmo-

nie, la grâce, la légèreté, la suavité, la délicatesse, nuancée quant à la mélodie. Tantôt on était inondé d'un torrent harmonieux, tantôt doucement flatté par le cours paisible d'une mélodie délicate. J'aime à rappeler ici le souvenir de ces brillantes matinées du temps de l'empire, où de si grandes contemplations étaient entremêlées à de si grandes terreurs.

Pays-Bas
1826.

A notre retour à Bruxelles nous trouvâmes mon père encore fort souffrant, mais un mois après il fut mieux, et on alla passer les mois de septembre, octobre et novembre à Everberg. Dans les premiers jours de septembre nous allâmes avec M^{lle} de Steenhault et Marie, âgée alors de cinq ans, faire une tournée à Merode. En revenant nous nous arrêtâmes pour aller voir, vers la fin du territoire de Prusse, les restes du château d'Emmaburg, qu'une vieille tradition dit avoir été habité par Eginhard et Emma, et où on prétend que se passa la fameuse aventure de la neige. Charlemagne qui résidait dans ce château étant à la fenêtre, vit passer la princesse portant sur le dos Eginhard, chancelier de l'empereur, afin que l'on ne vît pas les traces des pas de deux personnes. L'empereur irrité voulait punir d'une manière éclatante cette audace, puis il changea d'avis et maria la prin-

Pays-Bas
1826-1827

cesse, sa nièce, à Eginhard, à qui l'empereur Louis donna le comté d'Erbach, demeuré à ses descendants. Eginhard, dans la dernière période de sa vie, devint abbé de l'abbaye de Selingenstadt près d'Aschaffenburg. La veille de cette promenade nous avions été voir les ruines du château de Wilhelmstein, ancienne résidence des ducs de Juliers; nous revînmes par les bords de l'Amblève, et M^{lle} de Steenhault en rapporta de charmants dessins. Au mois de décembre nous revînmes à Bruxelles, où était la cour. Ma nièce, M^{lle} de Thiennes, y fut présentée au commencement de l'année suivante. Elle eut beaucoup de succès auprès de la reine, mais surtout de la princesse d'Orange, bon juge de toutes les personnes élevées avec soin et dans une bonne direction. Son Altesse impériale ne manquait jamais de les encourager, ainsi que leurs mères, par ses éloges et par un accueil particulièrement gracieux. Un jour, à une soirée nombreuse chez M^{me} la comtesse d'Oultremont de Duras, dame du palais de la reine, son Altesse impériale appela ma sœur auprès d'elle et lui dit : " Donnez-moi, " je vous prie, M^{me} de Thiennes, quelques idées " sur la manière dont vous avez élevé M^{lle} votre " fille, car je ne puis désirer mieux pour la " mienne, que de la voir ressembler à la vôtre. "

Pendant cet hiver et les hivers précédents, on dansait au bal du prince d'Orange, la danse nationale russe et polonaise, appelée la Mazurka. La princesse d'Orange la dansait avec beaucoup de grâce et de noblesse; c'était toujours le prince d'Orange qui la dansait avec elle. Les trois autres dames étaient les deux comtesses de Hatzfeld, filles du prince de Hatzfeld ministre de Prusse, et M^{me} la comtesse de Berlaimont Bormainville, qui était Russe et avait embrassé la religion Catholique Romaine. Cette espèce de quadrille était charmant à voir. Si je m'en souviens bien, les danseurs étaient les deux princes et deux personnes de la légation russe. Vers le printemps, le prince héréditaire d'Orange ayant atteint l'âge de dix ans, le roi Guillaume le nomma colonel honoraire et lui conféra la grande croix de l'ordre du lion Néerlandais. Pour célébrer ce jour, le prince et la princesse d'Orange donnèrent un bal d'enfants, où fut invitée ma fille, qui était alors dans sa septième année. Le roi et la reine, ainsi que l'électrice de Hesse, princesse de Prusse, sœur de la reine, et la princesse Caroline de Hesse, fille de l'électrice, étaient à ce bal. La princesse d'Orange avec sa bonne grâce ordinaire ouvrit le bal avec son fils; sous un dais étaient les fauteuils du roi et de la reine. Vers le

Pays-Bas
1827.

Pays-Bas milieu du bal, l'électrice de Hesse vint m'adresser
1827.

la parole. Elle me demanda des nouvelles de ma mère, qu'elle avait vue à Berlin, me parla de sa belle voix et me dit plusieurs choses aimables pour elle. La princesse Caroline fut aussi très-polie, et je leur présentai ma fille qui dans ce moment me tenait par la main. Voulant reculer pour faire place à ces princesses, j'appliquai le talon sur le pied d'une personne qui était derrière moi. Quelle fut ma surprise en me retournant, pour lui faire des excuses, de voir le roi Guillaume lui-même ! Les excuses étaient commencées ; je n'eus qu'à les achever en y ajoutant une profonde révérence et la nécessité de faire place à M^{me} l'électrice, en faveur de laquelle je priai Sa Majesté de me pardonner. Le roi accueillit tout cela avec beaucoup d'indulgence, ne montrant pas la moindre impatience, et me dit quelques mots d'intérêt sur la santé de mon père. Vers onze heures du soir, la musique de la garnison vint donner une sérénade au nouveau et jeune colonel qui alla les recevoir au pied de l'escalier, puis le bal finit vers minuit.

An mois d'avril ma femme fut appelée en Languedoc, à l'occasion de la mort du comte de Thésan, le dernier de ses oncles et de la branche des Marquis de Thésan. Elle arriva avant sa mort

qui eut lieu quelques jours après, à l'âge de 89 ans. Elle prit ma fille avec elle et resta dans ce pays jusqu'au mois de juillet. Je restai en Belgique avec mon fils alors âgé de deux ans et demi. Pendant ce voyage eut lieu le mariage de M^{lle} de Thiennes avec le comte de Ribaucourt. Ce jeune homme se distinguait dans le monde et à la cour par son excellente conduite, sa mesure, sa politesse. Il était déjà chef de sa famille, sa fortune était belle. Mon père heureusement se trouvait assez bien alors, ce qui dura une partie de l'été. Le mariage se fit à la chapelle de l'hôtel de Merode Deynse, et fut suivi d'un grand déjeuner d'environ quarante couverts, après lequel les nouveaux mariés partirent pour la campagne. Il y avait à Merode une nombreuse série de portraits de famille dont beaucoup étaient fort endommagés par les temps et les révolutions. Mon père me donna ces tableaux à condition de les faire restaurer, et au mois d'août nous partîmes avec M^{lle} de Steenhault et le peintre Brias pour aller examiner ces tableaux. En revenant je trouvai mon père beaucoup plus souffrant; il avait éprouvé une rechute, et depuis lors sa maladie alla s'aggravant jusqu'au mois de novembre, où il fut transporté à Bruxelles, et quelque temps après le danger parut si grand, qu'il fut admi-

Pays-Bas
1827.

Pays-Bas
1827-1828

nistré. Cependant il se remit encore de cette attaque, et quelques jours après, le marquis de Podenas étant arrivé chez moi, mon père prit grand plaisir à l'entendre causer sur la campagne d'Espagne de 1823 avec M. le duc d'Angoulême, sur son séjour à Grenade, sur ses promenades à l'Alhambra et dans la magnifique vallée du Daro et du Henil. A la manière dont l'armée française était entrée en Espagne, si faiblement repoussée et si souvent accueillie, on voyait bien que la révolution de 1820 était peu populaire et avait peu de racines dans ce royaume; elle n'était que militaire et n'avait en cela de ressemblance qu'avec la révolution soldatesque arrivée en France en 1815. Elle était bien différente des révolutions françaises de 1789 et 1830, sorties d'un fond d'idées immuablement enracinées qui se conservèrent toujours à travers les phases diverses de ces révolutions et les temps qui les suivirent. Après un séjour de quinze jours, le marquis de Podenas retourna à Paris.

Au printemps de l'année suivante nous allâmes à Paris. A peine y étions nous arrivés que mes deux enfants furent atteints de la rougeolle, ce qui nous y retint beaucoup plus longtemps que nous ne le croyions. Pendant ce temps, il vint à Paris une troupe allemande qui renfermait plu-

sieurs des meilleurs acteurs de Vienne et de quelques autres parties de l'Allemagne. Ils y donnèrent plusieurs représentations entre autres le Freischütz de Weber, la flûte enchantée de Mozart, que je n'avais plus entendue depuis Mayence, en 1792. J'y allai avec Charles de Beaufort; mais nous eussions préféré qu'on eût donné la flûte enchantée avant le Freischütz, car malgré la mélodie gracieuse de la musique de la flûte enchantée, son coloris paraissait pâle à côté de la composition du Freischütz. Quelque temps après il arriva une troupe italienne, contraste complet de musique et de représentation. Celle-ci nous donna Othello ou le Maure Venise. Toutes ces représentations eurent lieu au théâtre Italien. Quelque temps après, le roi Charles X alla au mont Valérien, où prêcha l'abbé Rauzan. Nous y allâmes avec Marie, et nous suivîmes de près le roi qui s'arrêtait à chacune des stations établies le long de la montagne. Je n'avais pas revu ce prince de près depuis le bal de la ville de Bruxelles, donné au roi Guillaume pendant les cent jours de 1815, c'est-à-dire depuis 13 ans. Il était toujours fort maigre mais les années ne l'avaient guère changé; il avait alors près de 71 ans, et conservait cette santé parfaite et cette force de constitution qui lui permettaient des courses énor-

Pays-Bas
1828.

Pays-Bas
1828. mes et prodigieusement rapides à cheval pendant ses chasses royales à courre, dont il y eut naguère une description curieuse dans les journaux, et dont le plan avait été tracé par Louis XIV. M^{me} de Ghyseghem passa alors par Paris pour aller faire un voyage en Gascogne et dans les Pyrénées, avec sa troisième fille, nouvellement mariée, et son gendre, qui était de ce pays. Nous allâmes voir ensemble une parade royale qui avait lieu devant l'école militaire, édifice plein de souvenirs de la jeunesse de Napoléon, et d'où il était sorti pour entrer dans l'armée. Vers ce temps-là, la marquise de Podenas partit de Paris pour suivre M^{me} la duchesse de Berry dans sa tournée de France. Cette infatigable princesse faisait quelquefois quinze lieues à cheval et terminait sa journée par un bal, ce qui ne laissait pas d'être fatigant pour la dame obligée de la suivre. Cette princesse se montra fort aimable pendant tout ce voyage. Sa gaieté et sa facilité sociable contrastaient avec la tristesse et le sérieux de cette cour, et la faisaient aimer en France où elle se plaisait à prendre part aux fêtes et à en donner chez elle. M^{me} de Ghyseghem, se trouvant dans le midi de la France aux eaux de Bagnères, fut présentée à M^{me} la duchesse de Berry par M^{me} de Podenas. Elle me

parla plus tard des choses obligeantes que cette Pays-Bas
princesse trouvait le moyen de placer dans ses ré- 1828.
ponses.

Dans ce voyage du midi M^{me} la duchesse de Berry avait franchi la frontière et était allée déjeuner à Irun, en Espagne, ce qui lui avait attiré, dit-on, une réprimande de Charles X. Après un séjour à Fontenay, nous primes pour retourner en Belgique la route des bords de la Marne et de la Champagne. Nous vîmes à Epernay l'établissement très-remarquable de M. Moite, négociant en vins de cette ville. C'étaient de vastes et profondes caves creusées dans le roc et au-dessus desquelles il y en avait un second étage construit de main d'homme. Plus d'un million de bouteilles y étaient rangées et formaient comme des murs de verre, à droite et à gauche. Lorsqu'il ne s'en cassait que trente mille, c'était une bonne année, et en parcourant ces souterrains, nous vîmes ainsi quelques ruisseaux de vin couler à nos pieds. Après avoir visité cet étonnant souterrain que l'on mettait près d'une demi heure à parcourir, nous ne vîmes rien de remarquable jusqu'à Rheims, dont nous allâmes visiter la magnifique cathédrale. On était occupé alors à restaurer le portail, l'un des plus beaux de l'Europe et qui avait souffert moins d'atteintes de

Pays-Bas
1828.

la fureur révolutionnaire qu'on aurait pu le craindre. Nous admirâmes du haut des galeries les magnifiques vitraux de cette église, où est représentée la suite des rois de France, et au-dessus d'eux celle des archevêques de Rheims qui les ont sacrés. On nous fit voir aussi dans la sacristie les ornements qui avaient servi au sacre de Charles X et que ce prince avait donnés à cette église, ainsi que plusieurs vases sacrés fort beaux. De là, à Mézières, où commandait dans la citadelle ce même chevalier de la Grandville avec laquelle nous avons passé l'hiver de 1802, et qui s'était marié depuis longtemps dans ce même pays. Nous lui fîmes une visite le soir de notre arrivée, et lui et M^{me} de la Grandville nous invitèrent pour le lendemain à un déjeuner-dîner; ce lendemain était le jour de la Saint-Louis. Il y eut une grande parade de la garnison et de la garde nationale, dont il se forma des haies dans l'église, et après une grand'messe solennelle, le panégyrique de ce saint roi y fut prononcé. Après avoir assisté à cette fête des anciens temps, dans cette église que je n'avais pas revue depuis tant d'années et qui portait, avec les traces du siège de Charles-Quint, le souvenir de celui de 1814 dans un boulet resté enfoncé dans la voûte d'une des chapelles latérales, je revis la salle de bal où

nous avons passé tant d'amusantes soirées en 1803, et qui était située vis-à-vis la citadelle ; je me hâtai de m'en éloigner en voyant en imagination les personnes qui avaient passé avec nous ces mêmes soirées, et avaient depuis lors quitté la vie. J'avais appris que le fils du préfet qui avait présidé à ce département pendant tout le gouvernement de Bonaparte, ce même jeune homme dont la danse avait tant de grâce et une si merveilleuse légèreté, était mort en 1813, victime des soins qu'il avait donnés assiduellement aux malades et aux blessés de la terrible campagne de cette année. Nous passâmes deux heures agréablement chez M. de la Grandville, après quoi nous partîmes pour Rocroi. La citadelle de cette place, auprès de laquelle le grand Condé avait remporté sa première victoire, avait pour commandant M. Louis de la Grandville, frère du commandant de la citadelle de Mézières. Il vint nous voir de suite à notre hôtel, tenu par des hôtes qui étaient déçus d'une belle fortune, car ils avaient du linge et une vaisselle si beaux qu'on ne les trouve jamais dans une auberge. M. Louis de la Grandville nous invita à déjeuner le lendemain à la citadelle. Quoiqu'au mois d'août, cette forteresse, posée sur une montagne était couverte d'une légère gelée blanche de l'automne, et la vue s'y étendait sur les

Pays-Bas
1828.

Pays-Bas Ardennes. M^{me} de la Grandville étant absente, sa
1828.

filie, aimable jeune personne de dix-huit ans, fit les honneurs du déjeuner. De cette hauteur la vue se portait sur cette contrée qui, en 1643, avait vu détruire nos vieilles bandes espagnoles, périr l'illustre comte de Fuentes et décliner la puissante monarchie de Philippe IV. En partant de Rocroi, nous traversâmes les sauvages et solitaires montagnes des Ardennes et suivîmes les beaux bords de la Meuse jusqu'à Namur, contrées bien plus pittoresques que les rives déjà si belles de ce fleuve de Namur à Liège. On y admire surtout la situation de Fumay, dans une profonde vallée environnée de beaux rochers d'ardoises, et celle du château de Freya, appartenant à la maison de Beaufort-Spontin, auprès duquel on remarque la belle et profonde caverne de ce nom qu'on prétend avoir été dans le temps des Germains le temple de Freya, la Venus des peuples teutoniques. Je ne parlerai plus de Dinant déjà décrit ailleurs, ni de la fameuse roche Bayard. Nous arrivâmes par Namur au château de Dhuy. Après y avoir passé quelques jours avec ma tante, la marquise de Beaufort, son fils et sa belle-fille, nous partîmes pour Merode, pour y voir la restauration des tableaux de famille, à peu près terminée. Le dimanche, nous allâmes à la messe à

l'église de S^{te}-Anne, principale église de la petite ville de Duren, située à une lieue du château de Merode. J'entrai dans cette église, bâtie en pierres rouges des bords du Rhin, comme l'est aussi la cathédrale de Mayence. C'est un vaisseau gothique d'une construction assez élégante, et qui m'a paru dater de la fin du XIV^e siècle. La population de cette ville est laide et noire, et généralement mal bâtie. Quelle fut ma surprise, en voyant commeneer la messe, d'entendre s'élever vers le ciel l'intonnation harmonieuse d'un millier de voix, soutenues de belles orgues habillement ménagées, et chantant en accord la belle messe de Michel Haydn. Ces accents pleins et majestueux, s'élevant et descendant comme les vagues de la mer, rappelaient cette voix des grandes eaux, figure de la multitude innombrable qui fait retentir le ciel de ces chants dont la beauté ne peut se décrire. Le lendemain nous partimes de Merode et vinmes loger à Maastricht. Je profitai de cette occasion pour faire voir à ma femme et à ma fille les cavernes du fort S^t-Pierre. Ce souterrain redoutable se compose de 1,100 rues; malheur à qui y entrerait sans guide. Plus d'un voyageur a payé cette imprudence de sa vie. On cite plusieurs récollets d'un couvent peu éloigné qui y moururent de faim; un autre curieux y fut

Pays-Bas
1828.

Pays-Bas trouvé mort ayant mangé une partie de son bras.
1828.

Ces rues forment un labyrinthe qui se croise en tous sens et s'étend à plusieurs lieues sous terre. Commencé sous Charlemagne, dont on prétend que le nom se trouvait encore lisible naguère, celui de Napoléon Bonaparte y fut gravé en 1803. On y voit les noms de bien des personnages célèbres depuis plusieurs siècles. Une eau limpide découlant des voûtes y forme quelques stalactites et creuse quelquefois de petits bassins au-dessous d'elle; mais quelque intéressant que soit ce lieu extraordinaire il ne présente bientôt qu'un aspect assez monotone qui ne peut rivaliser avec celui des grottes formées par la nature. Après avoir visité Petersheim, plein de souvenirs d'enfance, nous revînmes à Eberberg où je retrouvai ma tante, la marquise de Beaufort, qui voyait pour la dernière fois de sa vie ce lieu de sa naissance. Cette année ne présente plus rien de remarquable que l'arrivée à Bruxelles de Monseigneur Capaccini, envoyé du Saint-Siège, auprès du roi Guillaume. Vers ce temps-là aussi commença à se manifester aux chambres et au dehors d'elles, une opposition plus forte au gouvernement et surtout au ministre Van Maanen. Les procès de presse multipliés à l'excès, les amendes et les réclusions prononcées

contre les libéraux comme contre les catholiques, Pays-Bas
1828.
prédisposèrent les premiers à ne plus regarder
comme un triomphe les vexations infligées aux
seconds, et même à se réunir à eux pour entre-
prendre de mettre un terme à l'arbitraire, qui,
sous la forme apparente d'une constitution, ré-
gissait ce royaume depuis son origine. Ainsi se
préparaient les événements qui devaient ouvrir
l'année suivante.

CHAPITRE XIV.

SOMMAIRE.

Origine des pétitions. — Mot remarquable de mon père à ce sujet. — Les catholiques et les libéraux s'unissent à cette occasion et signent réciproquement la pétition pour la liberté de l'enseignement et la pétition pour la liberté de la presse. — Assemblée de catholiques et de libéraux, chez M. le comte Vilain XIII. — Soirée chez M^{me} Vilain XIII. — Audience que me donne le lendemain S. A. R. le prince d'Orange. — Les pétitions agréées par la seconde chambre des états généraux. — Leur premier résultat. — Voyage à Paris. — Mariage du comte de Grammont. — Sermon du père Mac-Carthy devant Charles X et la famille royale dans la chapelle des Tuileries — Entretien avec mon frère Frédéric. — Vue distincte et curieuse du disque de la lune dans un télescope, près des bains Vigier. — Voyage de Fontenay à Nancy. — Provins, Arcis-sur-Aube, Brienne, Toul. — Sejour à Nancy. — Le duc de Rohan, archevêque de Besançon. — M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy. — M. Édouard de Warren, auteur

Pays-Bas
1829. d'un ouvrage intéressant sur l'Inde anglaise. — Promenade au site charmant de Lyverdun. — Course à Lunéville. — Retour à Fontenay. — Ruines de Joinville. — Reprise des pétitions. — Réponse au roi Guillaume sur la langue hollandaise.

Au mois de janvier 1829, je reçus un matin la visite du vicomte Vilain XIII et de M. de Robiano de Borsbeek. Ils m'apprirent que vers la fin de l'année précédente, une pétition sur des intérêts commerciaux avait été présentée aux chambres, d'après ce qu'autorisait la loi fondamentale, qui n'interdisait que les pétitions en nom collectif, mais permettait les pétitions individuelles, sans limiter le nombre des signatures. MM. Vilain XIII et de Robiano, me lurent un modèle de pétition, qu'ils avaient dressée pour obtenir par les chambres la liberté de l'enseignement. Ce modèle était conçu dans des termes fort simples et fort modérés, mais qui faisaient ressortir fermement la déplorable situation de l'enseignement catholique dans le royaume. Car, non-seulement, tous les établissements publics d'enseignement catholique étaient annullés, sans en excepter même les Séminaires épiscopaux, que fermait la nécessité de passer par le collège philosophique, mais même les pensions particulières

étaient supprimées, et la dernière d'entre elles venait d'être fermée à Liége. Ils me demandèrent si je trouvais quelque difficulté à signer cette pétition ; n'en voyant aucune dans la législation existante, je répondis que je ne ferais pas de difficulté d'y mettre ma signature, et comme ils me demandèrent s'ils obtiendraient celle de mon père, je leur conseillai de s'adresser à ma mère, ce qui était la meilleure manière de parvenir jusqu'à lui. Effectivement, le lendemain, il se décida à signer la pétition à la tête de laquelle son nom fut placé. En la signant il dit à M. Vilain XIII : « Voici une démarche qui peut avoir » des suites incalculables, je connais ce pays et » je me rappelle ce qui s'y est passé an 1789. » Cette pétition ne tarda pas à se couvrir d'un tel nombre de signatures, qu'il monta rapidement jusqu'à 80,000; mais dans ces entrefaites il s'était présenté une difficulté. Les libéraux voulaient bien signer la pétition pour la liberté de l'enseignement, mais ils y mettaient pour condition, que les catholiques signeraient une pétition pour la liberté de la presse. On avait même fait une caricature, dans laquelle on représentait la comtesse douairière de Robiano, debout devant un grand nombre de rouleaux de pétitions pour la

Pays-Bas
1829.

Pays-Bas
1829. liberté de l'enseignement, rouleaux qui descendaient du plafond jusqu'à terre, tandis que devant elle était une pétition pour la liberté de la presse et que l'aumônier de ma mère, debout près d'elle, lui disait : " Signez, chère comtesse, " signez, autrement ils ne signeront pas. "

Cependant, ces deux questions analogues furent résolues de la même manière, et les catholiques signèrent la pétition pour la liberté de la presse, comme les libéraux signèrent la pétition pour la liberté de l'enseignement. Il y eut une réunion chez M. le comte Vilain XIII, composée des principaux catholiques et libéraux, dans laquelle il fut résolu que deux catholiques et deux libéraux iraient expliquer à S. A. R. le prince d'Orange ce qui s'était passé relativement aux pétitions autorisées par la loi fondamentale; car Son Altesse Royale avait fait peu auparavant une visite à M^{me} Vilain XIII, où ce prince s'était expliqué avec quelque véhémence sur les pétitions, mais M^{me} Vilain XIII lui ayant répondu avec calme, le prince, qui était naturellement doux et conciliant, s'était bientôt radouci et l'avait quittée amicalement. J'étais un des deux catholiques qui devaient se rendre chez Son Altesse Royale; mais pendant la nuit on changea d'avis et l'on décida

que pour éviter toute apparence d'éclat on ne se présenterait qu'individuellement chez le prince; d'ailleurs il venait de tomber une nouvelle condamnation, pour affaires de presse, sur un des deux libéraux dont il s'agissait, et il devait se rendre le surlendemain en prison. Le lendemain il y eut une nombreuse soirée chez M^{me} Vilain XIII, et Son Altesse Royale y vint avec ses manières gracieuses habituelles. Lorsque le prince m'aperçut dans un second salon où j'étais avec quelques hommes, il vint droit à moi, et me tirant à part, il me dit : " M. de Merode, je voudrais avoir un " entretien avec vous sur ce qui se passe main- " tenant. A quelle heure pourrai-je vous voir " demain? " — Je lui répondis : " Je suis aux or- " dres de Votre Altesse Royale, et l'heure qu'elle " voudra bien m'indiquer sera la mienne. " — " Eh bien onze heures, " dit le prince. Je lui fis la révérence et nous nous séparâmes. Le lendemain à onze heures, j'arrivai dans le salon d'attente du prince, et après quelques instants d'entretien avec ses aides de camp, je fus introduit dans son salon. Son Altesse Royale, en uniforme de lieutenant général et décorée de ses ordres, était debout appuyée sur la cheminée. J'étais en habit noir, dit à la française, ce qui était d'usage

Pays-Bas
1829.

Pays-Bas
1829. à cette cour lorsqu'on n'exerçait point de fonction dans l'état. Son Altesse Royale vint au devant de moi et me dit : „ Je suis bien aise de vous
„ voir et de vous parler de ce qui arrive main-
„ tenant. Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas
„ adressé au roi dans votre pétition? Il est le
„ chef de l'état et le père de son peuple. „ —
Je lui répondis : „ Votre Altesse Royale aurait
„ raison si sa pensée n'avait été suivie; déjà
„ M. le prince de Méan, l'internonce du Pape,
„ les États Provinciaux du Brabant septentrional
„ se sont adressés au roi pour le même objet.
„ Votre Altesse Royale sait comme moi quel a
„ été le résultat de ces démarches; comment
„ nous, simples pétitionnaires, aurions-nous pu
„ espérer faire plus d'impression sur l'esprit du
„ roi, que les personnages constitués en dignités? „
— „ Vous voulez donc devant l'Europe compro-
„ mettre le roi vis-à-vis des chambres? „ — „ Je
„ ne pense pas, Monseigneur, que ce soit com-
„ promettre le roi lorsqu'on use d'un droit écrit
„ dans la loi fondamentale et que (Votre Altesse
„ Royale le sait bien) les Belges ne se sont point
„ donné. Ne pensez-pas, je vous prie, Monsei-
„ gneur, qu'il y ait opposition à la maison de
„ Nassau parce qu'elle ne professe point la reli-

„ gion catholique. Depuis un siècle la maison de Saxe professe la religion catholique au milieu d'un peuple tout protestant, et n'a cessé d'y obtenir respect et attachement; en agissant de même en Belgique, la maison de Nassau y obtiendra les mêmes sentiments. „ — „ J'ai toujours estimé les catholiques; dans ma jeunesse j'ai reçu des leçons d'un religieux de l'abbaye de Fulde que mon père avait reçue en indemnité, et j'en ai toujours été fort content; de là, j'ai passé en Espagne et en Portugal, que l'on cite comme les pays les plus catholiques de l'Europe, et j'y ai toujours trouvé un esprit d'ordre et de paix. „ — „ Je ne suis pas étonné des bontés de Votre Altesse Royale pour les catholiques; elle se rappelle assurément que pendant sept siècles, ses ancêtres ont trouvé parmi les catholiques leur gloire et leur appui, que ce furent les catholiques qui élevèrent Adolphe de Nassau sur le premier trône du monde, comme défenseur de l'Église Romaine, et que l'histoire nous montre plusieurs personnages de votre illustre maison sur les sièges les plus brillants de notre Église. „ — Le prince me regarda en silence. — „ Je ne pense pas m'être avancé témérairement en rappelant à

Pays-Bas
1829.

Pays-Bas 1829. " Votre Altesse Royale les plus beaux titres de
 " gloire de son illustre maison. " — " Prenez
 " garde à votre liaison avec les libéraux, elle vous
 " mènera plus loin que vous ne le pensez. " —
 " Monseigneur, les catholiques ont des principes
 " fixes qui empêchent qu'ils ne soient menés
 " plus loin qu'ils ne pensent; quant à notre
 " union avec les libéraux, il me semble que le
 " gouvernement ne peut la blâmer, lorsque pen-
 " dant quinze ans il s'est appuyé sur eux seuls. "
 " — " Êtes-vous bien sûrs de votre droit de former
 " cette pétition? " — " Votre Altesse Royale
 " se rappellera que la loi fondamentale ne nous
 " interdisait que les pétitions en nom collectif. "
 " — " Je suis bien aise de m'être entretenu avec
 " vous. Je vois que vous n'avez point de mau-
 " vaises intentions. " — " Je remercie Votre
 " Altesse Royale de la bonté avec laquelle elle
 " veut bien m'accueillir et de la justice qu'elle
 " veut bien rendre à des demandes qui n'ont
 " rien, ce me semble, d'incompatible avec la loi
 " fondamentale de ce royaume. " — Sur cela
 Son Altesse Royale me congédia avec la même
 bienveillance qui avait présidé et présidé à cet
 entretien. Quelques jours après cette conférence,
 les pétitions furent présentées à la seconde cham-

bre des États-Généraux, les débats furent vifs et animés; Messieurs de Gerlache, Surllet de Chokier, de Secus, de Stassart, Lehon et autres orateurs Belges soutinrent les pétitions et furent appuyés par Messieurs de Sas Van Isselt et Luyben, catholiques du Brabant septentrional; cinq autres membres marquants Neerlandais, parmi lesquels Messieurs Luzac et Coverhoofd, se joignirent aux Belges qui formèrent une majorité. La seconde chambre recommanda donc les pétitions à l'attention du gouvernement. Le résultat de cette étonnante victoire fut la nomination de plusieurs évêques respectables au lieu de quatre ou cinq ecclésiastiques sans mérite que le gouvernement voulait faire promouvoir à l'épiscopat, et une ordonnance royale qui rendit facultatif le collège philosophique, d'obligatoire qu'il était. Voilà tout ce que l'on obtint alors; l'absence d'établissements d'éducation catholique, les certificats de capacité et la multitude de procès de presse continuèrent. Catholiques et libéraux étaient donc encore bien loin du but de leurs démarches. La séparation des chambres suspendit alors les démarches ultérieures. Au mois de mai, nous partîmes pour Paris, où allait avoir lieu le mariage du comte de Grammont, frère de ma belle-sœur, avec M^{lle} de Crillon, fille aînée

Pays-Bas
1829.

Pays-Bas
1829. du duc de Crillon. Il y eut selon l'usage de Paris une grande exposition de trousseau et une belle soirée à l'hôtel de Crillon, bel et élégant édifice, à colonnades, situé sur la place Louis XV, et faisant pendant à l'élégante colonnade du garde-meuble de la couronne.

Ne m'étant jamais fait présenter à la cour de France, il y arriva une occasion de voir réunie toute la famille royale et la cour. C'était un sermon prêché au château des Tuileries, par le célèbre prédicateur jésuite, père Mac Carthy. La duchesse de Duras, douairière, cousine germaine du feu duc de Noailles et fille du maréchal de Mouchy, nous introduisit avec elle à la chapelle du château. Les tribunes étaient remplies de monde de la haute compagnie; le roi, M. le dauphin et M^{me} la dauphine, M^{me} la duchesse de Berry étaient assis devant la chaire. Toute la cour était rangée derrière eux, suivant l'exercice de ses fonctions. On se pressait tellement dans les tribunes, que le marquis de Montmorency, aujourd'hui duc de Laval, grand-oncle de mon gendre et que je voyais alors pour la première fois, était assis à moitié sur mes genoux. Dans ce sermon sur les triomphes de l'Église, ce prédicateur osa dire devant la légitimité des choses assez hardies sur les

bases d'affermissement et de stabilité que le gouvernement consulaire et impérial de Napoléon Bonaparte avait cherché et trouvé dans la puissance de l'Église, qui seule avait pu maintenir l'ordre continuellement ébranlé par dix années de révolution et d'anarchie précédente. Quelques temps après, mon frère Frédéric vint nous rejoindre à Paris. Revenant un soir de l'opéra avec lui et Charles de Beaufort, il nous entretenait tristement de l'inutilité de son passage sur la terre, nous disant qu'il n'y laisserait pas même d'enfants comme souvenir de son existence. Ni Charles de Beaufort, ni moi, ni lui-même ne nous doutions alors que Dieu le réservait à une fin si prochaine, et que son souvenir s'unirait à celui de la naissance d'un nouveau royaume dont les fondements seraient arrosés de son sang. En finissant cet entretien triste, nous nous trouvâmes près des bains Vigier devant un télescope ambulant. La nuit était magnifique, et la lune dans son plein répandait une lumière brillante et pure. Jamais nous n'avions contemplé son disque à travers un télescope. Le magnifique télescope anglais que nous avons trouvé au Seheberg en 1800 nous avait fait voir le passage de Vénus sur le disque du soleil, mais c'était au milieu du jour. Nous

Pays-Bas
1829.

Pays-Bas
1829.

vîmes ce soir distinctement, ce dont on nous avait parlé quelquefois, des chaînes de montagnes et comme des espèces de mers et de lacs dans cet astre et qui donnaient une lumière différente de celle du reste de son disque. Il était près d'une heure du matin quand nous nous éloignâmes de cette merveilleuse vision. Quelque temps après notre arrivée à Fontenay, je reçus la nouvelle que ma tante, la marquise de Beaufort, était à Nancy, seule et fort souffrante, et qu'elle désirait que je vinsse la voir. Charles de Beaufort, son petit-fils, se joignit à moi, ainsi que la comtesse Henri du Parc, seconde fille de M^{me} de Montagu, et qui allait rejoindre son mari en garnison à Metz. Nous partîmes de Fontenay le 30 juin ; en passant à Provins, nous en visitâmes le vieux donjon et y entrâmes dans le cachot obscur où avait été renfermé Louis d'Outremer, dans le x^e siècle, un des derniers rois de la maison de Charlemagne. Nous allâmes ensuite loger à Arcis-sur-Aube, où Napoléon avait soutenu un célèbre combat pendant la campagne de 1814 ; nous vîmes l'endroit où cet homme extraordinaire donnait ses ordres sur les bords de l'Aube. Nous passâmes ensuite à Brienne, où nous allâmes voir ce qui restait de l'école militaire, où ce conqué-

rant avait fait ses premières études. On nous ^{Pays-Bas} montra le réfectoire où il prenait ses repas avec ^{1829.} ses compagnons d'étude, puis nous entrâmes dans le château des anciens comtes de Brienne dont MM. de Loménie, chez qui s'était éteinte la maison de Brienne, avaient pris le surnom. Il y avait dans les jardins une jolie salle de spectacle, mais très-dégradée, où se donnaient, du temps de la comtesse de Brienne, des représentations dramatiques auxquelles étaient invités Napoléon Bonaparte et les autres élèves. Après avoir vu ce lieu où il prenait des récréations dans son enfance, nous entrâmes, en parcourant l'intérieur du château, dans l'appartement dans lequel il avait couché la veille de la grande bataille de Brienne qu'il perdit au commencement de 1814, et pendant laquelle il s'exposa aux plus grands dangers. Ainsi commença la mort politique de cet homme de prodiges, dans ces lieux mêmes qui avaient vu les premiers succès de son enfance, car les combats de Montmirail et Montmartre ne furent désormais qu'une agonie. L'appartement où avait couché Napoléon portait encore des traces des boulets de canon de l'armée alliée, car le château de Brienne, inhabité depuis longtemps, était fort négligé malgré son apparence

Pays-Bas de résidence royale. Tout le monde connaît la
1829. grandeur de l'ancienne maison de Brienne qui a donné un roi au royaume chrétien de Jérusalem. De Brienne, nous arrivâmes à Joinville, qui présentait des souvenirs historiques bien différents des derniers souvenirs de Brienne, car c'est là que naquit et résidait ce bon sire de Joinville, ami de St. Louis, et auquel nous devons les détails les plus intéressants sur la vie de ce grand roi, qui règne aujourd'hui dans les cieux. Je parlerai plus tard des ruines du château de Joinville, où je n'eus le temps de monter qu'à mon retour. Après avoir quitté Joinville, nous passâmes à Toul, où nous allâmes visiter la belle cathédrale gothique qui fut, dans le x^e siècle, le siège épiscopal du pape St. Léon IX, de la maison des comtes de Dachsburg, qui, du siège de Toul, fut élevé au Saint-Siège et marcha avec une armée contre les Sarrasins qui menaçaient Rome. Enfin, nous arrivâmes à Nancy vers neuf heures du soir. Ma tante fut heureuse de notre arrivée; rien n'annonçait encore la fin prochaine de cette aimable personne; mais elle était attaquée d'un accident au genou qui la retenait presque continuellement sur son canapé et qui devint le principe de sa mort. Elle était dans une vive douleur

de la mort de son mari, qui avait eu lieu au mois d'octobre 1827, à l'âge de soixante-quatorze ans. Pays-Bas
1829.
Un peu auparavant était mort aussi Jules, son second fils, avec lequel j'avais passé une partie de ma jeunesse et entretenu toujours des relations d'amitié. Nous avons eu aussi ensemble une correspondance suivie pendant son séjour près la cour d'Espagne. Cet excellent homme avait toujours eu une grande droiture de cœur et avait résisté avec fermeté à tout le désordre de mœurs de l'armée espagnole. Il mourut à Paris des suites d'un accident des plus singuliers, pour avoir marché, aux eaux de Bade, sur une épine qui lui avait offensé le périoste de l'orteil. On eût pu le sauver trois fois, soit en lui coupant l'orteil, soit le pied, soit la jambe ; le tout fut différé jusqu'à ce qu'il fut sans ressource. Sa mort fut des plus belles par son courage et sa confiance en Dieu, selon le témoignage du vicaire de S^t Thomas d'Aquin qui l'assista dans ses derniers jours. Il avait épousé en 1810, M^{lle} de Pouilly, sœur du lieutenant feld-maréchal autrichien, comte de Mensdorf-Pouilly, beau-frère du roi des Belges, de la duchesse de Kent et de la grande duchesse Constantin de Russie.

Il eut d'elle deux enfants, le comte Emma-

Pays-Bas
1829. nuel de Beaufort et la comtesse Camille de Brieu, femme du ministre plénipotentiaire du roi des Belges près la diète germanique. Nancy était une ville d'une médiocre étendue, mais une grande partie en était moderne et élégamment bâtie; il y avait très-bonne compagnie, composée en grande partie de personnes dont la fortune avait souffert des atteintes plus ou moins rudes de la révolution; cependant quelques maisons anciennes et riches y subsistaient encore. Sa place royale avait servi de modèle à la place royale de Bruxelles, avec laquelle elle a une ressemblance frappante. Le prince Charles de Lorraine, notre gouverneur général, avait pris plaisir à placer sous ses yeux une image de sa ville natale. La promenade, dite la pépinière, qui était au fait le jardin de la cour, était fort agréable les dimanches, où on y faisait de la musique, et le palais ducal était un édifice assez majestueux du temps de Louis XIV, ou des premiers temps de Louis XV. Il n'y avait pas beaucoup de monde en ville pendant l'été, et il ne vint chez ma tante qu'un petit nombre de personnes de la société, tels que le comte de Saint Maurice, homme âgé, ami de mon oncle, le marquis et la vicomtesse de Ludre et M^{lle} d'Ubexi, qui durant l'émigration

avait dirigé l'éducation de mes cousines, M^{lles} de ^{Pays-Bas} Maldeghem. Le duc de Rohan, archevêque de Besançon, vint alors faire une visite à l'évêque de Nancy, M. de Forbin Janson. L'archevêque de Besançon officia pontificalement dans la cathédrale. Il aimait beaucoup les offices à grand luminaire, et les ornements pontificaux magnifiques. Je remarquai surtout la beauté extraordinaire de ses mitres; lorsqu'il entra dans la cathédrale avec ses ornements, celle qu'il portait sur la tête était d'un superbe drap d'or, celle qu'on portait devant lui était couverte de rubis, et celle qu'on portait derrière lui était couverte d'émeraudes, car il en changea trois fois pendant la grand'messe. Le soir, l'archevêque prêcha dans la chapelle des ducs de Lorraine, où furent restaurés en 1819, les tombeaux de la maison de Lorraine, aujourd'hui régnante en Autriche. Charles de Beaufort et moi nous étions placés presque sous la chaire; l'archevêque, âgé alors de quarante-trois ans, nous reconnut parfaitement; il avait eu une liaison d'enfance avec mon cousin, le maréchal de camp d'artillerie, marquis de Caraman; par là, je l'avais connu à Brunswick, et nous y avions joué et dansé ensemble au bal sans étiquette de la duchesse de Brunswick et qu'on appelait Cassino.

Pays-Bas 1829. Le lendemain matin, avant son départ, l'archevêque-duc témoigna son regret à l'évêque de Nancy de n'avoir pu me voir pendant ce séjour, à ce que j'appris de l'évêque pendant la visite que nous lui fîmes le lendemain dans la journée. Cet archevêque, qui avait succédé à son père comme duc de Rohan, pendant le règne de Louis XVIII, était devenu veuf de M^{lle} de Serrent, sa femme, par un accident horrible. Un jour toute habillée et prête à partir pour aller dîner chez M^{me} la duchesse d'Orléans, aujourd'hui reine des Français, la princesse de Léon, (c'est ainsi qu'on l'appelait alors) s'approcha de la cheminée pour se regarder dans la glace; le feu attire sa robe d'un tissu léger, et en un instant sa personne est entourée de flammes. Au lieu de se rouler à terre, elle court vers une porte pour appeler du secours, mais pendant ce temps la flamme monte au-dessus de sa tête et dévore sa personne. Elle mourut quelques heures après dans des douleurs daffreuses. Peu d'années après, le duc de Rohan entra dans l'état ecclésiastique. Il fut d'abord nommé archevêque d'Auch, puis archevêque de Besançon. Il aimait beaucoup les jeunes gens et en réunissait un grand nombre chez lui à de très-jolies soirées et

concerts qu'il leur donnait, et recevait beaucoup à son château de La Roche Guion. Je regrettais de ne pas voir le duc de Rohan ; c'en était pour moi la dernière occasion ; l'année suivante il reçut le chapeau de cardinal quelques jours avant la chute de Charles X , puis il alla à Rome et mourut peu de temps après son retour à Besançon en 1832, à l'âge de quarante-six ans. L'évêque de Nancy , à qui nous allâmes faire une visite le jour du départ de l'archevêque, nous témoigna ses regrets, puis il m'attaqua sur un article que j'avais fait mettre dans le mémorial catholique, intitulé : " De la nécessité d'éclaircir " la question du pouvoir suprême sur la chrétienté. " M. de Forbin Janson me répéta la plupart des arguments principaux de Bossuet dans la défense des articles de 1682 ; mon article était composé depuis trop peu de temps pour n'avoir pas encore présentes à la mémoire les réponses à ses raisonnements. Aussi l'évêque de Nancy , après les avoir épuisés, s'écria avec une intention que je crus un peu ironique : " M. le " comte, vous avez distillé ces matières à merveille ; vous avez réponse à tout. " — Je lui répondis avec quelque similitude : " Monseigneur, " vous avez bien voulu m'interroger ; j'ai dû vous

Pays-Bas
1829.

Pays-Bas " répondre de mon mieux ; si vous ne m'aviez
1829.

" pas fait cet honneur , je ne serais pas entré en
" lice avec un maître en Israël. " L'évêque de
Nancy, en soutane violette , assis sur un canapé,
ayant en face le portrait du roi Charles X et à
droite celui de M^{me} la Dauphine, me regarda de
côté, ne me parla plus de 1682 , nous invita à
dîner pour le lendemain, y fut fort aimable , nous
raconta ses missions à Smyrne et dans le Levant,
sa visite à Constantinople chez le sultan Mamoud,
et nous restâmes chez lui jusqu'à plus de dix
heures du soir. Quelque temps après ce dîner, un
jeune homme, d'une ancienne maison irlandaise,
sortie de l'Angleterre avec Jacques II, et qui ha-
bitait Nancy avec ses tantes, amies de la mar-
quise de Beaufort , nous proposa une promenade
vers le site charmant de Lyverdun , au confluent
de la Moselle et de la Meurthe. C'était le jeune
M. de Warren , connu depuis par un ouvrage in-
téressant sur les Indes anglaises, où il servit dans
un régiment de cette nation.

Il travaillait avec de tels efforts aux mathéma-
tiques pour subir l'examen de l'école polytechnique,
que nous l'appelions : la victime des mathémati-
ques transcendantes. Nous fûmes donc charmés de
lui procurer la distraction d'aller dîner à Lyver-

dun, site pittoresque et sauvage qui rappelle sur la Moselle ce qu'est Montjardin sur l'Amblève, et où nous retrouvâmes jusqu'au miel des environs de Spa. Après cette course, nous en fîmes une autre à Lunéville avec le même et Emmanuel de Beaufort. Nous y vîmes le palais et l'appartement du roi Stanislas Leczinski, où il mourut parce que le feu avait pris à sa robe de chambre. Ce prince célèbre par les grandes vicissitudes de sa vie, son courage, sa vertu et la grande amitié de Charles XII, avait laissé dans la Lorraine de profonds souvenirs, malgré ce qu'il y avait de difficile à remplacer l'antique maison de Lorraine, chérie dans ce pays plus encore par le règne du bon duc Léopold et de sa femme, Charlotte Elisabeth d'Orléans. Il y avait aussi d'assez beaux jardins autour de ce château, où venait de mourir le maréchal prince de Hohenlohe Bartenstein, bon et bienfaisant vieillard, dont la mémoire reste bénie à Lunéville. Après avoir passé la journée dans cette ville inhabitée, nous revînmes à Nancy.

Nous passâmes encore quelques jours dans cette ville où nous restâmes trois semaines et où nous vîmes encore avec ma cousine, la marquise de Nettancourt Vaubecourt, la jolie église de Notre-Dame-de-Bon-Secours, où sont les tombeaux du

Pays-Bas
1829.

Pays-Bas
1829.

roi Stanislas et de la reine Catherine Opalinska sa femme, mère de la reine de France, et nous partîmes le 22 juillet, moi, pour retourner à Fontenay, et Charles de Beaufort, pour aller chez le marquis de Wignacourt, son grand père, en Champagne. Ma pauvre tante me fit dire le matin de ne pas venir la voir, mon départ l'affligeait trop. On eût dit qu'elle pressentait que cette réunion avait été la dernière. Effectivement je ne la revis jamais. Je la quittais le 22 juillet, elle mourut le 25 novembre ; un traitement qu'on essaya sur son genou réussit mal, elle eut une fièvre cérébrale qui mit fin à ses jours, à l'âge de soixante-huit ans. Elle était née à Everberg, le 18 juillet 1761. Je retournai à Fontenay tout en pensant à la tristesse où je laissais ma pauvre tante. Après avoir dîné à Domremy, patrie de Jeanne-d'Arc, j'arrivai à Joinville où je visitai les ruines du château du sire de Joinville, ami et biographe de St. Louis. Ce château était situé sur une montagne qui domine le cours de la Marne, dans une vallée profonde, dont le fond est verdoyant et les revers un peu arides. C'est là qu'était né et avait vécu ce héros des croisades, dont l'ouvrage inspire encore de nos jours tant de curiosité et d'intérêt. Ce n'était pas seulement par lui

que ces lieux étaient devenus célèbres, c'est là aussi qu'était né le cardinal de Lorraine, président du Concile de Trente. Je m'arrêtai une heure sur cette montagne si pleine de grands souvenirs, et après avoir logé à Nogent-sur-Seine, j'arrivai à Fontenay le lendemain, 24 juillet, après vingt-cinq jours d'absence. Après quelques jours de séjour à Fontenay, nous allâmes à Paris pour terminer quelques affaires, puis nous partîmes pour la Belgique. En arrivant à Everberg, je trouvai mon père fort souffrant; sa maladie avait augmenté pendant l'été et prenait un caractère beaucoup plus grave. Dans ces entrefaites, l'affaire des pétitions n'avançant plus, et le gouvernement du roi Guillaume s'étant endormi sur la brèche depuis la séparation des chambres, nous les trois premiers pétitionnaires, résolûmes de le réveiller de sa léthargie volontaire par une nouvelle décharge de pétitions. Nous rédigeâmes donc avec M. de Robiano de Borsbeek une pétition fort courte que nous communiquâmes au vicomte Vilain XIII, et où les demandes de l'hiver précédent étaient réitérées. Avant qu'elle ne fût présentée aux chambres, au commencement de la session, qui s'ouvrait au mois de novembre, 300,000 signatures y furent apposées, et dès que

Pays-Bas
1829.

Pays-Bas
1829.

la chambre fut ouverte, ce nouveau déluge s'y précipita par toutes les ouvertures. Aucune démarche officielle de la chambre ne s'en suivit à la vérité, mais, comme on peut le croire, l'effet moral et le retentissement dans tout le royaume furent formidables, et il fallut tout l'aveuglement de ce gouvernement, pour continuer, non-seulement à faire la sourde oreille à une telle explosion; mais pour persévérer dans la voie des exils, des procès de presse et de la suppression de l'enseignement catholique. A toutes ces pétitions, en furent ajoutées d'autres pour la liberté du langage, car les provinces wallonnes étaient condamnées à savoir le hollandais pour pouvoir obtenir des places, et les actes publics devaient y être faits en hollandais. Ce fut vers cette époque que le roi Guillaume, ayant demandé à un membre très-marquant de la première chambre, né dans une des provinces wallonnes, s'il entendait maintenant le hollandais, il lui répondit : " Non, sire. " Dans ma jeunesse on apprenait le français, " l'anglais, l'allemand ou l'italien, mais personne " au monde ne connaissait le hollandais. " — Une grande dame de la cour, interrogée pourquoi elle faisait élever son fils en France, répondit : " Sire, lorsqu'on ne trouve dans son

« pays aucun établissement d'éducation auquel on ose confier ses enfants, on est forcé à les faire élever en pays étranger. » — Le roi Guillaume répondit à tout cela, par un arrêté, qui déclarait incapable de toute place civile ou ecclésiastique tous ceux qui auraient été élevés en pays étranger. Sous ces auspices, s'ouvrit l'année 1830.

CHAPITRE XV.

SOMMAIRE.

Mort de mon père. — Sa prudence et sa fermeté dans les grandes vicissitudes de sa vie, comme chef de sa maison. — Ses funérailles. — Révolution de juillet suivie de celle de Belgique. — Le prince d'Orange se présente aux portes de Bruxelles. — Assemblée orageuse à l'hôtel de ville en présence d'un rassemblement tumultueux de plus de 12,000 âmes sur la grande place. — Traversée de la forêt de Soigne à minuit. — Le prince d'Orange entre seul à Bruxelles. — Son séjour dans cette ville. — État de la ville après son départ. — Le prince Frédéric se présente devant Bruxelles avec une armée. — Ma mère se retire enfin à son château de Rixensart près de Wavre. — Voyage à Trelon. Blessure mortelle de mon frère Frédéric au combat de Berchem, le 24, et mort de la marquise de Beaufort, ma cousine, le 27 octobre. — Journal de la campagne du comte Frédéric de Merode dans la Campine, par Pierre Peeters, membre du congrès. — Derniers jours

Pays-Bas
1830. de Frédéric. — Retour à Bruxelles. — Aspect de la ville. Élections pour le congrès. — Mort de Frédéric. — Ses obsèques. — Ouverture du congrès. — Il assiste en corps, au service de Frédéric de Merode, à S^{te}-Gudule. — Séances mémorables sur la déchéance de la maison de Nassau et la liberté de l'enseignement. — Réunions et lectures intéressantes à l'hôtel de Merode. — Concert au théâtre pour les blessés de septembre.

Dès le commencement de cette année, les plus graves accidents annoncèrent le danger de mon père, qui mourut le 18 février, dans la soixante-huitième année de son âge, étant né le 16 septembre 1762. Il vit la mort avec patience et soumission à Dieu et s'y prépara par les sacrements de l'Église. Il avait été, comme le maréchal de Westerlo, son grand-père, cinquante-sept ans chef de sa maison, ayant perdu son père à l'âge de dix ans. Sa vie avait été une suite de vicissitudes; capitaine autrichien à vingt ans, il avait été à vingt-cinq ans, ministre plénipotentiaire de Joseph II à La Haye; à vingt-huit, membre du congrès belge de 1790, comme député de l'état noble du Hainaut; en 1795, le roi de Prusse, Frédéric Guillaume II, qui le reçut à sa cour de la manière la plus gracieuse lorsqu'il eut acheté en Prusse la seigneurie de Wettin, lui envoya la patente de grand chambellan, avec faculté d'en

faire usage ou non, selon que cela conviendrait à sa position vis-à-vis la république française. En 1804, il assista comme président de canton au couronnement de l'empereur Napoléon. En 1805, il fut nommé maire de Bruxelles par l'empereur, qui le nomma sénateur de l'empire en 1809, et, en 1818, grand cordon de son nouvel ordre de la réunion. En 1814, il fut vice-président du conseil privé sous le gouvernement provisoire du prince d'Orange, en 1815, grand maréchal de la cour du nouveau roi Guillaume I^{er}, et, en 1823, grand croix de l'ordre du lion Neerlandais; ainsi il fut successivement autrichien, belge, prussien, français, belge et néerlandais. Une telle série suffit pour montrer l'agitation dans laquelle se passa sa vie; au milieu d'une telle suite de tempêtes, il sut gouverner son vaisseau avec prudence et diriger sa famille avec succès pendant sa longue et difficile carrière. Après un service funèbre convenable, au rang élevé qu'il avait occupé dans le monde, son corps fut transporté dans un char funèbre drapé de noir et attelé de quatre chevaux noirs, drapés et caparaçonnés de même, à la sépulture de son père et de sa mère, dans l'église d'Everberg. A la tête du cercueil était placé un coussin de velours cramoisi frangé d'or,

Pays-Bas
1830.

Pays-Bas
1830. qui portait sa couronne de prince de Rubempré et sa grande décoration du lion Neerlandais. Pour la dernière fois à la mort de mon père, les carrosses furent drapés de noir pendant six mois. La révolution de 1830, qui survint six mois après, mit fin à cet antique usage. Dans le courant de l'été, nous fîmes une tournée avec mes frères dans les terres de mon père. Revenant à Bruxelles, nous vîmes la magnifique exposition de l'industrie qui avait eu lieu cette année-là. Des arcades étaient dressées dans la grande allée du parc pour l'illumination le 24 août, naissance du roi. Depuis plusieurs jours il courait des bruits vagues sur une révolution ; les journées de Paris venaient d'avoir lieu, Charles X était tombé du trône, et M. le duc d'Orléans venait d'y être élevé sous le nom de Louis-Philippe, dénomination inusitée en France, par laquelle on avait voulu éviter également les noms de Louis XIX et de Philippe VII qui continuaient l'ancienne royauté, et ceux de Louis I et de Philippe I qui y mettaient fin. Le 25 août au soir, nous revenions d'avoir fait une visite à la princesse de Stolberg, sœur de la prétendante d'Angleterre. En passant au parc où régnait une profonde tranquillité, je disais à ma femme : " Où sont donc tous ces bruits

« de révolution dont on nous menaçait pour au-
« jourd'hui? » Pendant ce temps-là, on s'assem-
blait sur la place du théâtre pour aller ravager
la maison de Libri Bagnano, et pendant la nuit
on mit le feu à la maison du ministre Van
Maanen.

Dès ce moment la révolution fut déclarée, et depuis lors elle marcha de progrès en progrès, toujours excitée par la résistance opiniâtre du roi Guillaume, qui venait d'établir la haute cour militaire en Hollande. Le 31 août, on apprit que le prince d'Orange arrivait à Vilvorde avec six mille hommes et voulait entrer à Bruxelles; il y eut alors une assemblée à l'hôtel de ville, autour duquel se forma un rassemblement furieux de douze ou quinze mille personnes, qui remplissaient toute la place de l'hôtel de ville. Pendant ce temps, M. de Secus, M. Charles d'Hooghvorst, mon frère Werner et moi, nous arrivions à l'hôtel de ville où une nombreuse réunion d'habitants notables avait été annoncée, et que M. Charles d'Hooghvorst était venu m'apprendre à l'hôtel de Merode où je dinais avec ma mère. Nous y trouvâmes un monde énorme dans une salle supérieure, au deuxième étage du côté gauche de cet hôtel, entre autres le prince de Ligne et le

Pays-Bas
1830.

Pays-Bas
1850.

baron d'Hooghvorst, commandant la garde civique, avec beaucoup d'officiers supérieurs de cette garde, MM. Van de Weyer, le comte Duval de Beaulieu, etc. On commença par proposer de nommer une députation pour remercier les ministres d'Autriche et d'Espagne qui avaient offert leurs bons offices auprès du prince d'Orange, pour l'engager à ne pas tenter d'entrer de force dans la ville avec ses troupes. Cette députation devait se composer du prince de Ligne, du baron de Secus et de moi, mais un personnage influent sur le peuple, et dont ma mémoire ne me rappelle pas le nom aujourd'hui, s'y étant opposé avec véhémence, s'écria : " Il y a assez " longtemps que les étrangers se mêlent de nos " affaires; c'est maintenant à nous à les faire nous- " mêmes. "

Un cri général d'approbation vint appuyer cette sortie et la députation fut révoquée. On s'occupa alors d'une députation à nommer pour l'envoyer vers le prince d'Orange à Vilvorde. Pendant ce temps, une multitude d'hommes venus de la grande place se précipita à l'entrée de la salle en demandant des armes à grands cris. On leur en promit, leur annonça la députation au prince d'Orange, et ils descendirent. La députation fut

composée du prince de Ligne, du baron de Secus, du comte Duval de Beaulieu et de M. Palmaert, négociant. Aussitôt qu'elle partit, la foule s'élança vers leurs voitures avec des vivats et en leur tendant les mains. Après leur départ, la foule, courant çà et là sur la place comme des vagues agitées, se dispersa dans différentes rues pour dépaver, faire des barricades et transporter des pierres dans les greniers. L'assemblée de l'hôtel de ville se dispersa, et je revins à l'hôtel de Merodé avec mon frère rendre compte à ma mère de ce qui s'était passé et l'engager à sortir de la ville pendant qu'il en était temps encore, rien ne nous assurant que le prince d'Orange déférerait aux demandes de la députation, et qu'il n'y aurait pas une scène violente le lendemain matin. Ma mère, ainsi que je l'ai dit ailleurs, devenait immobile dans les dangers, dès qu'il ne s'agissait pas d'être déporté ou emmené en otage. Il n'y eut donc pas moyen de la déterminer à sortir de chez elle. Mes nièces, Louise de Merode et M^{lle} de Thiennes, étaient alors au couvent de Berlaimont. Mon frère Werner, qui était parti ce soir même pour aller donner à sa femme des nouvelles de ce qui se passait, et ma sœur qui était absente m'avaient recommandé de

Pays-Bas
1830.

Pays-Bas retirer leurs filles du couvent, en cas de danger.
1830.

J'envoyai donc demander ces jeunes personnes à M^{lle} Clotz de Kukum, maîtresse des pensionnaires. On me les envoya en robe de chambre et l'une d'elles sans souliers, et je me disposai à les emmener à Houlay chez M^{me} de Man d'Ho-bruge, notre amie, où étaient ma femme et mes enfants. Nous partîmes à dix heures du soir avec un des gardes civiques qui passaient la nuit dans le vestibule de l'hôtel de Merode Deynse. Arrivés dans la forêt aux approches du village de Boitsfort, nous fûmes arrêtés tout d'un coup par une troupe d'hommes armés. L'un d'eux s'approcha de moi pour me demander qui nous étions. Je voyais la peur de mes deux nièces, fort intimidées par cette apparition. Je me nommai, puis ce personnage me fit alors beaucoup de politesses et me demanda des nouvelles de ce qui se passait dans Bruxelles. C'était un valet de chambre de la duchesse douairière d'Ursel, qui commandait une patrouille de Boitsfort et faisait la ronde dans les environs. Je lui donnai les nouvelles de la scène dont je venais d'être témoin et lui en annonçai une plus forte le lendemain, nouvelle qu'il alla sans doute rapporter à la duchesse douairière d'Ursel, en rentrant chez lui. Il était plus de

minuit quand nous arrivâmes à la porte du pavillon de Houlay, et nous fûmes obligés de tourner tout autour de la maison en criant pour nous faire entendre. Enfin, on vint nous ouvrir et on prépara de quoi se coucher à nos deux jeunes personnes, à qui, le lendemain seulement, on put envoyer ce qui leur était nécessaire. Le lendemain, nous apprîmes que le prince d'Orange avait renoncé à forcer la ville, qu'il était entré seul avec un aide de camp, avec la parole d'honneur des chefs de la garde civique que sa personne serait respectée. Cette entrée se fit cependant au milieu d'une grande effervescence populaire. Le peuple obligea le prince à se rendre à la place de l'hôtel de ville. Les chefs de la garde civique l'entouraient et veillaient soigneusement sur sa personne ; cependant l'agitation étant fort grande et les cris tumultueux devenant alarmants, le prince craignit peut-être qu'on voulût lui faire signer quelque chose, ou lui extorquer quelque engagement ; il piqua des deux et courut d'un temps de galop de la place de l'hôtel de ville à son palais, en franchissant les barricades qu'il trouvait sur son chemin, grâce à la légèreté de son cheval de course anglais. Un aide de camp et quelques officiers de la garde civique eurent

Pays-Bas
1850.

Pays-Bas
1830. beaucoup de peine à le suivre. Après avoir pris quelque repos chez lui, il sortit cependant seul avec son aide de camp, se promena au parc et alla faire une visite à la princesse de Stolberg. Pendant la soirée du jour suivant, mon frère Werner se trouva de garde à la porte du palais du prince, comme officier de garde civique, avec le marquis de Chasteler. Le prince dit au marquis de Chasteler : " Ah, Messieurs, vous voilà ici " pour me défendre, " — " Oui, Monseigneur, " répondit le marquis, " et pour défendre nos " droits. " — Le lendemain il y eut une assemblée chez lui à laquelle furent présents plusieurs notables, et où on avisa aux moyens de rétablir la tranquillité. Le duc d'Ursel y proposa la séparation administrative des deux pays, et le prince partit ensuite, emportant les propositions et emmenant les troupes. Depuis ce temps, jusqu'à l'attaque de Bruxelles, il y eut une agitation continuelle. Souvent, pendant quelques jours, la ville paraissait tout à fait tranquille, et ce calme même avait un air sombre et sinistre. Enfin, le 23 septembre, le prince Frédéric se présenta devant Bruxelles à la tête d'une armée de quinze mille hommes et de cinquante pièces de canon, et après deux jours d'escarmouches avec le peuple, il vint établir sor

quartier général à Schaerbeek, et son armée, avec une vive résistance du peuple, vint s'établir dans le parc.

Belgique
1830.

On ne peut concevoir ce qui se passa alors ; car les deux premiers jours on ne comptait dans le peuple que quelques centaines d'hommes armés, deux pièces d'artillerie, dont la principale était dirigée par un artilleur à jambe de bois, qui avait servi dans l'armée française de Napoléon, et deux autres petites pièces portatives, et le premier jour cette troupe était sans chef ; ce ne fut qu'ensuite que le général français Mellinet et don Juan Van Halen, officier supérieur espagnol, dirigèrent les masses venues de l'intérieur et de l'extérieur de la ville, et qui ne se montèrent jamais au-delà de cinq ou six mille hommes ; mais la forteresse d'Ath étant tombée au pouvoir du peuple, soulevé dans cette petite ville, il en vint à Bruxelles une ample provision de poudre et de projectiles. Quarante-deux maisons furent incendiées dans cette attaque ; enfin, le lundi 27 septembre, sortit de Bruxelles l'armée royale, harassée d'une longue résistance de quatre journées, pendant lesquelles l'attaque recommençait chaque jour, à huit heures du matin, pour finir à huit heures du soir, et le son de toutes les cloches s'unissait sans cesse

Belgique dans un formidable accord au fracas de l'artillerie.
1830.

Pendant cet effroyable chaos, nous étions à Houlay chez M. de Man d'Hobruge qui fut ensuite notre collègue au Sénat. De ce lieu, situé à deux lieues et demie de Bruxelles, nous entendions chaque jour le bruit du combat, car les détonnations de l'artillerie retentissaient dans les vallons de la forêt de Soigne, qui entoure ce village de trois côtés. Pendant ce temps-là, le tocsin se faisait entendre dans les communes voisines, de Tervueren, d'Ohain, de Boitsfort, de la Hulpe, etc., d'où, tous les matins, des paysans armés se rendaient dans la ville pour combattre l'armée royale. Ma mère s'était enfin décidée à partir de Bruxelles le 19 septembre, deux jours avant les premières escarmouches; elle s'était réfugiée dans son château de Rixensart, une des terres qui lui avaient été cédées en 1804 par le comte de Merode Deynse, son oncle, et qui était situé non loin de Wavre, et où elle passa plus d'un mois. Nous y allâmes lui faire une visite, et l'y trouvâmes fort bien entourée et bien soignée dans ce château, habité par une nombreuse famille, d'un homme d'affaires attaché à la maison de Merode de père en fils. Enfin, le quatrième jour des combats de Bruxelles,

voyant durer sans fin cette lutte bizarre et inexplicable et nous trouvant déjà depuis un mois chez M. et M^{me} de Man, nous partîmes pour Trelon ; ce château étant situé à une demi-lieue au-delà de la frontière sur le territoire de France, il nous offrit un asile si rapproché, qu'on y était comme en Belgique, puisque de là on voyait même le clocher de Mommignies, village belge. Nous partîmes donc avec un passeport de M. de Man, Bourgmestre d'Houlay ; nous allâmes loger à Nivelles, et tout le long de la route nous rencontrions des hommes et des chariots de provisions qui allaient à Bruxelles, car l'armée royale, au lieu de cerner la ville, s'y était enfournée et en laissait l'entrée libre de plusieurs côtés. Le lendemain pour dîner, nous arrivâmes chez la comtesse François de Robiano, au château de Bruile, près de Binche. M^{me} de Robiano nous engagea à passer le reste de la journée avec elle et à ne partir que le lendemain matin. De là, nous allâmes à Solre-sur-Sambre, terre à ma mère, où nous passâmes la nuit dans un vieux château habité par le receveur, ancienne connaissance d'enfance ; mais à peine avions-nous dîné, une alarme violente se répandit dans le village. On disait que la garnison de Charleroy faisait une sortie et tuait et brû-

Belgique
1850.

Belgique
1850. lait tout ce qu'elle rencontrait. A cette nouvelle, nous cherchâmes à gagner promptement le territoire de France, et allâmes avec quatre chevaux de ferme, en partie à travers champs, jusqu'à la ferme de Jeumont, située en France, à très-peu de distance de la frontière. Nous y passâmes la nuit, puis rejoignant la route de Maubeuge par des chemins de traverse, nous arrivâmes à Trelon dans l'après-dîner. Depuis la soirée du 31 août, nous avions toujours avec nous M^{lle} de Thiennes, ma nièce. Elle s'amusa beaucoup à Trelon pendant ce séjour qui dura la plus grande partie du mois d'octobre.

La révolution de juillet venait d'avoir lieu en France, et pendant deux ans, Paris vit des émeutes épouvantables. Mais dans les départements, on ne s'apercevait de la révolution que par le retour du drapeau et de la cocarde disparus en 1814. On dansa beaucoup à Trelon, sous les charmilles et à Glajon, sur la place, au grand divertissement de M^{lle} de Thiennes, dont le temps de couvent était suspendu par ce drame. Nous vîmes danser à Trelon un petit garçon âgé de douze ans, qui était parti en diligence de Rheims, sa ville natale, pour aller se battre aux journées de Paris, tant les têtes étaient exaltées dans ce

moment. Les environs de Trelon étaient très-variés; il y avait beaucoup d'usines, de fabriques, de mines, de forges, de carrières et l'hermitage de Sainte Hiltrude, dans une situation fort pittoresque. Non loin de Trelon étaient aussi les ruines de l'abbaye de Liessies, illustrée dans le xvi^e siècle par le bienheureux Louis de Blois, abbé de Liessies, de la maison des seigneurs de Trelon, et oncle ou grand-oncle de Louise de Blois, femme de Louis, baron de Merode-Houffalise, par laquelle la seigneurie de Trelon entra dans la maison de Merode, en 1605, par la mort de sa sœur aînée, Jeanne de Blois, duchesse douairière d'Aerschot. Huit ou dix jours après notre arrivée, nous fûmes invités à dîner par le doyen de Chimay, ancien curé de Lombise, qui devint depuis grand vicaire du diocèse de Tournay. A peine étions-nous arrivés chez lui, qu'on nous annonça qu'une nouvelle troupe hollandaise arrivait pour piller la ville. Un peu rassurés cependant par l'aventure de Solre-sur-Sambre qui n'avait été qu'un vain bruit consistant dans quelques soldats belges débandés et tirant leurs coups de fusil en l'air, nous résolûmes de ne pas nous presser de partir et d'attendre que le prétendu ennemi fût en vue de la ville, ayant encore le temps alors de regagner la frontière de France. Effectivement il

Belgique
1850.

Belgique
1830.

ne parut personne; puis nous eûmes le temps de voir le château, la ville et les promenades tout à notre aise et de revenir à Trelon le soir. Le 28 octobre, nous reçûmes la nouvelle terrible que mon frère Frédéric avait été dangereusement blessé à Berchem, bourg voisin d'Anvers; il avait combattu depuis plusieurs jours avec les volontaires de la Campine contre les troupes hollandaises. Le lecteur trouvera intéressant de rencontrer ici le journal de la courte campagne qui fit, dans cette guerre, l'indépendance nationale. Ce journal est l'ouvrage d'un homme qui a acquis quelque renommée par les services qu'il a rendus à sa patrie, et qui ne quitta presque point mon frère pendant cette suite de combats. Je veux parler de M. Pierre Peeters, nommé par le district de Turnhout membre du congrès belge, et presque toujours membre de la chambre des représentants, jusqu'à sa mort arrivée au mois de mai 1844. Voici ce petit écrit, intéressant pour l'histoire de cette remarquable époque :

JOURNAL DE LA CAMPAGNE

DU

Comte Frédéric de Merode,

PENDANT LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE

EN 1830,

PAR PIERRE PEETERS,

SON COMPAGNON D'ARMES.

Ce n'est pas sans un sentiment profond de douleur de la perte de M. le comte Frédéric de Merode, que je prends la plume pour donner, aussi fidèlement que le permet ma mémoire, les détails les plus circonstanciés possibles de la campagne où il perdit la vie. Ce n'est pas non plus sans timidité que je vais entreprendre un récit dans lequel il faudra souvent parler de moi-même, n'ayant presque pas quitté le comte Frédéric. Ces motifs, je l'avoue, m'auraient empêché d'entreprendre ce travail, si je ne regardais comme un devoir de me conformer au désir qu'en a exprimé M^{me} la comtesse Frédéric de Merode.

Belgique 1830. Tout ce qui précéda l'arrivée du comte Frédéric à Bruxelles ne m'étant qu'imparfaitement connu, je commencerai mon récit à cette époque.

Le comte Frédéric arriva à Bruxelles au moment où les grandes journées du 23, 24, 25 et 26 septembre venaient de décider la délivrance de cette capitale du joug de l'étranger. A son arrivée, il entra de suite comme simple volontaire dans les rangs du corps de chasseurs formés par M. le marquis de Chasteler, et fit avec ces volontaires différentes sorties de nuit pour inquiéter l'ennemi retiré à Vilvorde. Le gouvernement provisoire le chargea de coopérer avec une commission à l'organisation d'une armée. Ayant consulté quelques habitants de la Campine, située derrière l'armée ennemie, pour connaître les positions de cette armée et les dispositions des habitants, il arrêta avec eux la résolution de faire marcher des volontaires à travers la Campine, pour déterminer à prendre les armes, les Campinois qui s'y montraient très-disposés; puis de se rendre à Turnhout, ville campinoise, d'y prendre position, de couper la retraite à l'armée ennemie et de s'emparer des nombreux chevaux que des cavaliers, nés Belges, avaient laissés au pouvoir des Hollandais en quittant leur régiment.

Accompagné de ses conseillers campinois, il alla soumettre ce plan au gouvernement provisoire qui l'approuva et lui remit l'ordre au commissaire de la guerre de lui fournir des armes pour son exécution. Des armes furent promises plusieurs fois; vainement elles furent attendues. Brûlant d'impatience de combattre pour la délivrance de son pays, dégoûté du rôle passif qu'il avait à remplir au commissariat de la guerre, il ne cessait de dire : " Si, avant de partir de Paris, " j'avais connu la situation de mon pays et le " peu d'empressement que l'on met à nous procurer des armes, j'en aurais acheté à mes frais " pour ces braves Campinois. " — Le 15 octobre au soir, le comte Frédéric et moi nous rencontrâmes, à la place royale, Jenneval, auteur de la Brabançonne, chasseur volontaire de Chasteler, qui lui dit : " Je viens, M. le comte, de " recevoir des lettres de Niellon; il demande les " volontaires de Chasteler, pour faire un coup de " main sur Lierre, ville située sur les derrières " de l'armée hollandaise. " — Niellon commandait un corps franc qui se trouvait alors aux avant-postes entre Louvain et Aerschot. " C'est bien, " lui répondit le comte Frédéric, " très-volontiers, nous partirons cette nuit. J'ai ici

Belgique
1830.

Belgique " avec moi un Campinois qui connaît le pays,
1830. " il nous montrera la route : voilà que depuis
" huit jours nous demandons des armes et nous
" n'en recevons pas; là, du moins, nous pourrons
" nous battre et repousser les Hollandais. " —
Il ajouta : " M. Jenneval, rassemblez les chasseurs
" pour ce soir et nous partirons. "

Soit défaut d'être avertis, soit que le coup de main eût paru trop téméraire, trois chasseurs, le comte Frédéric et moi, nous trouvâmes seuls au rendez-vous. Les trois chasseurs étaient : MM. Jenneval, Spitaels et Dansaert-Ingels; sans bagages et pourvus seulement de blouses et de fusils, nous nous mîmes en voiture à une heure de la nuit et partîmes pour Louvain pour y rejoindre Niellon. Devant passer près des avant-postes ennemis qui se trouvaient encore à Campenhout, à une lieue de la route de Louvain, nous chargeâmes nos fusils, déterminés à nous défendre si nous étions arrêtés ou surpris. Nous arrivâmes sans accident à Louvain à quatre heures du matin, le 16 octobre. Niellon et son corps franc en étaient partis pour Aerschot; on résolut de l'y rejoindre sans s'arrêter. A 8 heures du matin nous arrivâmes à Aerschot; Niellon, se dirigeant sur Lierre, en était déjà parti. Considérant la

grande témérité d'attaquer avec un corps contenant tout au plus huit cents volontaires mal armés et équipés, et n'ayant que quatre pièces d'artillerie et aucune cavalerie, une ville située sur les derrières de l'armée hollandaise forte de plus de seize mille hommes, à trois lieues de distance du quartier général de Malines et de la forteresse d'Anvers, enfin défendue par plus de six cent hommes de troupes régulières, je voulus engager M. le comte à se rendre en Campine, afin d'y rassembler quelques milliers de Campinois pour seconder cette entreprise; tout fut inutile; son ardeur guerrière lui fit rejeter ce bon conseil; il se contenta de répondre : " Nous souperons ce soir à Lierre. " — Sa résolution étant inébranlable, ses compagnons résolurent de la suivre. On partit à pied d'Aerschot à neuf heures du matin pour rejoindre Niellon par des chemins de traverse. On rejoignit ce corps franc à Heyst-op-den-Bergh. M. Niellon, qui paraissait fort content de l'arrivée de M. le comte Frédéric et de ses compagnons d'armes, nous dit : " Je vais vous " mettre en tête des tirailleurs de l'avant-garde. " — Le comte en témoigna sa satisfaction à M. Niellon. Nous nous mîmes donc en tête de ces tirailleurs, et le comte Frédéric ne quitta plus cette

Belgique
1850.

Belgique
1830.

place. Il était fort gai en route et s'amusa beaucoup de ce que je ne me montrais pas aussi satisfait que lui de me trouver à l'avant-garde de l'armée. La présence du comte Frédéric de Merode, sa bravoure et son exemple enthousiasmaient cette petite troupe. On entendait dire de toutes parts : " Voilà " le comte Frédéric de Merode en avant comme " simple volontaire , suivons ce noble exemple. "

Arrivés à une lieue de Lierre, on rencontra les avant-postes ennemis qui se replièrent aussitôt. A cette vue, un hurra général fut poussé par la troupe, et elle se dirigea au pas de course sur la ville en faisant retentir les airs de chants patriotiques et des cris de : " En avant marchons....., etc. " Le comte arriva le premier à la porte de la ville (celle de Louvain), accompagné seulement d'une dizaine de tirailleurs; il était à trente pas de l'ennemi, séparé seulement par la rivière de Nethe qui, en cet endroit, sert de fossé à la ville, et derrière laquelle l'ennemi, l'arme en joue, était rangé en ordre de bataille. Les habitants, du haut de leurs toits, appelaient nos volontaires en agitant leurs chapeaux en l'air. Les troupes hollandaises, étonnées d'un tel trait de courage de la part de quelques tirailleurs,

effrayées surtout de la bravoure du corps de volontaires qui les suivaient, qu'elles croyaient nombreux, et qui venaient en chantant, dansant et criant, se présenter en masse et sans crainte devant elles, n'osèrent tirer un seul coup de fusil : on les somma de se rendre, et des négociations furent entamées sur-le-champ ; un quart d'heure après, les Hollandais rendirent la ville et eurent la permission de se retirer avec armes et bagages ; le peu de Belges qui se trouvaient encore parmi eux furent obligés de remettre leurs armes et de se retirer chez eux. Ce fut le samedi 16 octobre, à quatre heures de relevée, que les portes de Lierre s'ouvrirent. Le comte Frédéric et ses quatre compagnons ouvrirent la marche, précédés d'un seul tambour, aux acclamations et vivats d'une population nombreuse, ivre de joie et d'espérance. Les femmes surtout se faisaient remarquer par leur enthousiasme ; s'arrachant les bonnets, elles dansaient, folles de joie, autour de nous. Touché de cet accueil, le comte Frédéric s'écria : " Voilà le plus beau jour de ma vie ; " si, en suivant vos conseils, je m'étais rendu à " Westerloo, je n'aurais pas été présent à cette " journée glorieuse. " — M. Niellon offrit un diner aux officiers belges qui étaient venus à

Belgique
1830.

Belgique nous ; le comte Frédéric et moi, nous y fûmes
1850. invités. Des motifs religieux lui firent refuser d'y
prendre part. C'était samedi, et on n'y mangeait
que de la viande. Nous dinâmes ensemble chez
un bourgeois de la ville que je connaissais ; ré-
fléchissant à la position de l'armée ennemie, on
songea à la défense de la ville. Aidés de toute
la population, on s'occupa toute la nuit à élever
des barricades. Les armes de la garde commu-
nale furent requises et distribuées à nos braves
volontaires. Le comte Frédéric et M. Jenneval
furent chargés pendant ce temps d'organiser un
comité de sûreté publique. On siégea à l'hôtel
de ville pendant une partie de la nuit. Le comte
fut logé par billet chez un bourgeois comme les
autres simples volontaires. Le lendemain diman-
che, 17 octobre, il s'acquitta, comme de coutume,
de ses devoirs religieux. Il alla chez le curé de la
ville. J'ai appris plus tard qu'il s'était con-
fessé à cet ecclésiastique respectable. A deux
heures de relevée, la ville fut attaquée par trois
portes différentes : celles de Malines, d'Anvers et
de Lispe, par un ennemi fort de huit mille
hommes ; il fut vigoureusement repoussé sur tous
les points par nos volontaires, aidés de la brave
bourgeoisie. Il se retira vers le soir, après avoir

perdu beaucoup de monde. Le comte Frédéric, se battant à la porte d'Anvers et voyant franchir les barricades à une trentaine de volontaires qui sortaient de la ville pour poursuivre l'ennemi, dit à M. Jenneval qui se trouvait auprès de lui : « Suivons ces braves. » Aussitôt ils sortent avec eux et poursuivent un gros d'ennemis, fort de deux mille hommes, à près d'une lieue de la ville, en faisant le coup de fusil et leur criant sans cesse : « Belges, venez à nous, » quittez les rangs hollandais. » Les Hollandais, harcelés et fatigués de leur poursuite et de leurs cris, déchargèrent sur eux une pièce chargée à mitraille. Le comte vit tomber à ses côtés deux braves; l'un d'eux était M. Jenneval, qui l'avait fidèlement suivi jusque là. Il fut sensiblement affligé de cette mort précipitée; emportant ces victimes de leur bravoure, les tirailleurs rentrèrent dans la ville. Voyant la position dangereuse dans laquelle on se trouvait, et voulant essayer encore d'en tirer le comte Frédéric, je lui proposai d'aller recruter du monde dans la Campine; il l'approuva, mais refusa de me suivre, disant qu'il ne quitterait pas la ville avant qu'elle ne fût entièrement dégagée; je fus donc obligé de partir seul.

Belgique
1830.

Belgique
1830.

Le lendemain, 18 octobre, le tocsin, la générale et les cris des habitants avertirent de nouveau que la ville allait être attaquée; on se battit toute la journée. Le comte Frédéric se trouva continuellement au feu, toujours aux avant-postes; plusieurs braves tombèrent morts à ses côtés; l'ennemi fut repoussé.

Le 19 octobre, nouvelles alarmes; le tocsin sonne; chacun vole à son poste; l'ennemi s'avance en force sur tous les points, on se bat vaillamment partout. J'arrivai en ce moment accompagné et suivi d'une foule de Campinois que mes exhortations et le tocsin avaient rassemblés dans toutes les communes que j'avais parcourues. Toujours préoccupé de la situation dangereuse dans laquelle se trouvait M. le comte Frédéric, mon dévouement pour sa personne me fit tenter un dernier effort pour l'en retirer. Prévoyant les suites funestes de son courage héroïque, je fis faire halte avant d'entrer dans la ville et je lui écrivis une lettre que je datai de Westerloo, pour l'engager encore à venir m'y rejoindre, lui représentant que sa présence et son secours dans la Campine seraient d'une immense utilité pour faire marcher plusieurs milliers de braves, tandis que lui, aux avant-postes, n'était jamais qu'un

seul homme. A la lecture de ma lettre, il se mit à rire, la montra à ceux qui l'entouraient et leur dit : « Voilà un Campinois qui commence à avoir peur; il voudrait me faire sortir d'ici; non, non, je reste avec vous. » — Le porteur de ma lettre me répéta ces paroles; je me hâtai donc d'entrer en ville; je me rendis de suite avec les braves qui m'avaient suivi près du comte Frédéric. En me voyant il me dit : « A la bonne heure, vous voilà; je vous croyais poltron, mais je vois que vous êtes un brave. » — Il s'entretint familièrement avec ces Campinois, dont un petit nombre seulement parlait français, fit à leur tête une sortie et débusqua l'ennemi du village de Lisper, où il s'était fortifié par des barricades. Le comte les escalada le premier en criant : « En avant, mes amis, les braves ne meurent pas. » — On s'y régala de la soupe que l'ennemi y avait préparée pour lui-même. Ce coup hardi coûta la vie à deux de nos hommes, le jeune Niellon, neveu de notre commandant, et un autre dont j'ignore le nom; nous eûmes une quantité de blessés. Le soir, on rentra dans la ville, ne pouvant conserver une position aussi difficile que dangereuse.

Le lendemain, 20 octobre, l'ennemi avait repris

Belgique
1830.

Belgique 1830. ses positions dans le même village et s'y trouvait encore plus nombreux que la veille. On tenta deux fois en vain de l'en déloger. Enfin, repoussés vigoureusement, nous fûmes forcés de regagner la ville en tout hâte. Le comte Frédéric, conservant toujours un sangfroid inaltérable, se retira lentement le dernier, au milieu des balles qui sifflaient autour de lui et en faisant continuellement feu sur l'ennemi qui nous poursuivait de près. Le brave capitaine Emard fut grièvement blessé à ses côtés dans cette retraite. Entré dans la ville, le comte Frédéric voulut le soir régaler tous les Campinois, pour leur témoigner sa satisfaction de la bravoure qu'ils avaient montrée dans ces attaques. Il s'entretenait familièrement avec eux. Les Campinois, frappés de la conduite héroïque du comte, et voulant lui témoigner leur admiration et leur attachement à sa personne, demandaient à ceux d'entre eux qui savaient le français les expressions dont ils devaient se servir pour se faire entendre. Un d'eux, se tournant vers lui, s'écria en mettant la main sur le cœur : « Mon ami, mon cœur à vous ! » — Un autre, se souvenant de la devise qui se trouve sur les armoiries de la maison de Merode, et qui est placée sur la porte d'entrée du

château de Westerloo et sur le tombeau de Jean de Merode et d'Anne de Ghistelles dans l'église de Gheel, s'écria d'une voix forte en le fixant : " Où " serasse Merode ? " — Ces paroles, ces démonstrations cordiales firent une profonde impression sur le cœur sensible du comte Frédéric. Il leur dit : " Mes amis, je regrette d'avoir manqué mon état ; " si j'étais militaire, je pourrais mieux vous conduire à la victoire. "

Belgique
1830.

Pendant les 21 et 22 octobre, la nouvelle que M. le comte Frédéric de Merode se battait à Lierre comme simple volontaire s'étant répandue dans la Campine, une foule immense de ses habitants vint nous y rejoindre, armés de fusils, de fourches et de bâtons. Je fus expédié en courrier à Bruxelles avec des dépêches pour le comité de la guerre, et fus spécialement chargé de la part du comte Frédéric d'acheter pour lui de petites cartouches pour fusils de chasse. Ces cartouches étaient destinées à être distribuées aux Campinois. Je fus absent les 21 et 22 octobre ; je ne pourrai donc raconter comme témoin oculaire ce qui se passa pendant ces journées. La note donnée par M. Dansaert-Ingels, fidèle compagnon d'armes de M. le comte, pourra remplir cette lacune ; je puis seulement affirmer, comme l'ayant

Belgique
1830. appris dans cette ville et des témoins eux-mêmes, que Lierre ayant été constamment attaquée pendant ces deux jours par des forces supérieures, celles-ci furent toujours repoussées de toutes parts ; que le comte Frédéric fut toujours au feu et qu'il fit tomber lui-même d'un coup de feu un officier supérieur hollandais ¹. Tous les soirs, avant de se retirer, le comte faisait le tour de la ville pour s'assurer par lui-même que rien ne manquait à nos volontaires. Ces soins assidus et infatigables, ce courage héroïque, lui attiraient l'admiration et l'amour des bourgeois et des militaires. Dépourvu lui-même de bagages, il empruntait à ses camarades de quoi changer. Les fatigues, les marches

¹ Note de M. Dansaert-Ingels : Le 21, jeudi, on se battit avec beaucoup de vigueur. Le comte Frédéric de Merode combattit en tirailleur ; on l'a vu résister à quatre cavaliers avec cette fermeté qui lui était éminemment personnelle. Il allait succomber sous la force de l'ennemi, quand un brave jeune homme vint le soutenir et l'engager à se retirer, observant que la position était trop dangereuse ; Frédéric lui répondit : « Votre vie est aussi précieuse que la mienne. » Notre armée ayant obtenu peu de succès, l'ordre fut donné de se retirer dans la ville vers deux heures. Le comte passa le reste de la journée en travaux utiles pour le bien-être de la ville.

Le vendredi 22, il continua à consolider la stabilité de la commission dont il était l'auteur. Aucun fait ne s'est passé ce jour-là.

extraordinaires et continuelles qu'il faisait, lui avaient mis les pieds en sang; mais rien ne pouvait refroidir ni ralentir son zèle; toujours joyeux il supportait toutes les fatigues et toutes les privations qui se présentaient. Jouissant d'une bonne santé, il s'estimait heureux.

Belgique
1830.

Le 23 octobre, l'ennemi résolut et effectua sa retraite sur Anvers. Le quartier général quitta Malines, et nos volontaires eurent un jour de repos. Le commandant Niellon fit afficher dans la ville, que tout volontaire aurait à signer un engagement pour toute la durée de la guerre. Cette proposition les indigna; un mécontentement général éclata dans leurs rangs : « Non, non, » s'écria-t-on de toutes parts, « nous ne signons pas; c'est nous insulter que d'exiger nos signatures; nous qui sommes accourus ici librement pour chasser les Hollandais, s'il faut signer nous partons tous! nous nous battons jusqu'à ce que l'ennemi soit chassé de notre pays, mais nous ne voulons pas être forcés. » — Le comte, instruit d'un mécontentement si général, alla solliciter le commandant Niellon de retirer cette imprudente ordonnance; il alla parler lui-même aux mécontents et parvint à les ramener tous, ce qui fût devenu impossible sans son

Belgique 1830. intervention. Le dimanche, 24 octobre, on résolut d'aller à la poursuite de l'ennemi; en vrai chrétien, le comte, en s'exposant pour le bonheur de sa patrie, n'oublia pas ses devoirs envers Dieu; il alla entendre la messe avant de sortir de la ville. En partant il nous dit : " Courage, mes " amis, nous allons rejoindre, sur la route d'Anvers, le corps du général Mellinet venant de Malines; si les Anversoïis veulent un peu nous secourir aujourd'hui, nous souperons ce soir à Anvers. Voici encore un jour où nous montrerons que nous sommes braves. " — Le comte avait une espèce de pressentiment du malheur qui devait lui arriver. Chemin faisant, je lui fis voir toute la difficulté de notre entreprise; il en convint et me dit après un moment de réflexion ou de distraction : " Si je suis blessé, je pressens que je le serai grièvement. " — Arrivés à la jonction des routes de Lierre et de Malines sur Anvers, nous y rencontrâmes le corps des volontaires du général Mellinet. Là l'enthousiasme fut à son comble. Les cris de : " Vive le général Mellinet, vive le général Niellon, vive le comte Frédéric de Merode, défenseur de notre patrie, " se firent entendre de toutes parts; le plan d'attaque d'Anvers fut combiné.

Les Campinois furent détachés du corps de Niel-
lon et dirigés sur Wilryk, sur la route de Boom Belgique
à Anvers, à gauche de la grande route ; cette 1830.
séparation embarrassa et affligea M. le comte ; il
voulut suivre les Campinois, mais M. Niellon et
le capitaine Emard le pressèrent beaucoup de
rester avec eux. Il s'y laissa déterminer et me
dit en nous quittant : „ Ces messieurs tiennent
„ beaucoup à m'avoir avec eux. Allez avec les
„ Campinois ; ils ne trouveront pas mauvais que
„ je les quitte momentanément ; nous nous re-
„ verrons ce soir ou demain à Anvers. „ —
Alors il me considéra, et voyant que j'étais moins
bien armé que lui, il me présenta son pistolet.
Poussé par je ne sais quel pressentiment, je le
refusai en lui disant : „ Je ne voudrais jamais
„ vous priver d'une arme qui peut vous être
„ utile ; si, par hasard, vous en aviez besoin, je
„ me repentirais toute ma vie de l'avoir acceptée. „
— Je partis avec les Campinois pour notre des-
tination.

Un combat opiniâtre et acharné s'engagea à l'en-
trée du village de Berchem. Le comte s'y battit
toute la journée, toujours aux avant-postes ; il vit
tomber à ses côtés plusieurs de ses compagnons
d'armes ; se trouvant à peine à trente pas de

Belgique
1830.

l'ennemi, il reçut, vers quatre heures du soir, une balle qui lui cassa et traversa très-haut la cuisse droite ; il tombe, tire encore les deux coups de son fusil et s'arme du pistolet qu'il avait voulu me donner, résolu de se défendre jusqu'à la mort contre les soldats hollandais qui marchaient vers lui. Ses compagnons d'armes, le voyant dans cette position désespérée, s'animent davantage, et pour le sauver se précipitent avec fureur sur les soldats qui sont prêts à l'atteindre ; ils sont repoussés : le comte encourageait les volontaires et leur criait : " Courage, mes amis, " courage ; enlevez-moi d'ici, ne me laissez pas " entre les mains de ces bourreaux. " — Quatre volontaires se jettent sur lui et l'embrassent, le posent sur leurs fusils et l'emportent. Le comte Frédéric fut déposé dans une petite maison de campagne, située près du champ de bataille. Officiers et soldats, tous les volontaires étaient dans la consternation et se pressaient autour de lui. On fit venir de suite M. Bary, chirurgien, qui suivait les volontaires pour les aider de son art ; il pansa et soigna le comte Frédéric qui supporta avec un courage héroïque les douleurs aiguës de sa grave blessure. Il répondait en riant à ses compagnons d'armes qui venaient le voir et le plaindre :

„ Ce n'est rien, ce sont-là, messieurs, les fruits
„ de la guerre. „ — Le comte passa la nuit et la Belgique
matinée du lendemain, 25 octobre, sans se plaindre 1830.
de ses douleurs. Averti de se terrible malheur,
j'accourus près de lui ; me voyant, il me serra
affectueusement la main et me dit : „ J'avais
„ hier un pressentiment de ce qui m'est arrivé,
„ soyez tranquille, ce n'est rien. „ Je restai
près de lui. Le chirurgien vint nous avertir que
nos troupes battaient en retraite, et qu'il serait
prudent de transporter le comte Frédéric à Lierre
ou à Malines. Le comte s'y refusa et dit : „ Ce
„ déplacement va décourager et intimider nos vo-
„ lontaires ; je préfère rester, dussé-je tomber
„ entre les mains des Hollandais. „ — Les vo-
lontaires se battaient avec acharnement dans les
environs. Il entendait les coups de fusil autour
de lui, et s'informait avec empressement à ceux
qui venaient le voir, des positions des combat-
tants ; il ne cessait de les animer et de les en-
courager. Le comte Félix de Merode arriva dans
l'après-midi avec deux chirurgiens de Bruxelles,
MM. Vleminckx et Seutin. Ces messieurs exami-
nèrent la blessure et décidèrent que l'amputation
de la cuisse était nécessaire. Cette décision fut
communiquée à M. le comte ; il s'y résigna ; l'o-

Belgique
1830.

pération eut lieu de suite. Il la supporta avec un courage stoïque sans pousser un seul cri. Le même soir, il fut transporté à Malines. En route il voulut que son fusil fût placé à ses côtés. L'état déplorable du comte Frédéric, son départ pour Malines, l'absence aux avant-postes de cet homme, dont le courage héroïque, le calme et l'intrépidité rassuraient les plus timides, encourageaient les plus braves, fit naître un abattement général parmi les volontaires dont il était admiré et adoré. Leur désolation était extrême et aurait pu leur être fatale, si l'ennemi eût su profiter de cet avantage ; depuis lors je ne revis plus le comte Frédéric qu'une seule fois ; accompagné de son frère, le comte Félix de Merode, il fut entouré de sa famille et de ses amis. C'est donc à un autre qu'à moi à continuer ce récit jusqu'au dernier moment de cet homme si remarquable, mort pour l'indépendance et le bonheur de sa patrie, et dont la mémoire sera immortelle pour tout Belge, ami de la liberté et de la gloire de son pays. Comme témoin oculaire, j'atteste cette narration comme exacte et véridique dans tous ses détails.

Un membre du Congrès national

(*Signé*) : P.-E. PRETERS.

Après la blessure de mon frère Frédéric, et l'amputation qui en fut la suite, il fut reçu à Malines dans la maison de M. Opdebeeck, non loin de la grand' place, où il fut comblé de soins par M. Opdebeeck et sa famille. Ma sœur et le comte de Grammont, frère de ma belle-sœur Félix, s'établirent auprès de lui et ne le quittèrent ni jour ni nuit, pendant dix jours qu'il vécut encore. Quoique mon frère se fût confessé à Lierre, ainsi que l'a dit M. Peeters, M. de Grammont le disposa avec beaucoup de ménagement à se faire administrer ; il n'eut pas de peine à y réussir auprès de mon frère qui y paraissait fort disposé. On s'adressa au prince de Méan, archevêque de Malines, qui le combla de soins et lui envoya pour confesseur son grand vicaire, aujourd'hui cardinal et son successeur. Pendant sa maladie, le prince lui envoyait les plus beaux fruits. Dans ces entrefaites, ma belle-sœur Frédéric arriva avec le marquis de Cossé, son cousin germain. Une personne qui venait faire une visite à Frédéric, lui ayant imprudemment parlé d'un article du courrier des Pays-Bas, dans lequel on le proposait pour chef futur de la Belgique, il en fut vivement peiné. " Qu'est-ce à dire, " répliqua-t-il " j'ai combattu pour la liberté de Belgique 1830.

Belgique " mon pays; on veut ternir ma conduite en me
1830. " prêtant des idées ambitieuses que je n'ai ja-
" mais eues. Qu'on réponde à cet article; je le
" veux, je l'exige. "

Cette scène lui fit une telle impression, que l'on eut beaucoup de peine à le calmer, et depuis lors, on ne laissa paraître devant lui que les membres de sa famille et de celle de ses hôtes. Nous reçûmes à Trelon la nouvelle de sa blessure, le 28 octobre. Le 29, nous nous disposions à partir, lorsque nous recûmes, le soir, la nouvelle de la mort de la marquise de Beaufort, ma cousine, arrivée au château de Beaucamps, le 27 octobre. Consternés de toutes ces nouvelles tragiques qui tombaient sur nous au milieu de cette violente tempête, nous nous mîmes en route pour Bruxelles, avec M^{lle} de Thiennes, le 30 octobre à six heures du matin. Quelques jours auparavant, une émeute furieuse avait pénétré jusque dans la cour du palais royal et avait mis en péril le trône tout nouveau de Louis-Philippe. En arrivant à Mons, l'entrée de cette forteresse annonçait un pays à peu près livré à lui-même. Les portes n'étaient point gardées; il n'était plus question de passeports; la ville n'avait plus de garnison, et si les Français avaient voulu s'emparer de toutes les

forteresses frontières de la Belgique, ils y seraient entrés en vingt-quatre heures, sans qu'aucun homme y mit obstacle. La ville avait un air sombre et solitaire qu'on ne remarquait pas dans les villes de France de l'autre côté de la frontière. Nous dînâmes dans un hôtel situé sur la grand' place, vis-à-vis l'hôtel de ville. Après le dîner, nous continuâmes notre route vers Bruxelles. Cette seconde partie du voyage fut beaucoup plus triste. Les jours étant sur leur déclin dans cette saison de l'année, les ténèbres se répandirent de bonne heure sur la terre. Je voyageais dans l'obscurité entre l'image de mon frère si dangereusement blessé et celle de ma cousine, avec laquelle j'étais lié d'amitié dès ma jeunesse, comme aussi avec toute la famille de Wagnicourt, et qui venait de terminer prématurément sa carrière. Il était neuf heures quand nous arrivâmes aux portes de Bruxelles. Quoique un mois se fût écoulé depuis les grandes journées de septembre, tout retraçait encore les scènes terribles qui venaient de s'y passer. Les rues à demi-dépavées étaient à peine éclairées et encore coupées çà et là de restes de barricades, et tout à coup on sentait la voiture tomber dans des espèces de trous. On ne rencontrait presque personne dans

Belgique
1830.

Belgique
1830. les rues, et des blouses presque seules s'offraient au regard. Cet aspect avait quelque chose de menaçant. Il était neuf heures et demie quand nous arrivâmes à l'hôtel de Merode. Ma mère était revenue depuis quelques jours du château de Rixensart où elle avait passé cinq semaines ; ma sœur était à Malines auprès de mon frère Frédéric qu'elle ne quitta qu'après sa mort. Le lendemain matin, je sortis dans Bruxelles; les environs du parc étaient dévastés, les arbres criblés de boulets, les trottoirs et les chaînes brisés, les façades de l'hôtel de Belle Vue et du café de l'Amitié, du côté du parc, tellement criblées de boulets, qu'on ne comprenait pas comment elles se soutenaient encore. Une grande barricade se voyait sous les fenêtres du marquis de Trazegnies, et en général la ville avait encore cet aspect sauvage et dévasté qui suit les grandes catastrophes. L'hôtel de Merode n'avait reçu que quelques balles ou biscayens, dont quelques-unes avaient traversé la maison de part en part. Mon frère Félix, arrivé ici le 27 septembre, était du gouvernement provisoire. Le Congrès national était convoqué et devait s'ouvrir le 10 novembre. Les élections devaient avoir lieu le 4. Je partis pour Malines avec ma femme, pour aller voir mon

frère. Il était sur un lit mécanique et dans une chambre obscure qui n'était éclairée que par une lampe. Sa femme et le comte de Grammont étaient auprès de lui. Il était déjà si mal, que l'on ne permettait à aucune personne, qu'il n'avait pas vue dès le commencement de sa maladie, d'approcher de lui; on ne nous permit d'entrer que parce qu'il était endormi, et en nous tenant derrière son lit. Après y être restés quelques instants, on nous fit sortir dans la crainte qu'il ne se réveillât, et depuis lors je ne le vis plus. Il mourut le 4 novembre, après dix jours de souffrances, et âgé de 38 ans, étant né le 9 juin 1792.

Belgique
1830.

Le 4 novembre eurent lieu les élections, auxquelles je me rendis en qualité d'électeur. Dans cette même journée, l'état de mon frère s'aggrava tellement, qu'elle fut la dernière de sa vie. Après plusieurs hésitations sur le lieu de sa sépulture, sur lequel, dans ce temps d'exaltation, sa famille ne pouvait décider seule, le village de Berchem, près d'Anvers, où il avait reçu le coup mortel, réunit tous les suffrages. Les chasseurs de Chasteler se rendirent le 6 novembre à Malines pour rendre les derniers devoirs à leur compagnon d'armes. Le lundi matin, 8 novembre, étant logé

Belgique
1830.

chez M. Opdebeeck, sans savoir que j'étais au-dessus de la chambre où mon frère reposait sur son lit de mort, j'entendis, dès quatre heures du matin, faire les préparatifs de la cérémonie funèbre qui devait suivre. Environné d'une profonde obscurité et d'un profond silence, rien ne pouvait me distraire de ce que j'entendais au-dessous de moi. Deux heures entières se passèrent dans cette situation, et ce ne fut qu'à plus de six heures du matin que ma solitude fut interrompue par le commencement de cette terrible journée. Vers sept heures et demie, les chasseurs de Chasteler et une grande multitude de garde civique se rassemblèrent devant la maison. Le cercueil, orné de l'uniforme et des armes de ce corps et des armoiries de Merode sur les quatre côtés, fut placé sur une civière drapée et portée par quatre chasseurs. Je marchais derrière lui entre mes deux frères, et une triple décharge se fit entendre lorsque nous sortimes de la maison. Le cortège se composait des chasseurs de Chasteler et d'un grand nombre de gardes civiques; il s'achemina vers la cathédrale, en traversant la grand' place de Malines qu'occupait une foule immense. Le chapitre métropolitain réuni reçut le corps et récita les prières d'usage, après quoi le

cortège se mit en marche vers Berchem. Dans tous les villages les cloches sonnaient, et les populations accouraient sur son passage. Arrivés à Berchem, le comte de Robiano, gouverneur de la province d'Anvers, et M. Rogier, délégué et membre du gouvernement provisoire, vinrent au devant du cortège et prononcèrent des discours sur la tombe. Le comte de Robiano, qui avait offert avec beaucoup de zèle ses services au gouvernement provisoire, venait de faire son entrée dans Anvers en qualité de gouverneur, au milieu d'une grêle de bombes et de boulets, lancés sur la ville par le général hollandais Chassé, gouverneur de la citadelle, et qui s'occupait dans ce moment à réduire en cendres l'entrepôt et une partie de la ville, ce qui mettait la dernière main à la déchéance du roi Guillaume et de la maison de Nassau. Le Congrès s'ouvrit le 10 novembre à midi et demi. La garde civique s'était rangée en bataille dans toute la longueur de la rue de la Loi et une partie de la rue royale, au nombre d'environ quatre mille hommes. On voyait aussi un premier commencement de notre armée naissante. Le Congrès se tenait dans la salle de l'ancienne seconde chambre des États-Généraux; les armes de l'ancien royaume des Pays-Bas avaient disparu et étaient remplacées par le lion Belgique, Belgique
1830.

Belgique
1830.

portant la lance surmontée du chapeau de la liberté. Les deux drapeaux tricolores remplaçaient, derrière le bureau, les draperies du trône. Le gouvernement provisoire introduit se plaça devant le bureau au bas de l'estrade, et M. de Potter, son doyen d'âge, prononça un discours, après lequel le gouvernement provisoire, au nom du peuple belge, déclare le Congrès national installé, et se retire de la salle. Quelques jours après, le gouvernement provisoire ordonna qu'un service funèbre pour Frédéric serait célébré à l'église de S^{te}-Gudule, et la lettre suivante me fut adressée de sa part :

„ Les membres du gouvernement provisoire de la
 „ Belgique viennent, avec un sentiment pénible,
 „ s'acquitter du devoir de faire connaître à M. le
 „ comte et M^{me} la comtesse Henri de Merode qu'un
 „ service funèbre, en la mémoire de M. le comte
 „ Frédéric de Merode, sera célébré de la part du
 „ gouvernement, samedi, 20 novembre 1830, en
 „ l'église des S^{ts}. Michel et Gudule. „

Le secrétaire, membre du gouvernement provisoire,

(Signé) : J. VANDERLINDEN.

Le Congrès national ayant reçu la notification de ce service par l'administrateur de la sûreté publique, avec annonce que le chœur de l'église serait réservé à ses membres, s'ils voulaient honorer cette cérémonie de leur présence, M. Constant Rodenbach fit au Congrès la proposition d'envoyer une députation pour assister, au nom de cette assemblée, au service funèbre de mon frère. On s'écrie de toutes parts : " Pas de députation, nous y irons tous, " — et l'assemblée décide qu'elle se rendra en corps au service de Frédéric de Merode. Ce fut pour lui une glorieuse récompense d'avoir perdu la vie pour la cause de son pays, et ce témoignage de reconnaissance nationale fut inscrit sur le monument que lui éleva sa famille dans cette même église. Dans ce même hiver, je vis, le 26 novembre, la fameuse séance où la déchéance de la maison de Nassau-Orange fut prononcée; je n'entreprendrai pas de dépeindre l'impression qu'éprouva la nombreuse assistance lorsque le président prononça cette imposante résolution du Congrès national, à la majorité de cent soixante-une voix contre vingt-huit. Un profond silence succéda à la déclaration de M. Surllet de Chockier. Quelques temps après, je fus présent à la délibération la plus im-

Belgique
1830.

Belgique
1830.

portante du Congrès, celle dont dépendait le caractère entier de la révolution de 1830, celle qui mettait en problème s'il y aurait ou non liberté en Belgique, ou si elle serait, comme la France aujourd'hui, dotée d'une liberté illusoire et purement verbale, en se bornant à changer de dépositaire de l'arbitraire. Cependant cette question fut fort controversée, et la liberté pure et simple de l'enseignement, aujourd'hui article dix-sept de la constitution, fut dans le plus grand péril. A la proclamation des votes par le président : « Il y a » soixante-onze voix contre, » je m'écriai : « Il ne » valait pas la peine de faire une révolution. » Mais il ajouta aussitôt : « et soixante-quinze pour » la liberté de l'enseignement, » et l'article fut déclaré adopté à la majorité de quatre voix. Ainsi la principale liberté passa par le trou d'une aiguille.

Pendant ces importantes délibérations du Congrès, quelques membres de cette assemblée, qui étaient de nos amis, se réunirent chez nous tous les soirs, ainsi que la famille de Robiano. La marquise Arconati, femme instruite et spirituelle de Milan, et son mari qui avait été exilé de la Lombardie où il possède une grande fortune, et outre cela, en Belgique, le beau château et la belle

terre de Gaesbeek , venaient aussi à ces réunions. Belgique
1830.
Las de parler toujours politique , malgré l'intérêt des circonstances, on résolut d'employer une partie de la soirée à lire à ces dames les ouvrages les plus intéressants de l'époque , pendant qu'elles travaillaient, lectures souvent épurées par le vicomte Vilain XIII, notre principal lecteur, avec tant d'abilité , qu'il était impossible de s'apercevoir des suppressions qu'il y apportait. Le vicomte Vilain XIII lisait avec un talent remarquable, particulièrement les ouvrages dramatiques. Deux autres lecteurs le remplaçaient d'une manière fort agréable ; c'étaient le marquis de Beaufort et le comte de Robiano. Le marquis de Beaufort lisait la prose aussi bien que le vicomte Vilain XIII, et le comte de Robiano les remplaçait l'un et l'autre avec agrément, mais sans les égaler.

Les fiancés de Manzoni, qui terminèrent les lectures de cet hiver, furent particulièrement intéressants par la présence du marquis et de la marquise Arconati, qui nous expliquaient bien des détails dont la connaissance répandait un double intérêt sur ce charmant ouvrage. Pendant le courant de ces lectures, se donna un concert au profit des blessés de septembre à la salle du grand théâtre. On était alors dans toute l'ardeur des chants patrio-

Belgique
1830.

tiques. La marquise Arconati, n'ayant jamais entendu chanter en chœur la Brabançonne, en exprimait du regret. Toutes les loges étaient vides dans la salle ; la loge voisine de la nôtre était seule occupée par la baronne de Haultepenne et M^{lle} du Chasteler, sœur du général, depuis grand écuyer du roi. En revanche le parterre était comble ; le marquis de Beaufort dit à la marquise Arconati :
« Si vous voulez, Madame, entendre la Brabançonne, rien n'est plus facile. » Aussitôt il se penche hors de la loge et s'écrie à haute voix : « la Brabançonne, la Brabançonne ! » A ce cri, comme si une étincelle était tombée sur de la poudre, tout le parterre se lève, et la Brabançonne entière est chantée en cœur avec cette force d'intonnation et cette énergie d'expression qui ne laissent rien à désirer à ceux qui n'avaient jamais entendu ce bel air national, devenu aujourd'hui une marche militaire. Les lectures commencées cette année se soutiennent depuis quinze ans, grâce à l'aimable complaisance du vicomte Vilain XIII, et depuis lors, plusieurs des femmes les plus aimables de la société de Bruxelles ont bien voulu s'y joindre et augmenter ainsi le charme et l'attrait de ces réunions pleines d'intérêt.

CHAPITRE XVI

SOMMAIRE.

Choix d'un régent. — Composition du livre de l'esprit de vie et de l'esprit de mort. — Opposition de M. de Lamennais à cet ouvrage. — Lettre à M. l'abbé de Lamennais à ce sujet. — Entrevue du marquis de Beaufort avec lui. — Faiblesse de la régence. — Élection du roi Léopold. — Inauguration du nouveau roi sur la Place Royale. — Premier diner à la cour. — Une lettre anonyme m'annonce que la foudre est sur nos têtes. — Entrée du prince d'Orange à la tête de 40,000 hommes. — L'armée française arrive. — Séjour à Lombise. — Course à Westerloo. — J'entre au Sénat. — Première séance royale des chambres. — Premier anniversaire des journées de septembre à S^t-Gudule. — La fête du S^t-Sacrement, célébrée avec éclat, cette année. — Première fête donnée au roi le jour de sa naissance. — Approche et apparition du choléra à

Belgique
1831.

Bruxelles. — Séjour à Bruxelles auprès de ma mère pendant le choléra. — Ma femme, dame d'honneur de la jeune reine des Belges. — Arrivée en Belgique de M^{me} la princesse Louise d'Orléans, reine des Belges. — Séjour à Dhuy. — Les cavernes de Faulx-les-Caves, près de Jauche. — Fin du choléra. — Siège d'Anvers par l'armée française.

Pendant les premières semaines de l'année 1831, on continuait à délibérer sur les articles de la constitution avec autant de tranquillité et de sang froid, que si le pays se fut trouvé dans la plus grande sécurité. Les cinq grandes puissances s'étant donné entre elles l'exclusion pour la couronne Belge, le Congrès et la nation cherchaient des yeux dans toute l'Europe un prince auquel on pût offrir la couronne. Un parti français d'une quarantaine de membres du Congrès aurait voulu faire élire le duc de Leuchtenberg, pour préparer de loin une réunion à la France; mais le nouveau Roi des Français se prononça si fermement contre ce projet, qu'il ne put se réaliser, quoiqu'il en fut bien près. Enfin la constitution fut proclamée, et faute de pouvoir s'accorder encore pour un roi, on résolut de mettre en action la monarchie en élisant un régent, ce qui eut lieu après le refus que fit Louis-Philippe de la couronne Belge pour son fils, le duc de Nemours, qui lui avait été décernée à

la majorité d'une voix dont il l'emporta sur le duc de Leuchtenberg. Pendant cet hiver, je travaillai beaucoup avec mon cousin, le marquis de Beaufort, à un ouvrage sur la philosophie de l'histoire, intitulé : " de l'Esprit de vie et de l'Esprit de mort; " nous y cherchions à exposer l'Esprit et l'état social des trois grandes phases de la société humaine : le règne du paganisme, le règne du Christ pendant les mille ans qui s'écoulèrent de 800 à 1800, et le règne du Déisme qui s'était élevé avec le nouvel empire soldatesque du César moderne. Au milieu des circonstances compliquées où nous nous trouvions, nous cherchions aussi à y exposer la solution du grand problème de l'application de la morale politique chrétienne à l'état présent de la société dans nos contrées, et dans une grande partie de l'Europe. Ce livre ne fut point composé, comme les autres, par la seule étude des ouvrages de notre époque, de celle de Louis XIV, ni même des ouvrages de l'antiquité, mais par une lumière innée qui nous apparaissait d'abord lointaine et pâle comme l'étoile du berger au commencement de la nuit. Puis cette lumière avait grandi par l'observation et l'expérience qui nous avaient amenés à l'étude des siècles purement chrétiens de l'Europe, ap- Belgique
1831.

Belgique
1831.

pelés vulgairement le moyen-âge. Là nous avons trouvé, dans la haute intelligence des docteurs, des papes et des conciles généraux de cette époque, le développement et la confirmation de cette même lumière primitive. Nous y travaillions tous les matins, et malgré les temps de troubles où nous étions, l'on s'apercevait si peu en dehors de la ville d'un temps de révolution, que nous faisons seuls les promenades les plus éloignées dans les campagnes et les bois qui environnent cette capitale.

Le journal « le Correspondant » avait alors pour rédacteur M. de Cazalès, fils de l'ancien député à l'assemblée constituante, et qui donna depuis un cours de littérature française à l'université catholique de Louvain. Il accueillit dans son journal et publia sous la forme d'articles presque tous les chapitres de cet ouvrage, et quoique nous eussions maintenu la défense du moyen-âge dans son application de l'ordre à la société d'alors, nous eûmes assez de bonheur pour en modifier l'application à la société actuelle, de manière à n'essuyer aucune attaque des journaux libéraux de cette époque. L'abbé de Lamennais seul, qui commençait à s'égarer, attaqua notre chapitre du St. Empire Romain qui exposait avec

quelque force l'ordre chrétien de la société dans la plus grande partie de sa réalisation. Je vais placer ici la lettre que j'adressai à cette occasion à M. l'abbé de Lamennais; elle lui fut portée par mon cousin, le marquis de Beaufort, qui fit alors un voyage à Paris pour ses affaires. Quelque temps après son arrivée, il se rendit chez ce célèbre écrivain, qui, dans une autre occasion, avait bien voulu accueillir et s'approprier quelques observations que je lui avais envoyées sur un de ses précédents ouvrages; mais les temps étaient changés. M. de Lamennais commençait à prendre d'autres liens et à entrer dans une voie dont il n'a pas lieu de s'applaudir. Voici la lettre que j'adressai alors à M. l'abbé de *Lamennais* :

Belgique
1851.

Lettre

DU COMTE DE MERODE A M. L'ABBÉ DE LAMENNAIS.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai ressenti un vif regret en apercevant quelques *différences* entre l'idée que vous vous êtes

Belgique
1831.

formée de l'ordre social chrétien et celle que nos recherches historiques et religieuses ont fait naître en vous. L'harmonie entre nos sentiments et ceux d'un homme que ses vertus et sa haute réputation, acquise par le plus beau talent du siècle, placent au premier rang dans le monde, serait un avantage d'un bien grand prix pour nous et pour ce que nous croyons l'ordre complet de la société chrétienne. M. de Beaufort me mande, qu'avec cette condescendance et cet amour sincère de la vérité qui vous portent à ne pas dédaigner même les plus faibles lumières, vous vous proposiez un entretien avec lui sur ce sujet. Lié avec moi par des longues études et nos relations de famille, il a vivement désiré que j'expose à vos yeux les motifs de notre croyance : votre indulgence m'encourage à entreprendre cette tâche; je vous supplie seulement de ne point rendre cet ordre d'idées responsable de la faiblesse de son organe auprès de vous. Pénétrez de votre coup d'œil au-delà de quelques vues que pourra peut-être vous présenter cette lettre et dont vous aviez déjà accueilli plusieurs parties dans le mémorial catholique de mai 1827, septembre et octobre 1828. En envoyant à M. de Beaufort les textes formels de Grégoire XIII et de Gré-

goire VII rapprochés du sens naturel de Boniface VIII, de St. Bernard et de St. Thomas, je ne me proposais pas de dénouer logiquement les difficultés exprimées par vous, Monsieur l'abbé, je les présentais comme tranchées par l'autorité suprême, et j'en conclusais tacitement, mais justement, je le pense, que la solution future de ces objections était certaine; mais j'entre dans le sujet principal de cette lettre.

Belgique
1831.

Lorsque, rejetant les chaînes spirituelles du gallicanisme dont on avait voulu m'envelopper dans ma jeunesse, je cherchai à me rendre compte de l'ordre social chrétien, dont la théorie est défigurée et intervertie de tant de manières diverses par l'esprit de corps, le rationalisme, l'intrigue, la timidité et l'influence des cours sur les publicistes, les théologiens, les universités et même les corporations religieuses, je crus devoir m'attacher exclusivement à l'autorité infaillible et suprême du christianisme. Le Saint-Siège et les conciles généraux, interprètes de la parole divine, leurs indications dégagées de restrictions et exceptions arbitraires et subtiles, devaient, selon moi, diriger la philosophie et la jurisprudence dans toutes ses branches. Une idée complète de la nécessité *universelle* du médiateur et de l'éten-

Belgique
1851.

due de la réparation me parut propre à élaguer une infinité *d'objections de détail* et de réserve du principe rationaliste et déiste introduit depuis trois siècles dans la science sociale même théologique sous des rapports qui ne sont pas de foi stricte, mais appartiennent cependant à la religion dans le sens le plus large de ce terme. Je ne pense pas que l'interposition souveraine et universelle du médiateur entre la société humaine et la divinité puisse être l'objet d'un doute pour un catholique éclairé. L'action de la réparation, selon le sens du christianisme, embrasse le remède de tous les désordres dans l'enseignement et l'exercice de nos devoirs envers Dieu et les hommes. Ce remède embrasse tous les moyens que présente la nature humaine ; il agit sur toutes les facultés actives et passives de l'homme, et n'est que le pouvoir du réparateur, exercé par l'Église infallible qu'il représente sur la terre, car l'homme étant esprit et corps, personnellement unis, la société humaine, pour être maintenue dans l'ordre, doit être gouvernée sous tous les rapports par un moyen extérieur, sensible, perpétuel, infallible. Comme la hiérarchie sociale complète est le moyen de l'ordre, j'ajouterai ici quelques notions premières à ces idées

fondamentales. La fin de la hiérarchie est l'assimilation et l'union à Dieu. L'ordre, dit St. Denis, est ici la même chose que la puissance dont St. Paul dit aux Romains : que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont ordonnées de Dieu. Deux pensées sont présentées dans ce passage ; d'abord que les puissances viennent de Dieu, secondement qu'il en a écarté la confusion, et qu'elles sont distribuées et subordonnées de Dieu ou sous l'autorité divine dans un ordre convenable. Quel est-il cet ordre convenable ? St. Denis et le célèbre pape Boniface VIII vont nous l'apprendre : C'est d'amener à l'Être suprême les êtres infimes, par les êtres intermédiaires ; les infimes par les inférieurs, les inférieurs par les supérieurs ; échelle mystérieuse qui unit la terre à la sublime demeure de la divinité, et qui présente à mes yeux dans tous ses degrés la puissance directe. Quant à l'ordre de l'institution du pouvoir temporel, c'est encore le texte de cette même constitution approuvée de l'Église universelle qui va nous instruire d'une manière plus explicite ; car il attribue à la puissance spirituelle l'institution de la puissance terrestre : *quam instituere habet et*

Belgique
1851.

Belgique 1831. *judicare*. Or, je le demande, instituer signifierait-il déclarer que Dieu institue immédiatement, et oblige les consciences à obéir à celui que Dieu institue ainsi lui-même? Avec de telles violences, faites à quelque texte que ce soit, il peut signifier à peu près tout ce que l'ont veut, et ici particulièrement, instituer signifierait, comme en langage gallican, ne pas instituer; de même le concile de Trente déclare que les princes chrétiens tiennent leur juridiction et leur domaine de l'Église (*quod ab Ecclesia obtinent*); cela signifierait-il encore, non que l'Église leur confère ce domaine et cette juridiction, mais qu'elle déclare que Dieu les leur a conférés lui-même immédiatement, et oblige les consciences à y obéir? En vérité, Monsieur, vous avez répandu trop de ridicule sur ces sortes d'interprétations, pour qu'il reste encore quelque possibilité de les lire sérieusement. Selon ce même St. Denis, dont Boniface VIII empruntait les lumières, la hiérarchie des esprits célestes, formés à la ressemblance de Dieu, est établie sous lui; celle des hommes, formée à la ressemblance de la hiérarchie angélique, est constituée sous elle et par elle sous Dieu lui-même. Ainsi, dès la création du monde, la hiérarchie de l'unité fut donc établie de Dieu parmi toutes ses

créatures intelligentes, depuis les régions les plus élevées de son empire universel, jusqu'aux régions terrestres où nous passons cette vie fugitive, et, par un ordre admirable, l'irradiation et la puissance émanées de l'Être de Dieu même agissent, graduellement adoucies et variées, jusque sur les mortels; je ne nierai pas qu'en remontant à l'origine primitive de la souveraineté temporelle, elle ait été établie immédiatement de Dieu. Adam était prêtre et roi, comme premier père du genre humain, mais cela ne présente pas plus de contradiction avec l'institution subséquente de la puissance politique par la puissance spirituelle, que la première institution des apôtres, attribuée par plusieurs à Jésus-Christ immédiatement, n'est incompatible avec l'institution épiscopale donnée depuis par le vicaire du Christ sur la terre.

Que le haut domaine de la puissance spirituelle sur le glaive temporel ait été mentionné ou non dans les trois premiers siècles, me paraît une difficulté accessoire qui ne fait rien au fond de la question; la bulle : *unum sanctam*, approuvée, selon M. Rohrbacher lui-même, par un concile général, et d'ailleurs déjà tacitement par l'Église universelle, enseigne-t-elle ou non qu'il appartient à la puissance spirituelle d'insti-

Belgique
1831.

Belgique *tuer* la puissance temporelle? Est-elle l'exposition
1831. de la hiérarchie sociale du christianisme, ou l'exposition d'une forme de suzeraineté du moyen-âge, d'une forme particulière de société? Grégoire VII et Grégoire XIII et bien d'autres pontifes ont-ils enseigné, conformément à cette constitution, que, (dans un état chrétien) Jésus-Christ a investi l'Église des deux pouvoirs, et que (toujours dans un état chrétien) le glaive du souverain temporel est sous l'autel, n'est que de l'autel. Voilà le point décisif. On a prouvé plus que suffisamment que l'Église des siècles intermédiaires ne peut être opposée à celle des premiers siècles sans détruire son infailibilité et sa perpétuité. Je renverrai d'ailleurs ici au passage du savant P. Thomassin; d'après lui et l'expérience, les droits de la primauté, instituée par Jésus-Christ, ne se sont développés que les uns après les autres dans la longue suites des siècles. Elles étaient cependant renfermées dans la source et la primitive institution de la primauté de Pierre, ces grandeurs et ces prérogatives qui ne se sont découvertes et ne se découvriront que dans la longue succession des siècles. Vous retrouverez, Monsieur l'abbé, la totalité de ce beau passage dans les lettres ultra-montaines de M. de

Beaufort, page soixante-sept, et sans doute on trouverait aisément ces sources, en se pénétrant des vues larges que M. l'abbé Sibour a présentées dans l'explication des textes sacrés qui regardent la liberté, et que, depuis longtemps, les livres du gallicanisme, fidèles à leur habitude de séparer du bonheur temporel la vie spirituelle des peuples, restreignent arbitrairement à une liberté toute spirituelle. Alors, on verra peut-être, tout l'ordre social chrétien dans ces textes si connus : " Ainsi que mon père m'a envoyé, de " même je vous envoie ; paissez mes agneaux, " paissez mes brebis ; vous êtes Pierre, et sur " cette Pierre je bâtirai mon Église. " Car il y a dans cette mission, selon les interprètes, similitude de puissance, d'autorité, de fin, puisque Jésus-Christ, chef suprême de l'humanité et réparateur de la société humaine, leur donne des droits proportionnellement semblables aux siens pour une fin qui est le salut, c'est-à-dire le règne du bien, dans tout l'ordre de l'existence humaine. Loin donc qu'il ne se trouve dans les premiers siècles aucune trace de ce pouvoir, il est, (selon tout le moyen-âge et selon Bellarmin lui-même), énoncé expressément dans les passages que je viens de citer ; sens complet, parfaitement

Belgique
1851.

Belgique
1831.

analogue à votre interprétation de la mission de l'Église sur l'enseignement universel et à la réclamation de l'université de Paris à Louis XIII, en 1643 ; rien n'est isolé dans la société. Vainement dirait-on que l'Église n'a reçu sur les empires chrétiens le pouvoir sur les choses temporelles que par rapport aux choses spirituelles, au salut ; ce principe exclusif ne supporte pas l'examen. L'homme-Dieu est venu réparer le genre humain pour toute sa durée temporelle et éternelle ; principalement , à la vérité , par rapport au salut ou à la vie future , mais aussi par rapport à la vie présente , au salut temporel , en eux-mêmes , c'est-à-dire , par rapport à la félicité même temporelle de la société humaine obéissant aux lois de la réparation. Le Christ a donc donné à l'Église , sur les choses temporelles , un pouvoir qui a lieu par rapport au bon ordre temporel , au salut temporel de la société chrétienne en eux-mêmes. Singulière destinée de ce monde , Montesquieu s'est écrié : « Chose admirable ! la religion qui « *semble* n'avoir pour objet *que* la félicité de la « vie future , fait encore notre bonheur dans « celle-ci ! » Ah ! lorsque cette vérité n'était qu'un axiôme politique dans les lois des Charlemagne et des Alfred , le monde chrétien se fût

étonné, plus justement sans doute, d'une telle découverte! Paissez mes agneaux, paissez mes brebis, n'est pas plus restreint dans son acception, surtout en le prenant dans ses rapports avec le passage qui confère à l'Église la mission de représenter le Christ. Pâtre, signifie régir, gouverner, pourvoir à tous leurs besoins, ce que signifie encore, bâtir l'Église sur la pierre, c'est-à-dire, selon saint Ambroise, soutenir toute la masse et l'ensemble de l'édifice chrétien. De là, ces belles paroles de St. Bernard : " Vous êtes Abel par la " primauté, Noé par le gouvernement, Abraham " par le patriarcat, Moïse par l'autorité, Samuel " comme juge, Aaron comme pontife, etc. " J'en ai dit assez pour M. de Lamennais qui a sous les yeux la belle explication sur la liberté chrétienne.

Belgique
1851.

J'arrive à votre principale objection, celle à laquelle vous me paraissez attacher le plus d'importance. Si les considérations et les autorités exposées jusqu'ici sont reconnues, cette objection ne peut subsister et tombe d'elle-même; incompatible avec des vérités certaines et des autorités irréfragables, sa solution indirecte serait convaincante. Mais cherchons s'il n'en existe pas une solution directe. Le haut domaine que possède l'Église sur

Belgique 1851. la puissance purement temporelle, l'institution de la seconde par la première anéantiraient, selon vous, Monsieur, la distinction des deux puissances, qui est universellement reconnue. Je ne crois pas pouvoir répondre à cette difficulté, sans chercher à acquérir une idée précise de cette distinction des deux puissances. Votre objection suppose, énonce même que ces puissances ne peuvent être distinctes sans être, sous la loi chrétienne même, *instituées* l'une et l'autre immédiatement de Dieu. C'est précisément ce qui est l'objet de ma négation. Ces puissances sont distinctes par leurs fonctions ou la nature des devoirs qu'elles ont à remplir; distinction éminemment naturelle, puisqu'elle est dérivée de leur essence et non de leur origine qui n'est qu'une relation. Dans notre croyance, ces puissances sont distinctes le plus possible, puisqu'elles le sont même par leur origine : la puissance spirituelle émanant de Dieu immédiatement, et la puissance temporelle venant de Dieu médiatement par la puissance spirituelle. Voilà, Monsieur, notre sentiment sur la hiérarchie sociale, telle que nous la croyons établie par l'histoire et le sens naturel des actes de l'autorité suprême et infaillible du christianisme. Dans un temps où le système social déiste se développe par toutes les profondeurs de

l'esprit de mensonge, nous croyons nécessaire d'exposer dans tous ses développements le système chrétien de la société humaine dégagé de tout principe, même éloigné, de déisme ; racine funeste qui porte ses fruits tôt ou tard. Nous voyons l'ordre social catholique, qui en France vient de cesser entièrement de régner, s'effacer progressivement en Europe. Nous n'en sommes que plus convaincus de la nécessité d'opposer la connaissance entière de la société chrétienne à la théorie complète de la société rationaliste. Il me reste, Monsieur, à solliciter votre indulgence pour cette longue lettre ; si vous lui accordez place dans votre journal, sans que les preuves dont je m'appuie vous paraissent convaincantes, j'ose vous demander qu'elle n'y paraisse que comme expression de ma croyance, étant prêt d'ailleurs à répondre à toutes les réfutations qu'on jugerait à propos d'y opposer, excepté celles qui se résolvent par le dictionnaire.

Belgique
1831.

Agréez, Monsieur l'abbé, l'expression du respect de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

HENRI, COMTE DE MERODE.

Bruxelles, 5 janvier 1831.

Belgique
1831.

Après avoir lu cette lettre, M. de Lamennais, sans répondre aux raisons qui étaient alléguées, se borna à répéter les arguments qu'il avait avancés dans l'avenir, et après une conversation de plus d'une heure et demie, le marquis de Beaufort, voyant qu'il n'était possible ni de l'amener à répondre sérieusement et régulièrement aux autorités sur lesquelles reposait ma lettre, ni à en reconnaître la vérité, leva la séance qu'il n'y avait plus aucun intérêt à prolonger, et se retira. Nous pûmes juger, dès lors, qu'il s'était opéré un grand changement dans la disposition d'esprit de cet écrivain célèbre, qui s'est fait remarquer depuis lors d'une si déplorable manière. Après le retour du marquis de Beaufort à Bruxelles, nous achevâmes la composition du livre intitulé : *l'Esprit de vie et l'Esprit de mort*, qui fût publié dans son intégrité au commencement de 1833.

Pendant ce temps, la révolution de 1830 continuait lentement et gravement sa marche en Belgique, et la nouvelle constitution s'y élaborait avec la même réflexion et le même détail, que si l'on avait été au milieu de l'Océan Pacifique dans une vaste île, rendue inaccessible par une triple rangée de récifs. Le peuple Belge était si éloigné de la république, que le Congrès fut menacé parce

qu'il ne trouvait pas assez vite un roi. Louis-Philippe venait de refuser l'élection du duc de Nemours, les cinq grandes puissances venaient de donner l'exclusion à tous leurs princes ; le souvenir du roi Guillaume avait laissé dans le cœur du parti catholique, qui renfermait presque toute la nation, l'effroi et l'horreur des princes protestants, ce qui restreignait encore le nombre des éligibles ; dans cet embarras, on ne trouva d'autre expédient que d'amuser l'impatience du peuple et de donner une marque de bonne volonté à l'Europe, en mettant en action la constitution monarchique, et on élut pour régent M. le baron Surlet de Chokier, qui avait présidé le Congrès avec beaucoup de cet esprit plaisant, qui, sans grande profondeur, sait souvent arrêter les discussions fâcheuses par de bons mots ; mais M. de Surlet n'était point de force à porter le fardeau qu'on lui imposait. L'avantage de son élection consistait en ce qu'il ne faisait ombrage à personne, et en ce qu'il était toujours facile de lui faire faire place à un autre. Aussi le gouvernement de cette régence fut-il d'autant plus faible et plus chancelant, que le régent lui-même, n'ayant aucune confiance dans l'existence du pays, penchait vers la France. Il ne faisait rien pour parer le coup qui nous me-

Belgique
1831.

Belgique
1831.

naçait. Très-peu de temps après son élection, arriva la scène fameuse du 28 mars, où le peuple, en dévastant la maison d'un partisan du prince d'Orange, se prononça si vertement cette fois encore, qu'il arrêta tout court la réalisation d'un complot orangiste, dont les auteurs ne se donnaient guère la peine de se cacher, et que lord Ponsonby, envoyé d'Angleterre, demeura convaincu de l'inutilité et du péril d'une nouvelle tentative en faveur de la maison de Nassau. Ce lord commença donc à proposer le prince Léopold de Saxe-Cobourg, dont il releva avec raison les belles qualités qu'il a depuis montrées sur le trône; plût au Ciel qu'on l'eût élu dès lors! on eût ainsi évité les malheureuses conditions des vingt-quatre articles, et les tristes événements du mois d'août. Des Polonais distingués qui se trouvaient alors à Bruxelles, ne cessaient de nous avertir de la nécessité d'élire un roi, et de nous constituer avant la chute de leur patrie; enfin, le 4 juin, leurs bons conseils furent suivis; le clergé lui-même conseilla aux membres catholiques du Congrès l'élection du prince Léopold, dont la sagesse et la bonté commençaient à être plus connues dans le pays, et ce prince fut élu à une grande majorité. J'eus encore l'avantage d'être présent à cette intéressante séance.

Mon frère Félix fit partie de la députation qui alla porter au futur roi la couronne. Ce prince, que la constitution n'y obligeait point, voulut bien déclarer qu'il épouserait une princesse catholique et que ses enfants seraient élevés dans cette religion. Il acquit ainsi dès ce jour, un nouveau droit à la reconnaissance de la nation Belge. Cette élection avait le triple avantage de former des liens de la Belgique avec l'Allemagne, l'Angleterre et la France, puisque le roi élu tenait à l'Allemagne par la naissance, à l'Angleterre par son premier mariage et sa longue résidence, et devait épouser la princesse Louise d'Orléans, fille du nouveau roi des Français. Au mois de juillet, le roi Léopold fit son entrée à Bruxelles, et fut inauguré, aux acclamations générales, sur une vaste et belle estrade appuyée à la colonnade de l'église de S. Jacques de Caudenberg. Il y jura la constitution et fut proclamé roi, le 21 juillet 1831. Quelques jours après, je fus présenté au nouveau roi et dinai avec lui dans ce palais où, si peu de temps auparavant, ce roi avait dîné lui-même, comme voyageur, et dont une sorte de coup de mer le faisait maintenant le maître; je ne pouvais en croire mes yeux qui y avaient vu si récemment encore trôner et recevoir le souverain que nous avait

Belgique
1831.

Belgique
1831.

imposé la S^{te} Alliance. Une lettre anonyme pleine de menaces m'arriva alors, m'annonçant que l'heure de la vengeance avait sonné, et cinq ou six jours après ce dîner nous apprimes la foudroyante nouvelle que le prince d'Orange, à la tête de quarante mille hommes, était entré en Belgique et marchait sur Bruxelles, après avoir mis en déroute, à Boutersem, l'armée belge, qui n'était ni nombreuse, ni exercée, ni disciplinée; des troupes nombreuses de gardes civiques, sans ordre ni aucune idée de la guerre, augmentaient la confusion; la consternation était dans la capitale à l'approche du prince d'Orange que rien n'arrêtait plus.

En vain eût-on voulu y renouveler les combats de 1830; les mêmes choses ne se renouvellent jamais deux fois, et cette fois-ci, l'armée hollandaise était trop nombreuse et trop éclairée par les événements de l'année précédente pour retomber dans les mêmes fautes. Il ne restait donc plus de ressource que dans l'armée française du maréchal Gérard, que le roi Louis-Philippe envoyait au secours de la Belgique. Le général Belliard, envoyé du roi des Français en Belgique, et qui aimait ce pays où il avait commandé sous l'Empire la division de Bruxelles pendant plusieurs années, s'employa avec un zèle ardent à hâter la

marche des ducs d'Orléans et de Nemours; ces deux jeunes princes, à la tête de l'avant-garde de l'armée française, entrèrent à Bruxelles vers le soir, quelques heures avant que le prince d'Orange ne pût y entrer, et sauvèrent ainsi le nouveau royaume. Car en voyant comment les grandes puissances récompensèrent par les vingt-quatre articles le roi Guillaume d'avoir violé leur défense de reprendre les hostilités, il eût été difficile de ne pas craindre, que, trouvant le prince d'Orange rentré dans son palais, elles n'eussent pris ce prétexte de déclarer que la nation belge, n'ayant opposé aucune résistance sérieuse à ce retour, le royaume des Pays-Bas était rétabli sous la dynastie de Nassau. Belgique
1831.

Ma mère, pendant ces jours de tumulte, s'était réfugiée au château de Lombise, chez le comte de Thiennes; nous y passâmes aussi huit jours avec elle. Déjà le temps avait marqué son passage dans ce château où j'avais passé d'agréables moments de la jeunesse. Non-seulement je n'y voyais plus ni mon beau-frère ni la plupart de ses enfants, mais la comtesse de Thiennes était morte depuis deux ans avec ce même courage et cette même force de caractère dont elle avait donné des preuves pendant sa vie, lorsqu'en 1792 elle

Belgique
1831.

reçut seule au château de Lombise des soldats carmagnols de l'armée de Dumouriez, et leur prépara leur repas de ses propres mains, tandis que ces hommes lui criaient : " Hé! la mère, donne-nous à dîner. " — Le comte de Thiennes lui-même, âgé de soixante-treize ans, s'avancait vers cet état d'affaissement dans lequel il passa ses dernières années. Cependant, son corps seul annonçait la vieillesse et il avait conservé ses facultés. Il fut fort aimable pour ma mère et pour nous et écouta avec grand intérêt la lecture de : *l'Esprit de vie et de l'Esprit de mort*, dont la composition était presque achevée. Un château voisin, celui d'Hembise, où j'avais passé tant d'heureux moments, avait également ressenti le ravage des ans. Le comte d'Andelot était mort, un de ses fils avait péri dans la guerre de Russie, et cette chère et bonne comtesse, si gaie, si franche, si hospitalière, frappée de plusieurs apoplexies successives et âgée d'environ soixante-six ans, touchait au terme de sa vie, soignée par M^{lle} d'Andelot, sa fille, héroïne de tendresse filiale, à qui ces soins coustèrent la santé et presque la vie, et qui, pour s'y livrer, renonça aux établissements avantageux qui se présentèrent pour elle. C'était donc avec un sentiment à la fois doux et douloureux que je

parcourais cette contrée heureuse et animée pendant les années de mon jeune âge, et que je n'avais pas revue depuis 1814. Les Hollandais étant expulsés du territoire belge et le roi rentré dans sa capitale, les élections se préparèrent pour la constitution de nouvelles chambres, et l'on me fit l'honneur de m'élire dans cinq districts pour le sénat. J'optai pour celui de Bruxelles, ma ville natale. Pendant le temps qui s'écoula jusqu'à l'ouverture des chambres, j'allai avec ma femme prendre les premières mesures pour la restauration du château de Westerloo, inhabité pendant près de soixante-dix ans que mon grand'père et mon père habitèrent Trelon et Everberg; mais la présence d'un fort sur la Nethe, dont les canons étaient braqués vers le château et vers le bourg, empêcha jusqu'en 1835 de commencer l'exécution de ce projet. Le 8 septembre, le roi Léopold, fit pour la première fois, en séance royale, l'ouverture des chambres, et par suite des révolutions pendant lesquelles j'avais vécu, je me vis pour la première fois dans la vie publique, à l'âge de quarante-neuf ans. Ces premiers temps furent d'un haut intérêt; les chambres avaient à créer une armée de près de cent mille hommes, emprunter cent millions, traiter avec les puissances de l'Europe et adopter

Belgique
1831.

Belgique
1831.

les vingt-quatre articles. Le 23 septembre, on célébra le premier anniversaire des journées de l'année précédente, et les chambres se rendirent avec escorte au service funèbre célébré dans l'église de St^e.-Gudule pour ceux qui avaient péri aux combats de Bruxelles, service auquel le roi assista sur son trône; cette même année aussi on avait célébré avec éclat la fête du St. Sacrement; outre une escorte de troupes régulières, plus de dix mille hommes de garde civique avaient pris part à cette fête. C'était la dernière marque extérieure, prononcée de la réaction, contre la compression anti-catholique du roi Guillaume. A la fin de cette année, la ville de Bruxelles donna au roi Léopold pour le 16 décembre, jour anniversaire de sa naissance, une grande fête dans la jolie salle près la porte de Louvain. Le roi était âgé alors de quarante-un ans; ainsi c'était dans l'année de la première révolution belge que le roi de la seconde avait pris naissance. On prit alors aussi quelques mesures pour aider encore pendant cet hiver la classe ouvrière, qui avait eu beaucoup à souffrir pendant l'hiver de 1830. Mais pendant que les secousses de la révolution commençaient à se calmer, il s'avçait du nord un fléau épouvantable. Le choléra, sorti des bords du Gange, était entié en

Europe et s'avancait vers la Prusse, notre voisine. Belgique
Ainsi finit l'année 1831. 1832.

Pendant les premiers mois de 1832, le choléra s'avancait toujours davantage vers nous. Mon cousin, le marquis de Beaufort, passa encore chez nous cet hiver comme l'hiver précédent, et nous nous occupâmes à composer plusieurs articles sur différents sujets religieux et philosophiques. Au commencement du printemps, le choléra s'approcha de nos frontières, et dans le courant du mois de juin il fit son apparition à Bruxelles. Ce fut une consternation générale; tous mes frères et ma sœur étaient partis pour la campagne; nous étions seuls à Bruxelles avec ma mère. En vain nous l'exhortâmes à sortir de la ville; elle ne voulut point quitter la place; c'était toujours la même chose dans les dangers. Nous fûmes donc obligés, bien malgré nous, d'y rester aussi. C'était un spectacle affreux que celui de ces malades qu'on transportait sur des civières aux hôpitaux. Plusieurs milliers de personnes, dans la ville et les faubourgs, périrent de ce fléau; d'autres comptèrent à peine quelques exemples de cette maladie dont on périssait en vingt-quatre heures, quelque fois plus promptement encore. Au mois d'août, la petite ville de Hal en fut décimée, c'est-à-dire que quatre

Belgique
1852.

cents personnes moururent sur quatre mille habitants. Le corps devenait bleu ou noir, et l'on mourait dans de violentes douleurs. Un froid glacial, des vomissements, des crampes en marquaient le commencement avec des douleurs d'entrailles, et manger des fruits était un des meilleurs moyens de se l'attirer, ce qui, *comme de déraison*, n'empêchait pas quantité de gens d'en manger comme à l'ordinaire. Ce fléau continua ainsi jusqu'au mois d'octobre, où il s'était mis enfin dans le faubourg de St. Gilles et dans la rue Haute. Les contrées basses et humides en étaient particulièrement attaquées; en général les lieux secs et élevés en furent exempts. L'hôtel de Merode, étant situé sur une colline sablonneuse, n'en fut pas atteint, non plus que ses environs, et nous restâmes tout l'été sains et saufs au milieu du péril.

Au mois de juillet, le roi me fit appeler auprès de lui, pour me faire part du projet qu'il avait de nommer ma femme, dame d'honneur de la future reine, la princesse Louise d'Orléans, dont le mariage allait avoir lieu le 9 août suivant. Tous les enfants à naître de ce mariage devant être catholiques, sa Sainteté s'empressa d'envoyer les dispenses, qui arrivèrent plusieurs jours avant celui où on les attendait. Les vertus et les qua-

lités attachantes de cette aimable princesse déterminèrent facilement ma femme à accepter l'honneur d'être placée auprès d'elle. Au commencement d'août, ma femme partit avec la baronne d'Hooghvorst, dame du palais, pour aller à Tournay au-devant de la nouvelle reine qui arrivait en Belgique. Elle était accompagnée de M. le duc de Choiseul et de M^{me} la duchesse de Massa. Le préfet du département du nord faisait partie de sa suite, et le ministre de France était aussi allé au-devant d'elle. La ville de Tournay lui donna une très-belle fête, et son voyage de Tournay à Bruxelles se fit au milieu des acclamations d'une multitude immense accourue sur son passage. Tout le peuple était ivre de joie de voir cette jeune reine, qui apportait la religion catholique dans la nouvelle dynastie. Son voyage ressemblait à un triomphe ; j'étais avec M^{lle} de Steenhault et ma fille dans une calèche ouverte sur la route qui traverse le village de Molenbeek, pour aller vers Laeken. Le roi et la reine approchaient à peine d'Anderlecht, que les acclamations de la foule annonçaient au loin leur arrivée, par un bruit éclatant, qui semblait courir avec rapidité devant leur voiture. Bientôt, ils passèrent auprès de nous, et je pus distinguer la figure de la reine. Son teint était

Belgique
1832.

Belgique
1852.

blanc et rose, sa chevelure d'un blond pâle était celle de la maison d'Autriche et de sa mère, fille d'archiduchesse. Ses traits étaient ceux des Bourbons ; ainsi elle réunissait en elle le double caractère de fille de St. Louis et de Marie Thérèse. Quelques jours après cette arrivée, je dinai à Laeken. La jeune reine était fort timide dans les commencements ; cependant il n'était pas difficile de remarquer dans sa conversation combien son éducation avait été soignée et combien elle était instruite, surtout de l'histoire des beaux-arts dont les diverses périodes étaient parfaitement présentes à son esprit. Mais tout ceci n'était rien en comparaison des belles qualités de son âme, par lesquelles elle obtint bientôt le respect et l'attachement général. Au mois de septembre, j'allai avec mes deux enfants passer quelques jours au château de Dhuy, chez la vicomtesse d'Elzée, dont le mari était mort au commencement de cette année, à l'âge de quarante-deux ans. Né sourd et muet, il avait été élevé chez l'abbé Sicard, le célèbre instituteur et bienfaiteur de ces enfants infirmes. Ma cousine avait appris assez facilement leur langage de signes et s'entretenait avec lui comme avec un autre, et il avait souvent avec lui son ami d'enfance, un jeune homme de Gand, qui avait

été élevé au même institut. Pendant ce séjour, Belgique nous vîmes, à quelques lieues de Dhuy, les sin- 1852.
gulières cavernes de Faulx-les-Caves, situées non loin du village de Jauche, berceau d'une de nos plus antiques maisons, creusées dans une sorte de pierre de sable; ces cavernes s'étendent à une assez grande distance sous terre en plusieurs grottes ou salles. Pendant les invasions de Louis XIV, elles servirent de retraite au bétail et aux meubles précieux des habitants d'un village voisin, et ce ne fut qu'après longtemps que, par une trahison, les Français les découvrirent. Maintenant, ces souterrains ne servent de retraite qu'à des fouines et des blaireaux et à quelques renards. Après ce séjour, je revins à Bruxelles pour siéger au Sénat. Le choléra n'avait pas été à Dhuy ni dans les environs, mais il se soutenait dans quelques rues de Bruxelles où il ne cessa qu'à la Toussaint. Bientôt après eut lieu le siège de la citadelle d'Anvers, par une armée française de soixante mille hommes, commandée par le maréchal Gérard; les ducs d'Orléans et de Nemours, servaient dans cette armée, le premier comme maréchal de camp, et le second comme colonel des lanciers; celui-ci était encore si jeune, que les enfants de Bruxelles criaient : " Voyez donc le joli petit lancier ! " Le siège dura vingt-un

Belgique 1832. jours; on entendait à Bruxelles le bruit de l'artillerie; le roi Léopold alla au siège et fit lentement à cheval le tour de la place sous le feu de l'ennemi, malgré le danger qu'un boulet aurait pu faire courir à tout le royaume. Enfin, le 21 ou le 22 décembre, la place se rendit et fut remise à l'armée belge.

CHAPITRE XVII.

SOMMAIRE.

Gaucherie et disgrâce de la danse. — Grâce et dignité de celle de la reine. — La reine des Français et plusieurs princes et princesses de sa famille à Bruxelles. — Publication du livre de l'esprit de vie et de l'esprit de mort. — Promenades et curiosités des environs de Bruxelles. — Séjour à Merode pour préparer la restauration du château. — Le prieuré de Wenau. — Les ruines du vieux château de garde de Laufenburg. — Voyage à Fontenay en Brie. — Le marquis de Wignacourt et son château dans les Ardennes. — Arrivée à Fontenay. — Visite à Lagrange au général Lafayette. — Sa mort. — Fête aux ruines du château du Vivier. — Mort du marquis de Montagu. — Retour en Belgique. — Faible et dernière apparition du choléra. — Ma femme accompagne la reine à son premier voyage à Paris, comme Reine des Belges. — Danger de ma mère. — Hiver de 1833 à 1834. — Scène violente au

Belgique
1831.

mois d'avril. — Expulsion d'étrangers en vertu de la loi de Vendémiaire an VI. — Loi contre les démonstrations orangistes. — Été à Mérode. — Scène sauvage et nocturne dans les bois. — Site et ruines romantiques du château de Niedeggen. — Engelbert de Falkenburg, archevêque de Cologne, et sa prison. — Verviers. Bel ordre de l'établissement de M. Raymond Biolley. — Montjardin et découvertes nouvelles dans les grottes de Rémouchamps. — Premier projet de loi pour les chemins de fer.

Dans les premiers jours de 1833, la jeune reine commença à paraître ; il y eut plusieurs bals à la Cour; déjà depuis quelques années la danse s'était changée pour les hommes en une espèce de dégaine gauche, traînante et disgracieuse, qui n'était ni danse ni marche et qui n'avait de l'une et de l'autre que ce qu'elles peuvent avoir de désagréable à la vue. Les femmes seules dansaient encore. La reine l'emportait infiniment sur elles toutes par la grâce, la dignité et la facilité de sa danse, et par la perfection de ses pas; elle était véritablement l'ornement du bal. Dans les commencements de la résidence de la reine à Bruxelles, la reine des Français et les princes de la maison d'Orléans venaient souvent à Bruxelles. La reine des Français, princesse d'une haute vertu, attachante par sa bonté, sa charité et sa bienveillance, gagnait tous les cœurs; elle réunissait les ressemblances des deux maisons dont

elle était issue, ayant les traits des Bourbons, avec la taille, le teint, la chevelure, le maintien et la démarche d'une archiduchesse d'Autriche. Le duc d'Orléans, son fils aîné, était un jeune prince d'une taille élevée et élégante; brave et spirituel, il était aimé dans l'armée française et annonçait un prince capable de soutenir le nouveau trône élevé au mois de juillet 1830. M. le duc de Nemours, son frère, s'effaçait beaucoup alors et laissait modestement briller son frère aîné. Tout jeune encore, il était d'une bravoure impassible et imperturbable. La princesse Marie d'Orléans, sœur de la reine et élevée avec elle, lui était tendrement attachée. Princesse pleine d'esprit et de connaissances, elle était douée d'un véritable génie d'artiste. Tout le monde connaît son admirable production de Jeanne d'Arc. La vivacité d'imagination et l'esprit piquant de la princesse Marie ne faisaient point obstacle à la bonté de son cœur, qui se manifesta particulièrement par la constance des soins qu'elle donna à sa vieille gouvernante, M^{me} de Mallet, qu'elle ne quitta ni jour ni nuit dans sa dernière maladie, lui donnant, jusqu'au dernier soupir, des marques de son attachement et de sa reconnaissance. La conversation de la princesse Marie était pleine d'intérêt, particulièrement sur l'histoire, surtout celle

Belgique
1835.

Belgique
1833.

des beaux-arts. Elle voulut bien accorder son attention à quelques détails que je lui donnai sur les grottes de Han si peu connue, elle admira les gravures que je lui envoyai de ces beautés souterraines, dignes de l'archipel et de la Suisse, et dont, en pays étranger, on ne soupçonne pas l'existence en Belgique.

La Cour et ses visites commençaient à ranimer Bruxelles et à faire sortir la société de la dispersion de 1830. Au printemps, le marquis de Beaufort partit pour Paris, pour surveiller l'impression du livre : de l'Esprit de vie et de l'Esprit de mort. Lorsque cet ouvrage eût paru, j'en vis à ma grande surprise, un éloge très-marqué dans *la Mode*, journal légitimiste français fort ardent. Je cherchai à deviner ce qui avait pu l'attirer à un ouvrage qui, en tant de points importants, s'écarte de l'opinion chérie de cette fraction de la société française. Je ne pus l'attribuer qu'au tableau de la monarchie très-chrétienne et du St. Empire Romain, et à la manière respectueuse dont cet ouvrage parle des maisons de France et d'Autriche, qui sont présentées comme les colonnes du monde catholique. Pendant cet été, les chambres me retinrent à Bruxelles où je restai jusqu'à la fin d'août. Nous faisons de curieuses promenades dans les beaux

environs de cette ville. Je vis alors dans le joli village de Forêt un antique tombeau de St. Alène, fille d'un seigneur païen des Francs du VII^e siècle. La tradition rapporte que, venant à l'office divin du château de Dilbeek à l'église de Forêt, à l'insu de son père, ennemi du christianisme, elle traversait la Senne en marchant sur les eaux ; poursuivie par les gens de son père elle en fut si maltraitée qu'elle mourut dans ce lieu. On voit encore près de cette église, une haute touffe de noisetiers, provenue du bâton de la sainte, qu'elle avait planté en ce lieu. On y voit aussi d'antiques reliquaires garnis de pierres fines, renfermant entre autres les dents de la sainte. Près du village d'Uccle, se voit, taillé dans une pierre, incrustée dans le mur d'une ferme, un grand cor de chasse, semblable à ceux de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle et de St.-Hubert à Tervueren, et sous lequel on lit cette inscription : *Considérez le temps : — l'an 570 : — restauré en 1700.* Au hameau de Boondaël, de la commune de Watermael, se trouve un vieux tilleul que trois hommes peuvent embrasser, et qui remonte au moins au règne de Charles-Quint. Cet arbre est creux ; les enfants y montent comme dans une tour et passent la tête à des sortes de fenêtres formées d'ouvertures creu-

Belgique
1853.

Belgique
1855.

sées par le temps. Ce hameau prit une part si active aux journées de Bruxelles, que tous les hommes en état de porter les armes venaient chaque jour y combattre. Au mois d'août, nous partîmes pour le château de Merode où nous séjournâmes un mois. Inhabité depuis soixante-dix ans, ce beau château avait souffert beaucoup des ravages du temps, et je songeai alors à réaliser ces projets de restauration que j'avais conçus dès l'âge de neuf ans, lorsque, quarante-deux ans auparavant, j'y étais venu en 1791 avec mon père et ma mère. Le comte Amédée de Beaufort vint nous y faire une visite ; profondément versé dans les beaux-arts, il parcourut avec nous le château et nous donna les premières idées sur sa restauration. Pendant presque toute la durée de son séjour, nous y fûmes renfermés par une des tempêtes les plus violentes et les plus glaciales venue des montagnes de l'Eifel. Un vent perçant traversait jour et nuit les châssis vermoulus de ce vieux château, et en pénétrait de froid les habitants. Ce ne fut que l'avant-dernier jour, du séjour du comte Amédée de Beaufort, que nous pûmes parcourir la délicieuse promenade qui sépare le château de Merode de l'ancien monastère de Wenau.

Au sortir du château de Merode, un sentier

escarpé conduit au sommet des premières montagnes de l'Eifel, d'où la vue plonge sur les plaines immenses du pays de Juliers et sur l'ensemble de ce château. Parvenu dans l'intérieur des bois, on voit s'élever devant soi les ruines du vieux château de garde de Laufenburg, bâti par l'empereur Othon III, vers l'an 1000 et achevé, m'a dit un savant archéologue, vers 1340 par l'empereur Charles IV, auteur de la bulle d'or. Un cercle de montagnes très-pittoresques entoure ces ruines qui consistent dans des restes de remparts couverts de lierre d'une monstrueuse grosseur, et flanqués de tours dont une seule s'élève encore à une assez grande hauteur. De ces ruines, on descend dans la vallée la plus sauvage, parcourue par un ruisseau limpide, et, par un bois de sapins, on parvient au monastère de Wenau, où est, devant l'ancien maître-autel, la sépulture de Werner V, baron de Merode, qui mourut l'année 1341, peu après l'apparition dont j'ai parlé plus haut et qui lui fit bâtir le monastère de Schwarzenbruch, commencé peu avant sa mort. Dans la sacristie de l'église, devenue aujourd'hui paroissiale, se voient plusieurs antiquités remarquables, entre autres un ostensor du xv^e siècle, sous la forme d'une tour gothique en vermeil et cristal et d'anciens

Belgique
1833.

Belgique
1835.

ornements d'église travaillés à l'aiguille par les religieuses de l'ancien monastère en 1599, antiquités que vit avec grand plaisir le comte de Montalembert. La vallée où est situé ce monastère est admirablement belle, bordée de beaux bois et ornée de prairies d'une verdure fraîche et brillante ; parcourue par la petite rivière de Weh, elle va se terminer au village de Langerwehe, sur la route d'Aix-la-Chapelle à Cologne. Quittant cette vallée, un peu avant d'arriver à ce village, on revient au château de Merode par un beau bois de chênes antiques et laissés dans leur état naturel, dernier objet remarquable de cette charmante excursion. Dans les derniers jours de septembre, nous partîmes de Merode pour aller dans les terres de ma femme, à Fontenay en Brie, où nous avons fait construire en 1811 un petit pavillon pour y passer quelque temps dans l'été. Nous suivîmes les beaux bords de la Meuse jusqu'à Mézières. A trois lieues de cette forteresse, est situé le château de Guignicourt, appartenant au marquis de Wignacourt. Le chef de cette maison illustre par deux grands maîtres de Malte, dont le premier, Alof de Wignacourt, est une des gloires de l'ordre, était alors un aimable vieillard de 80 ans, père de ma cousine, la marquise de Beaufort. A cet âge si

avancé, il avait conservé la grâce et la noblesse de manières d'un homme de l'ancienne cour de France. Il avait été un des plus beaux hommes de son temps, et l'âge, en lui ôtant l'éclat de la jeunesse, n'avait point altéré ses traits. Il parcourait encore d'un pied agile et le fusil sur l'épaule les montagnes qui environnaient sa demeure et ses bois dont il entendait parfaitement le soin. Successivement colonel des régiments dits : colonel général Dragons, et Royal Roussillon cavalerie avant la révolution de 1789, il avait émigré, et possesseur d'une très-grande fortune il avait supporté les revers de l'émigration avec sa tranquillité ordinaire, vivant ainsi que ses fils, du travail de ses mains. Ayant recouvré une grande partie de sa fortune, il puissait, au milieu d'une famille qui lui était tendement attachée, des bienfaits que la Providence lui avait rendus, et Louis XVIII, à son retour en France, l'avait nommé lieutenant général. Ce fut chez cet aimable vieillard qui, dès ma première jeunesse, m'avait toujours montré beaucoup de bonté et d'amitié, que nous passâmes une semaine entière avec mes enfants, et lorsque nous fûmes obligés de le quitter, Charles et Marie, pour qui il avait eu mille bontés, ne le quittèrent qu'en versant des larmes. Ce fut la dernière fois que je

Belgique
1833.

Belgique
1855.

le vis, il mourut trois ans après, âgé de quatre-vingt-trois ans. Nous suivîmes, pour aller à Fontenay, la même route des jolis bords de la Marne, que nous avions parcourue cinq ans auparavant. Nous trouvâmes réunie au château de Fontenay presque toute la famille de Montagu. Quelques jours après, nous allâmes faire une visite au château de Lagrange, chez le général Lafayette. C'était la première fois que je revenais dans ce château depuis la révolution de 1830. Nous y trouvâmes une société d'Américains dont les manières avaient je ne sais quoi de bizarre, de sauvage et d'insouciant. Le général Lafayette avait fait depuis quelques années un voyage aux États-Unis d'Amérique, où il avait été reçu comme en triomphe. Les États-Unis lui avaient accordé un million et des terres considérables, et depuis lors le château de Lagrange était devenu plus que jamais maison ouverte. Il avait rapporté avec lui une quantité d'objets curieux des États-Unis, des armes indiennes, une pirogue que lui avait donnée une peulade sauvage, différents oiseaux et animaux rares de ces pays, le pavillon du vaisseau qui l'avait ramené en France.

Nous eûmes ensemble un entretien sur la révolution belge de 1830. Il était tout étonné d'y voir réaliser de bonne foi la liberté appliquée à

l'état social moderne ; car il avait été témoin de celle de 1789, pour laquelle le comte de Thiennes était allé lui demander, contre Joseph II, son appui qu'il ne lui accorda point, parce que les libéraux français de cette époque ne pouvaient comprendre qu'une nation voulût user de sa liberté, pour conserver d'anciennes institutions, parmi lesquelles se trouvaient des abbayes et des seigneuries. M. de Lafayette était sur le déclin du grand rôle qu'il avait joué de nouveau en 1830 ; ses idées ne pouvant au fond se plier à autre chose qu'à une sorte de république surmontée d'un président. Il ajouta cependant durant cette époque une belle page à son histoire, en sauvant les ministres de Charles X des mains du peuple, après leur jugement. Du reste, il était assez difficile de causer d'une manière suivie avec M. de Lafayette, quand on n'était point dans son système social ou du moins l'un des chefs de quelque parti différent, car il ne vous accordait guère qu'une demi-attention partagée par une rêverie distraite, ayant en cela quelque similitude avec les doctrinaires, quoiqu'il en différât beaucoup par des manières pleines d'aménité et de politesse qu'il avait conservées de l'ancienne cour de France. Sa famille était toujours réunie autour de lui avec cette même union que

Belgique
1855.

Belgique
1833.

j'ai déjà remarquée environ trente ans plus tôt du temps de l'empire, et Lagrange n'avait changé de face qu'en présentant une image de la vie publique au milieu de la vie de famille, ce qui se soutint jusqu'à sa mort, arrivée l'année suivante, après le convoi d'un personnage de son parti, auquel il voulut assister malgré le froid. Il était âgé de plus de soixante-dix ans. Ce fut donc la dernière fois que je vis cet intérieur que j'ai connu plus d'un quart de siècle, et qui sera toujours une des apparitions remarquables des temps modernes.

Avant notre départ de Fontenay, nous vîmes une jolie fête de noce dans les jardins de M. Parquin, bâtonnier des avocats de Paris, jardins qui renfermaient les ruines du château du Vivier, ancienne résidence de Charles V et de Charles VI, rois de France, et dont la chapelle conservait encore les débris de l'autel, de la rosace et de la tribune d'où ces rois entendaient la messe. M. Parquin avait fait arranger avec goût les jardins anglais autour de ces ruines et de sa maison de campagne. Ces ruines et cette maison moderne étaient illuminées et formaient un beau coup d'œil au milieu de ces jardins. Le bal et le souper du propriétaire, et une foule de monde des environs se promenant dans les jardins donnaient à cette

soirée beaucoup de gaieté et d'animation. M. de Montagu et ses petits-fils étaient invités à ce bal. Quelques jours après, nous partîmes de Fontenay; c'était la dernière fois que je voyais M. de Montagu. Quelques jours après notre départ, il fut atteint de sa dernière maladie dont il mourut au commencement de janvier de l'année suivante, âgé d'environ soixante-dix ans. Il avait été subrogé tuteur de ma femme, et il était de la maison de Montagu-Beaune qui avait donné naissance à un des plus anciens grands maîtres de Malte, Guerin de Montagu, qui gouvernait cet ordre en 1200. En revenant à Bruxelles, nous y trouvâmes une faible résurrection du choléra qui s'était reproduit dans les faubourgs de St. Gilles et de Schaerbeek, toujours dans les lieux bas et humides. Cette réapparition effrayante n'eut guère de suites et disparut dans le mois de novembre. Dans ce temps-là, ma femme accompagna la reine à Paris où elle allait pour la première fois depuis qu'elle portait la couronne de Belgique. La garde nationale parisienne donna une fête brillante à notre jeune reine, qui fut reçue à l'Opéra avec des applaudissements inimaginables lorsqu'elle entra dans la loge royale, conduite par le roi son père. On fit même, ce qui n'arrive presque jamais, baisser le rideau et

Belgique
1855.

Belgique
1834.

recommencer la pièce à son entrée, ce qui contrastait fort avec l'air sombre et sinistre que conservait encore, et conserva longtemps, la population ouvrière de Paris après la révolution de 1830. Pendant l'absence de ma femme, ma mère eut une crise violente pendant laquelle il fallut l'administrer, ce qui se renouvela une seconde et troisième fois en 1836 et 1840, et ne l'empêcha point de parvenir à l'âge de près de quatre-vingt-deux ans. Elle était même parfaitement rétablie, quand ma femme revint de Paris dans les derniers jours de novembre. Ma sœur, appelée de Lombise, était venue soigner ma mère.

Pendant l'hiver, un mauvais vent politique souffla sur la société des salons. Une sorte de recrudescence orangiste, qui avait paru assoupie l'année précédente, se fit ressentir et se manifesta par une affectation impolie et quelque chose de plus acerbe dans les relations sociales. C'était l'avant-coureur d'une nouvelle scène violente qui éclata au printemps suivant. Au mois d'avril, il fut question de vendre les chevaux du prince d'Orange restés à Tervueren. Aussitôt une souscription se forma dans la fraction orangiste de la société pour racheter ces chevaux et les renvoyer au prince d'Orange. Cela devait se faire, disait-on, sans bruit et sans

éclat, et n'avoir aucun caractère politique, mais celui d'une courtoisie envers son Altesse Royale. Ceci n'arrangeait point certains orangistes d'un ordre inférieur. Dès le lendemain, une liste de tous les souscripteurs fut affichée, et en même temps les journaux orangistes firent feu de toute leur artillerie contre toute la hiérarchie gouvernementale, sans en excepter les personnages les plus respectables. On alla même jusqu'à dire que ces chevaux ramèneraient le libérateur. Cette provocation excita quelques esprits ardents qui à leur tour travaillèrent à exciter le peuple, lequel se mit à attaquer et à dévaster les maisons des souscripteurs. Cela ne commença d'abord que par un petit nombre d'hommes et de jeunes gens du peuple, mais la force armée se mettant peu en peine de s'y opposer, la scène alla toujours en augmentant et dégénéra vers le soir en un tumulte effrayant auquel on ne put mettre un terme qu'en faisant venir précipitamment dix mille hommes des garnisons voisines, mesure qui fut prise sur l'insistance très-prononcée de mon frère Félix, qui déclara au conseil des ministres qu'il donnerait sa démission, si elle n'était pas exécutée sur-le-champ. Dix-sept maisons avaient été dévastées avec une rapidité incroyable et quarante trois autres étaient desti-

Belgique
1834.

Belgique
1834.

nées au même sort. Ce ravage fut conduit avec un tel discernement, que dans telle maison louée on ravagea l'appartement d'un membre de la famille qui avait souscrit, et on épargna l'appartement voisin, qu'habitait une parente, qui n'avait pas souscrit. Les troupes passèrent la nuit sur les places publiques, et séjournèrent en ville jusqu'à ce qu'il n'y eût plus apparence de tumulte. Telle fut cette scène fort inattendue, après trois ans de tranquillité et de gouvernement régulier et qui, sans doute, n'eût jamais eu lieu, sans la singulière provocation qui l'occasionna. Plusieurs voulurent y voir une concordance avec les troubles qui éclatèrent alors à Lyon; il se peut que quelques républicains, ou partisans de la réunion à la France, aient eu cette arrière-pensée; il y eut ici en ce moment bon nombre de barbes de bouc françaises, et mon frère trouva moyen de les faire expulser en exhumant la fameuse loi de vendémiaire, an VI, qui n'était pas contraire à la constitution et par conséquent n'était pas abrogée. Cependant, le ministère donna bientôt après sa démission, et les chambres réveillées par cette scène et l'effet fâcheux qu'elle produisit dans les pays étrangers, firent contre les démonstrations orangistes une loi assez sévère qui mit fin à ces parades dangereuses.

Au mois de juin, nous allâmes passer l'été au Belgique
1834.
château de Merode, où nous eûmes dans notre solitude l'aimable compagnie des nièces de M^{lle} de Steenhault, M^{lles} Lefebvre, âgées alors de dix-huit et vingt ans. Marie, qui en avait alors quatorze, commençait à pouvoir jouir de cette agréable association. Nous y faisons de charmantes promenades dans les environs ; le soir nous y lisions l'intéressant roman de Thomas Morus, composé avec un talent bien remarquable par M^{me} la princesse de Craon. Je ne puis oublier une promenade dans les sauvages montagnes de Schevenhütte, éloignées de Merode de plus d'une lieue et demie. Non loin du château de Merode, est un grand bois de chênes antiques, dont la croissance n'a point été régulisée par la main des hommes. Nul taillis ne croît sous ces arbres ; un long tapis de verdure s'étend pendant près d'une demi-lieue sous leurs branches épaisses et tortueuses, et durant le jour, soixantedix ou quatre-vingt vaches du village de Merode, portant au cou des cloches de sons différents, animent cette belle solitude d'une manière qui rappelle une forêt des Alpes et du Jura. En revenant de notre promenade lointaine, nous traversions ce bois, lorsque nous entendîmes la voix lugubre d'un hibou retentir au milieu des ténèbres. Il lui fut

Belgique
1834.

répondu par plusieurs voix semblables, et bientôt une multitude de ces horribles oiseaux de nuit fit retentir tout le bois de ses sinistres et lamentables hurlements. Cette scène avait quelque chose de menaçant et de surnaturellement sauvage. On se serait cru présent à cette évocation d'esprits infernaux, qui produit un effet de terreur dans le Freischütz de Weber. Quelque temps après cette promenade nocturne, nous allâmes visiter les ruines de l'antique château de Niedeggen, burg ou château fort, situé sur un rocher escarpé sur les bords de la Roer, et où résidèrent, jusque vers le xvii^e siècle, les ducs de Juliers. Niedeggen, petite ville située dans des montagnes pittoresques, est bâtie auprès du château de ce nom, dont la situation escarpée offrait un asile peu abordable. Du haut des tours de ce castel, on voit la rivière de la Roer, parcourir avec de grandes sinuosités, une des vallées les plus romantiques que présentent souvent les beaux affluents de la Meuse. Le rocher sur lequel sont situées les ruines de Niedeggen est des plus singuliers. Elevé d'au moins trois cents pieds au-dessus du niveau de la rivière, il est tout incrusté de cailloux semblables à des galets, qu'il est cependant impossible que la rivière ait pu apporter à une si grande hauteur, et qui sembleraient par

conséquent provenir du déluge. Au milieu de la hauteur de ce rocher, est située une grotte toute incrustée de ces mêmes cailloux, et dans laquelle est placé un banc; de cette grotte la vue se porte sur un village pittoresquement placé à l'un des détours de la rivière.

Belgique
1854.

En montant dans la cour du château, on y voit un puits d'une telle profondeur, qu'en y jetant une botte de paille allumée, elle paraît bientôt comme une faible lampe. On y voit encore les ruines d'une chapelle et d'un cachot; dans ce dernier fut enfermé, par le duc de Juliers, un comte de Falkenburg, archevêque de Cologne, pris à la bataille de Woeringen; il y demeura trois ans entiers, et on ne l'en tirait que le dimanche, pour dire la messe dans cette chapelle, où il ne recevait le jour que par une ouverture qui donnait sur son livre. Après avoir vu toutes ces choses remarquables, nous retournâmes à Merode par les mêmes chemins difficiles par lesquels nous étions arrivés. Pendant ce séjour, mes enfants jouèrent au château de Merode plusieurs petites pièces allemandes qui amusèrent beaucoup de personnes du village, et à la fin de septembre nous partîmes pour la Belgique. Nous passâmes un jour à Verviers, pour voir les grandes et belles fabriques de draps

Belgique de M. Raymond Biolley et dîner chez lui. Je fus
1854. privé de cet intéressant objet de curiosité par une indisposition, mais ma femme et M^{lle} Lefebvre admirèrent le bel ordre et la perfection qui régnait dans cet établissement, et surtout les soins ingénieux et multipliés de M^{me} Biolley pour les ouvriers et leurs familles, car cette maison, dont la fortune est des plus belles, est un modèle, non-seulement pour la perfection de ses fabriques, mais aussi pour la charité spirituelle et corporelle de ses chefs. Nous partîmes le lendemain matin pour aller dîner à Montjardin, chez M. le chevalier de Theux, frère aîné du ministre. Il avait été d'un des quatre régiments des gardes d'honneur du temps de l'empire et avait fait les campagnes de 1813 et 1814. Quels changements s'étaient opérés dans ce château ! Presque tous ses anciens habitants avaient passé dans l'autre vie, et le très-petit nombre qui restait encore n'y habitait plus. Ces dépeuplements des lieux, connus dans ma jeunesse, faisaient toujours sur moi une des plus douloureuses impressions, que la beauté sauvage et mélancolique de ce lieu rendait plus profonde encore. La chaleur de ce jour était excessive; c'était, quoique au mois de septembre, un soleil de Sénégal; les abords de ce château étaient alors encore tellement difficiles,

que nous avons fait plus d'une lieue à pied dans les montagnes. Après le dîner, nous allâmes voir la caverne de Rémouchamps, dont on avait découvert de nouvelles ramifications, en jetant un pont sur l'abîme au bord duquel nous nous arrêtions toujours autrefois. Ces découvertes rendaient cette grotte beaucoup plus remarquable; cependant elle restait toujours beaucoup moins belle que celles de Han. Après cette excursion, nous allâmes loger à Liège pour arriver le lendemain à Bruxelles. A la fin de cette année, on proposa aux chambres le premier projet de chemins de fer, pour établir la communication de l'océan au Rhin, par Anvers et Ostende, et pouvoir ainsi se passer de la navigation de l'Escaut, si on était en guerre avec la Hollande. C'était déjà le projet favori de l'Infante Isabelle en faisant creuser le canal d'Eugénie, qui devait aussi établir une communication entre le Rhin et l'océan, en évitant la Hollande. Ce chemin de fer était aussi la pensée favorite du roi Léopold, qui avait compris quelle considération donnerait à l'étranger pour la Belgique, immédiatement après une révolution politique complète, l'exécution d'un aussi bel ouvrage, dont les avant-coureurs avaient été désirés et projetés si inutilement pendant deux siècles. Ce projet fut pré-

Belgique
1854.

Belgique
1834. senté par M. Rogier, alors ministre des travaux publics ; l'exigeance de diverses provinces amena successivement la construction des ramifications vers Valenciennes, Lille et Namur. Ainsi fut réalisé ce beau système de chemins de fer, qui, plus encore que la création d'une armée de cent mille hommes, étonna l'Europe et fit paraître à ses yeux, sous un jour tout nouveau, le royaume sorti de la tempête de 1830.

CHAPITRE XVIII.

SOMMAIRE.

Mort de l'empereur François d'Autriche, dernier empereur des Romains. — Son caractère et son règne. — Le roi m'envoie complimenter son successeur, l'empereur Ferdinand I^{er}. — Naissance du Prince Royal de Belgique. — Départ pour Vienne. — Les bords du Rhin. — Entrée en Bavière. — Aschaffenburg, Würzburg, Nuremberg, Ratisbonne, Passau. — Entrée dans l'empire d'Autriche. — Bords du Danube. — Arrivée à Vienne. — Réception chez le prince de Metternich. — Réception de l'empereur. — La princesse douairière Esterhazy. — Le maréchal prince Lichtenstein. — Réception du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg. — Audiences chez L. A. I. les archiducs. — Le Prater. — La cathédrale de S' Etienne. — L'église des Augustins. — Le jardin appelé Augarten et ses fêtes. — Le Volksgarten. — La promenade des glacis. — Les églises de l'université et de S' Charles. — Variété des populations de l'empire d'Autriche. — Les caveaux des Capucins, sépulture de la famille impériale. — Diverses soirées à Vienne. — Peu de maisons ouvertes dans cette capitale, malgré la richesse et le grand nombre des palais et hôtels. — Fraction bien distincte de la haute compagnie. — Différence des jeunes femmes et des jeunes per-

Belgique
1855.

sonnes viennoises et des nôtres. — Schönbrunn. — Hitzing et les bals de Strauss. — Ce qu'est la musique en Autriche. — Les théâtres de Vienne. — Concerts. — Monuments. — Arsenaux. — Excursions. — Belvédère et collection d'Ambras. — Le prince Charles d'Autriche, Markgraf de Burgau. — Lettre de Don Juan d'Autriche à son sujet, adressée à Philippe II. — Trésor impérial. — Le camp des Turcs en 1683. — La Hongrie. — Accueil du comte Cziraky, grand juge de ce royaume. — Sympathie des Hongrois et des Belges sous la maison d'Autriche. — Théâtre de Presbourg. — Audience chez l'archiduc palatin et l'archiduchesse sa femme. — La diète en costume national. — Séance de la seconde chambre de la diète de Hongrie. — Le baron de Wesseleny, député à la diète de Transylvanie. — Accueil plein de bonté de M^{me} la comtesse Casimir Esterhazy, ancienne dame du palais de l'archiduchesse Marie-Christine. — Promenade sur le Danube. — Chants en langue slave d'une partie du peuple de Presbourg, pendant la grand'messe. — Sermons en esclavon et en magyare. — Musique nationale hongroise. — Voyage dans les domaines du prince Esterhazy. — Châteaux et jardins, forteresse, arsenal, trésor oriental. — Château et jardins de Laxembourg. — Retour à Vienne. — Tillysburg. — Bords de la Traun et le Traunsee. — Ischel. — Salzbourg, cataractes de Golling, salines de Hallein et les bords de la Salza. — Munich, Ulm, Augsburg, Heilbronn, Ludwigsburg. — Château d'Heidelberg. — Beau jardin de Schwetzingen. — Trèves, Prüm et les montagnes de l'Eifel. — Retour à Bruxelles. — Séjour à Merode. — Fête donnée aux habitants dans ce château inhabité durant soixante-dix ans. — Voyage aux Sept-Monts. — Retour à Bruxelles. — Voyage de ma femme en Angleterre avec la Reine.

Au commencement de l'année 1835 mourut l'empereur d'Autriche, François I^{er}, jadis François II, empereur des Romains. Il était en cette dernière qualité le dernier successeur de Charle-

magne. Avec son règne avait fini le Saint Empire Romain, réalisation de la réparation sociale du Christ dans l'ordre politique. Voyant son pouvoir miné par la politique de Napoléon qui avait attiré à lui tous les princes de l'Allemagne méridionale après la victoire d'Austerlitz, et s'était imposé à eux sous le nom de protecteur de la Confédération du Rhin, il avait de lui-même déposé la couronne impériale de Charlemagne, et s'était fait proclamer empereur héréditaire d'Autriche, dénomination prise par extension, par laquelle on entend le tout collectif des états divers de la maison d'Autriche-Lorraine. Ce monarque avait été notre dernier souverain de la maison d'Autriche ; il était monté sur le trône le 1^{er} mars 1792. J'ai parlé, au commencement de ces mémoires, de son couronnement à Francfort, où mon père alla lui présenter ses hommages. Je ne l'ai jamais vu qu'une seule fois dans ma vie, lorsqu'en 1794, il passa à Würzburg, pour aller se mettre à la tête de son armée, en Belgique. Il était alors âgé de vingt-six ans, d'une taille moyenne, son visage était long et étroit, comme l'ont presque tous les princes de cette maison. Il était fort accessible, et donnait des audiences fréquentes à toutes les classes de la société ; les moindres paysans pouvaient venir l'y

Belgique
1855.

Belgique
1835.

trouver et se plaindre directement à lui des injustices ou vexations qu'ils avaient éprouvées. Aussi était-il fort aimé pendant les premières années de son long règne de quarante-trois ans, et lorsqu'il rentra à Vienne, après la défaite d'Austerlitz, une foule immense l'attendit, arrêta sa voiture et se jeta sur ses mains pour les baiser, avec des acclamations inouïes, ce qui fit dire à Napoléon :
" Il est reçu après sa défaite, comme je ne le suis
" jamais après les plus grandes victoires. " Mais à la fin de sa vie, et dans ses dernières années, les révolutions et les doctrines perverses qui circulaient dans le monde l'avaient rendu dur et sévère, et il se croyait, dit-on, contre le libéralisme moderne une mission divine, semblable à celle de Philippe II, contre le protestantisme du xvi^e siècle. C'est ce qui explique ses rigueurs extrêmes et raffinées envers les prisonniers du Spielberg, révélées par Silvio Pellico et autres détenus, dans cette horrible prison. Il avait eu quatre femmes, et fut, je crois, après Charlemagne, celui des empereurs qui en eut davantage, mais il ne laissa d'enfants que de la seconde, princesse de Naples et sœur de la reine des Français. Lorsque la nouvelle de sa mort parvint à Bruxelles, le roi jeta les yeux sur moi, pour aller, en son nom, porter ses com-

pliments de condoléance sur la mort de l'empereur François, et de félicitations au nouvel empereur, Ferdinand I^{er}, sur son avènement à la couronne. Belgique 1835.

Depuis cent ans, nous avons laissé beaucoup de souvenirs de famille à Vienne. Mon bisaïeul, le feld-maréchal, avait été capitaine des gardes dits : trabans et gentilshommes de la chambre de l'empereur Charles VI ; sa fille avait épousé le comte de C'zernin, grand échanton héréditaire de la couronne de Bohême et gouverneur de ce royaume. Mon père avait été ministre plénipotentiaire de l'empereur Joseph II à La Haye, et le comte de Merode Deynse, mon grand-oncle maternel, avait quitté la Belgique depuis 1789, s'était établi à Vienne, où il vécut vingt-sept ans, et mourut en 1816 à l'âge de quatre-vingt et un ans, chambellan de l'empereur François I^{er}. Comme nous avons éprouvé récemment un désagrément dans notre légation à Berlin, je demandai au roi de ne point partir pour Vienne, jusqu'à ce que M. le comte Vincent Esterhazy, envoyé extraordinaire de S. M. I. R. A., chargé de notifier le décès de l'empereur François, fut arrivé à Bruxelles, ce qui n'eut lieu que dans les premiers jours d'avril. Dans ces jours-là, le 9 avril, naquit le prince royal de Belgique, aujourd'hui duc de Brabant ; la notification de sa

Belgique
1835.

naissance fut ajoutée aux objets de ma mission à Vienne, et je partis le 14 avril pour cette capitale, avec le baron Emile de T'Serclaes, que le roi me permit de choisir pour secrétaire de légation. Nous ne nous arrêtâmes pas à Cologne, que j'avais vu déjà en 1821. La seconde journée, 15 avril, nous nous arrêtâmes devant le nouveau château gothique de Rheinstein, construit par le prince Frédéric de Prusse. Ce jour-là, il tomba pendant toute la matinée une quantité de neige sur les bords du Rhin, et en montant au château de Rheinstein, nous voyions, mêlés ensemble dans le petit jardin situé sur une terrasse de ce château, la neige et les fleurs printanières. Ce petit château était arrangé intérieurement d'une manière tout à fait conforme au moyen-âge; on y remarquait surtout l'oratoire de la dame châtelaine et une jolie salle d'armes, ornée de belles armures et de vitraux peints, parmi lesquels se trouvaient les seize quartiers Merode et Pignatelli, achetés par le prince Frédéric de Prusse au propriétaire du monastère de Schwarzenbruch.

Après avoir admiré à Andernach, où nous dînâmes, une vieille porte romaine, remarquable par ses figures d'idoles, nous arrivâmes à Coblençe, où nous allâmes entendre un beau salut accompa-

gné de cantiques allemands chantés par le peuple, et où nous logeâmes. Le soir, je me rappelai que le duc de Caraman, mon oncle, était très-lié avec le prince de Metternich, et qu'il m'eût été fort utile d'avoir une lettre de recommandation de lui auprès de ce prince. Espérant pouvoir recevoir encore de lui cette lettre à temps pour mon arrivée à Vienne, j'écrivis aussitôt à mon oncle, et ma lettre partit de Coblençe dès le lendemain matin. Ce jour-là, nous dinâmes à Bingen, puis nous passâmes la Nahe pour aller voir les ruines de la chapelle de S^{te} Hildegarde; nous en emportâmes plusieurs cailloux, que je fis à mon retour polir et monter en une petite parure pour ma fille qui portait ce nom. Sous cette chapelle, est une fontaine d'une eau limpide, à laquelle la population des environs attribue une vertu curative. De là, nous passâmes devant le célèbre vieux château des Brömser, connu par les croisades et la longue captivité de son seigneur chez les infidèles, puis devant les lieux où fut le palais d'Ingelheim, résidence des empereurs, où quelques-uns font naître Charlemagne, et où l'empereur Frédéric Barberousse, comte de Hohenstaufen, donna à S^{te} Hildegarde cette audience où il la consulta sur les affaires du Saint Empire Romain.

Belgique
1855.

Belgique 1835. Il sera intéressant de traduire ici la lettre que l'empereur écrivit à la sainte.

Lettre

DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC I^{er} A S^{te} HILDEGARDE,

ABBESSE DU MONT S^t ROBERT.

„ Frédéric, par la grâce de Dieu, empereur des
 „ Romains et toujours auguste, à Madame Hilde-
 „ garde de Bingen, sa grâce et tout bienfait.
 „ Nous faisons savoir à votre sainteté, que toutes
 „ les choses que vous nous avez prédites, lorsque,
 „ résidant à Ingelheim, nous vous avons priée de
 „ vous rendre devant nous, nous sont déjà arri-
 „ vées. Néanmoins nous ne cesserons de travail-
 „ ler de tout notre pouvoir pour l'honneur de
 „ l'empire; c'est pourquoi nous vous exhortons
 „ très-instamment, très-chère abbesse, à adresser,
 „ avec les sœurs qui sont commises à vos soins,
 „ des prières à Dieu, afin que, tandis que nous
 „ travaillons aux affaires terrestres, il se tourne

„ vers nous de telle manière, que nous puissions Belgique
 „ obtenir sa grâce. Mais vous devez être certaine, 1855.
 „ que dans toutes celles de nos affaires où vous
 „ vous adresserez à nous, nous n'aurons égard ni
 „ à l'amitié ni à la haine de personne, mais que
 „ nous nous proposons de juger selon l'équité en ne
 „ considérant que la justice seule. „

Le soir, nous passâmes à Mayence, que nous ne
 fîmes que traverser en revoyant la cathédrale. Je
 traversai à pied le pont de bateaux sur le Rhin.
 Il y avait quatorze ans que j'avais revu cette ville,
 où je ne me suis jamais retrouvé qu'avec une pro-
 fonde impression de cinq heureuses années d'en-
 fance. Le soir, nous logeâmes à Francfort. Dans la
 journée suivante, nous allâmes à Aschaffenburg,
 première ville de la Bavière. On était, depuis 1830,
 fort ombrageux dans ce royaume sur les passeports.
 Le roi des Belges n'était pas reconnu alors dans
 la confédération germanique, et malgré mon ca-
 ractère diplomatique et ma mission auprès de
 S. M. I. R. A., comme mon passeport n'était pas
 visé par le ministre de Bavière, le président du
 cercle du Haut-Mein nous fit dire, que sans ce visa
 nous ne pouvions avancer dans le royaume. Nous
 fîmes donc obligés d'envoyer un courrier à Franc-
 fort pour aller chercher ce visa auprès du ministre

Belgique
1855.

bavarois à la diète germanique, et nous passâmes toute la journée du dimanche à Aschaffenburg, pour attendre le retour du courrier. Le froid était glacial et la neige tombait encore, ce qui ne fit qu'augmenter à mesure que nous avançons vers les montagnes de la Bohême. Nous résolûmes d'employer l'après-dîner à aller voir le château d'Aschaffenburg, résidence d'été des électeurs de Mayence, et bâti dans la dernière période de l'architecture gothique par un de ces électeurs, de la maison des comtes d'Erbach. Ce château est intéressant par une belle collection de tableaux qu'y avait placés le roi de Bavière, et parmi lesquels il s'en trouvait plusieurs de l'école flamande. En revenant chez nous, nous trouvâmes arrivé le courrier et le passeport visé, et le lendemain nous continuâmes notre route. Le jour suivant, nous arrivâmes à Würzburg, et nous passâmes une partie de la matinée du lendemain à voir la belle résidence bâtie, au commencement du dernier siècle, par le comte Frédéric Charles de Schönborn, prince évêque de Würzburg. Ce beau château fut bâti sur le modèle de celui de Versailles, qu'il représente en moins grande proportion, mais aussi sans son côté médiocre. Pendant mon séjour à Würzburg, dans mon enfance, je n'avais jamais vu l'intérieur de ce palais. On y

monte par un magnifique escalier de marbre ; les appartements des deux ailes principales du château sont décorés et meublés d'une manière toute différente ; les uns en anciennes étoffes de soie, ornées d'encadrements fleuragés, selon le genre des premières années du règne de Louis XV ; au milieu d'eux se trouve un grand salon décoré dans le même genre, mais tout en glaces. C'est là que fut reçu l'empereur François I^{er} de Lorraine, après son couronnement à Francfort, en 1745. Ces encadrements argentés font à l'œil un effet aussi agréable et plus doux que les dorures. Les appartements de l'autre aile, décorés et meublés par feu l'archiduc Ferdinand, grand duc de Würzburg, qui s'était trouvé souvent à la cour de Napoléon, l'étaient entièrement dans le genre des palais du grand empereur, et en y entrant on semblait avoir à attendre l'impératrice Joséphine. Ce château était devenu la résidence de la reine douairière de Bavière, Caroline de Bade, sœur de l'impératrice Elisabeth de Russie, dont nous vîmes un charmant portrait dans la chambre à coucher de la reine. J'ai déjà parlé plus haut de la chapelle de ce palais, où j'avais vu le roi Louis de Bavière comme prince royal, en 1821.

Après avoir admiré ce beau palais, nous partîmes

Belgique
1835.

Belgique 1835. pour Nuremberg, la ville aux merveilles, où nous arrivâmes le soir. Il serait trop long de détailler ici toutes les beautés dont cette ville admirable offre l'aspect. L'architecture gothique y déploie sa magnificence avec une telle profusion, jusque sur les maisons particulières, que l'on croit vivre encore dans le moyen-âge. Chaque façade est presque toujours ornée d'une sorte de tourelle gothique formant un cabinet qui a vue de trois côtés sur la rue. C'est dans ces tourelles que se dessine la délicatesse d'ornements de l'architecture gothique. Dans les rues les plus modernes, se voient des tourelles placées de même, mais en architecture décorée, avec profusion, d'ornements rococo. Ces tourelles donnent à cette ville un aspect à la fois riche et antique. Elles sont ou supportées par un pied d'un élégant travail gothique, ou terminées en cul-de-lampe dans la partie inférieure, et parfois ornées de bas-reliefs. L'église de St Sebald, une des merveilles de cette ville, est remarquable par le caractère élégant, grandiose et hardi que présente tout l'édifice; augmentée peu à peu, son architecture indique les périodes de son accroissement, qui s'étend du x^e jusqu'aux approches du xvi^e siècle. Cette belle église renferme le tombeau, ou plutôt la châsse de St Sebald, chef-d'œuvre de Pierre

Vischer, digne de la haute estime qui n'a fait que s'accroître dans les temps modernes, sorte de petit temple gothique, en airain, d'une merveilleuse élégance, légèreté et richesse d'architecture, orné des statues des douze apôtres, d'une quantité de statuettes de pères de l'Église et d'une multitude de figurines de musiciens, d'enfants et autres. Le sarcophage repose dans ce petit temple ; il est fort riche et entièrement recouvert de feuilles d'or et d'argent. Les fonts baptismaux de l'église de S^t Sebald sont un ouvrage remarquable, fort antérieur au xvi^e siècle, de style gothique, supporté des statues des quatre évangélistes et entouré de deux rangées de figures de saints, placés dans de petites niches gothiques. Là fut baptisé, en 1361, le prince Wenceslas, fils de l'empereur Charles IV, enfant qui souilla ces fonts, d'où l'on tira un triste présage de sa vie méprisable. Il était resté six semaines sans baptême, jusqu'à ce que les électeurs fussent assemblés, et fut porté à l'église sous un dais d'or avec beaucoup d'objets saints et une grande magnificence. La plus belle des églises de Nuremberg, après S^t Sebald, est celle de S^t Laurent. A cette place était autrefois une chapelle érigée pour le saint tombeau, mais le juge de la cour impériale, comte Adolphe de Nassau, la fit démolir, en 1274,

Belgique
1855.

Belgique 1835. dédier ensuite à St Laurent et construire, en 1280, le beau portail, et, en 1283, la tour septentrionale. La magnifique rosace, haute et large de trente-deux pieds allemands, et qui se retrouve toujours dans les églises gothiques, est la plus riche parure de l'église St Laurent. Le chœur a dans sa double rangée de vitraux de superbes peintures sur verre; il renferme le tabernacle sculpté en pierre, avec une rare élégance, par Adam Kraft, et haut de soixante-quatre pieds. Je ne puis passer sous silence la belle église de Notre-Dame, qui est de l'époque à laquelle l'architecture germanique avait atteint sa plus haute perfection. Elle fut bâtie par l'empereur Charles IV, à qui Nuremberg doit tant de faveurs. Construite par un seul architecte, elle présente un caractère de concordance dans tous ses détails. Sa façade, toute différente des autres églises gothiques, présente une sorte de fronton formé de six galeries de petites arcades gothiques, divisées par une élégante tourelle ronde. La partie inférieure de cette façade est précédée d'un élégant vestibule d'un riche travail gothique. Sur le haut du portail est un fronton surmonté d'un petit clocher, et dans ce fronton une horloge artistement faite, accompagnée de statuettes représentant les sept électeurs qui, à chaque heure, tournent au-

tour de l'empereur assis sur son trône, et sont précédés par le vice-maréchal héréditaire du S. E. R., comte de Pappenheim. Cette horloge fut réparée en 1830. Cette église étant devenue une grange, lors de l'invasion française, le roi Louis la rendit aux catholiques qui n'avaient pas d'église à Nuremberg. Nous visitâmes ensuite l'antique château fort de Nuremberg. Cet édifice très-irrégulier présente une multitude de constructions différentes et de tours antiques ; il est environné de fortes murailles et de bastions ; il fut autrefois la résidence des empereurs germaniques lorsqu'ils venaient établir leur cour à Nuremberg. Albert I^{er}, Louis IV et Charles IV y venaient presque annuellement. Au mariage du roi Henri de Hohenstaufen, en 1225, la grande salle du château s'écroula pendant le bal. Quelques marches conduisent dans la charmante chapelle d'Ottmar, ou chapelle impériale. Quatre colonnes minces et élancées, du style mauresque le plus pur et de marbre d'Italie, supportent la voûte élevée de cette petite église sur laquelle plonge une fenêtre de l'oratoire impérial et d'où il y descend aussi un escalier. Les trois autels sont ornés de sculptures en bois, aujourd'hui restaurées. La hauteur de la montagne en pierres de sable qui domine la ville, et sur laquelle est situé l'antique château, donna

Belgique
1855.

Belgique
1855.

lieu à y élever de bonne heure quatre castels de garde , dont les possesseurs avaient à garder les portes qui leur étaient confiées. Une d'elles existe encore aujourd'hui et était le castel des Burggraves de Zollern , tige de la maison électorale de Brandebourg, aujourd'hui maison royale de Prusse. Dans la cour du château, se trouve un tilleul remarquable, par sa haute antiquité, déjà appelé le grand tilleul en 1450, et dont la tradition rapporte la plantation à l'impératrice S^{te} Cunégonde, femme de l'empereur S^t Henri, morte en 1040. Un des plus beaux objets que présente la ville de Nuremberg est incontestablement la *belle fontaine*, monument des plus intéressants de la sculpture de nos devanciers, et contemporain de la jolie église de Notre-Dame, près de laquelle il est situé; il présente une admirable pyramide avec toute sa profusion de richesses en figures, piliers et ornements de gothique fleuri. Huit figures, représentant des personnages bibliques, sont posées à l'étage supérieur. A l'étage inférieur, seize héros chrétiens et païens, puis les sept électeurs. Toutes les anciennes nouvelles nous assurent que jadis elle était peinte et dorée, ce qui devait lui donner un grand éclat. C'est au roi Louis I^{er}, alors prince royal, que l'on doit la restauration de ce charmant ouvrage.

Il me reste à parler d'une jolie petite fontaine, située derrière l'église Notre-Dame, et qui répond parfaitement au nom de la place où elle est posée, qui se nomme le marché aux oies. Cette fontaine représente une jolie petite figure de paysan, haute d'environ deux pieds, et portant sous les deux bras deux oies, des becs desquelles jaillissent deux fontaines. La perfection du dessin et de la fonte, la vérité de la pose, la naïveté de l'expression de la figure qui semble dire : „ Achetez mes oies, elles sont belles, „ la font regarder avec justice comme un ouvrage de Pierre Vischer, et montrent que, dans les temps anciens, on cherchait avant tout la vérité et le naturel. Parmi toutes ces merveilles, je n'oublierai pas de mentionner la chapelle de St Maurice, charmant petit édifice gothique, qui, au détriment de sa beauté, ne sert plus au culte, et ne renferme aujourd'hui qu'une belle collection de tableaux. Je ne parlerai pas de l'hôtel de ville, bel édifice moderne, mais moins remarquable ; je dirai seulement, qu'il existe dans l'intérieur de la ville une foule de maisons, remarquables par la beauté de leur architecture gothique ou moderne. Je me suis étendu à dessein sur cette ville, l'apogée de l'Allemagne gothique, dans laquelle on peut se faire une haute idée de la splendeur majestueuse

Belgique
1835.

Belgique
1835.

du Saint Empire Romain, restaurée par la puissante maison de Saxe, qui fut si longtemps le centre politique du monde chrétien. De Nuremberg nous nous dirigeâmes vers Ratisbonne ; cette ville, autrefois libre et impériale, fut, depuis 1662 jusqu'en 1806, le siège des diètes de l'empire. Dans les salles obscures de l'hôtel de ville, ornées d'anciens tableaux, se tenaient ces assemblées, où se débattaient des questions devenues si compliquées depuis la réforme. Dans la ci-devant abbaye de S^t Emmeran réside maintenant le prince de la Tour-Taxis, grand et vaste palais. Sous l'église de S^t Emmeran, qui contient de beaux tableaux, est une sorte d'église souterraine, dans laquelle se voit d'abord le tombeau d'Henri de Saxe, duc de Bavière, père de S^t Henri, dont la figure en guerrier recouvert de son armure est sculptée sur sa pierre sépulcrale. Plus loin, on entre dans la chapelle où est le tombeau de S^t Wolfgang, évêque de Ratisbonne, précepteur du S^t empereur Henri. Ce monarque étant encore duc de Bavière, allait quelquefois prier devant le tombeau de cet évêque, pour lequel il avait conservé un tendre attachement. Un jour qu'il était en prière, il vit apparaître sur la face du tombeau qui le regardait, en caractères lumineux les mots : " in sex " (dans six). Le jeune prince crut

que le saint lui annonçait sa mort dans six jours, puis successivement dans les diverses mesures de temps, jusqu'à six ans, et s'y tint préparé. Il est à croire que la sainteté de ce prince vint de cet exercice de vertu. Au bout de six ans, il vit paraître devant lui des députés de la diète qui lui apportaient la couronne, le sceptre et le globe impérial. Il venait d'être élu empereur, et comprit alors le sens des mots mystérieux qui, en caractères de flammes, avaient jeté cette lueur confuse sur le grand avenir qui lui était destiné, et en avaient fait un saint, couronné sur la terre. Dans les souterrains de l'hôtel de ville, on nous fit voir d'horribles instruments de supplice des XI^e et XII^e siècles. Une sorte de grille couvrait le précipice des oubliettes, où on tombait découpé par des instruments tranchants; puis des instruments de torture, singulièrement horribles, tels qu'une sorte de chaise bardée de pointes de bois, sur laquelle on asseyait le patient, en lui mettant sur les genoux des objets pesants; des rouleaux armés de pointes de bois, qu'on roulait sur le corps du patient, etc. De Ratisbonne nous allâmes à Passau, où la seule chose remarquable est une cathédrale telle que nous n'en avons jamais vue. L'extérieur est en gothique, et l'intérieur appartenant au style rococo, ce qui venait de ce

Belgique
1835.

Belgique
1835.

que, la cathédrale ayant été brûlée par le feu du ciel, sans que la solidité de ses murs antiques en ait été considérablement endommagée, on en avait été quitte pour restaurer les murs et reconstruire les toits et la charpente. Comme on en était alors au temps de Louis XV, l'architecture gothique passait pour barbare et surannée, et le goût de nos aïeux était tellement épuré, qu'il faut rendre grâce à la solidité des édifices gothiques et au manque d'argent, absorbé par le luxe et le désordre des mœurs, de ce que toutes les églises et les châteaux gothiques qui subsistaient encore, n'aient pas été détruits, pour reconstruire pour églises des temples païens, et pour châteaux des habitations modernes, selon le judicieux esprit de l'abbé Fleury, qui met ensemble les qualifications de gothique, sale et mal tenu. La cathédrale de Passau ayant donc été ravagée par le feu, on ne crut pouvoir mieux faire, que d'en rétablir l'architecture et les décorations intérieures d'après les modèles du siècle de Louis XV; mais grâce à la grandeur et à la majesté des proportions de cette antique cathédrale, il en résulta un ensemble vaste et d'une grande magnificence, que l'on peut considérer comme l'un des monuments les plus remarquables et les plus riches de ce genre de style. Passau

n'offre plus rien de remarquable que le confluent de l'Inn et du Danube. Nous quittâmes la Bavière, où nous étions entrés à Aschaffenburg, et nous entrâmes dans l'empire d'Autriche.

Belgique
1835.

Nous suivîmes les beaux bords du Danube et allâmes loger à Efferding, jolie petite ville appartenant au prince de Starhemberg, avec un château considérable. Dès l'arrivée en Autriche, on se sent dans une pénombre de l'Italie sous le rapport des habitations des villes, et dans le péristyle de la Suisse sous le rapport des paysages. Les appartements y sont presque toujours peints à fresque, et les paysages présentent beaucoup d'analogie avec ceux des cantons de Berne et de Zurich. A notre entrée dans cet empire, le 27 ou 28 avril, les montagnes de la Haute, et même celles de la Basse-Autriche, présentaient encore des sommets couverts de neige. Les rives du Danube ne sont guère moins belles et moins chevaleresques que celles du Rhin.

Après avoir passé à Linz, jolie petite ville sur le Danube, nous arrivâmes à Moelk, ancienne abbaye de Bénédictins, sur le même fleuve. Nous montâmes à l'abbaye située sur une montagne ; quoiqu'elle remonte à une antiquité reculée, tout y est des temps modernes ; sa bibliothèque, son réfec-

Belgique
1835.

toire, son église. La plupart des ornements sont en bois doré; elle est environnée de grands et beaux jardins et ne renferme plus qu'un assez petit nombre de religieux Bénédictins, douze ou quinze tout au plus, qui élèvent un médiocre nombre de jeunes gens. Nous passâmes ensuite sous le château de Diernstein, où fut arrêté et retenu prisonnier, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et nous allâmes loger à deux relais de Vienne où nous arrivâmes le 29 avril à deux heures après-midi. En arrivant dans cette capitale, nous passâmes devant le château de Schönbrunn, résidence impériale, bâti par Marie-Thérèse. Aussitôt après mon arrivée à Vienne, j'y reçus une visite fort obligeante de MM. O'Sullivan et Van der Straten, chargé d'affaires et secrétaire de la légation belge en Autriche. M. O'Sullivan écrivit au prince de Metternich pour lui annoncer mon arrivée; le prince répondit qu'il nous recevrait le lendemain, mais ayant été indisposé, ma réception n'eut lieu que le surlendemain, ce qui donna le temps à la lettre que j'avais demandée de Coblençe, à mon oncle, le duc de Caraman, de m'arriver au moment où je montais en voiture pour aller chez le prince. M. le prince de Metternich avait habité dans sa jeunesse Bruxelles, où M. le comte de Metternich, son père,

avait été ministre dirigeant pendant le gouvernement général de l'archiduc Charles, en 1793. La conversation eut lieu sur les accroissements de Bruxelles, l'ouverture prochaine des chemins de fer, les belles fêtes qu'il y avait eues l'hiver à la nouvelle cour et quelques personnes de l'ancienne haute compagnie de Bruxelles, dont il se souvenait très-bien. Il vit aussi avec intérêt le plan du chemin de fer, le discours de l'ouverture et le règlement de l'Université catholique. Le jeudi, nous allâmes à dix heures du soir chez la princesse de Metternich, dont ce n'était pas un grand jour de réception générale. Le prince y était, et après ma présentation il passa avec moi dans un salon qui n'était éclairé que par la porte ouverte du salon de compagnie. J'aime à me rappeler les vues sages et fort bienveillantes qu'il montra dans cet entretien, et la facilité avec laquelle il comprit les différences marquées entre le caractère belge et le caractère français, malgré les ressemblances extérieures d'usages et d'institutions. Je fis connaissance dans cette soirée avec plusieurs personnages marquants de Vienne : M. le landgrave de Fürstenberg, le comte Seldnitzky, ministre de la police, le comte Hardegg, président du conseil de guerre. Tous furent parfaitement accueillants ; je trouvai à

Belgique
1835.

Belgique
1833.

Vienne bien plus de souvenirs de la Belgique que je ne le croyais, et pour elle, un fond d'intérêt né des anciennes relations religieuses et dynastiques, intérêt auquel je ne m'attendais pas et qui lutte avec force contre des préventions de 1830. Je fis connaissance aussi avec la plupart des grands officiers de la cour. Parmi les grandes monarchies orientales de l'Europe, nulle n'est disposée pour nous comme celle-ci, où il y a de bien bons souvenirs. J'allai ensuite chez le comte de Czernin, mon cousin issu de germain. Il me reçut comme si nous nous étions vus de tout temps. C'était un vieillard de soixante dix-huit ans; il exerçait encore sa charge de grand chambellan de l'empereur. Je fus reçu le 3 mai par S. M. I.; elle m'accueillit fort gracieusement, et me dit plusieurs choses affectueuses pour le roi, la reine et la reine des Français, sa tante. A la notification de la naissance du prince royal de Belgique, l'empereur répondit : qu'il se réjouissait de voir au roi un fils qui assure la stabilité de son trône et la tranquillité de son peuple. Le lendemain, je fus présenté à l'impératrice, princesse d'une haute vertu, pleine de grâces et de bonté, et dont le maintien a la dignité d'une sainte. J'éprouvais une émotion que comprendra le lecteur de ces souvenirs, lorsque je

me retrouvai à cinquante-deux ans dans le palais des souverains de mon enfance, de ceux qu'avaient servi mes pères, et qui leur avaient donné pendant trois siècles tant de marques de bonté, enfin en me voyant porter les armes par ces grenadiers hongrois, qui, dans ces mêmes lieux, les avaient présentées à mon bisaïeul. J'allai ensuite chez la princesse douairière Esterhazy, sœur du célèbre feld-maréchal, prince Lichtenstein, à laquelle je portai une lettre dont m'avait chargé pour elle la reine des Français, dans l'audience qu'elle m'accorda à mon départ de Bruxelles. J'y dînai avec une vieille dame hongroise, âgée de quarante-deux ans; son visage était couvert d'un pied de rouge, sa tête surmontée d'un crêpe épais, sur lequel était établi un bonnet de dentelles; elle était décolletée et portait nus les bras qu'elle avait fort blancs; dans sa main droite était une crosse, dans sa main gauche un éventail; sa conversation ne roula que sur les bals, les spectacles et sur le Prater; elle la termina en nous parlant des souffrances qui lui étaient restées de ses dernières couches arrivées, il y avait cinquante ans. Je ne puis oublier cette apparition qui me rappelait les fées que j'avais rencontrées dans les lectures de mon enfance. La princesse Esterhazy fut

Belgique
1855.

Belgique
1855.

on ne peut plus aimable dans son accueil simple et obligeant. Quelques jours auparavant, dans le salon d'attente de l'empereur, j'avais été présenté à son frère, le maréchal prince de Lichtenstein, qui s'y trouvait au milieu d'un groupe d'officiers généraux. C'était le Bayard de l'armée autrichienne; on rapporte qu'il eut vingt-trois chevaux tués sous lui, dont sept dans une même bataille, sans avoir jamais été blessé. Ce fut avec lui seul que Napoléon voulut traiter après la bataille d'Austerlitz. Il était alors âgé de soixante-quinze ans, et mourut dans l'année suivante. C'était un vieillard maigre, de taille moyenne et se tenant parfaitement droit, malgré son grand âge. Je suis fort aise d'être arrivé à Vienne à temps pour voir encore ce modèle de valeur guerrière. Je lui fus présenté par le lieutenant feld-maréchal, comte de Murray, qui avait logé six mois dans mon appartement de l'hôtel de Merode Deynse, à Bruxelles, lors de l'entrée des alliés en 1814.

Ayant fait connaissance chez la comtesse de Czernin avec le comte Cziraky, grand juge du royaume de Hongrie, je témoignai au comte de Czernin mon désir de voir une séance de la Diète hongroise. Le comte Cziraky m'offrit de la manière la plus aimable de m'introduire dans la cham-

bre des Magnats et nous invita à venir dîner chez lui quand nous viendrions à Presbourg. Belgique
1835.

Le frère du roi des Belges, prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, lieutenant feld-maréchal autrichien, commandait la division de Vienne. Lorsque je fus reçu chez lui, il fit sortir toute la garde, qui se mit sous les armes. Ce fut, je crois, la première fois que cet honneur fut rendu par une troupe autrichienne aux couleurs du nouveau royaume de Belgique. On était alors à Vienne en grand deuil de la mort de l'empereur François, et nous portions la cocarde voilée d'un crêpe transparent. Mes gens portaient aussi ce crêpe sur les cocardes et sur les écussons posés sur les épaules, avec des aiguillettes noires. Ces écussons ne se portaient point en Autriche ; leur usage fut approuvé par des personnes de la haute compagnie. Ces détails n'étaient pas à dédaigner dans un empire aussi aristocratique que l'Autriche, et servaient à y montrer que l'on ne professait dans le nouveau royaume belge ni la haine ni la malveillance contre la noblesse. Le prince Ferdinand nous invita à dîner chez lui avec toute sa famille et cellé du duc régnant de Saxe-Cobourg, qui était chez lui dans ce moment avec le prince héréditaire et le prince Albert, marié depuis à la reine d'Angleterre. Ce

Belgique
1855.

diner fut fort gai. Le prince habitait un pavillon dans un des faubourgs de Vienne. Nous dînâmes dans un joli jardin, par une journée de mai fort agréable. Le duc fut placé entre le prince et la princesse Ferdinand. Je fus placé entre la princesse Ferdinand et la princesse Cohary, sa mère, qui était une comtesse de Waldstein-Wartenberg. La princesse Ferdinand, fille unique et héritière du prince Cohary, était une personne d'une figure charmante, et quoiqu'elle eût passé l'âge de la première jeunesse, elle était remarquable par la fraîcheur et la beauté parfaite de son teint; rarement je rencontrai d'accueils d'une aussi aimable simplicité. J'eus successivement des audiences de plusieurs archiducs; je fus parfaitement accueilli par l'archiduc François-Charles, frère et successeur futur de l'empereur, prince ami de la religion et qui s'intéressait vivement au rétablissement de l'enseignement catholique en Belgique, ainsi que l'archiduc Maximilien d'Este, grand maître de l'ordre teutonique, prince généralement respecté par ses vertus. Je trouvai dans l'archiduc Charles cette aimable bienveillance pour les Belges dont on m'avait toujours parlé et qu'il savait que la Belgique lui avait toujours conservée. Ce prince s'intéressa beaucoup à notre armée, sur laquelle il fit plusieurs questions.

J'avais préparé les moyens d'y répondre. S. A. I. Belgique
n'ignorait pas que, malgré l'exclusion qu'avaient 1855.
donnée à leurs princes les grandes puissances, elle
avait eu un assez grand nombre de votes au con-
grès, ce qui devait lui rappeler le désir qu'avait
éprouvé la Belgique de l'obtenir pour souverain,
après sa révolution de 1790.

Les dimanches, nous allions nous promener en
voiture au Prater, magnifique promenade qui con-
siste en une longue et belle allée de maronniers,
tracée au cordeau, au milieu de prairies de plusieurs
lieues d'étendue, parcourues par diverses branches
du Danube, parsemées d'une multitude de mai-
sons, où sont établies toutes espèces de jeux, de
restaurateurs, de cafés où l'on trouve toutes sortes de
rafraîchissements, glaces, gauffres, confitures, etc.
Ces prairies sont parcourues par de nombreux trou-
peaux de cerfs et de daims, peu sauvages, et que
l'on voit s'y promener et traverser à gué de petits
bras du Danube. Là se promène tout Vienne, dans
trois ou quatre mille équipages, attelés à l'alle-
mande, à l'anglaise, à la hongroise, à la russe.
L'allée est terminée par un rond-point autour du-
quel tournent les voitures pour venir reprendre
la file de retour, tandis qu'une quantité de jeunes
gens à cheval trottent et galoppent dans le mi-

Belgique
1855.

lieu de l'allée, à laquelle on arrive par le beau faubourg de Léopoldstadt et sa belle rue principale. Nous vîmes dans ces prairies un magnifique feu d'artifice, auquel furent présents plusieurs archiducs, au milieu d'une foule immense de peuple, car le peuple de Vienne, calme et joyeux, aime beaucoup à se divertir les dimanches et fêtes. Il y avait ces jours-là, à la cathédrale de S^t Etienne, une grand'messe, accompagnée de cantiques chantés en allemand. Cette messe, composée par Preindl, était très-différente de celle de Michel Haydn, et se chantait aussi d'une tout autre manière. Au lieu d'être chantée à pleine voix avec des crescendo et diminuendo, montant et descendant comme les vagues de la mer, elle l'était à la sourdine, tellement, que les voix paraissaient s'entendre dans le lointain avec des accroissements et décroissements presque imperceptibles, et comme légèrement voilées par une distance apparente. Ces deux sortes de chants offraient une image de la différence de l'esprit social de l'Autriche et de celui du reste de l'Allemagne.

L'église de S^t Etienne, métropolitaine de Vienne, d'un beau style gothique, est un monument qui inspire le respect par son antique majesté; à l'extérieur elle est ornée d'une haute tour pyrami-

dale, que l'on attribue à l'architecte même qui a élevé la tour de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles. A l'intérieur, cette église apparaît comme un de ces merveilleux ouvrages que la nature opère au sein des montagnes, et on y voit un monde entier d'œuvres de l'ancien art allemand. Le clocher a quatre cent vingt pieds de hauteur; la plus grande cloche, faite de canons conquis sur les Turcs en 1683, pèse trois cent cinquante-quatre quintaux et le battant treize. Au-dessus des cloches, la tour est environnée d'une galerie que l'on peut voir d'en bas, et d'où on a la perspective la plus étendue de Vienne. Un escalier en limaçon, d'environ sept cents marches, y conduit; et de là, on peut monter par des échelles jusqu'à la pomme. Le portail principal s'appelle : porte des géants (riesenthor).

L'église de la cour ou des Augustins, dont l'intérieur est distingué par la noblesse de ses proportions, possède le plus grand ouvrage d'art moderne qu'il y ait à Vienne, le tombeau de l'archiduchesse Marie-Christine, la même qui avait été gouvernante des Pays-Bas, et que j'avais vue dans mon enfance chez mon grand-père. Ce tombeau a la forme d'une pyramide. Diverses figures, représentant différents âges de la vie entrent dans le

Belgique
1835.

Belgique
1855.

tombeau pour y porter l'expression de leur douleur et de leur reconnaissance. Un écusson aux armes d'Autriche est appuyé contre la pyramide. Auprès de lui est couché un lion sur lequel s'appuie un ange ; aux pieds de cet ange est l'écusson royal de Pologne et de Lithuanie, portant sur le tout l'écusson de Saxe. Sur le haut de la pyramide est un médaillon représentant le buste de l'archiduchesse, soutenu par deux figures allégoriques. Une chapelle de cette église renferme les tombeaux du maréchal Daun et de Van Swieten. J'oubliais de parler de l'Augarten, jardin public, à la française, situé au nord-est de Vienne, entre deux branches du Danube et confinant au Prater. Ce jardin est désert presque tout l'été, mais tous les ans, le 1^{er} mai, le beau monde et la haute compagnie de Vienne s'y transporte, et on y donne une fête musicale à laquelle nous assistâmes.

De jolies fêtes se donnent aussi durant la belle saison dans un autre jardin public, nommé le *Volks-garten*, situé à l'ouest de la cité. On y danse toute la soirée au son de l'orchestre admirable de bal formé par Lanner, le précurseur et le maître du célèbre Strauss. Rien ne serait plus beau et plus animé que l'allure et l'expression de cet orchestre,

s'il n'avait pas formé un pareil élève. Aussi faut-il l'entendre le premier, pour jouir de toute la beauté et de tout l'entraînement de l'un et de l'autre. Le jardin était entièrement illuminé, tandis que l'on dansait dans une jolie salle de bal. Ces soirées présentaient à l'œil et à l'oreille une des scènes les plus animées et des plus franchement gaies de la vie humaine. La cité de Vienne était autrefois fortifiée, mais après l'invasion de l'armée française en 1805, à la suite du désastre d'Ulm, les fortifications furent démolies, et la cité ne fut plus séparée des faubourgs que par les glacis transformés en d'élégantes promenades. C'est à ces promenades que touche le *Volksgarten*, ou jardin du peuple. L'église de l'université, une des églises les plus richement ornées de Vienne, n'a qu'une seule coupole assise sur seize colonnes. Le plafond et les autels sont peints par le jésuite Pozzo, à l'ordre duquel elle appartenait. Nous y entendîmes, le jour de notre départ, la même messe de Michel Haydn, que nous avions entendue si souvent à Duren, car cette œuvre musicale du frère du grand compositeur est si répandue et si populaire en Allemagne, qu'on la retrouve de la frontière belge à la frontière hongroise et jusqu'à Berlin. L'église de l'université, fort négligée pendant longtemps, malgré la magnificence

Belgique
1835.

Belgique
1855.

de ses ornements et l'éclat de ses peintures à fresque, commençait alors à être restaurée. Une des plus belles églises de Vienne, est encore celle de St Charles, bâtie par l'empereur Charles VI, au faubourg de Wieden, à la suite de la peste de 1713. Sa coupole embellit l'aspect de la ville. Elle renferme le tombeau du grand compositeur Haydn. La grande variété des populations de la monarchie autrichienne est encore un ornement de cette grande capitale; car il y a des églises où l'on prêche dans les langues de différents peuples; on y voit celle des Italiens, celle des Minorites pour les Slavons, celle de Maria Stiegen pour les Hongrois et une pour les Grecs unis qui sont assez nombreux dans la monarchie hongroise. Les Arméniens ont une église aux Méchitaristes, et les Grecs non unis en ont deux.

Dans l'église des Capucins est la sépulture de la famille impériale. Nous y fûmes reçus à l'entrée du caveau par un de ces pères; c'est un vaste souterrain qui renferme les cercueils des princes de la maison impériale, à commencer par l'empereur Matthias. Plusieurs de ces cercueils, qui sont tous en métal, sont fort beaux et ornés de bas-reliefs qui représentent les grands événements et les victoires du règne du souverain qui y est enseveli

Celui de l'impératrice Marie-Thérèse, dernière comtesse de Habsbourg, et dont le règne termine d'une manière si rayonnante la série des chefs de cette grande maison, est particulièrement remarquable par ce genre d'ornement. On rapporte que la jeune archiduchesse Joséphine, onzième enfant de Marie-Thérèse, âgée de seize ans, et fiancée à Ferdinand IV, roi de Naples, mourut pour avoir été prier, avant son départ de Vienne, dans ce caveau, où était encore répandu un reste d'air de la petite vérole. Sa sœur, l'archiduchesse Marie-Caroline, prit sa place, et devint au lieu d'elle reine de Naples. Effectivement, l'air de ce caveau a encore quelque chose d'étouffé et d'insalubre, ce que nous attribuâmes au corps de l'empereur François, qui y était nouvellement déposé. Le prince Constantin Czartoriski donna une charmante soirée de musique où chanta sa fille qui avait une très-belle voix. J'y fus présenté à la princesse Lubomirska qui s'y trouvait avec sa fille, depuis princesse de Ligne. Quelque temps après, j'allai faire une visite et passer une partie de la soirée chez le prince Razoumowski, ancien chancelier de Russie et ambassadeur à Vienne. Il avait quitté le service russe et s'était établi à Vienne où il avait épousé une comtesse de Thürheim, nièce d'une autre comtesse de Thürheim, chanoinesse de

Belgique
1855.

Belgique
1835.

Nivelles et fort connue de toute ma famille. Le prince Razoumowski était fort âgé; il avait beaucoup figuré dans les affaires de son temps. Il s'entretint avec moi sur la Belgique et la révolution de 1830 en homme versé dans la connaissance des affaires politiques. La princesse, qui avait connu dans son enfance le marquis et la marquise de Beaufort et leurs enfants, fut fort aimable et s'en entretint quelque temps avec moi. Nous passâmes aussi une brillante soirée chez la comtesse Razoumowski, belle-sœur du prince, et qui habitait aussi Vienne. C'était une des très-rares maisons qui, à Vienne, donnaient des soirées ou autres réunions, et qui d'ailleurs étaient presque toutes étrangères; car avec les grands palais et les immenses fortunes des grandes maisons de cet empire, il est impossible de trouver une absence plus complète de frais pour la société et de centres de réunions sociales. On ne sait à quoi attribuer cette clôture complète de ces palais et cette entière désuétude de représentations, dans un empire, qui n'a éprouvé aucune révolution, et qui n'a subi que deux invasions passagères. La cour elle-même donne cet exemple et vit fort retirée, car, excepté deux ou trois kammerbälle, c'est-à-dire bals d'appartements, elle est hermétiquement fermée. L'archiduc Charles, qui

est fort riche, vit de même, et excepté ceux d'entre eux qui ont le gouvernement de quelque un des royaumes de l'empire, les autres ont des pensions trop médiocres pour représenter, et vivent en famille, ce qui s'explique d'ailleurs par leur grand nombre, car ils sont vingt-sept archiducs et archiduchesses. Nulle part, je pense, la haute compagnie ne présente autant de très-grandes maisons. Il paraît incroyable à ceux qui viennent de l'ouest et du midi de l'Europe, combien est grand à Vienne le pouvoir et la considération de la noblesse. Il n'est pas difficile de rencontrer dans un salon vingt-cinq seigneurs ayant une aussi grande fortune que celle du duc d'Arenberg en Belgique. La haute compagnie est divisée en deux fractions bien distinctes : celle au-dessus et celle au-dessous de quarante ans. Le première se distingue par des manières nobles et polies, et par ce ton d'obligeance et cette grâce dans l'accueil qu'on remarquait jadis à la cour de France; l'autre par ses manières hautes et hardies et une impolitesse dédaigneuse qui peut aller assez souvent jusqu'à l'impertinence. Ces dernières manières, autrefois inconnues à Vienne, y ont été apportées par le contact avec la jeunesse française et russe des derniers temps, à ce que me dit un prince étranger établi à Vienne depuis longtemps.

Belgique
1835.

Belgique 1835. Les étrangers, même de haut parage, y trouvent un accueil médiocre ; on peut cependant lutter avec avantage contre cette disposition, et même la vaincre, par de l'esprit, de l'amabilité et surtout par un titre élevé, porté par un nom historique. Grâce à leur ancienne union avec la monarchie autrichienne et leurs alliances en Autriche, les grandes maisons belges rencontrent bien moins d'obstacles. Les jeunes femmes et les jeunes personnes ont généralement une éducation plus soignée, quant à l'instruction et les talents, que les nôtres. Elles parlent presque toutes quatre ou cinq langues et cultivent la musique et le dessin avec succès, mais elles ont avec cela une hauteur de manières et une hardiesse froide de maintien et d'attitude qui contraste avec le ton généralement modeste et les manières plus simples des femmes et des jeunes personnes belges. Plusieurs de ces dames viennoises causent avec grâce et esprit, mais sans laisser aller. Les hôtels des grands seigneurs de Vienne sont de magnifiques palais, et plusieurs ont des palais d'hiver dans la ville et des palais d'été dans les faubourgs. Il se fait au mois de mai dans le palais d'été du prince de Schwarzenberg une charmante exposition de fleurs. Nous fîmes une charmante promenade à Schönbrunn, dans les magnifi-

ques jardins à la française créés par Marie-Thérèse, la grande impératrice. Nous ne vîmes pas le château, qui dans ce moment était habité par l'archiduchesse Marianne, princesse valétudinaire et livrée à de grandes souffrances. Je vis le berceau que Napoléon avait fait imiter pour Marie-Louise à son arrivée à Compiègne, et de là, nous allâmes à Hitzing, où se donnait un bal de Strauss. Rien n'est comparable à la perfection de cet orchestre, à la variété de ses imitations, à l'entraînement de son mouvement, à la richesse de ses accords. C'est pour l'oreille un kaleïdoscope des scènes de la vie; on dirait que dans l'empire d'Autriche la pensée et le sentiment ont d'autant plus d'essor dans la musique qu'ils sont plus comprimés dans les lettres par la censure. La musique est effectivement à peu près leur seule manière de s'y faire jour.

La ville de Vienne renferme cinq théâtres, dont deux sont théâtres impériaux : *Le Burgtheater*, ou théâtre du château impérial et le théâtre de la porte de Carinthie; le premier, pour la comédie allemande, est un des meilleurs théâtres de l'Allemagne; le second, pour les opéras et les ballets. Nous vîmes au théâtre du château impérial un des drames les plus intéressants de la scène allemande, intitulé : *Traum ein Leben*, par Grill Parzter, ou

Belgique
1835.

Belgique
1855.

songe d'une vie. C'est un jeune homme qui, menant une vie douce et paisible chez un tuteur qui lui a promis sa fille qu'il aime, veut cependant courir les chances d'une vie hasardeuse; mais le soir qui précède son départ, fatigué et combattu, il s'endort sur un canapé du salon de son bienfaiteur. Alors change le fond du théâtre et lui présente en songe toute la suite de la vie dans laquelle il va entrer : ses aventures et ses périls le conduisent à épouser la fille d'un roi et à être désigné pour successeur futur de son beau-père; mais aveuglé par l'orgueil et l'ambition, suites de la prospérité, il se laisse entraîner à attenter aux jours de son beeu-père pour hâter le moment de son règne. Son crime et son ingratitude sont découverts aux yeux du monde et il va périr du dernier supplice, lorsqu'il se réveille, encore sur le canapé de son tuteur. Saisi d'horreur à la vue des suites de ces dispositions d'audace et d'orgueil, il rentre en lui-même, et dans la vie simple de la famille, et fait désormais le bonheur du vieillard qui l'a élevé et de la jeune personne qui l'aime. On y voyait jouer deux acteurs d'un grand talent, les plus remarquables de la scène viennoise.

Il est dans Vienne une petite rivière, *la Wien*, donnant son nom à la ville. Sur une de ses rives

est bâti le théâtre dit : de *la Wien*, qui sert à ces comédies burlesques nommées en allemand : *Eulenspiegel*, ou miroir des hiboux. N'ayant connu des Autrichiens que leur genre gouvernemental et militaire, je m'étais accoutumé à regarder leur esprit national comme tout aussi raide et tout d'une pièce que leur gouvernement et leur armée. Quel fut mon étonnement en voyant d'une part la gaieté et la joyeuseté du peuple de Vienne, et de l'autre part le genre éminemment comique, divertissant et spirituel de leurs théâtres nationaux et surtout des plus populaires. Nous ne pûmes nous empêcher, M. de T'Serclaes et moi, de nous en exprimer mutuellement notre profonde surprise ; rien ne nous parut plus amusant que ces comédies burlesques, dites : *Eulenspiegel*, où les travers et les ridicules des diverses classes de la société et des diverses phases de la vie humaine sont représentés, relevés et bernés avec une légèreté de plaisanterie, une finesse et un piquant que je ne crois surpassé dans aucun pays du monde.

Nous allâmes à ces divers théâtres avec M. et M^{me} O'Sullivan qui furent ce que l'on peut voir de plus obligeant et de plus aimable pendant tout notre séjour de Vienne, de telle sorte, qu'excepté les jours où nous avions quelque invitation, ou ceux

Belgique
1855. où j'avais quelque migraine, nous dinâmes tous les jours chez eux, et chaque jour ils trouvaient quelque nouvelle manière de nous faire passer une soirée fort agréable. J'aime à me rappeler avec reconnaissance non-seulement l'amabilité, mais encore l'agrément si varié de cet accueil. Quoique je trouvasse dans les théâtres de Vienne l'intérêt essentiel d'une représentation dramatique, le talent des auteurs et celui des acteurs, je dois cependant dire, que quant à l'éclat des représentations, c'est-à-dire la beauté et la perfection des décorations, la richesse et la beauté des costumes, les théâtres de Vienne restent bien loin derrière ceux de Paris et de Bruxelles. Les salles sont peu soignées, médiocrement éclairées, les décorations et les costumes souvent vieux et peu brillants. Quant à la danse, elle ne saurait souffrir la moindre comparaison avec Paris et Bruxelles, et on peut dire qu'elle est à peu près dans l'enfance de l'art. Il vient assez souvent des troupes Italiennes à Vienne, mais les grands talents de l'Italie se portent de préférence vers Paris. Il en vint une pendant notre séjour qui donna la Norma, le nouvel opéra de Bellini, au théâtre de la Porte de Carinthie. Je ne pus y aller à cause d'une migraine, mais M. de T'Serclaes y alla et me dit que la musique en était

fort belle, car Vienne renferme de brillants orchestres, entre autres celui du : *Musikalischer verein*, au concert duquel nous allâmes un jour, et où deux cents musiciens exécutèrent plusieurs chefs-d'œuvre de Haydn, de Beethoven et autres grands auteurs avec cette inspiration musicale, cette expression, cette énergie, cet ensemble, cet éclat d'intonation que l'Allemagne seule présente à ce degré, malgré la haute perfection du Conservatoire de Paris.

Belgique
1855.

Parmi les monuments publics de Vienne, les plus remarquables sont : la statue équestre de Joseph II, ouvrage de Zauner, les bas-reliefs de la colonne de la S^{te} Trinité, de Léopold I^{er}, sur le Graben, le temple de Thésée avec le groupe en marbre de Canova dans le jardin du peuple. Une curiosité sur une des places de Vienne est le *Stock am eisen*, ou Tronc ferré. On voit ici un tronc d'arbre qui date du temps où la forêt de Vienne s'étendait jusque là. Cet arbre est tout à fait cloué ; chaque serrurier qui passait par Vienne enfonçait un clou dans ce tronc ; il n'y a plus la moindre place libre.

Sur la place du Graben est le magasin où l'on vend ces belles verreries en couleur de la manufacture impériale de verre de Bohême. Un des

Belgique 1855. objets les plus remarquables que nous ayons vus pendant notre séjour dans cette grande capitale est l'arsenal militaire de Vienne. C'était un carré formé de quatre galeries. Les canons de fusils y étaient rangés en colonnes, dont les crosses des pistolets dessinaient les chapiteaux. D'autres canons de fusils, rangés en forme de soleils, formaient le plafond de ces galeries. Le long de tout un côté de ce carré étaient des armures à partir depuis le ix^e siècle jusqu'au xvii^e. En voyant ces armures, nous nous disions : On ne nous soutiendra plus maintenant qu'il n'y a pas de dégénération dans l'espèce humaine depuis le moyen-âge ; car en observant attentivement ces armures, nous vîmes clairement que de 800 à 1300 elles se soutenaient dans des dimensions à peu près égales, tandis que de 1300 elles allaient toujours en diminuant, pas autant néanmoins quant à la taille que quant à la carrure et à la force des membres. Dans cette galerie, se trouvaient les armures de plusieurs grands capitaines de la monarchie autrichienne ; nous y remarquâmes entre autres la grande croix de Marie-Thérèse, l'épée et le chapeau du maréchal Laudon, et l'armure dorée de Rodolphe de Habsbourg, que j'avais vue autrefois à Paris, sous le règne de Napoléon, qui l'avait enlevée de Vienne en 1805.

L'arsenal bourgeois était aussi beau que l'arsenal militaire ; on y remarquait entre autres curiosités historiques la toque avec laquelle Godefroid de Bouillon fit son entrée à Jérusalem, ne voulant pas porter la couronne royale dans un lieu où le Christ avait été couronné d'épines ; l'armure du comte Roger de Starhemberg, qui défendit Vienne contre les Turcs en 1683 ; celle de Louis, roi de Hongrie, qui périt à la bataille de Mohats, homme d'une très-petite taille ; la chemise du grand visir Kara-Mustapha, qui assiégea Vienne en 1683, avec trois cent mille hommes ; cette chemise était ornée de caractères turcs, vraisemblablement des passages du Koran. Au-dessus d'elle était placée la tête de ce grand visir, couverte de son turban et portant autour de l'os du cou, le cordon rouge, dont Mahomet IV le fit étranger pour n'avoir pas pris cette capitale qui n'était défendue que par douze mille hommes aidés des bourgeois, et pour avoir été défait par Jean Sobieski, roi de Pologne. Nous fîmes avec M. et M^{me} O'Sullivan deux jolies excursions dans les environs de Vienne, entre autres à un château de plaisance du prince Schwarzenberg, appelé Dornbach, dans un site pittoresque à une ou deux lieues de Vienne, dans les montagnes. Il y avait un chalet charmant et

Belgique
1835.

Belgique
1835.

des jardins anglais véritablement beaux. L'autre était une habitation appartenant à un riche banquier, des jardins de laquelle on apercevait tout Vienne en perspective. M. O'Sullivan nous dit à cette occasion, en voyant de loin un château du prince Lichtenstein, que ce prince avait fait restaurer trente-deux châteaux gothiques dans ses terres. Le prince Lichtenstein possédait quatre-vingt dix-neuf terres à clocher ; la centième eût entraîné l'obligation d'entretenir un régiment entier au service de l'État.

Une des plus grandes curiosités de Vienne est la collection d'Ambras, qui tire son nom du château impérial d'Ambras, près de Innsbruck, où elle fut formée par l'archiduc Ferdinand, mort en 1595, et qui, comme second fils de l'empereur Ferdinand I^{er}, eut en partage le Tyrol et le Vorland ; il y rassembla plus de cent armures qu'avaient porté les princes et les généraux les plus célèbres de son temps et du temps précédent. Il les fit graver et enrichir de biographies latines des hommes de guerre qui les avaient portées. L'archiduc y ajouta une multitude de portraits des hommes les plus célèbres de son siècle et des siècles antérieurs, de curiosités naturelles et d'ouvrages des arts, ainsi qu'une bibliothèque et de

beaux manuscrits. D'après la volonté de l'archiduc, elle resta en possession de son fils Charles, Markgrave de Burgau; elle passa ensuite aux souverains autrichiens de Tyrol, d'où elle fut transportée à Vienne lors de la cession du Tyrol à la Bavière, en 1805. Elle a été placée au palais du belvédère, bâti par le prince Eugène de Savoie. En arrivant dans la salle d'entrée, se voient : le beau tableau de la cène de Léonard de Vinci, imité en mosaïque par Jacques Raphaëli, et haut de quinze pieds, et les portraits en grandeur naturelle du prince Eugène de Savoie et de l'archiduc Ferdinand Charles de Tyrol; puis un arbre généalogique de la sérénissime maison de Habsbourg, depuis Rodolphe, jusqu'à Maximilien I^{er}, et qui a trente-deux pieds d'élévation. A la droite de cette salle, on entre dans les trois salles d'armures, qui sont suivies des salles d'objets d'art et de curiosités. Je n'entreprendrai pas le détail de toutes les merveilles que renferment ces différentes salles; je me bornerai à en indiquer quelques-unes qui pourront donner au lecteur une idée de cette magnifique collection. On y voit entre autres, les armures d'Albert I^{er}, de Maximilien I^{er}, de Charles-Quint, de Philippe II, de Don Juan d'Autriche, de Ferdinand le Catholique, en particulier la grande

Belgique
1835.

Belgique
1835.

armure en fer, d'homme et de cheval, de l'empereur Maximilien, ornée des armoiries de l'empire germanique et d'Autriche, du stadthouder Maurice d'Orange, du comte de Mansfeld, le bouclier et le glaive de Scanderbeg, un gant de Soliman II, la hache de basalte de l'empereur Montezuma, l'armure de Philibert Emmanuel, duc de Savoie, vainqueur de Saint-Quentin, d'Alexandre Farnase, duc de Parme, de Louis Pic de de la Mirandole, d'André Doria, du marquis de Pescaire, du duc d'Albe et de bien d'autres encore qu'il serait trop long de mentionner, quelque remarquables qu'elles soient. La quatrième salle renferme un grand nombre de portraits, dont plusieurs du temps de la peinture à l'eau, tels que celui de Rodolphe de Habsbourg, d'après l'image sculptée sur sa tombe, Albert II et sa femme Elisabeth, Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, Marguerite, comtesse de Tyrol, Charlemagne, Sigismond, Jeanne, reine de Castille et d'Arragon, Philippe le Bon, et grand nombre de portraits de grands hommes et de souverains plus modernes. La cinquième salle renferme, dans dix-huit grandes et plusieurs petites armoires vitrées, les objets d'art et de merveille qui étaient conservés à Ambras du temps de Ferdinand. La sixième pièce qui, à cause de l'éclat

dont elle brille, est appelée : le cabinet d'or ren-ferme le trésor proprement dit de l'archiduc Ferdinand ; ce sont les objets les plus précieux de la collection qui sont renfermés principalement dans quatre grandes armoires vitrées. Parmi ces objets précieux on remarque un plat d'écaïlle de tortue d'une grandeur extraordinaire ; dans la seconde armoire, on voit le magnifique service de table fait par Benvenuto Cellini pour François I^{er}, roi de France, une montre d'émeraudes, une chaîne magnifique, formée des figures des princes de la maison de Habsbourg, en nacre, de Rodolphe de Habsbourg à Ferdinand III, une armure de janissaire, deux épées de Charles-Quint, dont l'une a une poignée d'or magnifique du temps de Cellini, une table turque couverte en argent ciselé. Dans la pièce suivante se trouvent une foule de portraits de personnages célèbres. Dans cette pièce se voit, un berceau garni d'ivoire, que la tradition désigne comme le berceau des enfants de l'archiduc Ferdinand et de Philippine Welser, Charles, Markgrave de Burgau, et le cardinal André d'Autriche, pour le premier desquels fut demandée en mariage Marguerite de Merode, marquise de Berg-op-Zoom, héritière de son oncle, le dernier marquis de Berg-op-Zoom. Voici la lettre de Don Juan d'Autriche

Belgique
1855.

Belgique
1835. au roi Philippe II sur cet objet, trouvée à Simancas parmi les pièces qui concernaient la Belgique. La lettre originale doit être à Vienne depuis 1794. Elle était en français ; ceci est la traduction de la version espagnole soumise au conseil de Philippe II :

SIRE,

Le baron de Polwiler, lorsque j'étais à Louvain, m'écrivit une lettre par laquelle il m'avertissait que l'archiduc Ferdinand, son maître, lui avait écrit de sa propre main qu'il désirait que lui, de Polwiler, négociât le mariage de son fils Charles avec la fille du seigneur de Merode et de Petersheim, et que, pour obéir au commandement de son maître, il avait envoyé un gentilhomme au seigneur de Merode, afin de savoir son intention ; que ledit seigneur l'en avait remercié, disant qu'il en communiquerait avec les parents de sa fille, et que depuis il donnerait réponse. Ledit baron ajoutait que quoiqu'il y en eût beaucoup qui sollicitassent la main de la demoiselle de Merode, il me priaient de favoriser ceux de mon propre sang, préférablement aux autres. Je lui répondis qu'il attendît la réponse du seigneur de Merode, qu'ensuite je verrais ce que je pourrais faire. Non content de

cela, ledit baron m'a écrit de nouveau que, comme je suis en cette ville, et que les parents de ladite dame ne tarderont pas à venir me voir, il me priaît de vouloir tenir la main à la conclusion du mariage avec le fils de son maître. Ayant considéré et pesé cette affaire, ayant réfléchi aussi que V. M. m'a écrit que je favorisasse le mariage de ladite demoiselle avec le comte d'Arenberg, lequel, ni sa mère, ne le goûte beaucoup, à cause des grandes charges qu'il y a sur les biens du défunt marquis de Berghes, dont ladite fille du seigneur de Merode est héritière, et m'étant informé de ce qui se pourrait faire à cet égard, on m'a mis devant les yeux les maux qu'ont causé à ces pays les alliances des princes étrangers, pour être venus à hériter, du chef de leur femme, de grands biens dans ces provinces, et à avoir autorité dans les états. J'ai été conseillé, par ce motif, de ne pas favoriser les vues de l'archiduc, et de m'en excuser par quelque bon moyen. Je répondis en conséquence audit de Polwiler, que V. M. m'a lié les mains, en m'écrivant pour un autre dont il avait été question auparavant, et qu'il me déplait de ne pouvoir, pour cette raison, m'employer selon les désirs de son maître. De quoi il m'a paru convenable de donner avis à V. M., afin que, si l'on

Belgique
1835.

Belgique s'adresse à elle, elle sache ce qui s'est passé et ré-
1835. ponde de même, me remettant toutefois à la bonne
volonté de V. M.

De Bruxelles, le 10 juin 1877.

Cette politique de Philippe II est sans doute très-prudente, mais d'après l'intime union des deux branches de la maison d'Autriche, il paraît étonnant d'y voir qualifier les princes étrangers des princes de la branche cadette de la maison dont il était le chef, et qui descendaient comme lui de la reine Jeanne de Castille et d'Arragon, sa grand'mère. Le portrait de ce prince Charles d'Autriche, Markgrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand et de la belle Philippine Welser, sa femme, se trouve dans la septième salle; les portraits de son père et de sa mère dans la quatrième. La dixième pièce renferme une rare galerie de petits tableaux à l'huile, portraits des princes et hommes célèbres du xv^e et xvi^e siècle, dont le nombre s'élève à mille. On y remarque aussi une représentation de la statue de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, à Bâle.

Avant de quitter Vienne, je rappellerai encore à ma mémoire une intéressante visite au trésor im-

périal; je passerai sous silence la multitude de bijoux magnifiques qui ne sont qu'objets de parure, mais nous y vîmes l'objet le plus intéressant parmi les antiquités historiques, la couronne et tous les ornements impériaux de Charlemagne qui servaient au couronnement de l'empereur, à Aix-la-Chapelle, et plus tard à Francfort. Cette couronne et ces ornements étaient restés entre les mains de l'empereur François II, dernier successeur de Charlemagne. Cette couronne a une forme particulière. Elle consiste en plusieurs faces qui forment autour de la tête une suite d'arcades; la face de devant est garnie de plusieurs grosses pierres précieuses; sur les deux premières faces à droite et à gauche du front se voient les rois David et Salomon, mais avec des costumes singuliers; une sorte d'arc-boutant, parti de derrière la couronne, vient soutenir une croix de pierres posée sur le haut de la face antérieure. Cette couronne a quelque analogie avec le bonnet sacerdotal. Les autres ornements ont encore plus d'analogie avec les ornements pontificaux, car on y voit l'aube garnie de dentelles à une grande hauteur, l'étole et la dalmatique de drap d'or, ce qui rappelle la qualification d'évêques du dehors, donnée par l'église universelle aux em- Belgique 1855.

Belgique
1855.

pereurs chrétiens, surtout à ceux du Saint Empire Romain fondé sur la sainte Église Romaine ; de plus le sceptre et le globe, signe de l'empire universel, dignité qui s'était réduite à la qualité de premier monarque chrétien, chef des chrétiens contre les Infidèles et centre du monde politique chrétien, selon l'expression de Pie VII. Ainsi, ces ornements si imposants et si beaux resteront dans la maison de Lorraine comme la plus belle illustration politique des temps modernes ; il faut ajouter cependant ici que les ornements de Charlemagne même furent égarés au grand interrègne, et que ceux qui existent aujourd'hui furent faits après 1245 pour un des empereurs éphémères de cette funeste époque, mais d'après les anciens modèles.

Le 14 de mai, je partis de Vienne pour me rendre en Hongrie et à l'invitation du comte de Cziraky, grand juge et magnat de ce royaume. Quelque temps après notre sortie de Vienne, nous rencontrâmes l'enceinte encore subsistante du camp fortifié des Turcs pour assiéger cette capitale en 1683. Cette énorme enceinte, où campaient trois cent mille Turcs, commandés par Kara Mustapha, était encore entourée de tours dont l'une, plus remarquable que les autres, était leur magasin à poudre.

Du haut de la tour de S^t Étienne, les habitants de Vienne assiégés pouvaient plonger dans cette enceinte et voir cette effroyable armée, qui, comme celle d'Abderame à Tours, menaçait du même nombre de combattants la civilisation chrétienne, et mettait en grand péril le Saint Empire Romain. Alors Dieu suscita Jean Sobieski, comme il avait jadis suscité Charles Martel, et une seconde fois on vit le croissant pâlir et fuir devant la Croix, sur les bords du Danube comme sur les bords de la Loire. En entrant en Hongrie, la face du pays change. La langue magyare se mêle à la langue allemande. Un grand nombre de Slaves se mêle à ces deux populations dans les comitats de Presbourg et de Oedenbourg, que l'on appelle en hongrois Posony et Soprony. Ces comitats sont les provinces de la monarchie qui ont leurs diétines, comme le royaume lui-même a sa diète, et qui sont gouvernés par des Ispan, en allemand : Obergespann, ce que les Hongrois traduisent en français par comte suprême, dont quelques-uns sont héréditaires. Aussi, le nom du comitat n'est-il que la traduction latine du nom hongrois de ces provinces. Les Slaves portent un costume particulier ; ils sont vêtus de larges pantalons et d'un long manteau d'un gros drap blanc qui, comme de

Belgique
1855.

Belgique
1835.

raison, devient de très-bonne heure fort malpropre.

Les Magyares, ou Hongrois proprement dits, portent le costume de hussard avec le dolman et le pantalon bleu, ornés l'un de brandebourgs et d'olives, l'autre de trèfles en galon de laine jaune ; au lieu de porter le bonnet de hussard, ils portent un grand chapeau de feutre à larges bords retroussés, dans lesquels la pluie se loge comme dans une gouttière. Les clochers des églises, dans les campagnes même, n'ont plus la forme pointue que l'on voit ordinairement dans l'occident de l'Europe ; ils ressemblent plutôt à la forme des turbans.

Nous arrivâmes à Presbourg vers le soir. Cette ville est située à quatorze lieues de Vienne ; elle n'est point mal bâtie, mais l'intérieur de la ville seul est pavé ; les rues plus éloignées du centre ne le sont point encore ; la grande église n'excède pas des dimensions moyennes ; le palais où le palatin réside pendant les diètes n'est qu'un assez bel hôtel, en tout ce n'est qu'une jolie ville de province devenue le siège habituel des diètes pour la commodité de la cour impériale de Vienne, où réside aussi la chancellerie hongroise. Nous étions arrivés le soir dans cette ville. Le lendemain matin, en nous mettant à la fenêtre pour regarder l'aspect de cette population, si nouvelle pour nous, nous

vimes arriver un charriot attelé de quatre beaux bœufs hongrois gris cendré, dont les cornes occupaient une étendue démesurée relativement aux plus beaux de ceux auxquels nous sommes accoutumés. Bientôt après, arriva un pèlerinage, formé d'hommes et de femmes Slavaques ou Slaves, avec leurs grands pantalons blancs et leurs manteaux de même couleur; les femmes étaient vêtues de larges pantalons blancs, semblables à des jupes et enfoncés dans des bottes à la Suwarow. Le haut de leur costume était celui d'une religieuse avec le voile et la guimpe. Ces bizarres personnages s'avançaient à pas lents, vers le lieu de leur pèlerinage, en chantant des litanies en langue esclavone. Je reçus ensuite un billet fort obligeant du comte Cziraky, grand juge du royaume et président de la chambre des Magnats, qui nous invitait à dîner chez lui et nous mandait qu'il enverrait sa voiture nous prendre à l'heure du dîner. Elle arriva effectivement vers deux heures, car telle était encore l'heure de ce repas dans la haute compagnie des états du roi Apostolique. Du reste le dîner fut parfaitement servi à la française et pourvu des meilleurs vins de France et de Hongrie; les autres convives étaient six magnats des maisons d'Esterhazy, Szapary, Serenyi, le baron de Pongracz et M. D'Urmeny, gouverneur de Fiume. Ces

Belgique
1855.

Belgique
1855.

messieurs furent fort aimables pour nous. De tout temps, les Belges et les Hongrois avaient toujours sympathisé sous la domination autrichienne ; des institutions semblables sous beaucoup de rapports importants, liberté toujours plus ou moins menacée par un pouvoir qui avait peine à s'y plier, avaient formé et resserré cet accord. Aussi, lorsque Joseph II voulut, en 1789, plier tous ses peuples sous le joug uniforme d'un despotisme militaire niveleur, les députés Hongrois et Belges, à Vienne, firent cause commune, et bientôt une forte résistance se déploya dans les deux pays ainsi qu'en Tyrol. Ce fut alors que le célèbre prince de Kaunitz, homme d'état, qui avait gouverné pendant quarante ans les états héréditaires de la maison d'Autriche, dit à Joseph II, ces paroles, que j'entendis répéter dans mon enfance : « Je suis bien vieux, Sire, mais si « votre Majesté continue, je la reverrai archiduc « d'Autriche. » On sait quel fut le résultat de ces mesures en Belgique, et en Hongrie il n'est point compté dans la liste des rois de ce royaume. Il n'existe maintenant aucune disposition qui ne soit favorable à la dynastie. Ces magnats reconnaissaient volontiers qu'ils devaient deux grands bienfaits à la maison d'Autriche, celui de les avoir délivrés des Turcs et celui de les avoir débarrassés

de la royauté élective qui les eût menés où est arrivée la Pologne. Ils s'informèrent avec intérêt de ce qui s'était passé en Belgique, et l'un d'eux me dit : « Il faut convenir, que depuis cinq ans la Belgique s'est couverte de gloire, en se donnant en si peu de temps, son indépendance, une dynastie et une armée. » Après le diner, nous allâmes nous promener en voiture ouverte avec le comte Cziraky dans les beaux environs de Presbourg. Le soir, nous allâmes au théâtre, où le comte Bereny, chambellan de l'archiduc palatin, à qui j'avais écrit pour le prier de soumettre à S. A. I. ma demande d'avoir l'honneur de lui être présenté, vint me dire que monseigneur nous recevrait le lendemain. Dans la matinée suivante, nous allâmes voir les restes du château royal de Presbourg, incendié en 1805, par un régiment de cavalerie, qui y était en logement militaire et qui trouvait trop incommodé de transporter les fourrages sur la montagne où il est situé. En vain, le prince Grassalcowitch voulut amener du secours; il fut repoussé de force et le château tout entier, sauf les quatre murs, fut détruit par les flammes. Cet événement affreux fut d'autant plus déplorable, que la couronne royale Apostolique de S^t Étienne et le manteau royal de ce roi avaient été conservés dans une

Belgique
1835.

Belgique
1855.

de ces tours pendant que Bude était au pouvoir des Turcs ; heureusement, ils étaient de nouveau gardés dans cette dernière ville. L'archiduchesse Marie-Christine avait habité ce château avant d'être gouvernante générale des Pays-Bas. Du haut de cette montagne, la vue s'étend sur le majestueux cours du Danube, qui s'y divise en plusieurs bras, dont il embrasse la belle île de Schütt, longue de vingt-huit lieues et appartenant au prince Palffy. Telle est la vue à l'orient ; au nord, elle se dirige vers les monts Krapacks qui séparent la Hongrie de la Galicie ; à l'ouest, à droite, sur les montagnes qui séparent la Hongrie de la Moravie, au pied desquelles sont le village et le château de Malaczka, résidence du prince Palffy ; à gauche, sur les montagnes qui terminent la Basse Autriche, au milieu desquelles se voient les ruines du château de Wolfsthal au comte de Schönborn Buchheim ; enfin, au midi, sur le lac de Neusiedel et les chaînes de montagnes de la Basse Autriche et de la Carinthie. Vers deux heures, nous nous rendîmes à l'audience de l'archiduc palatin qui, connaissant le roi des Belges, nous reçut fort gracieusement, après quoi nous fûmes reçus par l'archiduchesse palatine, princesse de Wurtemberg, fort instruite et d'une conversation des plus variées. L'archiduchesse

nous donna une audience d'une demi-heure, pendant laquelle elle me parla fort obligeamment du château de Merode, à la conservation et restauration duquel elle voulut bien prendre intérêt. Elle professe, dit-on, les principes du protestantisme rigoriste auquel on donne en Allemagne le nom de piétisme. Pendant l'audience, passa dans le fond du salon la jeune archiduchesse Herminie, fille aînée de l'archiduc palatine et de sa deuxième femme, princesse d'Anhalt Schaunburg. Cette jeune archiduchesse fut depuis abbesse du chapitre de Prague et mourut à la fleur de l'âge. Dans la soirée, le comte Cziraky nous fit faire une promenade dans le beau jardin public, situé le long du Danube, et arrangé en partie à l'anglaise et en partie avec de longues allées de hautes charmilles. Nous y entendîmes des airs nationaux hongrois, d'un caractère propre à eux seuls, fort remarquables et chantés avec accompagnement par des Bohémiens d'une figure fort extraordinaire. Le jour suivant, après avoir dîné de nouveau chez le comte Cziraky, il nous mena dans sa loge, au spectacle, où nous vîmes jouer une jolie pièce : *la reine de seize ans*; une célèbre cantatrice de Vienne y jouait le premier rôle; elle y fut applaudie avec une vivacité, une fougue même dont on ne peut se

Belgique
1835.

Belgique
1835.

faire une idée, et après la pièce elle fut obligée de reparaitre cinq fois de suite, pour y recevoir cinq salves d'applaudissements, à ébranler la salle. Cela paraît surprenant quand on voit la gravité des hommes de la Hongrie, mais lorsque quelque sentiment les anime, ils ont une force, une énergie qui rappelle l'origine de cette nation tartare, civilisée par le christianisme. Leur caractère est noble et calme; en général, les hommes ont de beaux traits, une physionomie imposante et expressive, les cheveux et les moustaches noirs, le teint un peu bazané et souvent la taille haute. Leur beau costume national a beaucoup de richesse et d'élégance; je ne le vis malheureusement qu'en grand deuil à ce voyage, car tout le monde le portait aussi sévèrement qu'à Vienne. Je le vis le lendemain en corps à la chambre des états qui renferme les députés du clergé inférieur, de la noblesse et des villes, tandis qu'à la chambre haute ne siègent que les évêques et les magnats ou grands du royaume.

A notre entrée dans la chambre des états, nous fûmes placés immédiatement derrière la dernière rangée de députés. Nous vîmes alors le beau coup d'œil de plusieurs centaines de membres siégeant en costume national et le sabre au côté. Ils por-

taient un attila, ou redingote courte allant jus- Belgique
qu'aux genoux, couverte sur le devant de la taille 1855.
de broderies, en cordonnet de soie noire, avec des
brandebourgs assujétis à des olives par de petits
cordons tressés en soie noire; le pantalon était orné
d'une broderie en trèfle de la même nature, et un
galon noir recouvrait la couture extérieure; au bas
du pantalon était une petite broderie semblable à
celle qui se trouvait sur les manches de l'attila;
ils portaient le bonnet magyare ovale, le bord un
peu plus élevé sur le devant, bordé d'une large
fourrure d'Astracan et orné d'une aigrette en forme
d'Esprit.

L'objet de la séance était des plus intéressants
ce jour-là; il s'agissait du rétablissement de la
langue nationale comme langue administrative,
ainsi qu'elle avait déjà été rétablie comme langue
politique, car, depuis longtemps, les empereurs
autrichiens avaient cherché à écarter peu à peu
la langue hongroise de toute la hiérarchie gouver-
nementale et à réduire à la qualité d'idiome
populaire; ils y avaient donc substitué le latin,
pour arriver peu à peu à y introduire l'allemand,
ainsi que cela avait déjà à peu près réussi en Bo-
hême. Ceci avait pour objet de réduire tout dou-
cement le royaume de Hongrie à la qualité de

Belgique
1835.

royaume-province, à peu près comme le sont en Espagne les royaumes de Léon, de Valence, etc., qualification purement nominale, tandis que la Hongrie est réellement un royaume séparé des autres états héréditaires, et n'ayant d'autre lien avec eux que celui d'être gouvernés en même temps par une même personne, en des qualités séparées. Aussi les Hongrois, pour éviter une confusion d'idées qui mène à la confusion des choses, ont-ils voulu que l'empereur régnant, Ferdinand I^{er}, s'intitulât, Ferdinand V, comme roi de Hongrie, ce qui s'observe soigneusement aujourd'hui. Le second objet de la séance était la réunion de la Transylvanie à la Hongrie. Elle fut très-orageuse. Les orateurs hongrois s'exprimaient avec beaucoup de véhémence et de rapidité, et même sans comprendre leurs discours, leurs physionomies étaient curieuses à observer. Un Allemand de Presbourg, notre voisin, nous en expliquait le sens de temps en temps dans sa langue. La langue nationale fut votée avec force par l'assemblée, puis sa décision portée à la chambre des magnats qui l'adopta plus tard avec quelques défiance du succès de cette démarche, mais la cour impériale ne jugea pas à propos de refuser sa sanction, et l'archiduc Joseph, qui dirige les affaires de la Hongrie depuis un

demi-siècle, comme palatin du royaume et juge des Jazyges et des Cuméens, eut aux yeux de la nation le mérite d'avoir arrangé cette affaire. Quant à la réunion de la Transylvanie, elle fut aussi votée, mais rejetée par les états de cette principauté où règne la liberté des cultes, à cause de leur grande diversité, et où la réunion à la Hongrie eût établi la religion catholique comme religion d'état. Le soir, nous fîmes une visite à M^{me} la comtesse de la Tour-Walsassine, grande-maîtresse de M^{me} l'archiduchesse palatine. Nous y rencontrâmes un député remarquable de la Transylvanie, le baron de Wes-seleny, qui était en surveillance dans la ville de Presbourg, pour s'être mis au-dessus d'un règlement impérial contre la publicité des séances de la diète Transylvaine. C'était un homme d'une force prodigieuse de membres et de carrure, d'une grande énergie et d'une physionomie spirituelle. Il ne prononça pas une parole pendant toute notre visite, seulement quelques sourires se dessinèrent sur ses lèvres, pendant la conversation, lorsqu'on parla de la Belgique.

Belgique
1835.

Il y avait à Presbourg une comtesse Casimir Esterhazy, née comtesse Castiglione, qui, avec ma mère, avait été dame du palais de l'archiduchesse Marie-Christine à Bruxelles, vers le temps de ma

Belgique
1855.

naissance. Dès que cette excellente dame me sut arrivé à Presbourg, elle m'envoya dire qu'elle serait charmée de me voir, et me prier de faire demander chez elle ce qui me serait utile et agréable pendant mon séjour dans cette ville. J'en parlai avec reconnaissance au comte Cziraky et lui demandai de me présenter à elle. Le comte me répondit que ce serait chose d'autant plus facile à lui, que c'était une de ses plus anciennes amies et, comme je pouvais déjà l'avoir pu juger, une femme du plus aimable caractère. Mais dès le lendemain de mon arrivée, elle avait eu une sorte d'évanouissement qui pouvait faire craindre une apoplexie; cependant, comme elle était mieux depuis quelques jours, le comte Cziraky m'offrit de me mener chez elle, ce que j'acceptai avec empressement. Elle avait auprès d'elle une autre comtesse Esterhazy, sa belle-fille, et une de ses parentes, comtesse Revay, toutes deux dames du palais de M^{me} l'archiduchesse palatine. Elle entendit avec grand plaisir des nouvelles de ma mère, sa contemporaine, ainsi que de la comtesse d'Arberg, qui avait aussi été dame du palais de l'archiduchesse, et de la princesse Gustave de Stolberg, ancienne chanoinesse de Mons, qu'elle avait connue. Elle me parla aussi de ma grand'-

mère Rubempré, et d'Everberg où elle avait dîné plusieurs fois pendant son séjour à Bruxelles; en tout, malgré son grand âge, elle se rappelait parfaitement bien les détails de son séjour en Belgique. Après une visite d'une heure, le comte Cziraky, pour ménager la convalescente, leva la séance; je remerciai avec reconnaissance cette bonne comtesse de l'accueil qu'elle m'avait fait et l'assurai que je ne laisserais pas ignorer à ma mère ses bontés pour moi et son souvenir pour elle. Le samedi matin, nous allâmes nous embarquer dans une chaloupe sur le Danube, et après avoir descendu quelque temps ce magnifique fleuve, nous débarquâmes dans une île inhabitée dont nous voulûmes faire le tour. Cette île solitaire, couverte de bois, principalement de saules, de prairies et de bruyères, n'était peuplée que de lapins et de lézards charmants; nous en ramassâmes un dont le corps et la queue brillaient des plus belles couleurs d'or, d'émeraude et d'azur. Ses yeux, brillants comme de petits grenats, étaient doux et caressants et semblaient me dire : « Ne me faites pas de mal. » Après avoir considéré, tout brillant aux rayons du soleil, ce charmant petit animal, nous le laissâmes courir au milieu des herbes, disant de lui ce que l'Écriture Sainte dit des lys,

Belgique
1835.

Belgique
1855.

que jamais Salomon dans sa gloire ne fut vêtu comme l'un d'eux. En sortant de l'île solitaire, nous voulûmes passer dans une île voisine, qui n'en était séparée que par un bras étroit du Danube, sur lequel était un vaisseau dragueur tout neuf; en montant sur ce vaisseau, où on appela, quelle fut notre surprise d'y trouver l'archiduc palatin, accompagné du duc de Saxe Altenburg, son beau-frère ! Nous voulûmes nous retirer, mais S. A. I. nous arrêta, en nous disant qu'elle était ici sans cérémonie et en redingote du matin, puis elle voulut bien nous expliquer tous les détails du vaisseau. Je m'aperçus dans la conversation, avec le duc de Saxe Altenburg, combien les princes de la confédération germanique étaient encore préoccupés de la défiance qu'on leur avait inspirée sur l'état de la Belgique, car dans la conversation sur notre pays, il me dit : " J'espère " que mon cousin se soutiendra dans la position " qu'il a acceptée. " — Je répondis : " Si le roi, " votre cousin, n'éprouve pas plus de contradictions au dehors qu'au dedans, la position qu'il " a bien voulu accepter ne court aucun risque. " —Après une demi-heure de séjour sur ce vaisseau, nous nous retirâmes, après avoir remercié S. A. I. de cet aimable accueil. Le soir, il y eut dans le

charmilles du jardin public une pièce représentée en langue hongroise, à laquelle j'eus le regret de ne pouvoir assister. Le dimanche matin, nous allâmes à une grand'messe dans une église située non loin de l'hôtel d'Appony. Huit cents Esclavons, hommes et femmes, dans leurs costumes déjà décrits, remplissaient cette église. Nous nous plaçâmes dans les bancs au milieu des hommes. A peine y étions-nous arrivés, que la messe commença, et aussitôt toute cette population orientale fit retentir l'église de sa voix puissante, dans sa langue nationale, en cantiques versifiés pour les diverses parties de la messe, et avec une expression toute différente de celle des chants d'église entendus en Allemagne. On jugera facilement quelle impression une scène si nouvelle produisit sur nous. A l'évangile, un récollet slave monta en chaire et prononça un sermon dans sa langue. Cette langue est douce et harmonieuse. J'empruntai un instant un de leurs livres à un de mes voisins; il était imprimé en caractères latins assez gros et faciles à lire, et l'on pouvait juger à l'œil comme à l'oreille de la douceur de la prononciation de cette langue. Après la messe, parut en chaire un récollet hongrois, qui à son tour prononça un sermon en langue magyare, moins douce, mais plus mâle. Ce jour, le

Belgique
1835.

Belgique
1835.

dernier de notre séjour dans cette ville, nous dînâmes chez le comte Cziraky, et l'après-dîner fut employé en promenades avec lui et en visites. Le lundi matin, avant de quitter Presbourg, j'allai acheter quelques cahiers d'airs nationaux et de danses nationales hongroises, marqués en caractères particuliers, qui ne rappelaient ni l'harmonie allemande, ni la mélodie mélancolique polonaise, ni la vivacité italienne, ni les ritournelles monotones de l'ancienne gaieté française. C'était une musique à la fois saccadée, tendre et souvent gracieuse, avec des transitions bizarres, subites et sans préparation.

Nous nous dirigeâmes, en partant de Presbourg, vers le château d'Esterhaz, situé sur la rive méridionale du lac de Neusiedel. Avant d'arriver à Kittsee, premier relai après Presbourg, nous passâmes devant le château de Gattendorf, qui appartenait à la bonne vieille comtesse Esterhazy que je venais de quitter. Ce château, un souvenir de la domination des Turcs en Hongrie, était environné de fossés et de bastions comme une forteresse. A Frauenkirchen, second relai, où il y avait un prieuré, nous trouvâmes six petits chevaux hongrois que l'intendant du prince Esterhazy, à Esterhaz, envoyait à notre rencontre avec

deux petits postillons magyares, âgés de douze et quatorze ans. Ces petits postillons, avec leurs petits chevaux, nous menèrent grand train. Il y a généralement peu de routes dans l'intérieur de la Hongrie, et vers la fin du siècle dernier, il n'y en avait pas du tout. Nous voyagions le long du lac de Neusiedel, dans d'immenses prairies, qui se perdaient dans le vague d'un horizon lointain vers l'est, et d'où la vue se bornait, vers l'occident, par les montagnes de la Basse Autriche et de la Carinthie. A notre gauche, nous rencontrions, de temps en temps, sur les bords du lac, de beaux villages magyares aux maisons de bois bariolées de couleurs vives et dont les toits avancés étaient portés par des consoles colorées; chacune d'elles avait une cour et un petit jardin séparés l'une de l'autre par de jolies barrières en jonc tressé. Comme les chaleurs d'été commençaient déjà à se faire sentir, quelques bras du lac commençaient à sécher, et on les traversait sur de longues digues d'où on rentrait dans d'immenses espaces de prairies sur lesquelles étaient répandus de nombreux troupeaux de beaux bœuf hongrois d'un gris cendré, parés de leurs cornes démesurées, des multitudes de moutons et des milliers d'oies. Cette population d'animaux donnait beaucoup de vie et

Belgique
1835.

Belgique 1855. de gaieté à ces prairies indéfinies qui, sous la voûte d'un ciel parfaitement bleu, eussent rappelé les prés éternels où était obligée de se promener la princesse Agélie, dans un des plus jolis contes des veillées du château de M^{me} de Genlis.

Vers une heure, nous arrivâmes au château d'Estert haz, résidence imposante qui donne une grande idée de la puissance de cette maison, la première de la monarchie autrichienne. Ce château est bâti et meublé dans le style de Louis XV et sur le modèle des grands châteaux royaux de France. Il est accompagné d'un vaste théâtre, d'orangeries, d'écuries où se trouve le haras du prince, un des plus beaux de l'Europe, d'un belvédère et de grands jardins dans le style de Le Nôtre. Les plus beaux appartements sont celui de l'impératrice Marie-Thérèse et celui de l'empereur Joseph II; on conserve dans le premier plusieurs objets qui ont appartenu à cette grande impératrice : une petite pendule en or, d'un travail curieux, qui lui servait dans ses voyages, et dont le cadran était entouré de gros diamants; un lavabo en cristal de Bohême avec des ornements en or massif; ces objets, présentés comme oubliés par l'impératrice, étaient des présents qu'elle avait faits aux maîtres de ce château. L'ameublement est resté comme il

était pendant le séjour de l'impératrice. Il est en damas rouge orné de broderies fort massives en or, dans le style de ce temps-là. Plusieurs salons sont en laque de la Chine noir et or, dont chaque panneau a coûté jadis quinze cents ducats. Le lit à dais où couchait l'impératrice a été transporté à Vienne, celui de l'empereur se trouve encore dans son appartement qui est dans le même genre que celui de l'impératrice, mais d'un style moins sévère. Le centre de cet étage est occupé par une immense salle à manger avec des fontaines jaillissant dans de vastes coquilles en marbre ; cette salle est précédée d'un vestibule d'une hauteur prodigieuse. Les appartements du prince et de la princesse Esterhazy sont également magnifiques, ornés d'une quantité extraordinaire de pendules et d'objets chinois ; les meubles, fort remarquables, sont tous dans le genre rococo le plus bizarre et le plus travaillé : partout des chicorées de toute espèce, en marbre, en bois, en or ; partout des guirlandes de roses et de jasmins ; c'est la perfection du rococo. En y ajoutant le château de Wurtzbourg et la cathédrale de Passau, on a cité les trois plus beaux monuments de ce style que nous ayons vus dans ce voyage. Le garde-meuble contient quantité d'objets remarquables et intéressants : une col-

Belgique
1835.

Belgique
1835.

lection nombreuse et riche de vases de porcelaine de la Chine, du Japon et de Saxe, des services de table du moyen âge; un autre fort orné du xvi^e siècle; beaucoup de beaux cristaux de Bohême, maintenant si recherchés; plusieurs objets ayant appartenu à Marie-Thérèse : un cavagnole, un écrin, une caisse d'ambre, son fauteuil impérial dans lequel elle donnait des audiences. On y voyait aussi un vase fort ancien, fait du tronc d'une vigne de Tokai, incrusté d'argent, plusieurs mosaïques et miniatures, le costume d'un ancien palatin de la maison Esterhazy, plusieurs tableaux de bons maîtres, etc. En arrivant dans ce magnifique palais, nous trouvâmes préparé pour nous un dîner qui nous fut servi par les gens du prince, après quoi, un second attelage nous emmena jusqu'à Oedenburg. Nous avions deux jeunes postillons hongrois qui nous divertirent beaucoup par leur conversation continuelle dans le beau langage de leur pays; quoique hérissé de consonnes, le Hongrois est doux et sonore à la prononciation, par la multitude de voyelles que l'on entend résonner; en voici un échantillon pour en donner une idée au lecteur : — *Klaus, János Keresztely, ajánlja magát, s' magyar Kiraly, szimu Sopronban, fejèr rosànak dltal* : — ce qui se traduit en français par : Jean

Chrétien Klaus, aubergiste pour les bourgeois, au roi de Hongrie, vis-à-vis la rose blanche, dans la ville de Sopron (ou Oedenburg). Ce qui nous parut étonnant, fut l'élégance et la propreté des villages ; les chaumières sont blanchies et nettoyées avec un soin presque comparable à la propreté hollandaise ; les paysans ont l'air contents ; ils sont proprement vêtus et on ne voit presque pas de haillons ; ils sont, selon l'explication qu'on nous donna, des fermiers héréditaires des seigneurs ; les fils succèdent à leur père selon le droit d'ainesse ; les seigneurs ne peuvent leur ôter leurs terres que selon un jugement de la diétine du comitat ; à la mort du père, les fils cadets et les filles reçoivent une somme d'argent, et, d'après ce que l'on me dit, toutes les terres, en Hongrie, relèvent de la couronne. Oedenburg est une jolie ville de dix-huit mille âmes. Nous logeâmes dans cette ville, et la journée du lendemain nous révéla des choses non moins belles et non moins dignes d'intérêt. A dix heures du matin, nous arrivâmes à Kis Martony, ou Eisenstadt, jolie petite ville, bâtie au pied du château, monument de l'architecture hongroise du xvi^e siècle. C'est un vaste bâtiment carré, orné de huit tours, de forme alternativement ronde et quadrangulaire, couvertes en cuivre et terminées

Belgique
1855.

Belgique
1855.

les unes en minarets, les autres en plate-formes. La frise, d'un style oriental, est digne de la grandeur imposante de l'édifice dont les façades présentent de distance en distance des bustes d'anciens rois et grands hommes de la Hongrie, le tout entremêlé de trophées d'armes hongroises et turques. Nous fûmes frappés du caractère oriental que montre l'extérieur de ce château. Au dedans, l'énorme épaisseur des murs et des voûtes et la grandeur des croisées ont cependant permis de ménager de fort beaux appartements richement meublés. Plusieurs objets chinois sont remarquables, comme aussi un meuble de salon complet en laque et or qui a appartenu à l'infortunée Marie-Antoinette, reine de France. On y voit encore de beaux ameublements, venus de France, du temps de l'empereur Napoléon. La chapelle du château, ou plutôt l'église (car ce palais, comme celui du roi, a pour chapelle une paroisse) est grande et belle; mais la chose la plus admirable dans la grandeur de ses proportions c'est le prix des tableaux dont elle est ornée, et ce qu'on appelle la grande salle d'inauguration qui occupe la plus grande aile du château et s'élève du premier étage jusqu'au toit. On ne peut la comparer qu'à une galerie du Louvre. Les murs peints en stuc représentent plu-

sieurs rois et grands hommes ; jadis c'étaient leurs armures et bannières ; les plafonds peints par Jules Romain et ses disciples présentent différentes scènes mythologiques. Les dépendances de ce château sont immenses. Les serres et les jardins potagers sont fort grands et soigneusement entretenus. Une orangerie d'une rare beauté attira notre attention ; les jardins anglais et les promenades s'étendent au loin sur le penchant d'une belle montagne dont le sommet est couronné par un temple magnifique, bâti à l'occasion des noces du prince Paul, actuellement ambassadeur à Londres. Nous les parcourûmes dans la voiture du prince et accompagnés par un gentilhomme, intendant général de ce domaine, qui nous en fit les honneurs avec une prévenance et une politesse parfaites. La vue s'étend dans un lointain immense ; on voit au pied de la montagne des champs étendus et bien cultivés, des prairies délicieuses couvertes de troupeaux de bœufs et de chevaux, sillonnées par plusieurs rivières et ruisseaux, deux grands villages, de belles montagnes d'une forme très-variée qui s'élèvent en étage, avancent et reculent envers la plaine, en formant des vallons et des échappées de vue qui attirent et amusent longtemps les yeux. A gauche s'étend la vaste surface du lac de Neusiedel dont

Belgique
1835.

Belgique
1855.

nous avions, la veille, traversé l'extrémité sur une digue. Les bords du lac sont entourés de vignobles qui produisent l'excellent vin de Prüst, l'un des plus fameux de la Hongrie. M. le baron de Luckowicz, l'intendant du prince, qui possède lui-même six terres, nous montra trente villages à clocher appartenant au prince et que l'on pouvait voir distinctement. Au pied du temple, il y a une batterie de douze pièces de canons de vingt-quatre, établie en 1620 par le palatin Esterhazy, et dont on ne se sert que dans les réjouissances publiques et pour saluer le prince ou les hôtes distingués qui viennent le visiter.

Le temps était superbe, fort clair et d'une chaleur égale à celle des journées de juillet dans notre pays. Il y avait dans un des vestibules du palais une petite statue fort extraordinaire d'un nain, espèce de monstre, dont les doigts des pieds et des mains tenaient ensemble par des peaux semblables à des nageoires. Les gens du prince nous apprirent que ce petit monstre avait été pris, il y avait cinquante ou soixante ans, dans le lac de Neusiedel, par des filets. On ne savait comment expliquer cet être amphibie qui, après avoir vécu quelque temps et même été baptisé, à ce que l'on nous a dit, s'échappa et disparut pour toujours. Ce qui nous

parut le plus étonnant dans cette histoire, est le temps peu éloigné du nôtre auquel elle est attribuée.

Belgique
1835.

Après le dîner, quatre beaux chevaux noirs attelés à une calèche et menés par la livrée du prince nous emmenèrent avec une grande rapidité à la forteresse de Frackno, en allemand Forchtenstein, appartenant au prince Esterhazy et située à trois lieues d'Eisenstadt, dans les montagnes. C'est ici vraiment qu'il faudrait l'imagination du Tasse ou les tableaux brillants de l'auteur des *Mille et une Nuits*, pour décrire cette étonnante apparition du moyen-âge. Arrivés au pied de la montagne sur laquelle est située la forteresse de Frackno, nos quatre chevaux noirs furent dételés et remplacés par quatre forts chevaux destinés à gravir la pente rapide qui se présentait devant nous. Pendant ce temps, nous fûmes reçus par le gouverneur de la forteresse, le bailli de la seigneurie et le supérieur d'un couvent de Servites établi par le prince Esterhazy pour le soin des malades et des prisonniers. Après cette réception, nous remontâmes en voiture et nous nous acheminâmes vers la forteresse. Elle couronne un rocher escarpé de trois côtés, et le quatrième moins escarpé qui regarde la route est fortifié d'une haute et épaisse muraille.

Belgique
1835.

Après avoir passé la voûte par laquelle on entre dans la cour intérieure de ce fort, nous vîmes des fenêtres grillées derrière lesquelles étaient les prisonniers coupables de quelque délit ou crime. Après avoir traversé cette cour, nous entrâmes dans le château. On y trouve d'abord deux salles renfermant les portraits généalogiques de la maison d'Esterhazy jusqu'à la fin du XII^e siècle. Dans une autre salle, se trouvent les portraits de tous les officiers d'un régiment de hussards, levé par un palatin Esterhazy, dans la guerre contre les Turcs. On nous fit voir ensuite un arsenal avec l'artillerie suffisante pour un corps de quatre à cinq mille hommes, car, dans la guerre contre les Turcs, que la maison d'Esterhazy avait tant contribué à soutenir, cette forteresse remplie de trésors avait soutenu sans faiblir un siège de ces formidables Mahométans. Dans cet arsenal était un fusil turc, souvenir d'un épisode aussi romantique que touchant.

Dans une bataille contre les Turcs, où commandait un des palatins Esterhazy, un Turc gravement blessé fut fait prisonnier par ce grand homme. Echappé à la mort par les soins que l'humanité du palatin lui fit donner, le Turc fut rendu à la liberté lors de la paix. Dans une guerre sui-

vante, le Turc se trouvant en face du palatin, le tua d'un coup de fusil sans le reconnaître, et lorsqu'il le sut, il se rendit prisonnier, voulut que ce fusil fût gardé éternellement comme monument de ses regrets dans l'arsenal du palatin et mourut de douleur. Au sortir de cet arsenal, nous fûmes introduits dans la salle où l'on conserve les armes précieuses.

Belgique
1835.

Là, nous trouvâmes plusieurs armoires vitrées, remplies d'armes turques, richement dorées et damasquinées; des fusils et pistolets dont les crosses étaient incrustées de pierreries, des sabres dont les poignées brillaient de saphirs, rubis ou émeraudes et dont les lames étaient damasquinées de mille fleurages divers. A la suite de cette salle, se trouvait la grande galerie du trésor de la forteresse. Ce trésor est substitué, et chaque prince Esterhazy est obligé d'y ajouter quelque chose, ne fût-ce qu'un anneau d'or. A l'ouverture de ce séjour de féerie, nous vîmes une longue galerie sur les deux côtés de laquelle étaient rangées quarante-deux armoires vitrées étincelantes d'or, d'argent et de pierreries. Dans les vingt-une armoires du côté gauche se trouvaient tous les objets garnis de pierres précieuses de premier ordre; nous vîmes d'abord plusieurs armures recouvertes d'argent et dont les

Belgique 1835. boucliers étaient chargés de pierreries; puis suivirent d'autres armoires remplies de grands plats d'or ou de vermeil, dont les bords, larges de quatre doigts, étaient garnis de rubis, émeraudes, saphirs améthistes et topazes; puis venaient d'immenses vases ou aiguères en or, vermeil ou en argent ciselé ou sculpté avec une grande richesse, ainsi qu'une foule de vases et de coupes de la même magnificence. Plus loin, quantité de coupes portées par des figures sculptées en ivoire par Benvenuto Cellini ou d'ouvriers de son école. Ce n'est là qu'un aperçu général, car il serait impossible, après dix ans de souvenir de tous les objets précieux que renfermaient ces vingt-une grandes armoires. Un grand nombre de ces objets était même en Angleterre, avec le prince, alors ambassadeur à Londres, où ils lui servaient à représenter l'empereur, et d'où était tiré ce costume éblouissant de diamants avec lequel il parut au couronnement de la reine d'Angleterre. A l'extrémité de cette galerie était une grande table d'argent massif ciselé et guilloché, sur laquelle se voyait un grand bassin d'or rempli de pièces d'or turques, hongroises et polonaises. La série d'armoires qui garnissait la droite de la galerie était remplie d'objets garnis de pierres précieuses de second ordre, tels que grenats, aigues

marines, corail, agathes, cornalines, aventurines, lapis lazuli et autres, qui, m'ayant moins frappé, se sont confondus dans ma mémoire.

Belgique
1835.

Au milieu de la galerie était une grande armoire qui renfermait deux costumes complets des palatins Esterhazy avec les chabraques de leurs chevaux, le tout tellement couvert de pierreries de toutes couleurs, que l'on ne voyait pas l'étoffe rouge. En voyant cet éclatant équipage, je dis à l'intendant :
" Si c'est là le vêtement du palatin, comment est
" celui du Roi? — " En perles et diamants, "
répondit-il, puis nous sortîmes éblouis de ce palais de fées, accompagnés de même jusqu'au bas de la montagne, où la même voiture nous mena au premier relais de poste appartenant au prince, qui nous mena jusqu'à la frontière d'Autriche, et le soir nous arrivâmes à Laxembourg. Tel fut notre voyage en Hongrie, souvenir des plus beaux de ma vie. Nous avons eu un instant la pensée d'ajouter à la vue de la Hongrie, pénombre de l'Orient, une excursion au-delà des frontières turques, jusqu'à Banialuka, pour y voir le Séraskier de Bosnie, auquel le comte Cziky nous eût fait recommander par le général commandant en Esclavonie; mais la présence de la fièvre jaune dans les provinces Turques limitrophes de l'Autriche nous

Belgique 1835. empêcha d'aller voir quelque partie de l'Empire de ces conquérants asiatiques.

Nous arrivâmes à Laxembourg vers onze heures et demie du soir, et la journée du lendemain fut employée à visiter les beaux jardins et le château de chevalerie. Le palais n'offre rien de bien remarquable ; les jardins sont beaux et dessinés dans le genre anglais ; au milieu se trouve le château de chevalerie avec ses tours dentelées, bâti par l'empereur François II au milieu, de grandes eaux qui forment une espèce de lac, sur lequel vit une quantité prodigieuse de cygnes. En naviguant dans un esquif vers le château de chevalerie, nous fûmes entourés de plus de cinquante de ces oiseaux qui, accoutumés probablement à recevoir quelque nourriture des voyageurs, venaient mettre leurs têtes jusque dans notre barque. Nous parcourûmes ensuite le château de la chevalerie même, en commençant par l'appartement impérial. Nous y vîmes dans la chambre à coucher le lit de l'empereur Rodolphe II, qui ressemblait à la caisse d'une voiture du temps de Louis XIII ; il était fermé des quatre côtés et ne recevait le jour que par quatre petites lucarnes ; on y entrait par une espèce de portière et il était garni extérieurement et intérieurement d'une étoffe bleue brodée d'or. Aussi

l'intérieur de ce lit était-il sombre comme un tom-
beau. Le cabinet voisin de cette chambre à coucher, Belgique
1855.
avait pour tenture les robes ou manteaux des che-
valiers de la toison d'or du premier chapitre, tenu
à Bruges en 1429. De cet appartement, nous pas-
sâmes dans une grande salle ronde autour de la-
quelle étaient placées, sur des piédestaux, les
statues des seize empereurs de la maison de Habs-
bourg, depuis Rodolphe, empereur en 1270, jus-
qu'à Charles VI, mort en 1740. Dans un salon
voisin l'on voyait les portraits de Marie-Thérèse et
de l'empereur François de Lorraine, son époux,
commençant la nouvelle maison d'Autriche-Lor-
raine, laquelle ne produisit que quatre empereurs
des Romains. Après cette intéressante promenade,
nous retournâmes à Vienne, où nous arrivâmes dans
l'après-dîner. Pendant ce dernier séjour, je fus reçu
par le jeune duc de Lucques, fils unique de la feu-
reine d'Etrurie, l'Infante Marie-Louise de Bourbon.
Ce jeune prince avait fait beaucoup parler de lui ;
sa figure était fort agréable, sa taille élégante et ses
manières polies et faciles ; sa conversation montrait
beaucoup d'animation et de vivacité ; il était beau-
frère de l'impératrice, ayant épousé la princesse
Thérèse de Sardaigne, sœur jumelle de l'impératrice
d'Autriche et fille de Victor Emmanuel, roi de Sar-

Belgique
1855.

daigne. Le dimanche, avant de partir de Vienne, nous allâmes entendre la messe à l'église de l'université. On y chanta la messe de Michel Haydn, à laquelle prit part toute l'école militaire, puis nous partîmes pour aller loger à Linz. En chemin, M. de T^rSerclaes aperçut sur la gauche le château de Tillysburg, qui avait appartenu aux comtes de T^rSerclaes-Tilly. Il descendit pour aller y passer la nuit. Ce château avait été légué par le dernier de ces comtes à un ordre religieux. Les religieux le reçurent à merveille, mais il trouva fort délabré ce beau château qui, sur la route de Vienne à Linz, avait un aspect semblable à celui de château de Merode, de la route de Cologne, à Aix-la-Chapelle, car Tillysburg a aussi quatre tours jointes par des corps de logis. Nous avons le projet de passer par les bains de Ischel et par Salzbourg pour nous rendre à Munich. Nous devons voir ainsi les paysages si beaux de la Haute Autriche et l'admirable et pittoresque pays de Salzbourg. En remontant la Traun, qui se jette dans le Danube non loin de Linz, nous nous arrêtâmes à Lambach pour y déjeuner; c'est un beau bourg animé par une abbaye de Bénédictins, de vingt-six croisées donnant sur la charmante rivière de Traun, le plus beau des affluents du Danube. Depuis Lambach, le pays a un aspect

infiniment varié et pittoresque; il a une grande ressemblance avec la Suisse septentrionale; ce sont des vallées très-fertiles et agréables, des rivières coupées par de fréquentes cascades et formant de charmantes nappes d'eau, de montagnes couvertes d'arbres et généralement couronnées d'une neige éblouissante. Au Traunfall, nous descendîmes de voiture pour contempler une admirable chute de cette rivière, qui, d'un côté, présente la forme d'un fer à cheval et de l'autre une grande étendue. Les eaux abondantes et limpides se précipitent à grand bruit dans un gouffre; au bas de cette cataracte sont situés un moulin et un pont très-hardi; puis succède une autre chute de la rivière, et ces beaux accidents de la nature sont placés entre des rochers perpendiculaires. Le soleil, teignant de ses rayons la poussière déliée qui s'élevait de la cataracte et retombait en forme de pluie, formait un très-bel arc-en-ciel. Nous regrettons de ne pas avoir avec nous le pinceau habile de M^{lle} de Steenhault, pour fixer à nos yeux cette scène si brillante et si romantique. Nous arrivâmes ensuite à la jolie petite ville de Gemünd, qui donne son nom à un lac charmant formé par les eaux de la Traun et qu'elle traverse comme le Rhône traverse le lac de Genève, et le Rhin le lac de Constance.

Belgique
1855.

Belgique
1835.

A la poste de cette petite ville on peut choisir deux routes; ou de traverser le lac en voiture toute attelée sur une vaste gondole, ou de suivre la route de terre sur l'un des côtés du lac. Nous choisîmes la première comme la plus curieuse et la plus agréable. Voguant à voiles et à rames par un soleil magnifique de six heures du soir sur un lac calme et majestueux, entouré de montagnes verdoyantes, couvertes de troupeaux de vaches et de moutons, puis couronnées de rochers sombres et escarpés, nous y voyions parsemées des maisons qui paraissaient toutes petites. Naviguant à reculons dans la voiture, nous avions devant nous la jolie ville de Gemünd avec ses toits plats, ses maisons blanches et ses tours arrondies qui paraissaient s'enfoncer peu à peu sous les eaux. Six rameurs étaient sur le devant de la gondole. Cette délicieuse promenade dura trois heures. Arrivés à un endroit où le lac se resserre entre deux rochers, le pilote s'approcha de nous et, avec l'eau du lac, il nous bénit au nom de S^t Jean et S^t Joseph, patrons des deux montagnes qui s'élèvent en pic, de chaque côté, à la hauteur de neuf cents pieds au-dessus du niveau des eaux. Elles sont entièrement isolées et couvertes aux deux tiers d'une belle et vigoureuse végétation. Le reste est orné de gazon

du côté de la plaine, et deux chapelles couronnent leurs sommets. Coutume singulière et attendrissante de ces matelots, marque de cette religion simple et antique, propre aux habitants de ces montagnes. Le soir, après notre débarquement, nous arrivâmes aux bains d'Ischel, après avoir parcouru un relais de quelques lieues. Ces bains, très-fréquentés par la haute compagnie de Vienne, n'ont de remarquable que leur belle situation au milieu de hautes montagnes couvertes de neige; ils sont agréables, quoique froids et salés. En quittant Ischel, nous suivîmes une route très-pittoresque qui passait le long des bords du Attersee, et les approches de la poste de St Gilgen surtout nous offraient d'un côté la vue de ce lac et en face de hautes et imposantes montagnes couvertes d'épicea; le soir, nous arrivâmes à Salzbourg dans un hôtel où l'on attendait M^{me} la duchesse de Berry qui n'y vint pas. Le baron Joseph d'Hooghvorst, qui avait été envoyé à Vienne quelques années avant moi et qui m'avait recommandé la charmante route que nous parcourûmes, m'avait parlé des merveilleuses salines de Hallein, petite ville située à quatre lieues de Salzbourg dans l'admirable vallée de la Salza, ainsi que des belles cascades de Golling que l'on voit auparavant. Nous partîmes donc de

Belgique
1835.

Belgique
1835.

Salzbourg à sept heures du matin, en remontant le long du cours de la Salza. Nous suivions une magnifique vallée bordée de montagnes couvertes de neige. La chaleur était violente et s'élevait à plus de trente degrés, le soleil tombant d'aplomb sur nos têtes. Arrivés à Golling, deux voitures légères, attelées de petits chevaux montagnards, nous menèrent dans une gorge sévère et pittoresque, où le Schwarzbach sort d'un rocher et se précipite de 500 pieds de haut vers la Salza. Il forme trois chutes successives également belles et variées par des accidents différents. Après sa sortie du rocher, le Schwarzbach tombe dans un gouffre dont le milieu est sombre, mais éclairé au fond par un passage que les eaux se sont frayé avec effort. Ici est formé un pont naturel sur lequel on peut s'approcher de très-près de la chute que l'on peut ensuite contempler de plus bas. Les deux cascades, qui se succèdent avec un grand fracas, déploient une grande nappe d'eau de plus en plus large et forment une pluie très-forte et continuelle aux environs. Outre cette nappe, l'eau s'écoule à l'entour par une foule de petites cascades infiniment variées ; la montagne est couverte de sapins, d'épicea et de hêtres, à travers lesquels sont tracés de jolis chemins exécutés par un prince de la maison de

Schwarzenberg. On n'aperçoit la plaine que lorsqu'on est parvenu à l'endroit où la rivière sort du rocher. Il est vraisemblable qu'elle est la décharge du Königssee, lac situé à deux lieues de cette grotte. En quittant ces merveilleux accidents de la nature et en remontant encore le long de la rivière, nous trouvâmes un défilé étroit entre deux rochers d'une prodigieuse élévation, terminés chacun par une plate-forme. C'est dans ce précipice de deux mille pieds de profondeur que la rivière prend son cours. Elle tourbillonne entre les rochers, forme diverses cascades, des gouffres, et passe sous plusieurs ponts naturels. Elle s'étend ainsi pendant une demi-lieue avec des formes toujours variées ; ces énormes ponts de roc dont l'œil a peine à mesurer la hauteur, ces murs tantôt perpendiculaires, tant penchés en avant, entremêlés d'arbres et de verdure, enfin le bruit continuel des eaux forment un ensemble d'un effet terrible et attachant. Parmi le bois que l'on fait flotter des montagnes vers Salzbourg, un arbre s'était arrêté en travers de la rivière au pied d'une cascade, et à l'entrée d'un précipice surmonté d'un pont naturel, placé au-dessus de lui à une hauteur prodigieuse. En arrivant sur la plate-forme du rocher de la rive gauche, nous vîmes, suspendu en l'air à une hauteur de plus de mille pieds au-

Belgique
1855.

Belgique
1835.

dessus de la rivière, un bûcheron que ses compagnons descendaient dans cet abîme pour couper l'arbre, qui sans cela eût formé une digue en peu d'heures. Il était pendu à un câble et ne paraissait pas plus grand qu'un enfant. Il tourbillonna deux ou trois fois avant de pouvoir se cramponner à l'arbre. Au bout de quelques coups de hache l'arbre se rompit avec éclat et nous vîmes en frémissant le hardi bûcheron tourner plusieurs fois en l'air sur lui-même, et enfin remonter lentement, suspendu sur l'abîme mugissant, jusque sur la plateforme où nous l'attendions. Cet homme nous raconta d'une manière toute simple qu'il était accoutumé à ce fabuleux voyage et qu'il n'en éprouvait que bien peu d'émotion, quoiqu'il sût parfaitement que chaque fois sa vie était en danger. De là, nous nous acheminâmes, en remontant toujours le long du cours de la rivière, vers le défilé de Passlueg, lieu devenu célèbre dans l'histoire moderne pendant la guerre de Napoléon contre le Tyrol. Plusieurs milliers d'hommes y périrent assaillis par des chasseurs Tyroliens commandés par le célèbre Capucin du Tyrol. C'est un défilé d'une longueur de plusieurs lieues, fort étroit et bordé des deux côtés par des montagnes de plusieurs mille pieds d'élévation. La Salza parcourt le long de la route, et on la tra-

verse sur un pont d'une grande hardiesse qui, par des échelles et des escaliers escarpés, mène à une Belgique 1855.
caverne où l'on pratiquait des magasins et des logements pour quinze cents hommes. On travaillait aussi en face de cette caverne à élever des batteries, et nous entendions à tous moments l'explosion de la poudre et le fracas des rochers que l'on faisait sauter.

Mais la grande merveille de ce jour et peut-être de tout le voyage, fut les fameuses salines de Hallein. Nous y allâmes après un détestable dîner fait dans cette petite ville, trainés dans un char de la forme la plus ridicule et qui avait servi, à ce que l'on nous dit, à transporter Maximilien Joseph, roi de Bavière, jusque au haut d'une montagne escarpée, par le sommet de laquelle on entre dans les salines. Là nous fûmes affublés d'un costume de mineur, composé d'une grande jaquette blanche, d'un pantalon fort large, d'un tablier d'une peau très-épaisse, posé par derrière, et d'un bonnet de coton blanc, et dans ce costume grotesque, une lampe noire dans une main et un gant énorme à l'autre, nous sortîmes du pavillon où nous avions fait cette toilette pour nous enfoncer dans des galeries de rochers, riant aux éclats de notre mascarade et admirant les veines de sels de toutes

Belgique
1835.

couleurs qui traversaient ces quartiers de rochers; mais bientôt la scène changea de face et nous éprouvâmes un sentiment bien différent. Un chef mineur, à la figure pâle et blême, portant une lanterne sur le ventre nous précédait en marchant lentement une canne à la main; trois autres mineurs nous suivaient en parlant d'une voix sourde une langue barbare et inintelligible pour nous. Nous traversâmes ainsi pendant une demi-heure une longue suite de galeries, à hauteur d'homme, et qui avaient tout au plus quatre pieds de largeur; nous ressentions une vague impression d'horreur en parcourant ces passages étroits qui nous conduisaient toujours plus bas. De fréquents éboulements se rencontrent dans ces galeries, mais elles sont soutenues par des madriers et des planches de sapin. Arrivés à une salle ronde, notre guide ouvrit une porte qui donne accès à une descente d'une forme singulière et d'abord effrayante. C'est dans un couloir creusé presque perpendiculairement dans le roc, une immense glissoire formée de deux arbres très-polis, sur laquelle on s'assied les jambes étendues, une lampe à la main gauche et se tenant à droite à une câble très-fort, et en quelque sorte à cheval sur un mineur assis devant vous; on vole ainsi avec une horrible rapi-

dité d'abord à cinq cents pieds de profondeur. On peut juger combien ce vol rapide est presque perpendiculaire dans de profondes ténèbres produit une impression d'étonnement. Quatre descentes semblables se succédèrent. On peut toutefois aller moins vite en se couchant sur le dos et en se cramponnant à la corde ; mais comme nous étions quatre qui nous suivions d'assez près, il ne fallait pas y songer. A la première pause, on rencontrait les armes d'Autriche et de Bavière, limite souterraine des deux États ; à la seconde station, une chapelle. Mais à la quatrième une vision magique vint s'offrir à nos yeux : ce fut celle d'un petit lac entièrement illuminé en notre honneur et sur lequel nous vîmes s'avancer au-devant de nous une sorte de barque de Caron éclairée par trois lanternes, à la proue, à la poupe et au mât ; c'était une véritable féerie que cette illumination qui se réfléchissait sur les eaux noires de ce lac salé. Trente lacs semblables se trouvent dans ces mines. Après avoir traversé le lac, nous fûmes introduits dans un cabinet décoré de blocs de sel de gemme de toutes les couleurs, semblables à des émeraudes, des améthistes, des topazes, des rubis, des saphirs et des diamants et éclairé par des lampes qui en faisaient autant de transparents magnifiques. Le lustre de ce cabinet

Belgique
1835.

Belgique
1855.

était en étoupe et couvert de cristallisations salines très-brillantes. Outre ce cabinet, ces abîmes renferment encore plusieurs salles curieuses, où se trouvent des tombeaux, des statues de saints et des monuments élevés en l'honneur des souverains du pays depuis les temps les plus reculés. Au sortir de ce cabinet, nous parcourûmes, à cheval sur une machine roulant sur des planches de sapin avec un bruit semblable au roulement du tonnerre et une rapidité étourdissante, un long couloir taillé dans le marbre pendant trois quarts de lieue, sans oser remuer les pieds ni les bras, de peur de les heurter contre les rochers. Il était évidemment impossible de se parler pendant une pareille course, lorsque tout à coup un vent violent vint éteindre toutes nos lumières. Nous nous crûmes près d'une catastrophe; c'était l'issue de la caverne, et bientôt un magnifique spectacle s'offrit à nos yeux; mais au lieu du jour c'était une belle nuit d'été, chaude et brillant de toutes les clartés de l'astre de la nuit et de son magnifique cortège, illuminant à nos yeux la romantique vallée de la Salza et ses montagnes couronnées de neige. Entrés dans les mines au sommet à six heures, nous en sortions au pied de la montagne à dix heures du soir; nous avons donc passé quatre heures dans les entrailles

de la terre et traversé toute la profondeur de ce mont, c'est-à-dire, une espace de plus de deux mille pieds. Ces salines sont connues dès le temps des Romains, et outre ces lacs d'eau salée, elles renferment encore des sources et des jets d'eau douce. C'est d'elles que se tire une quantité énorme de sel qui suffit aux besoins d'une grande partie de l'empire d'Autriche. Les longs corridors ou couloirs, par lesquels nous avons été emportés dans notre machine roulante, poussée et tirée par un grand nombre de mineurs, furent taillés dans le roc dans le XVII^e siècle, par un prince archevêque de Salzbourg, de l'illustre maison des comtes de Hohenems. A minuit, nous étions de retour à Salzbourg, après avoir joui pendant deux heures de la beauté de la vallée pendant une nuit délicieuse, et avec le souvenir d'une des journées les plus merveilleuses qui puissent se présenter dans la vie. Salzbourg est une jolie ville de quinze mille âmes ; elle a déjà des ressemblances avec celles d'Italie : sa cathédrale est bâtie sur le modèle de St Pierre de Rome ; ses restes remarquables d'un cirque romain, de beaux hôtels et palais ; la porte neuve est un ouvrage prodigieux, percée dans la montagne dite le Mönchsberg, de cent cinquante pas de longueur, vingt-quatre pieds de haut et vingt-deux

Belgique
1835.

Belgique
1855. de large , avec cette belle inscription qui se rapporte au prince archevêque qui a entrepris cet ouvrage hardi : " De te saxa loquuntur. " L'ancien château est situé sur un roc élevé, au milieu de la ville et renferme la belle église du couvent de Nonnenberg, de grandes casernes et les curieux appartements des anciens princes évêques, ainsi que quelques armures, la prison au haut d'une tour où fut enfermé, au xiv^e siècle, un évêque jugé coupable ; elle est lambrissée en bois orné de moulures or et bleu. Les environs de cette ville sont d'une grande beauté. De Salzbourg à Munich, je ne me rappelle rien d'intéressant. Nous nous arrêtâmes à Wasserburg , assez jolie petite ville où nous entendîmes la messe le dimanche.

A l'arrivée à Munich , on est frappé de l'aspect de la grande et belle porte nommée Isarthor ; deux tours rondes d'une élévation médiocre et un donjon fort élevé sont les parties principales de cet édifice. Ces trois tours existèrent longtemps sous la forme de ruines, lorsque le roi Louis prit la résolution de les restaurer et de les joindre de manière à former l'édifice actuel ; il ressemble à l'entrée dans un château de chevalerie du moyen-âge et doit être orné de peintures à fresque. Les deux tours sont jointes par une espèce de galerie den-

telée, ornée de bas-reliefs. Dans la matinée du lendemain de notre arrivée, nous allâmes nous promener au jardin de la cour, qui consiste en un carré planté d'arbres et environné d'arcades de deux côtés. Le roi de Bavière, Louis, a eu l'ingénieuse idée de faire représenter en tableaux à fresque et pour l'instruction de son peuple les traits principaux de l'histoire de la Bavière, par les aides de Cornelius et ses élèves, sous la direction de leur maître; douze grands et quatre petits tableaux représentent les événements les plus remarquables qui sont arrivés dans ce pays, depuis la réinstitution de la maison de Luitpold ou de Wittelsbach en Bavière, jusqu'au siècle présent. Vis-à-vis les grands tableaux furent représentées, au-dessus des piliers, les vertus des différents princes et le caractère essentiel de leur gouvernement. Aux deux murs intérieurs du portail, quatre figures colossales de fleuves, le Danube, l'Isar, le Mein et le Rhin indiquent l'étendue du territoire bavarois. Au-dessus de l'entrée de la résidence royale se voit une belle statue de la Bavière. Comme il est impossible dans cet ouvrage d'entrer dans le détail de tous les monuments dont est remplie cette capitale, et que multiplie tous les jours le roi régnant, qui fait de cette ville une nouvelle Florence comme il a fait

Belgique
1835.

Belgique
1835.

de l'Université de Munich la première du monde catholique, avec cette différence, que Florence est une gloire morte et que Munich est une gloire dans tout l'éclat de la vie, je me bornerai à marquer ici ce qui m'a paru le plus frappant dans ce nouveau centre des beaux arts. Je commencerai d'abord par la résidence royale, dont la nouvelle partie présente une façade de trois étages en pierres, taillés en diamants, mais dont l'étage supérieur est dépassé par des terrasses à balustrade sur lesquelles doivent être établis des jardins. Deux beaux escaliers de marbre conduisent au premier étage où sont les appartements du roi et de la reine. Le second étage contient une salle de fêtes destinée à des bals et concerts et liée aux jardins d'hiver dont nous avons parlé. Des tableaux à fresque, tirés des poètes anciens et modernes de la Germanie, décorent les murs des appartements de la reine, et des fresques des classiques grecs décorent ceux du roi, d'après la manière antique et de Raphaël. Les antichambres sont décorés dans le goût étrusque; la salle du trône renferme de beaux bas-reliefs. Dans les appartements du rez-de-chaussée sont représentés à fresque les sujets du poème de Nibelungenlied. Sortant du palais nouveau, on entre dans l'ancien palais. Dans la cour de la chapelle

se voit une curiosité singulière : une pierre pesant cinq cent soixante-quatre livres, que le duc Christophe, frère d'Albert IV, pouvait soulever et jeter, en 1409. Ce palais renferme les appartements impériaux ; les uns étaient ceux de l'impératrice Amélie, archiduchesse, fille de l'empereur Joseph I^{er}, et les autres les appartements de l'empereur Charles VII. Ces derniers sont d'une magnificence inouïe, et l'empereur, alors encore électeur, les fit décorer des plus beaux meubles et objets d'art. La première de ces pièces renferme le trône impérial ; elle est suivie d'une salle du corps diplomatique, d'une salle de conférences et de la chambre à coucher. Le lit de parade, placé sous un dais, est chargé de broderies d'or du prix de huit cent mille florins ; la housse de velours cramoisi est tellement pesante, qu'il faut onze hommes pour la porter ; puis suit le salon des glaces et enfin un cabinet magnifique orné de miniatures précieuses et de tableaux de grands maîtres. On montre aussi les appartements qu'habita le pape Pie VI en 1782. Ce qui attire plus encore l'attention, c'est la chapelle électorale, nommée chapelle riche, et construite en 1607 par Maximilien I^{er} ; elle brille de toutes parts d'or, d'argent, de perles et de pierres. Le parquet est composé d'améthistes, de jaspe,

Belgique
1855.

Belgique
1855.

de verre antique et de lapis lazuli. On y montre aussi un petit autel d'or, devant lequel l'infortunée Marie-Stuart faisait ses prières dans sa prison. Les tuyaux d'orgue sont d'argent, et l'orgue lui-même, comme tous les objets qui se trouvent dans cette chapelle, est magnifiquement orné. Le trésor royal établi par le duc Albert V est magnifique et augmenté par tous les successeurs de ce prince ; il est déclaré par les lois du royaume inaliénable et non partageable. On y voit les couronnes, les sceptres, les épées royales et électORALES, le globe impérial de Charles VII, le grand diamant bleu, qui est célèbre, ainsi que la perle de la maison palatine, non moins renommée, les couronnes de l'empereur S^t Henri II, auparavant prince de Bavière, et de l'impératrice S^{te} Cunégonde, plusieurs toilettes précieuses, entre autres celle de l'impératrice Amélie, la coupe d'or présentée par l'évêque de Munich au feu roi à l'occasion de la vingt-cinquième année de son règne, une collection de vases et de pierres précieuses, enfin la couronne, le glaive, le sceptre, le globe et la boîte aux saintes huiles faite à Paris en 1806, lors de l'élevation de l'électeur de Bavière à la dignité royale. De cette chapelle on passe à la salle des antiquités, collection commencée par l'électeur Maximi-

lien I^{er}, dans le rez-de-chaussée de la résidence, dans une salle superbe et imposante, décorée de fresques de Pierre Candide, de deux grands portails de marbre et de deux tribunes posées sur des degrés de marbre. Cette collection renferme des objets d'art, des antiquités romaines et germaniques d'une haute importance historique et artistique. On voit dans les remises quelques voitures et traîneaux d'une magnificence excessive à la Louis XV.

Belgique
1833.

Du palais royal, nous passons maintenant à la cathédrale bâtie par le duc Sigismond de Bavière, prince religieux qui la fit commencer en 1468 par un architecte allemand, nommé George Gangkoffer, qui mourut après vingt ans en achevant l'édifice et dont le monument est adossé au mur méridional de l'église. Vingt-une colonnes la divisent en trois nefs; elle compte vingt-cinq chapelles, trente autels et trente fenêtres de soixante-dix pieds de haut et ornées de peintures sur verre d'Egide Trautenwolf. On voit dans la nef méridionale le grand drapeau turc que l'électeur Maximilien Emmanuel conquit à Belgrade en 1688, et l'objet le plus remarquable de cette cathédrale est le monument de Louis de Bavière qui fut élu par un parti au trône impérial. Ce monument fut érigé en 1603 par Maximilien I^{er}. Il est élevé sur des de-

Belgique
1855.

grés de marbre devant le chœur ; dans le sarcophage creux se trouve la véritable pierre sépulcrale de ce prince, qui consiste en une pièce de marbre rougeâtre ; il contient, outre la figure en grandeur naturelle de Louis, les formes de deux ducs de Bavière et le millésime 1347 ; le travail est parfait, et c'est ici qu'on trouve le portrait le plus antique de Louis de Bavière. Le monument fut fondu par Jean Krumper, né à Weilheim. Louis de Bavière, en costume du XIV^e siècle, est représenté debout sur la face principale du monument ; aux quatre coins se trouvent quatre guerriers armés de toutes pièces, tenant dans la main droite un flambeau, dans l'autre un étendard à l'aigle du Saint Empire Romain, portant sur la poitrine l'écu de la maison de Bavière ; sur le sommet du monument est la couronne impériale, sur un coussin, ayant à droite et à gauche deux figures dont l'une porte le sceptre et l'autre le glaive. Une chose curieuse à remarquer dans cette église, comme un jeu du talent de ces siècles, c'est la forme d'un soulier d'homme taillé dans une pierre sous le grand orgue, dans laquelle, en s'y plaçant debout, on ne peut voir aucune fenêtre de l'église.

L'église de tous les saints est en communication avec le château royal. Trois grandes tribunes re-

çoivent la cour, et le public entre dans l'intérieur de l'église. L'intérieur est peint à fresque par M. Henri Hesz ou sous sa direction. Dans le cou-pole de l'ancien testament, sont : Noé, Abraham, Isaac et Jacob, et les évangélistes S^t Mathieu, S^t Marc, S^t Jean et S^t Luc et autres figures, toutes peintes dans le style primitif de l'école bysantine, sur un fond d'or.

Belgique
1855.

Parmi les églises de Munich, on remarque particulièrement celle de S^t Louis, construite par le roi régnant, dont le style est un mélange de bysantin et de celui de Florence; elle a deux tours, trois portes sous un vestibule et de belles ailes, et l'intérieur doit être décoré de grandes figures à fresque sur un fond d'or comme l'église de tous les saints. La bibliothèque royale renferme en curiosités particulières un évangile latin en lettres d'or et d'argent sur parchemin couleur de peau, manuscrit du ix^e siècle, plusieurs livres de prières reliés en argent et en or massif et ornés de pierres précieuses, les initiales en or et ornées de diverses figures, le livre de prières de Louis de Bavière, relié en argent, le livre des prières d'Antoine Sinibald, relié en vermeil, orné des miniatures les plus fines; ils portent tous les armes de la maison de Bavière. J'y vis aussi un missel qui avait

Belgique
1855. servi à la chapelle de l'empereur St Henri II et qui était relié en velours cramoisi couvert de pierres. On y voit la bible de Guttenberg et Faust, imprimée en 1450, la bible latine de Faust et Schöffer, imprimée en 1462, l'histoire naturelle et générale des colibris par Audebert, toute entière en caractères d'or et dont il n'existe que douze exemplaires. Tout le monde a entendu parler des trésors des beaux-arts que renferment les deux édifices royaux dits : la Pinacothèque et la Glyptothèque, ou galerie des tableaux et galerie des statues. Je ne puis donner ici qu'une idée fort générale de ces belles galeries, n'ayant qu'une connaissance très-spirituelle de la peinture et de la sculpture.

La Pinacothèque, ou galerie des tableaux, est un magnifique édifice, bâti par le roi régnant, en 1826, dont le premier étage présente une longue colonnade, et aux quatre coins duquel sont placés quatre pavillons aussi ornés de colonnes. L'entrée présente trois portes au fond d'un portail porté par des colonnes, et une façade de vingt à vingt-cinq croisées. L'édifice est divisé en neuf stalles de cinquante pieds d'élévation éclairées d'en haut et décorées de teintures de soie de couleurs appropriées aux tableaux. Les plafonds ont de riches

ornements en plâtre et dorure. La première salle contient l'école moderne, la seconde la vieille école allemande, la troisième, quatrième et cinquième l'ancienne école flamande, la sixième l'école française, la septième l'école espagnole, la huitième et la neuvième l'école italienne ; le nombre de tableaux que renferme la Pinacothèque monte à seize cents, et le nombre de ceux qui étaient conservés tant à Munich qu'à Schleissheim, et qui sont la réunion des collections de Mannheim, de Deux-Ponts, de Dusseldorf et de Munich, s'élève à sept mille. Sur le côté méridional, une grande loggia ouverte, d'une longueur de quatre cents pieds, longe les salles et offre une entrée particulière à chaque école. Elle contient l'histoire de la peinture et ses époques, peintes à fresque d'après Cornelius. J'oubliais de dire qu'autour du toit de cet édifice seront placées vingt-cinq statues colossales de peintres distingués, d'après Schwammthal.

La Glyptothèque est un charmant petit édifice d'architecture grecque, bâti par le roi Louis I^{er}, lorsqu'il était encore prince royal, dans l'intention d'y placer les ouvrages de la sculpture antique ; elle comprend douze salles et un vestibule. La première est la salle égyptienne, la seconde renferme les monuments de l'art grec les plus antiques, la

Belgique
1835.

Belgique
1835.

troisième la salle d'Aegina ; la cinquième celle d'Apollon avec des statues des écoles les plus anciennes d'Athènes, Corinthe, Sicyone et Argos; la sixième est la salle des Niobides ; la septième, le salon des dieux uni par un petit vestibule à la salle troyenne. Ces salons sont décorés de superbes peintures à fresque de la main même de Cornelius ; la neuvième, la salle des héros; la dixième, la salle des Romains, la plus belle et la plus grande de toutes ; la onzième, la salle des statues coloriées et la douzième, la salle des modernes. Nous vîmes extérieurement achever la nouvelle église paroissiale de Maria-Hülft, construite exactement d'après le style allemand ancien ; sa structure est d'une rare légèreté et d'une rare élégance dans les ornements de la tour et les aiguilles légères qui terminent les côtés et la façade. Nous vîmes à l'occasion de la construction de cette église, les progrès qu'avait fait à Munich l'art de la peinture sur verre, en admirant un des magnifiques vitraux de cinquante-deux pieds de haut destiné à cette église, et qui sont au nombre de dix-neuf ; ces vitraux représenteront les allégresses et les douleurs de la S^{te} Vierge. M. Boisseré a grandement contribué aux admirables progrès de cet art renouvelé qui, grâce à ses soins, réunit aujourd'hui à la beauté de l'expression et

des couleurs anciennes la beauté des formes modernes. Belgique
1835.

Dans l'église de St Michel, jadis des Jésuites, qui passe pour une des plus belles de l'Allemagne, se trouve le monument du duc Eugène de Leuchtenberg fait par Thorwaldsen, élevé à ce prince par la duchesse de Leuchtenberg; sur un socle devant un portail, le prince est debout vêtu à la romaine, tenant à la main une couronne de laurier. Autour de lui sont les insignes de son ancienne grandeur, la cuirasse, le bâton de commandement et la couronne de fer. Sur ce portail est l'inscription : " Honneur et fidélité. " A sa droite est assise la muse de l'histoire écrivant les grandes actions du prince, et à sa gauche les génies de la vie et de la mort.

Nous visitâmes aussi la belle galerie de tableaux du palais de Leuchtenberg, qui renferme plusieurs beaux tableaux de l'école espagnole, particulièrement la belle Vierge de Murillo.

Les environs de Munich sont assez monotones; la température est très-froide lorsqu'y règne le vent du midi. La jolie promenade appelée le jardin anglais y est donc bien nécessaire; elle est établie par le dernier électeur de Bavière, Charles Théodore, en 1788; son étendue se compose de six cent

Belgique
1835. quatre-vingt quinze journaux; sa longueur est de deux lieues et sa plus grande largeur d'une demi-lieue; elle s'étend à peu de distance des bords de l'Isar et longe un petit ruisseau appelé Eishach sur les bords duquel se trouvent des forges et des moulins. De l'autre côté, elle est bordée par le ruisseau de Schwabing, bourg auquel elle est jointe par un pont. Ce charmant jardin est d'ailleurs parcouru par plusieurs eaux et par de jolis ruisseaux, dont plusieurs aboutissent à un petit lac animé par trois îles et une presqu'île. Une belle tour chinoise embellit ce jardin; plusieurs fabriques, bains et maisons de rafraichissement l'animent. Une partie de ce jardin se nomme : Jardin du Paradis; c'est un lieu de divertissement qui renferme un édifice agréable et une vaste salle de bal. Dans le jardin de la cour on entend chaque mercredi la musique militaire, et dans la matinée du dimanche, le beau monde de Munich s'y promène.

Pendant notre séjour à Munich, nous fîmes une excursion à l'ancienne résidence électorale de Schleissheim, bâtie par Maximilien Emmanuel, en 1684, dans le style italien, et qui forme maintenant une belle galerie de tableaux, dont les salles sont occupées par seize cents de ces ouvrages de l'art. La façade principale a cinq cents pieds de

largeur et trois étages; des deux côtés de l'édifice règne une longue galerie à toit plat qui arrive jusqu'à des pavillons. On est étonné de la grandeur du vestibule supporté par seize colonnes de marbre; les salons et les cabinets brillent de glaces, de marbres et de fresques. A l'étage inférieur est la salle à manger dont la voûte est peinte à fresque, et aux murs se voient les représentations des électeurs Maximilien I^{er}, Ferdinand, Maximilien Emmanuel, Maximilien Joseph III et Charles Théodore. A la droite de cet étage est la chapelle, qui contient le célèbre tableau du crucifiement, peint par le peintre Tintoret. Divers salons de ce palais sont remplis de grands et magnifiques meubles de boule fort négligés. Le gardien du château me répondit à la remarque que je faisais à cet égard, que le roi n'estimait que deux genres : l'antique et le gothique. Je lui dis qu'il était dommage alors que S. M. ne vendît pas ces beaux meubles à M. le duc d'Orléans qui ne manquerait pas de les restaurer et d'en décorer ses appartements, puisque ce genre de meubles était alors à la mode au plus haut degré à Paris. Au premier étage on voit la salle de la victoire décorée des batailles de Maximilien Emmanuel. On voit aussi dans ce château les appartements de l'empereur Charles VII, ornés

Belgique
1835.

Belgique de belles tapisseries de Hautelisse. Derrière le château sont de grands jardins à l'extrémité desquels est situé le petit château de Lustheim. Dans ces jardins se voient plusieurs cerfs et biches apprivoisés qui viennent demander du pain aux voyageurs. Une d'elles, extrêmement grasse, manqua me jeter par terre. Deux salles contenaient alors encore la plus grande partie de la collection de Boisseré, dans laquelle se voyait un grand nombre de tableaux de l'ancienne école flamande; j'y remarquai entre autres un tableau représentant Philippe le Bon et Charles le Téméraire avec leur cour, à genoux devant une image de la Vierge. Le soir, nous revînmes à Munich pour dîner; le lendemain, nous quittâmes cette ville, émerveillés des beautés qu'elle renferme et dont je n'ai pu déployer ici qu'une partie aux yeux des lecteurs.

Nous arrivâmes ensuite à Augsbourg, ville d'un grand intérêt dans l'histoire par ses diètes et son importance dans le Saint Empire Romain. Elle est, comme plusieurs villes impériales, remarquable par les ornements anciens de beaucoup de maisons particulières dont plusieurs se distinguent par de belles peintures à fresque. La cathédrale avec ses quatorze chapelles est ornée de beaux vitraux peints, de belles portes de bronze et de tableaux estimés,

parmi lesquels se remarque la levée du siège de Vienne, en 1683. Dans cette église, se trouve aussi le siège proconsulaire, sur lequel le gouverneur romain condamna à la mort la célèbre martyre S^{te} Afre. On y voit aussi le bouclier d'Othon le Grand. L'église de S^{te} Afre est un bel édifice gothique où se trouve le tombeau de S^t Ulric, évêque d'Augsbourg, qui suivit Othon le Grand dans sa célèbre victoire contre les Huns, et la croix colossale de Fugger, en bronze. Cette maison des comtes et princes de Fugger est l'ornement de la ville d'Augsbourg, à la gloire de laquelle elle prit une si grande part, et où le rôle qu'elle joua approche de celui des Médicis, à Florence; elle en fit la gloire et l'éclat par ses talents, ses vertus, la grande existence et les hautes dignités auxquelles elle s'éleva de l'état de simple tisserand, et par la générosité et la grandeur des établissements qu'elle éleva dans cette ville. L'hôtel de Fugger subsiste; il renfermait naguère encore l'antique salle dans laquelle le premier comte de Fugger brûla, dans un brasier de bois de sandale, les obligations des sommes énormes que lui devait l'empereur; il lui donna en récompense l'investiture des comtés de Kirchberg et de Weissenhorn. Le magnifique plafond sculpté en bois de cèdre avec une grande richesse est

Belgique
1835.

Belgique
1835.

intact, mais les malheureuses circonstances des guerres de la révolution française ayant forcé le prince de Fugger à vendre une partie de son hôtel, cette salle si historique est dans un danger continuel d'être détruite et le plafond transporté en Angleterre. Dans l'église de S^{te} Anne, aujourd'hui devenue protestante, se trouvent plusieurs tombeaux de la maison de Fugger, toujours catholique.

Dans le palais de l'évêque se voyait la salle où se fit, en 1530, la lecture de la célèbre confession d'Augsbourg. Elle a été divisée. Dans cette ville se voit le plus bel hôtel de ville de l'Allemagne; on y remarque surtout le beau vestibule et la superbe salle d'or au deuxième étage, ornée maintenant de beaux tableaux par le roi de Bavière. Je ne passerai pas sous silence la Fuggerei, qui consiste en cinquante-une maisons, sorte de quartier du faubourg, que la maison de Fugger a fait bâtir pour les familles pauvres, une des belles œuvres de cette opulente maison. A une lieue d'Augsbourg sont les champs du Lech, renommés par la grande victoire qu'Othon le Grand remporta sur les Huns, en 955.

A Ulm, vieille ville mal bâtie et sombre, nous ne vîmes que la cathédrale, édifice gothique d'une

grande beauté, remarquable par la grandeur de ses proportions et sa tour de plus de trois cents pieds, et qui était destinée à être plus élevée et plus ornée encore. Cette ville rappelle le triste souvenir du désastre du général autrichien Mack, pris par Napoléon avec toute son infanterie et dix-sept généraux, au commencement de la campagne de 1805. La cavalerie autrichienne, commandée par l'archiduc Ferdinand d'Este, refusa de se rendre, perça l'armée française et se retira en Bohême. L'ancienne ville libre et impériale de Heilbronn a une église admirable, remarquable surtout par sa belle tour. L'intérieur de l'église, du style gothique le plus riche et le plus élancé, présente une voûte dont les arrêtes, se croisant en tous sens, forment des carrés irréguliers. Les protestants du midi de l'Allemagne ne furent pas iconoclastes; ils ne détruisirent point les autels, les tabernacles, les châsses des saints, ni leurs images; à Nurenberg même, l'on nous rapporta que, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le protestantisme avait conservé jusqu'aux formes extérieures de la messe et les ornements sacerdotaux; ils s'y bornèrent à introduire dans le texte les erreurs luthériennes, méthode singulièrement habile pour dissimuler au peuple, probablement moins mûr, le changement de religion.

Belgique
1855.

Belgique
1835.

De là, vint aussi, qu'à Heilbronn, fut respecté le plus beau maître-autel gothique et un des plus beaux tabernacles du même style que j'aie jamais rencontrés. Il appartient au style gothique fleuri de 1480. On pourrait proposer ce maître-autel et ce tabernacle, comme modèles, à toutes les églises gothiques défigurées par des maître-autels à la Rubens ou à la Romaine. De Heilbronn nous passâmes à Ludwigsburg, château de plaisance du roi de Wurtemberg. Ce palais n'a rien de très-remarquable, mais les jardins anglais qui l'environnent sont très-agréables, et du haut d'une colline on y aperçoit le clocher du village natal de Schiller. On y voit aussi le Emmigsburg construit au milieu de ces jardins, et dans les souterrains duquel sont plusieurs armes anciennes fort curieuses. Nous dirigeâmes ensuite notre course vers Heidelberg. Là, nous apparut, un des plus étonnants objets de l'antique Germanie, les ruines du merveilleux château bâti sur le mont qui donne son nom à cette ville par une suite de grands princes de la branche palatine qui, non moins que la branche de Bavière, est la gloire de la maison de Wittelsbach. Ce château est élevé sur des masses énormes de granit, et se nomme, depuis un temps immémorial, le Jettenbüchel ou la colline de Jetta, du

nom d'une de ces anciennes prophétesses germaniques qui, en même temps que la célèbre vierge Velleda était vénérée en Germanie, répandait l'éclat de ses chants prophétiques sur ce rocher sauvage. Rarement visible, Jetta, paraissant à la fenêtre d'une sorte de chapelle qu'elle habitait, faisait entendre ses oracles en vers obscurs, lorsque, peu avant sa mort, elle parut à la lumière ardente du soleil du soir et chanta les temps futurs qui devaient se lever sur sa colline; elle chanta les palais qui devaient s'élever sur ces rochers et les héros qui devaient les illustrer. La description du château si brillant, si riche dans son architecture compliquée exigerait un ouvrage entier; il dut son origine au palatin Rodolphe I^{er}, en 1295; je me bornerai à mentionner quelques-unes de ses grandes beautés. Dès l'entrée dans la cour du château, le voyageur voit quatre colonnes dégagées et deux colonnes murales qui portent des arceaux gothiques; des témoignages certains des temps passés nous les montrent comme un faible reste des cents colonnes que Charlemagne fit venir de Rome et de Ravenne sur les bords du Rhin, pour servir d'ornement au beau palais qu'il faisait élever à Ingelheim. Ce furent elles que l'électeur palatin, Louis, fit transporter de Nieder-Ingelheim à son

Belgique
1855.

Belgique 1835. château d'Heidelberg. Les principaux ouvrages de Frédéric V, sont : une belle tour octogone qui renfermait une cloche d'une singulière grandeur ; elle était bâtie primitivement auprès des ruines de Jetta, par Louis V qui lui avait donné la forme ronde. Sur ces ruines, dont l'origine est inconnue, Frédéric fit élever un magnifique palais avec une grande salle destinée à la bibliothèque. Cet ouvrage se reconnaît à trois rangées d'arcades posées sur des colonnes courtes ; on y voit trois écussons : celui du milieu sont les armes de Frédéric, l'écusson de gauche est celui de l'électorat palatin, toujours décoré du globe impérial, comme grand maître héréditaire du St Empire Romain ; celui de droite présente les armes royales de Danemark sous lesquelles se trouve l'inscription : Dorothee, née reine de Danemark. Othon Henri ajouta un royal monument aux palais de ses pères en élevant vers le lever du soleil, un superbe palais riche en sculpture à l'intérieur et à l'extérieur, et qui unissait le magnifique salon de chevalerie en une admirable unité avec la variété de beaux appartements. Quelques détruits que soient les magnifiques appartements électoraux, nous admirâmes les arcs-boutants qui supportaient les voûtes, les génies, les caryatides, les enfants, les trophées, les gerbes, les fleurs,

les statues de toute espèce qui s'y sont conservées. Belgique
1835.
Ce château, déjà si extraordinaire, reçut un nouvel accroissement par un nouveau palais et de grandes constructions décorées d'une multitude de colonnes et de statues. Frédéric V, le fameux électeur qui, se portant pour roi de Bohême, fut défait à la montagne blanche, est l'auteur de ce palais ; il fit changer d'une manière pleine d'art la grosse tour bâtie par Louis V ; la salle à manger qui s'y trouve, présente un écho merveilleux, produit de l'art, car un homme qui parlait tellement bas qu'il ne pouvait être entendu de ses voisins, était répété par l'écho de telle manière, qu'il était compris parfaitement par celui qui était placé à l'autre extrémité de la salle. Sur le côté extérieur de la ruine sont les statues de ses deux fondateurs ; à la gauche, vous distinguez le pacifique Louis à sa longue barbe et au chapeau électoral qu'il porte sur la tête ; à la droite, Frédéric V dans toute la force de la jeunesse. On remarque encore parmi ces ruines, la tour bâtie par Frédéric le Victorieux. L'électeur Charles y avait ajouté, dans la tour ronde, un fort beau théâtre, vers 1680. Je ne négligerai pas non plus d'appeler l'attention du voyageur sur trois portes de cette ruine, une des plus étonnantes de l'univers. Il serait impossible d'entrer ici dans tous

Belgique
1835.

les détails des beautés qu'elle offre. Son histoire est aussi étonnante que son architecture. Non-seulement elle éprouva les conséquences des grandes vicissitudes du sort de la maison palatine, mais même le merveilleux vint se joindre à l'histoire ordinaire, lorsqu'en 1655, l'électeur Charles Louis se rendit à Francfort à l'élection impériale. Il avait confié au comte palatin, Louis Frédéric de Deux-Ponts, le gouvernement de l'état pendant son absence. Ce prince, peu accompagné, établit sa demeure dans le palais d'Othon Henri, et après avoir terminé les affaires de l'État, il avait coutume d'y dîner seul dans sa chambre. Un jour, qu'à midi il faisait son repas et avait éloigné le page qui le servait, il entendit une voix plaintive s'écrier : « Malheur à toi, palatinat ! » et ces mots se répétèrent sur le même ton un instant après. Le gouverneur épouvanté se leva et sortit de l'appartement ; mais il ne vit et n'entendit personne ; il alla à la fenêtre et appela ses serviteurs pour demander ce qu'était cette voix ; mais personne ne put lui en donner la moindre notion. Alors son âme fut affligée du présage d'un grand malheur. Le lendemain, le gouverneur fit part au conseil de cet événement, dont le bruit se répandit bientôt dans tout le pays. Seize ans après, l'électeur Charles

Louis donna naissance au principe des grands malheurs de ses États en alliant sa seule fille Charlotte à Philippe, duc d'Orléans. Bientôt après, en 1689, Louis XIV porta le fer et le feu dans le palatinat, sous prétexte des droits de M^{me} la duchesse d'Orléans, et le feu, la flamme et la poudre ravagèrent et détruisirent ce chef-d'œuvre de tant de siècles et de tant de grands princes, et l'horreur et l'effroi du pays s'attachèrent longtemps au nom français qui avait porté le ravage et la désolation dans le palatinat tout entier. Le dernier électeur, Charles Théodore, de la branche de Sulzbach, parcourut un jour ces admirables ruines. Après en avoir contemplé les nobles débris, l'électeur s'arrêta dans une embrasure de fenêtre du palais d'Othon Henri. En ce moment, une procession traversa la cour déserte du château et s'approcha lentement de la chapelle castrale; la croix brillait aux rayons du soleil, et les chants retentissaient au milieu de ces ruines; l'électeur touché résolut alors de rétablir dans ces lieux le siège de sa glorieuse maison. Déjà il n'y avait plus qu'à placer le mobilier du château, et la cour était prête à y rentrer solennellement, lorsque le feu du ciel fut lancé sur ses crenaux, lequel, terrible comme la guerre, répandit sur ce palais une nouvelle des-

Belgique
1835.

Belgique
1835.

truction. Ainsi fut accomplie la destinée qui avait ordonné que jamais le bruit de la cour ne viendrait troubler cette solitude qui ne serait plus habitée que par le génie de la poésie et celui de la peinture.

En quittant Heidelberg, nous nous arrêtâmes à Mannheim, ville singulièrement symétrique, dont toutes les rues se croisent en rectangles, dont toutes les maisons sont de deux étages, et les maisons des coins en ont trois, ce qui donne à cette ville la beauté de la plus parfaite monotonie et d'un vrai labyrinthe pour un étranger. Mais ce que je n'avais pu voir en 1792, et qui m'offrit cette année une promenade charmante, ce fut l'admirable jardin de Schwetzingen, une de ces belles créations, qui avec Wörlitz, font l'ornement de l'Allemagne, et qui est un rayon de gloire de la maison palatine de Wittelsbach. Mille objets différents fixent l'attention dans ce beau séjour; on y admire les bosquets turcs, la mosquée avec ses minarets, les tombeaux romains, le mausolée de Ninus, le temple d'Apollon, le bain de marbre, la grotte du Faune, le temple de la botanique, un jardin botanique renfermant des milliers d'arbres et arbustes exotiques, de grands bassins et ponts chinois, quantité de belles statues, etc., et plusieurs autres objets moins remarquables. Nous passâmes deux ou trois

heures dans ces beaux lieux où ma bonne tante, la marquise de Beaufort, avait trouvé jadis les premiers adoucissements à sa douleur maternelle. Belgique 1835.

Nous partîmes de Mannheim le lendemain et allâmes dîner à Worms dont je désirais voir la célèbre cathédrale. De Worms, nous prîmes la route de Trèves, qui, au lieu de repasser par Cologne, nous offrit l'intéressant objet d'une des plus antiques villes libres et impériales et d'antiquités romaines presque aussi remarquables que celles de Nîmes. Cette ville a, comme celles d'Augsbourg et de Nuremberg, une quantité de maisons particulières d'une architecture d'une haute ancienneté et souvent richement décorées. Sa cathédrale, édifice irrégulier, qui a de beaux autels, remonte en partie à une haute antiquité, car son frontispice et le côté oriental sont de maçonnerie romaine, et faisaient partie du palais de S^{te} Hélène, mère de Constantin. On y remarque aussi la belle église de Notre-Dame, chef-d'œuvre d'architecture teutonique, terminée en 1243. Ce qui donne à cette ville sa plus grande beauté historique, ce sont les antiquités romaines qui s'y maintiennent encore. La principale et la plus remarquable est la porte noire, très-ancien bâtiment où les Gaulois tenaient leurs comices, et les Romains leur capitole. Elle a double

Belgique
1855.

voûte en arcades, en deux étages formant chacun une église, dont l'une fut détruite par le protestantisme, et l'autre par le philosophisme de 1789. Cette dernière portait le nom de S^t Siméon. Secondement l'amphithéâtre, à la porte noire, encore assez bien conservé au XIII^e siècle, mais négligé depuis. Le gouvernement prussien s'occupe à le faire reparaitre, et on en voit déjà une grande partie. Les thermes, près du Calvaire, doivent avoir été les bains des empereurs. Dès que ces ruines seront parfaitement à découvert, elles offriront un des plus beaux restes des antiquités romaines en Europe. Le palais impérial, ancien château électoral dont une partie subsiste encore; enfin la halle aux blés, à l'ouest de la ville, près de la Moselle, plus tard palais et enfin monastère. A Igel, à environ une lieue de Trèves, se voit aussi une pyramide célèbre, beau monument orné de bas-reliefs et d'inscriptions qui m'ont paru se rapporter au commerce. Trèves est environné de sites éminemment romantiques, dans une belle vallée qu'arrose la Moselle dans laquelle se jette la Sarre à l'extrémité de cette vallée. En quittant Trèves, nous nous dirigeâmes vers Malmédy, dernière ville de l'Allemagne, en suivant la route montagnaise et pittoresque de l'Eifel, et nous vîmes, en passant,

l'abbaye de Prüm où l'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne, se fit religieux en descendant du trône impérial, seul exemple de ce genre que présente le trône du S^t Empire Romain. Après avoir dîné à Malmédy, nous rentrâmes en Belgique par Spa, et arrivâmes à Bruxelles le 24 juin, après soixante-dix jours d'absence. Tel fut cet intéressant voyage, si riche en souvenirs de tous genres.

Belgique
1855.

Après quelques jours de séjour à Bruxelles et avoir présenté mes hommages au roi, au retour de la mission dont S. M. m'avait chargée, nous partîmes pour Merode où nous passâmes trois mois de cet été. M^{lles} Lefebvre y étant venues avec nous, nous résolûmes d'animer ce séjour par la représentation d'une pièce. Le grand vestibule du château de Merode fut tapissé de lierre et orné de guirlandes de fleurs. Un tiers du vestibule servit de théâtre et d'orchestre. La pièce choisie fut : la Vieille de la cabane, de M^{me} Campan. Le théâtre représentait des bosquets et des parterres entourant une pièce de gazon. La gouvernante de ma fille, principal personnage de la pièce, était vêtue d'une robe à grands fleurages du temps de Louis XV, découverte à Aix-la-Chapelle. Les autres rôles étaient répartis entre M^{lles} Lefebvre, mes enfants et quelques personnes de la maison. Deux orchestres étaient réunis en

Belgique un seul ; l'un venu de la petite ville de Bergstein, 1855. située dans les montagnes voisines, l'autre d'un des villages de la plaine. Après la pièce, on joua une petite pièce relative à la fête de ma femme et composée par une de nos amies. Le théâtre fut illuminé, le drapeau prussien à la droite et le drapeau belge, qui pour la première fois paraissait en Prusse, à la gauche, et les ouvriers qui travaillaient au château et qui tous avaient servi dans la landwehr prussienne, chantèrent en chœur l'hymne de la victoire : « *Heil dir im Siegeskranz*, » composé en 1814, pour l'entrée victorieuse de Frédéric Guillaume III, à Paris. Pendant tant d'années que le château de Merode avait été inhabité, le village ni la contrée voisine n'avaient vu de fête. Le marquis de Westerloo, fils aîné du maréchal, qui y habitait avec une maison et un équipage de chasse nombreux, y donnait quelquefois des fêtes. Depuis sa mort, ni mon grand-père ni mon père n'y avaient jamais habité. Une foule de monde du voisinage s'y précipita ; nous eûmes plus de quatre-vingts paysans dans le vestibule, et deux cents autres restèrent entassés dans la cour sans pouvoir entrer. Telle fut cette petite fête qui rejouit beaucoup les habitants du voisinage.

Quelques jours après, nous partimes de Merode

avec les demoiselles Lefebvre pour aller voir l'admirable site des Sept Monts. Nous passâmes d'abord à l'antique château fort de Leghenich, où on nous apprit que, s'y étant réfugié à la prise de son château de Godesberg, Gebhard Truchsess de Waldburg, le célèbre archevêque de Cologne qui avait embrassé le luthéranisme, s'en était évadé pour se réfugier en Hollande. Sur un des donjons de ce vieux castel, je voyais la figure en fer d'un chevalier armé de toutes pièces. Dans un des souterrains, dans lequel on pouvait voir par une espèce de grillage, se trouvait la figure d'un prisonnier mourant de faim sur la paille, imitée avec tant de vérité à la faveur d'un demi-jour, que cette vue faisait horreur. Nous vîmes ensuite Brühl, résidence d'été des électeurs de Cologne. Le château de cette ville fut la résidence d'Engelbert de Falkenburg, le même qui supporta cette dure captivité dont j'ai parlé à Niedeggen. L'électeur Clément Auguste de Bavière y bâtit, en 1725, le magnifique palais d'Augustenburg, auquel on ne donne plus aujourd'hui que le nom de château de Brühl. Nous y admirâmes le bel escalier en style rococo, qui peut prendre place parmi les plus grands ouvrages de ce genre et dont les plafonds sont de Anducci et de Carnioli. Nous nous rendîmes ensuite direc-

Belgique
1835.

Belgique
1835.

tement au Godesberg, où nous descendîmes dans un hôtel admirablement situé, ayant vue sur le cours du Rhin et, un peu vers la droite, sur les Sept Monts. Non loin de cet hôtel, est situé le Godesberg avec ses magnifiques ruines d'un vieux castel romain. Sur ces ruines, Théodorie, archevêque de Cologne, construisit, en 1210, un château fort, et, dans le xvi^e siècle, Gebhard Truchsess de Waldburg, que la beauté de la comtesse Agnès de Mansfeld avait déterminé à embrasser le luthéranisme, y soutint un long siège contre l'armée du duc Ernest de Bavière, chargé d'exécuter contre lui la sentence pontificale de déposition et la sentence impériale de ban de l'empire. Gebhard avait appelé à son secours une garnison hollandaise. L'armée du duc Ernest fit sauter le château en 1595, mais Gebhard s'échappa par des chemins souterrains donnant issue dans les champs et se réfugia à Leghenich, d'où, comme je l'ai dit, il s'enfuit en Hollande, où il mourut dans la misère de l'exil. Après avoir vu le Godesberg, nous allâmes le lendemain dans l'après-dîner visiter les Sept Monts; il avait plu par torrents toute la matinée, mais la soirée fut belle. Nous traversâmes le Rhin près de Königswinter. Les Sept Monts sont ainsi nommés des sept cônes qui les cou-

ronnent. Sur la plus haute cime est un obélisque en mémoire du passage du Rhin par les armées allemandes de 1814. Des ânes, portant sur le dos des espèces de fauteuils en velour rouge, nous portèrent jusqu'aux ruines du Drachenfels, point le plus escarpé des Sept Monts. Il s'élève comme un mur colossal depuis la rive du Rhin; il porte les ruines de son antique castel dont les Burggraves portaient le nom et s'éteignirent en 1380. Apollonie de Drachenfels, la dernière de cette maison, épousa Othon Waldbott de Bassenheim, de l'illustre maison à laquelle appartenait, en 1100, le premier grand maître de l'ordre teutonique à Jérusalem. Un rideau de montagnes réunit au levant le Drachenfels avec le Wolkenburg; son vieux château de chevalerie fut probablement ainsi nommé de ce qu'il était souvent entouré de nuages. Les trois châteaux de chevalerie, le Drachenfels, le Wolkenburg et le Rolandseck, situés sur une montagne de l'autre rive du Rhin, furent détruits par l'empereur Henri V au commencement du XII^e siècle, mais le Wolkenburg avait été rebâti par Frédéric I^{er}, électeur de Cologne, qui y mourut. Le Stromberg, à droite du Drachenfels, portait un monastère de Bernardins. Le Niederberg, Oelberg et Hemmerich avaient tous de vieux châteaux, dont

Belgique
1835.

Belgique
1855.

l'un d'eux doit avoir pour auteur l'empereur Valentinien, en 368. Sur le revers méridional du Drachenfels se voit une immense carrière d'où l'on tira les pierres qui servirent à bâtir la cathédrale de Cologne, et, d'après ce qu'on nous raconta dans ces lieux, le nom de cette montagne tire son origine d'un horrible dragon habitant une caverne au pied de ce mont, et auquel fut exposée une vierge chrétienne, dans le temps du paganisme; mais au signe de croix que fit la martyre, le dragon se précipita dans un abîme et disparut. Le lendemain matin, nous allâmes voir le Rolandseck, sombre ruine sur un rocher. On attribue cet édifice à l'amour de Roland, neveu de Charlemagne, pour une jeune personne qui avait pris le voile dans le monastère de Nonnenwerth, dans une île de ce nom, située au milieu du Rhin, vis-à-vis de cette montagne. Roland, ne pouvant s'éloigner des lieux où elle vivait, établit son château sur ce mont. La belle île de Nonnenwerder portait un couvent de femmes, dont la situation intéressa l'impératrice Joséphine qui en fit différer la suppression. Nous parcourûmes cette belle île et l'édifice du couvent, puis, nous embarquant sur le Rhin, nous redescendîmes jusqu'à l'hôtel du Godesberg.

Le dimanche, nous visitâmes la ville de Bonn

où nous assistâmes à la messe dans l'église de S^{te} Hélène, qui doit son origine à la mère de Constantin. Elle était devenue la résidence des électeurs de Cologne depuis Engelbert de Falkenburg. L'ancienne résidence électorale, aujourd'hui devenue le bâtiment de l'université, n'a de remarquable que quatre beaux tableaux à fresque représentant quatre facultés.

Belgique
1835.

Poppelsdorf, bâti par Clément Auguste, est un joli château de plaisance orné d'allées ombragées et de cascades. Il y a un beau cabinet d'histoire naturelle. Nous retournâmes ensuite à Merode, d'où ma femme fut rappelée à Bruxelles par un voyage du roi et de la reine en Angleterre, où elle eut l'honneur d'accompagner la reine dans une visite à la duchesse de Kent et à la princesse Victoria qui reçurent Leurs Majestés à Ramsgate. Ma femme ne vit point Londres à ce voyage, mais elle assista à une fête que le duc de Wellington donna au roi et à la reine dans le château de Walmer-castle, qu'il habite comme gouverneur des Cinq Ports, et qui est un fort bâti par Henri VIII. Elle vit aussi la belle cathédrale de Cantorbéry et le lieu où était, avant la réforme, le tombeau maintenant dévasté de S^t Thomas, archevêque de cette ville, martyrisé sous le roi Henri II. Ce voyage fut très-orageux ; ma femme vit périr à Ramsgate,

Belgique 1835. sous ses fenêtres, un bâtiment chargé de pianos qui venaient flotter et se briser contre la jetée. Le roi, fort aimé en Angleterre, fut reçu à son débarquement à Ramsgate par des acclamations inouïes de la foule rassemblée sur son passage et qu'il eut beaucoup de peine à traverser.

Voici les détails que ma femme m'envoya sur son séjour à Ramsgate :

„ Le mal de mer a été assez indulgent pour moi ;
„ cependant j'en ai ressenti assez pour m'être fort
„ réjouie lorsque j'ai vu les côtes d'Angleterre.
„ Ramsgate est assez considérable et a de beaux
„ bâtiments; l'ensemble se présente très-bien,
„ étant sur une hauteur au-dessus du port, le-
„ quel a une forme circulaire entre de grandes je-
„ tées qui étaient, au moment de notre arrivée,
„ couvertes de monde; il n'y avait cependant que
„ trois heures qu'elle était annoncée. Aux coups
„ de canon a succédé un hourra des plus vifs,
„ l'accueil le plus animé. Il est particulier que cela
„ se trouve chez un peuple dont les manières sont
„ si froides dans l'habitude de la vie. Les hommes
„ les plus marquants de la ville avaient à la bou-
„ tonnière de leurs habits un ruban aux couleurs
„ belges et un bâton à la main. Ainsi distingués,
„ ils ont frayé à travers cette foule bien serrée un

„ chemin à Leurs Majestés que j'avais pu suivre, Belgique
„ grâce à l'activité de M. Van de Weyer qui me don- 1835.
„ nait le bras ; c'était à l'aide des poings qu'on écar-
„ tait les curieux qui ne sont nullement discrets.
„ Toutes les fenêtres des maisons étaient remplies
„ de monde ; nous sommes arrivés à celle qui avait
„ été louée pour le roi , où la duchesse de Kent,
„ la princesse Victoire et les personnes de leur cour
„ ont reçu Leurs Majestés. Les manières pleines de
„ bonté et de simplicité de la duchesse et de sa
„ fille disposent à une entière confiance ; c'est dans
„ la maison qu'elles occupent et où elles n'étaient
„ arrivées qu'à midi que nous avons dîné à huit
„ heures. Avant ce moment , le duc de Nemours,
„ que la duchesse avait invité à venir voir notre
„ reine , est arrivé ; il passe la journée d'aujourd'hui
„ d'ici , et va ensuite à Douvres pour son re-
„ tour en France. Lady Flora Hastings , que vous
„ savez être attachée à la princesse Victoire , a été
„ aimable dans son accueil , comme vous pouvez-
„ vous le figurer. Nous sommes restés chez la du-
„ chesse jusqu'à onze heures. La manière dont on
„ est établi ici concourt encore à ôter toute rai-
„ deur aux relations. La duchesse exprime conten-
„ tement et affection. Je viens d'être obligée à in-
„ terrompre les détails que je voulais vous don-

Belgique " ner sur mes premiers moments ici. Le capitaine
1855. " qui devait se charger de ma lettre allait partir ;
" je puis continuer, ayant une autre occasion ce
" soir, qui arrivera peut-être tout aussi tôt. La
" princesse Victoire a une expression d'obligeance
" et de simplicité qui est admirable chez une jeune
" princesse destinée à un grand trône ; s'il est vrai
" qu'on le lui a laissé ignorer dans son enfance,
" cela ne peut durer. Elle a été accueillie avec en-
" thousiasme dans le nord de l'Angleterre où elle
" a fait un voyage cet été ; elle a pour gouver-
" nante une Allemande qui ne parle plus qu'an-
" glais et, heureusement pour moi, le français ;
" c'est, comme me l'avait dit notre ministre, une
" femme d'esprit ; on le reconnaît à sa conversa-
" tion animée et simple en même temps. Le cham-
" bellan était déjà attaché au duc de Kent lorsqu'il
" habitait Bruxelles ; sa femme est aussi attachée à
" la duchesse ; leurs enfants font partie de la cour ;
" tout, comme vous voyez, annonce bonté et
" simplicité. A travers mon récit, je viens d'assis-
" ter à la présentation d'une adresse des habitants
" de Ramsgate qui a été présentée par ceux qui
" avaient pris hier les couleurs belges avec les-
" quelles ils ont reparu aujourd'hui. J'ai su que
" c'était chez notre consul ici qu'ils avaient pu

„ avoir si promptement ces rubans. Parmi eux Belgique
„ est un M. Curtis, dont le nom est connu comme 1835.
„ membre de la chambre des communes ; j'ai été
„ protégée particulièrement par lui dans la tra-
„ versée de la foule. Je me promènerai dans la ma-
„ tinée ; si ce n'est avec Leurs Majestés, dont les
„ projets n'étaient pas fixés, ce sera avec ces mes-
„ sieurs, très-attentifs pour moi. Pendant le diner
„ à Ypres, j'ai trouvé l'occasion de dire votre dé-
„ sir que je visite la cathédrale de Cantorbéry. Le
„ roi a répondu que la distance était petite et que
„ ce serait facile ; il m'a paru que la reine ferait
„ volontiers cette course. Comme elle a l'habitude
„ de donner et de recevoir des nouvelles détail-
„ lées, et qu'elle pense que c'est chose de votre
„ goût, elle me parle de cet emploi de mes loi-
„ sirs et, en effet, ça me satisfait. A cinq heures,
„ le duc de Wellington est arrivé de son château
„ qui n'est qu'à peu de milles d'ici ; il était en
„ grand uniforme et se fit inscrire sur le regis-
„ tre des personnes qui viennent chez le roi. Lors-
„ que S. M. en a été avertie, elle a de suite reçu
„ le duc. Le comte de Lavradio, ministre de Por-
„ tugal, et le comte Sébastiani sont aussi venus.
„ Je crains que le duc ne soit retourné chez lui
„ et ne soit pas à diner. La pluie s'est opposée

Belgique
1835.

„ à toute promenade; j'ai été heureuse d'avoir les
„ volumes des principaux événements de l'histoire
„ d'Angleterre. Walmercastle, habitation du duc
„ de Wellington comme gouverneur des Cinq Ports,
„ est un fort construit sous Henri VIII; au de-
„ vant du fort est une belle terrasse qui borde
„ la mer. Le duc de Wellington y reçut le roi
„ et la reine des Belges, la duchesse de Kent et
„ la princesse Victoria qui y firent le goûter, où
„ le duc avait réuni de nombreux et distingués
„ convives. Avant le repas, on se promena sur la
„ terrasse, et la mer était animée par beaucoup
„ de petits bateaux qui y amenaient les curieux
„ attirés par cette fête. A l'arrivée dans le fort, les
„ pelouses qui l'entourent étaient couvertes d'une
„ nombreuse population. „

Au retour de Leurs Majestés et le lendemain de leur débarquement à Ostende, un ouragan si affreux se fit sentir dans la mer du Nord, que dix-sept bâtiments périrent. Ainsi finit ce que j'ai à rapporter de l'année 1835, qui fut pour nous si intéressante et si variée.

En l'année 1819, mourut le célèbre comte de Stolberg, qui s'était converti à la religion catholique en 1800, étant rentré dans le sein de l'Église Romaine avec sa femme, née comtesse de Redern, et tous ses enfants, hors sa fille aînée qui voulut rester protestante. Il est auteur de beaucoup de beaux ouvrages et de la plus belle traduction allemande de l'Iliade, après celle de Voss; ses méditations sur l'Écriture sainte surtout sont d'une grande beauté et d'une haute science. Le comte de Stolberg est cependant un des rares exemples de savants protestants convertis, presque convertis, ou penchant vers le catholicisme persévérant dans le système politique gallican, bien différent en cela de Leibnitz, de Jean de Müller, d'Ancillon, de Voigt, du pasteur zurichois Wirz, auteur de l'histoire ecclésiastique de Suisse, de Hurter, du baron d'Eckstein et autres. En preuve de ce que j'avance, je vais transcrire ici la lettre que je reçus de M. le

comte de Stolberg, après lui avoir adressé, de la part de mon cousin, le marquis de Beaufort, son premier ouvrage dont j'ai déjà parlé, le traité de la civilisation :

Lettre

DU C^e FRÉDÉRIC-LÉOPOLD DE STOLBERG-STOLBERG
AU C^e HENRI DE MERODE.

Je vous prie, M. le comte, d'agréer avec bonté, et de faire agréer à votre cousin, M. le comte de Beaufort, toute ma reconnaissance pour le présent qu'il a bien voulu me faire et que vous avez eu la bonté de me faire remettre par notre ami commun, M. l'abbé Manesse.

Vous ne faites, ce me semble, M. le comte, que rendre justice à l'auteur de : *La civilisation au XIX^e siècle*, en louant la pénétration de son esprit, l'élévation de son âme et son zèle pour la foi. Quel bon catholique ne retrouvera souvent dans cet ouvrage profondément raisonné et profondément senti ses propres idées, étendues, exposées avec énergie, mises en évidence ?

Mais parmi ces bons catholiques, il s'en trouvera sans doute, M. le comte, qui, en saisissant l'esprit de l'auteur, ne s'attacheront pas trop à la lettre, et ne se laisseront pas aller au découragement, par l'idée de l'impossibilité d'un retour total, à un ordre de choses surannées, qui ne sauraient renaître après tant de changements dans les idées, dans les mœurs, dans les institutions, changements qui affectent toute notre existence dans toutes ses ramifications politiques, domestiques et intellectuelles.

S'il y a des personnes qui préfèrent l'innocence de l'enfant à la vertu de l'homme fait, et qui se plaisent à attribuer cette innocence au x^e siècle, elles ne voudront pas cependant ramener l'homme perverti à la naïve simplicité de l'enfance, mais le diriger vers les vertus de l'âge, de la maturité.

Aucune forme d'institution humaine n'est absolument indispensable pour la perfection morale. La religion catholique ne serait pas catholique, c'est-à-dire universelle, si elle ne se ployait à toutes les formes de gouvernement.

La religion a son règne dans le cœur, elle agit par la droiture de la volonté. Indépendante de l'espace et du temps et des modifications extérieures qui en résultent, elle plane au-dessus de tout ce

qui n'est qu'accidentel. Ceux qui la servent dans son esprit, qui est un esprit d'ordre et de paix, tirent parti de toutes les circonstances, et savent les rapporter toutes à Dieu. Ne nous faisons pas illusion, M. le comte, sur l'état présent des choses; gardons-nous d'énoncer des vœux exagérés, de peur d'armer contre nous une réaction inévitable, qui serait forte de tout le pouvoir politique, et qui pis est, de la tyrannie de l'opinion, de la magie de préjugés frivoles, mais puissants.

Ils auront leur temps. Le monde passe avec sa figure, mais la parole de Dieu reste en Éternité.

Prêtons-nous, dans des choses qui ne sont pas essentielles, à des formes qui nous déplaisent, mais qui n'exigent pas le sacrifice de notre conscience.

Il n'est certainement pas nécessaire que l'Europe se dépouille de toutes les idées qu'elle a conçues et réalisées depuis le règne d'Othon le Grand.

Il est nécessaire que le clergé, dans ses fonctions purement spirituelles, soit indépendant du pouvoir séculier; mais il n'est certainement ni nécessaire, ni à désirer, qu'il reprenne la tutelle des gouvernements.

Veillez, M. le comte, pardonner ma franchise à la confiance que m'inspire le neveu de M^{me} de

Montagu, que je respecte et que j'aime de tout mon cœur.

Pour l'essentiel je fais sûrement les mêmes vœux avec vous, M. le comte, et avec l'auteur respectable de la civilisation. Sûrement, nous ne voulons pas tenir à des préjugés d'état ni d'ordre. La véritable gloire de la noblesse n'est pas dans des privilèges que le pouvoir, ébloui par de fausses lumières et séduit par ceux qui le savent sans qu'ils s'en doutent, peut nous arracher, mais dans des sentiments que nous devons tâcher de transmettre de père en fils. On peut plumer notre casque, mais non les ailes d'un dévouement généreux qui fait toute notre force. L'essor d'une âme forte, qui ne veut que le bien, la met hors de toute atteinte.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée,

Monsieur le comte,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FRÉDÉRIC LÉOPOLD COMTE DE STOLBERG.

Le comte de Stolberg retombe ici dans une confusion d'idées que nous avons éclaircie dans : *L'esprit de vie et l'esprit de mort.* « L'Église est « le corps des premiers pasteurs sous leur chef « suprême; principe de la civilisation, elle enseigne « et gouverne infailliblement le monde chrétien. Le « clergé n'est qu'une multitude d'autorités parti- « culières et faillibles qui font partie de l'ordre « sacerdotal. La suprême souveraineté sociale de « l'Église n'est point la suprême souveraineté so- « ciale du clergé; la première, infaillible agent « du réparateur, est le principe de la liberté chré- « tienne; la seconde, qui ne serait qu'une anar- « chie tyrannique, trouve dans l'Église et la chré- « tienté entière un insurmontable obstacle à son « existence. » — Du reste, le comte de Stolberg montre dans cette lettre, un esprit de sagesse, de modération et de flexibilité chrétienne aux modifications amenées dans la société par le cours des siècles. Il eût été bien à désirer qu'un esprit semblable eût régné dans la noblesse et le clergé de France, à l'époque à jamais mémorable de 1814 et 1815. Avec lui, le royaume chrétien des lys n'eût pas éprouvé une double catastrophe et un triste naufrage, la gloire des siècles passés se serait majestueusement alliée à des améliorations nouvelles

et au progrès social dans l'ordre matériel. Mais cette voix bienfaisante n'a pas été écoutée, et un édifice élevé à la hâte et dépourvu de ce ciment s'est écroulé avec fracas peu après la disparition de son appui fragile et accidentel, le roi Louis XVIII.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE X, PAG. 5.

Lettre à M. le vicomte de Bonald, pair de France. — Mort de M^{lle} de Thésan. — Mort de M. le duc de Beaufort, grand maréchal. — M^{lle} la duchesse d'Ossuna à Bruxelles. — Voyage en Franche-Comté et dans le canton de Vaud. — Le grand temple de Lauzanne. — Le Saut du Doubs. — Retour à Everberg. — Attrait du prince d'Orange pour le séjour de Bruxelles. — Le prince et la princesse Spada arrivent à Bruxelles. — Courage des comtesses de Beaufort pendant la fièvre jaune en Espagne. — Mariage de mon frère Werner avec M^{lle} de Spangen. — Fête septennale d'Aix-la-Chapelle. — Château de Fauquemont. — Maison de paysan pendant un orage épouvantable. — Études avec le comte de Beaufort. — L'impératrice douairière de Russie arrive à Bruxelles. — Bals et usages de la cour. — La reine des Pays-Bas. — Présentation de mon frère et de ma belle-sœur Frédéric. — Dîner à Tervueren, donné chez le prince d'Orange. — Châteaux d'Isque et de Huldemberg. — Grand voyage en Suisse et en France. — Excursion à la grande Chartreuse. — Les piqueurs à Paris et les aspergeurs à Bruxelles.

CHAPITRE XI, PAGE 63.

Naissance de ma fille, la marquise de Lévis-Mirepoix. — La marquise de Montagu et ses filles viennent à Bruxelles; elle est présentée à la reine. — Une maladie dangereuse de la princesse Marianne empêche le bal de la cour, le 6 décembre. — Incendie terrible du palais du prince d'Orange. — Le prince et la princesse d'Orange vont habiter l'ancien hôtel de Spangen, acquis par le gouvernement. — Hiver brillant de 1820 à 1821. — Composition du corps diplomatique. — Mort de Napoléon Bonaparte. — Parallèle entre Napoléon et Nabuchodonosor. — Conduite merveilleuse de la Providence à l'égard du monarque universel de notre temps. — Voyage dans la Campine. — Monument d'un comte d'Hoogstraeten de la maison de Lalaing, dans la belle église d'Hoogstraeten. — Voyage à Ostende. — Traduction de la vie de Sainte Hildegarde, de l'ouvrage latin de Thierry, abbé de S.-Trond. — Lettres merveilleuses de cette Sainte aux papes, aux empereurs et aux grands du Saint Empire Romain. — Voyage à Bamberg. — Franckfort, l'hôtel-de-ville, la bulle d'or. — Wurtzbourg; chapelle du prince royal de Bavière. — Bamberg. — Cathédrale de Saint-Henri et de Sainte-Cunégonde. — Le prince Alexandre de Hohenlohe; pouvoir merveilleux de ses prières. — Simplicité et bonté de ce prince. — Retour à Bruxelles. — Voyage à Paris. — Louis XVIII à la séance royale de 1822. — Théâtre Italien. — MM^{mes} Catalani et Pasta. — Dernières conférences de M. l'abbé Frayssinous à Saint-Sulpice. — Chapelle des Tuileries. — Séjour au château de Séhelles. — Grande maladie de ma fille et voyage à Verviers. — Château de Dhuy. — Ordonnance du roi Guillaume sur les titres. — Dernier hiver que passe à Bruxelles ma belle-sœur Félix. — Les audiences du roi Guillaume.

CHAPITRE XII, PAG. 111.

Froid horrible de 1823. — Magnifique bal en costume, donné

par le roi Guillaume. — Près de 1,500 costumes y paraissent. — Mon père reçoit la grand'croix du Lion Néerlandais. — Voyage à Paris. — Procession du Saint-Sacrement, rétablie par la maison de Bourbon, et faite en grande cérémonie. — Nous voyons les enfants de France chez M^{me} la vicomtesse de Gontaut. — Représentation de Marie Stuart au théâtre français, avec modification de l'unité de lieu. — Châteaux de Lagrange, de Fontenay et de Séchelles. — Retour en Belgique. — Les châteaux de Marchin et de Modave, et les bords du Hoyoux. — Belle situation des jardins de Brumagne. — Mort de ma belle-sœur Félix, le 29 septembre. — Mort de M^{lle} de Lézaack. — Ses vertus et qualités éminentes. — Voyage aux grottes de Han et à Saint-Hubert. — Naissance de mon fils. — Joie de mon père et de la marquise de Beaufort, ma tante. — Mort de Louis XVIII, roi de France, et avènement de Charles X. — Efforts de Louis XVIII, pour familiariser Charles X avec le gouvernement constitutionnel. — Début favorable de Charles X. — Séjour au château de Beaucamps; romans de M^{me} de Flahaut. — Séjour à Lille chez le marquis de Podenas. — Affaires des indemnités des émigrés, et voyage à Paris. — Première représentation de Robin des Bois à l'Odéon. Chasse à courre du duc de Bourbon, sur les bords de l'Oise. — Sacre de Charles X à Rheims. — Voyage à Paris. — Politesse gracieuse du roi Charles X, envers ma femme et M^{lle} de Thiennes, ma nièce, après la messe royale à Saint-Cloud. — Château du Vivier, habité par Charles V et Charles VI, rois de France. — Voyage à Spa et au château de Niedersalm ou Vielsalm. — Retour à Everberg. — Collège philosophique établi par le roi Guillaume. — Affaire du prince de Méan, archevêque de Malines, au sujet de ce collège. — Mort de l'empereur Alexandre. — Eloge de ce monarque. — Mot de M^{me} de Staël à cet empereur. — Sa réponse bien malheureusement vérifiée. — L'impératrice Elisabeth sa femme.

CHAPITRE XIII, PAG. 155.

Voyage à Paris. — Le conservatoire. — Voyage à Merode

et aux Sept-Monts. — Retour de la cour à Bruxelles. — Présentation de M^{lle} de Thiennes et accueil gracieux que lui font la reine et la princesse d'Orange. — La masurka dansée à la cour par S. A. I. — Le prince d'Orange donne un bal d'enfants pour célébrer le 40^e anniversaire de son fils, créé colonel et grand'croix de l'ordre du lion Néerlandais. — Indulgence du roi Guillaume pour une inadvertance. — Mariage de M^{lle} de Thiennes. — Voyage à Merode. — Danger de mon père. — Voyage à Paris. — Représentations allemandes et italiennes au théâtre Italien. — Charles X au mont Valérien. — Grande parade devant le roi en face de l'école militaire. — Voyage de M^{me} la duchesse de Berry dans le midi de la France. — Retour en Belgique. — Caves de M. Moite, à Epernay. — Cathédrale de Reims. — Mezières, le jour de S' Louis. — Rocroi et les bords de la Meuse. — Voyage à Merode et chants allemands dans les provinces Rhénanes. — Galeries souterraines du fort S' Pierre. — Arrivée de Mgr. Capaccini à Bruxelles. — Commencement de la résistance au ministère Van Maanen.

CHAPITRE XIV, PAG. 173.

Origine des pétitions. — Mot remarquable de mon père à ce sujet. — Les catholiques et les libéraux s'unissent à cette occasion et signent réciproquement la pétition pour la liberté de l'enseignement et la pétition pour la liberté de la presse. — Assemblée de catholiques et de libéraux, chez M. le comte Vilain XIII. — Soirée chez M^{me} Vilain XIII. — Audience que me donne le lendemain S. A. R. le prince d'Orange. — Les pétitions agréées par la seconde chambre des états généraux. — Leur premier résultat. — Voyage à Paris. — Mariage du comte de Grammont. — Sermon du père Mac Carthy devant Charles X et la famille royale dans la chapelle des Tuileries — Entretien avec mon frère Frédéric. — Vue distincte et curieuse du disque de la lune dans un télescope, près des bains Vigier — Voyage de Fontenay à Nancy. — Provins, Arcis-sur-Aube, Brienne, Toul. — Séjour à Nancy. — Le duc de

Rohan, archevêque de Besançon. — M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy. — M. Édouard de Warren, auteur d'un ouvrage intéressant sur l'Inde anglaise. — Promenade au site charmant de Lyverduin. — Course à Lunéville. — Retour à Fontenay. — Ruines de Joinville. — Reprise des pétitions. — Réponse au roi Guillaume sur la langue hollandaise.

CHAPITRE XV, PAGE 199.

Mort de mon père. — Sa prudence et sa fermeté dans les grandes vicissitudes de sa vie, comme chef de sa maison. — Ses funérailles. — Révolution de juillet suivie de celle de Belgique. — Le prince d'Orange se présente aux portes de Bruxelles. — Assemblée orageuse à l'hôtel de ville en présence d'un rassemblement tumultueux de plus de 12,000 âmes sur la grande place. — Traversée de la forêt de Soigne à minuit. — Le prince d'Orange entre seul à Bruxelles. — Son séjour dans cette ville. — État de la ville après son départ. — Le prince Frédéric se présente devant Bruxelles avec une armée. — Ma mère se retire enfin à son château de Rixensart près de Wavre. — Voyage à Trelon. Blessure mortelle de mon frère Frédéric au combat de Berchem, le 24, et mort de la marquise de Beaufort, ma cousine, le 27 octobre. — Journal de la campagne du comte Frédéric de Merode dans la Campine, par Pierre Peeters, membre du congrès. — Derniers jours de Frédéric. — Retour à Bruxelles. — Aspect de la ville. — Élections pour le congrès. — Mort de Frédéric. — Ses obsèques. — Ouverture du congrès. — Il assiste en corps, au service de Frédéric de Merode, à S^{te}-Gudule. — Séances mémorables sur la déchéance de la maison de Nassau et la liberté de l'enseignement. — Réunions et lectures intéressantes à l'hôtel de Merode. — Concert au théâtre pour les blessés de septembre.

CHAPITRE XVI, PAG. 247.

Choix d'un régent. — Composition du livre de l'esprit de vie et de l'esprit de mort. — Opposition de M. de La-

mennais à cet ouvrage. — Lettre à M. l'abbé de Lamennais à ce sujet. — Entrevue du marquis de Beaufort avec lui. — Faiblesse de la régence. — Election du roi Léopold. — Inauguration du nouveau roi sur la Place Royale. — Premier dîner à la cour. — Une lettre anonyme m'annonce que la foudre est sur nos têtes. — Entrée du prince d'Orange à la tête de 40.000 hommes. — L'armée française arrive. — Séjour à Lombise. — Course à Westerloo. — J'entre au Sénat. — Première séance royale des chambres. — Premier anniversaire des journées de septembre à S^t-Gudule. — La fête du S^t-Sacrement, célébrée avec éclat, cette année. — Première fête donnée au roi le jour de sa naissance. — Approche et apparition du choléra à Bruxelles. — Séjour à Bruxelles auprès de ma mère pendant le choléra. — Ma femme, dame d'honneur de la jeune reine des Belges. — Arrivée en Belgique de M^{me} la princesse Louise d'Orléans, reine des Belges. — Séjour à Dhuy. — Les cavernes de Faulx-les-Caves, près de Jauche. — Fin du choléra. — Siège d'Anvers par l'armée française.

CHAPITRE XVII, PAG. 279.

Gaucherie et disgrâce de la danse. — Grâce et dignité de celle de la reine. — La reine des Français et plusieurs princes et princesses de sa famille à Bruxelles. — Publication du livre de l'esprit de vie et de l'esprit de mort. — Promenades et curiosités des environs de Bruxelles. — Séjour à Merode pour préparer la restauration du château. — Le prieuré de Wenau. — Les ruines du vieux château de garde de Laufenburg. — Voyage à Fontenay en Brie. — Le marquis de Wignacourt et son château dans les Ardennes. — Arrivée à Fontenay. — Visite à Lagrange au général Lafayette. — Sa mort. — Fête aux ruines du château du Vivier. — Mort du marquis de Montagu. — Retour en Belgique. — Faible et dernière apparition du choléra. — Ma femme accompagne la reine à son premier voyage à Paris, comme Reine des Belges. — Danger de ma mère. — Hiver de 1833 à 1834. — Scène violente au mois d'avril. — Expulsion d'étrangers en vertu de la loi de Vendémiaire an VI. — Loi contre les démonstrations

orangistes. — Été à Mérode. — Scène sauvage et nocturne dans les bois. — Site et ruines romantiques du château de Niedeggen. — Engelbert de Falkenburg, archevêque de Cologne, et sa prison. — Verviers. Bel ordre de l'établissement de M. Raymond Biolley. — Montjardin et découvertes nouvelles dans les grottes de Rémouchamps. — Premier projet de loi pour les chemins de fer.

CHAPITRE XVIII, PAG. 301.

Mort de l'empereur François d'Autriche, dernier empereur des Romains. — Son caractère et son règne. — Le roi m'envoie complimenter son successeur, l'empereur Ferdinand I^{er}. — Naissance du Prince Royal de Belgique. — Départ pour Vienne. — Les bords du Rhin. — Entrée en Bavière. — Aschaffenburg, Würzburg, Nuremberg, Ratisbonne, Passau. — Entrée dans l'empire d'Autriche. — Bords du Danube. — Arrivée à Vienne. — Réception chez le prince de Metternich. — Réception de l'empereur. — La princesse douairière Esterhazy. — Le maréchal prince Lichtenstein. — Réception du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg. — Audiences chez L. A. I. les archiducs. — Le Prater. — La cathédrale de S' Etienne. — L'église des Augustins. — Le jardin appelé Augarten et ses fêtes. — Le Volksgarten. — La promenade des glacis. — Les églises de l'université et de S' Charles. — Variété des populations de l'empire d'Autriche. — Les caveaux des Capucins, sépulture de la famille impériale. — Diverses soirées à Vienne. — Peu de maisons ouvertes dans cette capitale, malgré la richesse et le grand nombre des palais et hôtels. — Fraction bien distincte de la haute compagnie. — Différence des jeunes femmes et des jeunes personnes viennoises et des nôtres. — Schönbrunn. — Hitzing et les bals de Strauss. — Ce qu'est la musique en Autriche. — Les théâtres de Vienne. — Concerts. — Monuments. — Arsenaux. — Excursions. — Belvédère et collection d'Ambras. — Le prince Charles d'Autriche, Markgraf de Burgau. — Lettre de Don Juan d'Autriche à son sujet, adressée à Philippe II. — Trésor impérial. — Le camp des Tures en 1683. — La Hongrie. — Accueil

du comte Cziraky, grand juge de ce royaume. — Sympathie des Hongrois et des Belges sous la maison d'Autriche. — Théâtre de Presbourg. — Audience chez l'archiduc palatin et l'archiduchesse sa femme. — La diète en costume national. — Séance de la seconde chambre de la diète de Hongrie. — Le baron de Wesseleny, député à la diète de Transylvanie. — Accueil plein de bonté de M^{me} la comtesse Casimir Esterhazy, ancienne dame du palais de l'archiduchesse Marie-Christine. — Promenade sur le Danube. — Chants en langue slave d'une partie du peuple de Presbourg, pendant la grand'messe. — Sermons en esclavon et en magyare. — Musique nationale hongroise. — Voyage dans les domaines du prince Esterhazy. — Châteaux et jardins, forteresse, arsenal, trésor oriental. — Château et jardins de Laxembourg. — Retour à Vienne. — Tillysburg. — Bords de la Traun et le Traunsee. — Ischel. — Salzbourg, cataractes de Golling, salines de Hallein et les bords de la Salza. — Munich, Ulm, Augsburg, Heilbronn, Ludwigsburg. — Château d'Heidelberg. — Beau jardin de Schwetzingen. — Trèves, Prüm et les montagnes de l'Eifel. — Retour à Bruxelles. — Séjour à Merode. — Fête donnée aux habitants dans ce château inhabité durant soixante dix ans. — Voyage aux Sept-Monts. — Retour à Bruxelles. — Voyage de ma femme en Angleterre avec la Reine.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIEME ET DERNIER VOLUME.